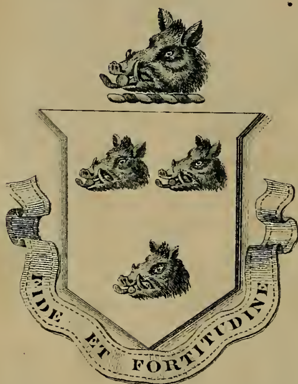



FIDE ET FORTITVDINE



CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS.

TOME SECOND.

CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

Traduits littéralement en François par Dom Denis CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c.*

TOME SECOND.



A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs - Libraires.
Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVIII.

LA SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

AVENTURES

De Simoustapha & de la Princesse Ilsetilsone.

Sous le règne du calife Haroun-Alraschid, un jeune homme d'une figure distinguée par la régularité de ses traits, par la beauté & l'agrément de sa physionomie, la richesse & l'élégance de sa taille, vint s'établir à Bagdad. Il y acheta un hôtel considérable, vacant par la mort d'un grand de la ville; il y fait des embellissemens aux jardins, convenablement à ses vues; donne une nouvelle disposition aux appartemens; en un mot il transforme ce petit palais en une magnifique maison de traiteur, telle qu'il n'en avoit jamais existé dans Bagdad, & peut-être dans aucune ville d'Asie.

L'on y étoit ſervi ſur de l'argenterie & de la porcelaine par des eſclaves vêtus d'un goût & d'une propreté recherchés. La pâtiſſerie & tous les autres mets y étoient aſſaiſonnés avec une délicateſſe à laquelle les cuiſiniers même du calife ne pouvoient atteindre. Ce traiteur, fort extraordinaire dans ſa profeſſion, ſe faiſoit appeler Simouſtapha.

Sa belle figure, ſes manières engageantes & polies, & la bonne chère qu'on faiſoit chez lui, attirèrent bientôt dans ſa maiſon une foule d'amateurs ; les principaux de Bagdad ne furent pas exempts de la curioſité de connoître ſes talens ; & comme il avoit l'art d'aiguiſer par ſes ragoûts, l'appétit le plus émouſſé, il étoit devenu le traiteur favori de ce qu'il y avoit de plus diſtingué & de plus riche à la cour & à la ville. Sa maiſon & ſes jardins ne déſempliſſoient pas de ceux qui cherchent plutôt à vivre pour manger, qu'à manger pour vivre.

Les courtiſans du calife s'entretenoient tous les jours devant lui de la chère exquiſe qu'ils avoient faite chez le beau traiteur ; mais, ou ce prince avoit trop d'affaires

pour donner ſon attention à des propos de cuiſine, ou l'envie de s'aſſurer par lui-même du ſavoir-faire de Simouſtapha, devoit lui venir d'une manière conforme au caractère & aux fantaiſies ordinaires de ce ſouverain.

Les eſclaves, les femmes ſurtout, du palais d'Haroun, n'en ſortoient jamais ſans aller rôder autour de la boutique de Simouſtapha, & ſans en rapporter quelques petits chefs-d'œuvres de ſa façon.

La plus empreſſée de toutes étoit Namouna, attachée dès le berceau à la princeſſe Ilſetilſone, fille bien aimée & ſeul fruit de ſon mariage avec Zobéïde, celle de ſes femmes qu'il aima le plus & à laquelle il fut attaché juſqu'à la mort.

Namouna jouiſſant de la liberté accordée aux femmes de ſon âge, ſe promenoit tous les jours dans les rues de Bagdad. Les petits enfans la reconnoiſſoient ſous ſon voile & la ſaluoient par ſon nom, dès qu'ils la voyoient.

Simouſtapha, dont elle fréquentoit la boutique, naturellement obligeant pour tout le monde, l'étoit encore plus pour elle. Il la faiſoit aſſeoir, la ſervoit la première,

& par ſes manières & ſes diſcours, la combloit de ces attentions, de ces politeſſes aiſées dont la grâce enchante ſans embarraſſer.

La bonne vieille, en s'en retournant ſatisfaite de toutes ces prévenances, diſoit en elle-même : « ah ! beau jeune homme, que le ciel te béniſſe ! tu ne mépriſes pas la vieilleſſe : » puis venant entretenir la jeune princeſſe des diverſes nouvelles qu'elle avoit appriſes dans ſes tournées de ville, elle finiſſoit toujours par l'éloge du charmant Simouſtapha.

Il lui avoit fait voir tous ſes jardins avec une complaiſance ſi grande, l'avoit traitée avec tant de reſpect, tant d'égards ; & cela ſans la connoître. Tous ſes procédés étoient naturels & découloient d'une ame bienfaiſante & d'un grand fond de reſpect & d'égards pour le ſexe.

« Il a le propos, ajoutoit-elle, ſi obligeant, le ſon de voix ſi careſſant, ſi doux, qu'on ſe payeroit de ſes ſeules paroles. Son maintien eſt noble comme ſes actions, & il eſt ſi beau qu'il fait oublier ce qui eſt écrit du fils de Jacob, du beau Joſeph d'Egypte. Dieu garde de mal celle qui

ſera tentée de l'arrêter par ſon manteau; mais ce ſera en vain, car il eſt modeſte comme une colombe. »

Ilſetilſone s'amuſoit du radotage de ſa vieille confidente. Elle étoit la première, quand celle-ci revenoit de la ville, à lui demander ſi elle avoit été en bonne fortune chez le beau traiteur.

« Je me ſerois bien gardée d'y manquer, repondit un jour Namouna, je ne ſuis pas aſſez folle pour m'en rendre amoureuſe, mais je me permets de me régaler de ce qu'il fait; quant à lui, c'eſt un morceau de reine. Il faudroit qu'elle fût bien dégoutée pour ne pas s'accoutumer d'un jeune homme plus beau que tous les princes de la terre. — Pourquoi me refuſerois-je au plaiſir de le voir, & au bien qu'il me fait; un ſeul de ſes regards ſemble me rajeunir, & je crois que c'eſt par l'enchantement de ſes yeux qu'il aſſaiſonne ſes pâtiſſeries, dont rien n'égale la perfection; j'en ai apporté à Meſrour, le chef des eunuques, un échantillon, dont on entendra parler dans le palais. »

Namouna ne ſe trompoit pas. Meſrour, chef des eunuques, avoit porté la tarte

qui lui avoit été donnée par la bonne gouvernante, à la ſultane favorite ; celle-ci en avoit régalé le calife, ſans le prévenir que cette pâtiſſerie vint du dehors.

Haroun s'étoit recrié ſur ſa bonté, & venoit d'apprendre qu'elle ſortoit de la boutique de Simouſtapha le traiteur, dont il avoit été ſi ſouvent queſtion.

La favorite propoſe à Haroun de le regaler le lendemain d'un ſervice entier de la cuiſine de cet excellent traiteur, & Meſrour a ordre d'aller chez lui, pour lui en ordonner les apprêts.

Voilà déjà une partie de l'effet qu'a produit dans le palais l'enthouſiaſme de la vieille en faveur de Simouſtapha : il ne fera qu'augmenter : tout y doit concourir ; ſon adreſſe & ſa belle figure, l'excellence très-réelle de ſes ragoûts, & la préoccupation en ſa faveur, née preſque ſubitement dans le palais, quoiqu'il fit parler de lui dans tout Bagdad depuis près d'un an.

Haroun mangea chez ſa favorite avec un appétit & une ſatisfaction extraordinaires. Le lendemain il fit ſervir ſa propre table de mets venus de la même boutique ; ſes femmes s'en régalèrent : enfin, l'en-

gouement vint au point, qu'on avoit mal diné dans le palais, lorſqu'on n'avoit pas eu ſur ſa table un ou deux plats de la main de Simouſtapha.

Namouna triomphoit en voyant augmenter le crédit de ſon idole : le califе avoit déjà envoyé ſur la table de ſa fille Ilſetilſone pluſieurs des ragoûts qu'il avoit jugé les plus exquis ; ils n'avoient point autant flatté ſon palais que la gouvernante s'y attendoit. Les récits continuels de celle-ci lui donnoient des diſtractions, mais la gourmandiſe n'y étoit pour rien.

« Voyez, lui diſoit cette bonne femme, combien ceci flatte l'œil : reſpirez l'odeur de ce gâteau ; » enſuite elle paſſoit à la deſcription de la cuiſine de Simouſtapha : « elle eſt auſſi brillante que ſi elle étoit tapiſſée de miroirs : le pavé en eſt d'un marbre poli ; les uſtenciles ſont d'un brillant à éblouir : au milieu de ſept beaux jeunes gens, parés comme un jour de nôces, & employés autour des fourneaux, Simouſtapha veille à tout ce qui ſe fait autour de lui : ſa tête, qui s'élève au-deſſus de celle de ſes ouvriers, lui donne l'air de la lune entre les ſept étoiles ; quand

chaque plat eſt apprêté, il y met la dernière main, & ce charme ſecret & inexprimable qu'on trouve à tout ce qui ſort de chez lui. » La vieille, en redoublant à tout propos les éloges du traiteur, ne s'appercevoit point de l'effet que faiſoient ſes diſcours ſur la jeune princeſſe : ils y allumoient une flamme auſſi vive que dangereuſe.

Ilſetilſone, qui veut ſe déguiſer à elle-même comme aux autres; le penchant qui la porte à aimer un homme de la profeſſion de Simouſtapha, en cherchant à combattre une paſſion naiſſante, perd le ſommeil, l'appétit, le repos de l'ame, & tombe dans une langueur dont les ſuites effrayent la tendreſſe d'Haroun.

La pauvre gouvernante gémit de l'état dans lequel elle voit ſa charmante maîtreſſe; les ſoupirs qui lui échappent lui font ſoupçonner, mais vaguement, le ſujet de ſes inquiétudes. Enfin, un ordre qu'elle reçoit, quoique de peu de conſéquence, détermine ſes conjectures.

Ilſetilſone depuis deux jours n'a rien pu manger. « Je vois, lui dit Namouna, que je ſerai obligée de vous aller chercher,

comme pour moi, un plat de la main de mon ami Simouſtapha. »

La belle ſourit ſans répondre, & la diſcrète vieille court à la boutique du traiteur. « Servez-moi bien, lui dit-elle, mon aimable jeune homme : j'ai une fille dont la vie m'intéreſſe plus que la mienne : mettez toute votre ſcience à arranger un plat dont la ſaveur puiſſe lui réveiller l'appétit : il y a deux jours qu'elle n'a mangé, & je crains qu'elle n'en meure. Si vous trouvez le moyen de faire un ragoût qui lui plaiſe, cent ſequins ne me coûteront rien pour vous récompenſer. »

Simouſtapha regardoit la vieille entre deux yeux : il la connoiſſoit parfaitement, & ſavoit qu'elle n'avoit point de fille ; d'ailleurs, les cent ſequins offerts, étoient propres à le mettre au fait, s'il ne l'eut déjà été.

« Elle eſt donc indiſpoſée, reprit-il d'un air inquiet. — Plus qu'indiſpoſée, répond Namouna : vous m'en voyez dans un chagrin.... Mais ce qui vient de vous eſt ſi bon, que ſi ſes lèvres y touchent, j'eſpère qu'elle ſe trouvera mieux. »

« Je vais, reprit Simouſtapha, trembler

pour la première fois de ma vie, de ne pas réussir assez bien » ; il se met à l'œuvre, & ne souffre pas qu'un autre que lui y mette la main : en peu d'instans, la vieille gouvernante peut reprendre le chemin du palais ; mais auparavant elle veut payer ce qu'elle emporte.

Simoustapha refuse toute espèce de prix : « si on peut manger le plat, dit-il, je suis trop payé ; s'il ne vaut pas la peine qu'on le mange, je n'en dois point recevoir de payement. »

Namouna arrive au palais, présente le ragoût ; Ilsetilsone le goûte, le trouve délicieux, & le mange en entier. Les yeux de la gouvernante pétilloient de joie, en voyant le succès de son petit stratagême : elle élevoit aux nues la complaisance, l'empressement & l'adresse de Simoustapha.

« Il a cru, dit-elle, que c'étoit pour ma fille ; dans l'instant il s'est mis au travail : je lui ai voulu donner cent sequins, mais il n'a rien voulu prendre, il lui suffisoit de m'obliger.

« Où a été se loger l'ame & la noblesse d'un prince ? disoit Ilsetilsone en soupirant. — Elle loge, répondoit Namouna,

dans un corps où Salomon lui-même s'honoreroit de se trouver s'il reparoissoit sur la terre, & il auroit de la peine à régner d'aussi bonne grâce que Simoustapha fait la cuisine. »

Le repas de la princesse étoit fini, & cette belle personne s'abandonnoit de nouveau à ses rêveries. « Quoi! lui dit Namouna, vous allez encore rêver après avoir bien mangé! au lieu de chercher à vous distraire, pour vous mettre en état de recevoir le calife plus agréablement que vous ne le faites, & lui donner de la consolation.

« Je ne puis faire autrement, ma chère Namouna, disoit la princesse, j'ai malgré moi le cœur serré. — Je m'en doute bien, répond la gouvernante; vous avez au-dedans de vous un gros secret qui vous étouffe, & vous me le cachez, à moi! qui vous aime plus que ma vie.

« C'est, répond Ilsetilsone, que mon secret ne me faisant point d'honneur, il doit mourir avec moi : si je ne puis pas le garder, dois-je espérer qu'un autre le garde ?

« Avec ces raisonnemens-là, repart la

bonne gouvernante, vous vous ferez mourir, ma belle princeſſe; mon ame eſt un puits où votre ſecret va deſcendre pour ne plus reparoître, & je puis imaginer un moyen de vous procurer du ſoulagement.

« Oh Namouna! interrompit Ilſetilſone, demandez à Dieu avec moi de me guérir: il me faut un miracle de ſa part.

« Eh bien, quand nous ſaurons de quoi il s'agit, nous le prierons de concert, & nous obtiendrons de lui ce miracle: il en a déjà fait plus d'un dans ces lieux; c'eſt ici qu'il établit les Juifs ſes premiers élus, en les tirant des mains de Pharaon. Pour vous tirer d'affaire, ma princeſſe, il ne s'agira pas de mettre la mer à ſec. Au lieu d'un grand homme comme Moïſe, il ne lui faut qu'un inſtrument ſubalterne, & me voici toute prête à lui en ſervir: prenez confiance en moi, ne redoutez ni infidélité ni indiſcrétion de quelqu'un qui vous aime plus que ſa vie, dont le ſacrifice eſt tout prêt, dès qu'il s'agira de votre bonheur. J'ai de l'âge & de l'expérience; je puis vous donner des conſeils utiles, imaginer des reſſources, dont votre inexpérience ne pourroit jamais vous laiſſer

entrevoir l'idée. En un mot, je ne vous quitte plus que vous n'ayez dépofé dans mon fein, le fujet de la mélancolie à laquelle vous vous abandonnez, au péril de vos jours.

« Oh! ma bonne Namouna, reprit la princeffe, la confufion devroit me fermer la bouche; mais ma confiance en vous me force de l'ouvrir.

« Vous connoiffez beaucoup mieux que moi la véritable caufe de mon mal, & j'aurois à vous reprocher d'y avoir contribué plus qu'un autre, fi je ne voyois évidemment que ce qui m'arrive eft l'effet de l'inévitable fatalité.

« J'aime comme une folle : tout ici a contribué à m'enflammer & à me déranger la tête; vous, Namouna, les femmes du palais, le calife mon père, tout, jufqu'à mes propres fonges, dans lefquels à deux fois différentes, il m'a femblé le voir.... A préfent nommez, fi vous l'ofez, l'objet de mon amour : dites quel eft le feul homme pour lequel la fille du commandeur des fidelles, du roi des rois de la terre, voudroit vivre; fans lequel la vie lui fera infupportable : excufez, fi vous le pouvez,

cette incroyable extravagance, & pardonnez-vous de l'avoir conduite à l'excès par vos récits & vos éloges continuels.

« Vous l'avez vu en ſonge ? répond la vieille gouvernante d'un air recueilli : il faut s'aſſurer ſi c'étoit bien lui : étoit-il auſſi beau que l'ange qui verſa le ſorbet au grand Prophête, quand Mahomet fut parvenu juſqu'au ſeptième Ciel ? vous rappelez-vous ſes traits ?

« Non, cela m'eſt impoſſible, dit Ilſetilſone ; j'étois troublée, ravie par la vue d'un objet enchanteur : il étoit à mes pieds, il me juroit de n'adorer que moi ; mais dans les deux ſonges c'eſt toujours le même objet que j'ai vu. Je le reconnoitrois, s'il m'étoit de nouveau préſenté ; mais il m'eſt auſſi impoſſible de le peindre que de l'oublier.

« Ainſi, Namouna, ajouta la princeſſe d'un air confus, tandis que les ſouverains de l'Orient s'expoſent l'un après l'autre, aux refus du calife mon père, en briguant le prétendu bonheur d'obtenir ma main, l'objet de l'amour & de l'ambition de tant de rois, ne verroit de bonheur qu'à pouvoir ſe lier pour la vie à.....

« A Simouſtapha, reprit la vieille ; nommez-le hardiment, ſon nom eſt un éloge. Il y a bien des couronnes ſur la terre ; elles tomberoient toutes ſur la tête de Simouſtapha qu'il n'y en auroit pas une de déplacée ; il y a cent rois, il n'y a qu'un Simouſtapha.

« Prenez-garde Namouna, dit Ilſetilſone, vous achevez de me perdre. — Qui moi ! ma chère princeſſe, je vous aime plus que ma vie : je permets à l'ange de la mort de me fermer les yeux, dès qu'ils auront pu être témoins de votre félicité : il faut que nous voyions enſemble Simouſtapha, & ſi vous le reconnoiſſez pour celui qui vous a été montré deux fois en ſonge, l'arrêt du ſort qui vous deſtine à lui eſt irrévocable, & je me rends, ſur-le-champ, l'inſtrument de votre deſtinée.

« Mais comment, reprit Ilſetilſone, puis-je le voir ſans m'expoſer ? .... Repoſez-vous ſur moi, dit la vieille ; dormez bien cette nuit ; que le ſommeil ranime les roſes de votre teint, & rappelle l'incarnat de vos lèvres. Demain, pas plus tard, vous verrez votre amant, vous reconnoîtrez ſi c'eſt lui qu'un ſonge enchanteur vous a

offert, & comme je diſpoſe ici de tout pour votre ſervice, les choſes ſeront arrangées de manière que vous ne ſoyez ni gênée ni compromiſe; Ilſetilſone, un peu ſoulagée, alla ſe mettre au lit. »

Dès le lendemain matin, la vieille vole à la boutique de Simouſtapha. « Je viens, lui dit-elle, vous rendre compte du ragoût que vous m'avez livré : vous en avez été payé à votre manière, car il n'en eſt pas reſté traces; mais mon beau jeune homme, ajouta-t-elle, que me donnerez-vous ſi je vous apprends la plus heureuſe de toutes les nouvelles pour un homme de votre âge & de votre habileté?

« Ce qu'il vous plaira d'exiger de moi, reprit Simouſtapha.

« Je vous dirai, pourſuivit la vieille, que la Dame que vous avez ſi bien régalée, veut aujourd'hui à dîner de votre façon; mais prenez bien garde que tout ſoit accommodé de votre propre main.

« Vous me donnez, répond Simouſtapha, des ordres dont l'accompliſſement va me combler de joie. — Si cela eſt, reprit Namouna, vous me devez déjà un baiſer,

voyons ſi je pourrai augmenter envers moi le nombre de vos obligations.

« Savez-vous que vous allez donner à dîner à la plus grande & la plus belle princeſſe de la terre, à l'incomparable Ilſetilſone ? — Mon cœur, reprit Simouſtapha en rougiſſant, me l'avoit annoncé.

« Quoi, dit Namouna, votre cœur ?.... qu'eſt-ce que cela veut dire, votre cœur ? Eſt-ce que vous aimeriez ma princeſſe ?

« Les cœurs des ſouverains de l'Aſie, reprit Simouſtapha, brûlent d'amour pour elle & peuvent l'avouer. Ses beautés, ſes vertus lui ſoumettent tout ce qui peut entendre parler d'elle, mais pour moi je me bornerois à être au nombre de ſes eſclaves.

« Si vous êtes prévenu en ſa faveur, répond Namouna, je ne vous ai point deſſervi auprès d'elle, & ſi vous étiez dans l'impatience de la voir, je puis vous dire qu'elle a à-peu-près la même curioſité à votre égard.

« Son eſclave, dit Simouſtapha, eſt prêt à voler à ſes pieds. — Dès que vous êtes dans cette diſpoſition, dit la vieille, il ſera bon que vous veniez vous-même chercher

votre paiement : vous le recevrez de sa belle main : préparez le dîner, envoyez-le dans le palais, par la grande porte, & par vos propres esclaves. Dès que l'heure du repas sera passée, vous vous présenterez à une issue secrète, que je vais vous indiquer. Convenez à présent, mon cher Simoustapha, que vous me devez bien un baiser de plus....

« Je vous en dois mille », dit Simoustapha en embrassant la vieille avec transport, après quoi ils se séparèrent.

Simoustapha prépare le repas, & y emploie tout son savoir. Dix jeunes esclaves blonds, vermeils, beaux comme des amours, & vêtus avec la plus grande élégance, sont chargés de le porter au palais.

Ilsetilsone est agréablement surprise par cette galanterie. La vieille confidente fait l'office de maître-d'hôtel, & la jeune princesse, mangeant des mets assaisonnés par celui qu'elle aime, fait un repas dont auparavant elle n'avoit pas imaginé les délices.

Elle faisoit à Namouna l'éloge de tous les morceaux l'un après l'autre. Mangez, mangez, lui disoit la bonne vieille. Ce

qui vient de ce qui nous aime ne ſauroit faire du mal. Eſt-ce que Simouſtapha m'aime? dit la princeſſe, il ne m'a jamais vue.

« L'avez-vous vu, reprit Namouna, vous qui perdez le repos pour lui? Ce qui eſt écrit dans le ciel, mon cher enfant, vient ſe faire exécuter ici bas par des moyens bien extraordinaires. »

Dès que je lui ai dit qu'une grande Dame, fort contente du premier plat venu de ſa part, vouloit un dîner tout de ſa main, il a deviné que c'étoit vous; parce que ſon cœur le lui avoit annoncé, & dans les tranſports où le mettoit la joie de pouvoir travailler pour vous, & l'eſpérance de vous voir, il m'a embraſſée, vieille comme je le ſuis, & de grand cœur.

Vous me pardonnerez, ma princeſſe, d'avoir reçu les premières careſſes de votre amant, pour la bonne nouvelle que je vous donne, qu'il m'a paru vous aimer éperduement; d'ailleurs ce que j'ai pris, je ſuis prête à vous le rendre, en diſant cela, la vieille gouvernante ſe jette au col de ſa maîtreſſe, & l'embraſſe de tout ſon cœur.

« Vous êtes bien folle, ma bonne Namouna, dit Ilſetilſone. » Pas plus que toutes les femmes de Bagdad, reprit Namouna. Si les baiſers du beau traiteur étoient en vente, vous verriez une belle enchère ! Il y auroit de quoi faire la fortune du crieur.

Pendant que ce petit colloque ſe paſſoit au palais, les jeunes eſclaves de Simouſtapha, chargés de porter les plats ſur la table de la princeſſe, revenoient comblés de joie de l'accueil careſſant qui leur avoit été fait, & ayant reçu, chacun cinq pièces d'or, de la propre main de la belle Ilſetilſone.

Simouſtapha encouragé à faire ſa viſite, par l'heureux préſage de la bonne réception faite à ſes eſclaves, expédie ſes affaires, ſe rend aux bains, où il ſe fait apporter des parfums, & s'habille de ſes vêtemens les plus beaux; après quoi, il ſe rend au palais par le chemin, & à l'iſſue qui lui avoient été indiqués.

Namouna l'attendoit à la porte pour l'introduire. La princeſſe obſervoit de la terraſſe du palais l'homme qu'on amenoit vers elle, ſuſpendue entre l'amour, l'eſpoir

&

& la crainte. « C'eſt lui, diſoit-elle, tel que je l'ai vu deux fois en ſonge, il m'apparut la première fois ſous cet habit. Il en avoit un, la ſeconde fois, d'un brillant, dont je ne pouvois ſoutenir l'éclat. »

Pendant qu'elle fait ces courtes remarques, Simouſtapha s'eſt rendu dans l'appartement deſtiné à l'entrevue. La princeſſe y arrive d'un autre côté. Simouſtapha, dès qu'il la voit, fait le ſalut le plus reſpectueux, & attend les yeux baiſſés, les bras croiſés ſur la poitrine, que la parole lui ſoit adreſſée.

« Vous êtes, lui dit Ilſetilſone, le traiteur Simouſtapha, dont j'ai entendu faire tant d'éloges ? On m'a fait, répond Simouſtapha, plus d'honneur que je n'en mérite.

« Je n'en conviens pas, reprit la princeſſe, vous paroiſſez, en tout, tellement au-deſſus de votre état, quoique vous y mettez une adreſſe infinie ; vous l'exercez d'une manière ſi noble que, quoiqu'il paroiſſe fait pour vous, vous ne ſemblez en aucune manière fait pour lui : mais quelles peuvent être les raiſons qui vous ont fait choiſir Bagdad pour votre demeure ?

« Oh ! princeſſe digne de l'admiration

de toute la terre, dit Simouſtapha, ſi vous voulez que votre eſclave vous parle avec ſincérité, écartez ce voile qui diminue ſa confiance, & pour que la vérité qui doit ſortir de ſa bouche, pour parvenir juſqu'à vous, n'en ſoit pas interceptée. J'ai déjà trop ſouffert pour avoir été privé du bonheur d'admirer des charmes dont cet obſtacle importun me dérobe ici la vue.

« Vous n'êtes, dit la princeſſe, que depuis un an à Bagdad, & ſi mon voile vous importune, ce ne peut être que depuis un inſtant, comment pouvez-vous parler de longs tourmens ? Quand peuvent-ils avoir commencé ? Dès l'inſtant, reprit Simouſtapha, où je reſſentis le premier tranſport d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

« Une loi impérieuſe, reprit Ilſetilſone, m'empêche de lever mon voile ». — Une timidité reſpectueuſe, répond Simouſtapha, retient mon ſecret ſur mes lèvres.

« Cet enfantillage, s'écria la bonne Namouna, nous fait perdre du temps, & nous riſquons de voir arriver le chef des eunuques, qui ne met pas un eſpace con-

ſidérable entre ſes rondes. En diſant cela, elle s'approche de la princeſſe, & lui arrache ſon voile. »

Il ſembloit que la timidité, & même la retenue, fuſſent attachées à cette légère pièce d'étoffe. Dès qu'Ilſetilſone eſt dégagée de cette gaze importune, elle fait un pas vers Simouſtapha. Un mouvement naturel les porte à s'embraſſer avec la plus grande démonſtration de tendreſſe.

Il y avoit une collation préparée; les deux amans, car le mot leur étoit échappé à tous deux, en profitèrent. Ils ſe regardoient, ſoupiroient, mangeoient par diſtraction, & cependant l'heureux quart d'heure s'écouloit.

Namouna les en avertit. Ils ſe ſéparent les larmes aux yeux; on auroit dit qu'ils s'étoient aimé toute leur vie, & qu'il falloit briſer en même temps les chaînes du plaiſir & de l'habitude.

Ilſetilſone d'un excès de contentement tomba bientôt dans celui de la langueur. En vain on ſert tous les jours ſur ſa table des mets aſſaiſonnés par ſon amant, l'eſprit ne peut plus être trompé par les fineſſes de l'art. Elle a joui d'un moment trop

délicieux pour que tout le reſte ne lui paroiſſe pas inſipide. Elle maigrit : elle dépérit à vue d'œil.

Namouna s'inquiète autour d'elle. « Soyez donc raiſonnable, lui dit-elle. Jouiſſez du plaiſir d'aimer & d'être aimée. Vous déſirez de voir votre amant & de vous trouver avec lui. Mais la prudence vous impoſe des devoirs. Vous pouvez tout perdre par votre impatience, & faire diſparoître de votre teint, cette fleur de jeuneſſe, qui eſt le plus grand charme de votre beauté. Il faut me laiſſer ménager les circonſtances. On ne ſauroit amener le bonheur avec tant de diligence & de précipitation.

Voyez dans ce beau ciel de nuit toutes ces étoiles ; s'il en eſt une qui veuille hâter ſon cours, elle s'égare, ſe précipite & ne reparoît plus. Celle qui dirige votre fortune amoureuſe va de meſure avec les autres, il y auroit du danger à vouloir changer ſa marche.

J'entends la raiſon, ma chère Namouna, dit Ilſetilſone ; mais je ne ſaurois la ſuivre. Si tu veux me faire manger, dis-moi que tu me feras voir Simouſtapha.

« Eh bien, puiſqu'il faut ſuivre votre

tête, mettez-vous à table & mangez. Je vous ferai part du moyen que j'imagine. »

La princeſſe ſe fait apporter de la nourriture : en prend modérément, & exige ſur-le-champ le prix de ſa complaiſance.

« Puiſque vous voulez connoître mon plan, dit Namouna, le voici. Il y a quelques jours que vous gardez le lit, & n'avez point fait au caliſe vos viſites ordinaires. Je m'attends à voir le chef des eunuques venir s'informer des raiſons qui vous retiennent dans votre appartement. Sur ſon rapport le caliſe & Zobéïde votre mère, viendront voir quel eſt le genre de votre indiſpoſition. Attendez-vous à toutes les queſtions que peut ſuggérer en eux, l'amour paternel & maternel. Imaginez qu'on va vous dire : *ſentez-vous quelque douleur ? Rien peut-il ici vous bleſſer ou vous déplaire ? En quoi peut-on vous ſoulager ?* & préparez d'avance vos réponſes. »

Gardez-vous de dire que vous ſouffrez de quelque mal. On vous enverroit le médecin ; puis l'ennui des remèdes, & ce n'eſt pas là ce qu'il vous faut ; mais dites que vous êtes accablée d'une langueur

dont l'ennui eſt la ſource, & qu'un peu de diſſipation en ſeroit le remède.

Il faut déſirer tout haut qu'on vous permette d'aller chercher de l'amuſement dans Bagdad, qu'on vous accorde deux jours de promenade à deux termes différens, aſſez prochains l'un de l'autre pour que leur effet puiſſe s'enchaîner, aſſez diſtans pour que cela ne puiſſe arrêter le cours des affaires publiques; d'autant qu'il faudra qu'un crieur annonce vos ſorties, pour que vous ne trouviez perſonne ſur votre paſſage dont l'aſpect ſoit embarraſſant pour vous, & pour qu'il puiſſe devenir funeſte de vous avoir vue.

Vous demanderez à aller au bain le premier jour, & à viſiter le ſecond, les boutiques de la ville. Il pourra arriver, mais dans la ſuite, que la dévotion nous faſſe fréquenter les moſquées; j'arrangerai tout de manière que vous puiſſiez profiter des permiſſions qu'on vous aura accordées, dans toute leur étendue.

Namouna avoit à peine développé ſon projet que Meſrour, chef des eunuques, vint viſiter la princeſſe de la part du calife. La ſuite de ce petit événement

juſtifia toute la prévoyance de Namouna.

Haroun & Zobéïde viennent voir leur fille, & elle obtient d'eux la permiſſion de ſe promener dans Bagdad, dans les termes & ſous les conditions préméditées.

Haroun de retour dans ſon appartement, donne ordre à Giafar de prendre toutes les précautions néceſſaires pour que la princeſſe Ilſetilſone, put dès le lendemain, prendre le divertiſſement de la promenade dans toutes les rues de la ville, avec ſa ſuite; pouvant tout voir ce qu'il y avoit de curieux, & ſans être expoſée aux regards de perſonne.

Le grand viſir fait paſſer les ordres au chef de la police, & le ſoir même le peuple entier de Bagdad eſt averti, par les crieurs publics, qu'on ait à orner les boutiques de tous les effets les plus curieux; mais qu'à l'heure de la prière perſonne ne ſe montre ni dans les rues ni même dans les maiſons, pour ne gêner ni le paſſage, ni la curioſité de la princeſſe Ilſetilſone, qui devoit ſe promener à cette heure-là. Tout ce qu'elle feroit prendre par les gens de ſa ſuite ſeroit exactement payé, & des indemnités accordées pour le moin-

dre dégat ; mais les traitemens les plus ſévères menaçoient ceux qu'un mouvement d'inquiétude ou de curioſité, pouvoit faire tomber dans la déſobéiſſance.

Quand l'affaire fut arrangée, Namouna, triomphant d'avance du ſuccès, vint trouver Ilſetilſone. « Eh bien ! princeſſe, tout s'eſt-il bien arrangé au gré de vos déſirs? Les rues de Bagdad ſeront-elles ſuffiſamment libres pour vous demain matin?

« Elles le ſeront trop, ſi tous les habitans doivent s'en éloigner, répond la princeſſe, s'il ne reſte perſonne dans les maiſons.

« Vous n'entendez pas comme moi la teneur de l'ordonnance, Madame ; toutes les boutiques, toutes les maiſons qui ſont ſur la rue ou qui peuvent y avoir jour, doivent être entièrement vuidées ; mais ſi demain tous les habitans de Bagdad étoient obligés d'aller camper hors de la ville, faute d'avoir pu ſe précautionner de tentes, ils périroient par l'ardeur du ſoleil. Chacun ſe retire dans une partie de ſa maiſon, d'où il ne puiſſe ni voir ni entendre, encore moins être apperçu. Les gens riches vont dans leurs maiſons de campagne, les pauvres cherchent où ſe cacher : la ville

reſſemble à un déſert, & c'eſt en cela qu'elle ſert à nos projets : vous y ferez ce qu'il vous plaira : vos femmes ſe répandront dans les boutiques avec une curioſité, une avidité dont vous n'avez pas d'idée. Les eunuques les ſuivront pour les obſerver, pour tenir compte de ce qu'elles enlèveront, & pour faire eux-mêmes leurs petites affaires, & pendant ce temps-là nous irons aux nôtres. Tranquilliſez-vous : prenez un bain : ſoupez gaiement : dormez de votre mieux, & ne négligez pas les ſoins que vous devez à votre beauté. Je veux demain jouir de la ſatisfaction d'avoir ſous les yeux un couple ſans pareil ſur la terre.»

Ilſetilſone fait tout ce que ſa bonne gouvernante exige d'elle; mais celle-ci, avant le déclin du jour, a déjà été prévenir Simouſtapha de la viſite du lendemain.

Le beau traiteur ſe déſeſpéroit, en entendant annoncer par les crieurs que ſa princeſſe devant ſe promener dans Bagdad, tout le monde devoit diſparoître, & que la peine de mort menaçoit celui qui auroit l'audace de s'offrir à ſa vue.

Namouna arrive, & le trouve plongé dans le chagrin. « Quoi! lui dit-elle, quand

il lui en eut expliqué le motif, vous vous désolez pour un ordre que j'ai fait solliciter exprès, afin de faciliter votre entrevue avec ma princesse! Demain matin vous enverrez tous vos esclaves à votre maison hors de la ville : vous affecterez vous-même de les suivre : vous rentrerez chez vous par une porte de derrière, & vous nous attendrez dans le fond de votre jardin : nous entrerons dans votre boutique. Le bruit que nous ferons nous annoncera assez ; & dans tous les cas, sans que vous vous exposiez à vous montrer, je sais d'avance où vous trouver : préparez-nous dès ce soir ce dont vous voulez nous régaler demain : je sais que vous ne péchez pas par avarice, & je gagerois cependant que vous m'en allez faire un trait.

« Cela m'étonneroit, dit Simoustapha, surtout étant disposé à votre égard comme je le suis. — Je vous mets à l'épreuve sur-le-champ, reprit la vieille, ce que je viens de vous dire doit vous enchanter : vous souvenez-vous comment vous m'avez payée des premières bonnes nouvelles que je vous ai données ? auriez-vous encore pour moi de cette monnoie ?

« Je vous entends ma bonne, dit Simoufapha ; vous êtes ici au milieu de ce que je poſsède, choiſiſſez : mais ce que vous demandez n'eſt plus à moi, je l'ai engagé.

« Pure avarice ! s'écria gaiement Namouna ; je dirai à votre maîtreſſe que je vous ai trouvé un défaut qui n'eſt pas commun parmi les hommes de votre âge. Je me vengerai de vous par ce petit tour.

« Cependant je ne veux pas faire de la peine à ma chère enfant : elle n'a pas eu un moment de repos depuis qu'elle vous a vu : elle n'a fait que ſoupirer : elle ne vivroit plus, ſi je n'avois imaginé le moyen de mettre tout en ſequeſtre dans Bagdad, pour vous procurer un tête à tête au milieu d'une foule, qu'on rend aveugle & ſourde ; je voudrois lui porter quelque bonne petite parole de votre part : voyons, que lui dirai-je ?

« Que je ſuis enchanté, ravi, dit Simoufapha, que les expreſſions me manquent, que l'impatience de la voir va me dévorer, juſqu'au moment heureux qui pourra nous réunir : ſi elle a eu peu de repos, depuis que nous nous ſommes vus, je n'ai pas joui un inſtant de moi-même ; ma tête eſt ſi

remplie de ſa charmante idée, mon cœur en eſt tellement touché, que ſon nom eſt continuellement ſur le bord de mes lèvres. Je ſuis obligé de me condamner à un ſilence abſolu pour ne pas le laiſſer échapper.

« Bon! dit la vieille, pourvu que je puiſſe répéter tout cela, je puis dire que je m'en vais les poches pleines; mais ce ne ſont que des paroles : quant aux effets ..... vous ne me donnez rien à emporter ? cependant j'euſſe été fidelle à le rendre. » En diſant cela la bonne vieille préſentoit la joue, mais en vain : elle prend enfin ſon parti : « adieu, l'avare Simouſtapha! »

Namouna revint bien vîte au palais, & rendit preſque mot pour mot la converſation, juſqu'à la plaiſanterie qui l'avoit terminée. — « Quoi! ſérieuſement, ma bonne, dit Ilſetilſone, vous auriez voulu qu'il vous donnât un baiſer? Seriez-vous encore amoureuſe?

« Je ne dis pas cela, reprit Namouna; mais ſous mes rides, j'ai un cœur de vingt ans, & quand j'en vivrois cent, je ne ſerai jamais l'ennemie des hommes, quand ils ſeront de la tournure du beau Simouſtapha : mes prétentions ne vont pas loin : je me

paie d'une bagatelle ; mais elle me fait grand plaiſir ; ſi je ceſſois d'aimer tout-à-fait, je pourrois devenir trop méchante : allons, dormez, & dormez bien ; le jour de demain eſt un grand jour pour vous. »

Le lendemain, dès que l'heure de la prière fut paſſée, Ilſetilſone & ſoixante jeunes belles eſclaves deſcendent à Bagdad.

La princeſſe prend, ſous la conduite de ſa gouvernante, le chemin des bains les moins éloignés de la maiſon du beau traiteur ; elle y entre & parle à ſon premier eunuque. « Je vais, lui dit-elle, me faire ſervir par les eſclaves de cette maiſon-ci : je veux que toutes les miennes s'amuſent & jouiſſent de ma ſortie : promenez-les dans tout Bagdad ». L'eunuque obéit : elle entre dans le bain ; y reſte peu de temps ; ſort & va où la conduit l'amour, ſous l'eſcorte de la ſeule Namouna.

Simouſtapha attendoit avec impatience dans un endroit reculé de ſon jardin, ſous une grotte agreſte, où étoit une fontaine dans laquelle il faiſoit rafraîchir ordinairement ſes liqueurs ; il préparoit le déjeûner, & chantoit de temps en temps des vers dans leſquels il cherchoit à peindre & l'ar-

deur de ſa paſſion & le bonheur dont il alloit jouir: il n'avoit conſervé, de toute ſa maiſon, qu'un jeune eſclave très-adroit, parfaitement beau, mais muet. Tout-à-coup ſon oreille eſt frappée d'un bruit qui ſe fait dans ſon jardin: il ſe lève; il accourt.

C'étoit l'objet de ſes déſirs, de ſes douces rêveries & de ſes chanſons. Ilſetilſone étoit arrivée depuis quelques momens.

Elle s'étoit approchée de la grotte ſans être apperçue, & avoit entendu avec un plaiſir extrême les vers de ſon amant. Le ſujet en étoit touchant pour elle: la beauté de la voix lui donnoit un charme de plus: ne voulant pas faire appercevoir qu'elle avoit écouté, elle s'éloigna, & fit du bruit pour ſe faire entendre. Enfin elle joint ſon amant.

Ce n'eſt point une paſſion ordinaire, née de la ſurpriſe des ſens, qui les entraîne l'un vers l'autre; c'eſt un coup de ſimpathie: c'eſt encore plus, ſi, comme tous deux ont quelque raiſon de le croire, la deſtinée s'en mêle: ils s'arrêtent & ſe regardent avec une curioſité mêlée de la joie la plus vive, une admiration réciproque: leurs bras, pour s'embraſſer, s'élèvent comme de con-

cert, & tous deux s'évanouiſſent dans ce premier embraſſement.

Heureuſement le terrain de la grotte eſt couvert de mouſſe, & Namouna prévoyante a toujours ſur elle de quoi remédier aux accidens.

Il faut quitter un endroit peu commode pour une entrevue d'un auſſi grand intérêt. Simouſtapha conduit ſa maîtreſſe par le bras ſous un berceau de verdure, impénétrable aux rayons du ſoleil, où elle trouve un ſopha commode & un repas compoſé des mets les plus exquis. Cet endroit réuniſſoit, d'ailleurs, tout ce qui pouvoit apporter du ſoulagement à la ſituation de la princeſſe. Un baſſin profond y recevoit une eau plus claire que le cryſtal qui s'échappoit de la gueule & des naſeaux de divers animaux dont la variété formoit un objet agréable à la vue, & qui répandoit ſous le berceau la plus délicieuſe fraîcheur.

Ilſetilſone & Simouſtapha ſe mettent à table à côté l'un de l'autre, Namouna & le muet les ſervent. Ils mangent peu & parlent encore moins, le langage des yeux leur ſuffit, c'eſt celui des grandes paſſions.

Enfin la princeſſe rompt ce ſilence ex-

preſſif & s'écrie d'une voix angélique : « Oh ! Simouſtapha, je vous aime & je ſens qu'il me ſera impoſſible d'en aimer un autre que vous ! J'ignore comment pourra diſparoître l'effrayant intervalle que la fortune paroît avoir mis entre vous & moi. S'il ne falloit pour le combler que le renverſement de mes hautes prétentions, il le ſeroit tout-à-l'heure. Mon ame ne peut rien perdre en s'attachant à la vôtre dont la nobleſſe égale l'élévation. Vous faites rougir le ſort qui a paru vouloir vous avilir, & je me ferois gloire de pouvoir, en vous élevant, lui faire honte de ſon injuſtice.

« Je ſuis trop élevé, madame, reprit Simouſtapha, par le ſentiment que vous m'accordez. Il fait ma fortune & ma gloire auſſi bien que mon bonheur. Vous m'aimez ; mon ambition eſt remplie, & fuſſé-je en poſſeſſion d'une couronne, je n'en retirerois d'autre ſatisfaction que celle de mettre à vos pieds un eſclave couronné.

« Jurons-nous, dit la princeſſe, de vivre toujours l'un pour l'autre, en dépit des événemens, & de ne point prendre de lien qui puiſſe mettre d'obſtacle à notre union.

« J'en jure à vos genoux par le grand

nom du prophête, s'écria Simouftapha. » La belle princeffe le releva ; les plus tendres baifers furent le fceau de leurs fermens, & firent tour-à-tour couler & difparoître leurs larmes.

Namouna peu faite pour fentir le prix de ces pleurs, voulut en fufpendre le cours : « Quoi ! dit-elle, vous paffez le temps à larmoyer au lieu de vous réjouir ? Que je hais les amans langoureux ! Buvez, mangez & point de mélancolie. » Elle leur fervoit en même temps divers mets, & les faifoit boire alternativement dans la même coupe. N'avez-vous pas des inftrumens ? dit-elle à Simouftapha ; faites-en venir ; nous fommes éloignés de tous les regards, & pendant que vous achèverez de pleurer enfemble, je vous enfeignerai comment on s'amufe. »

Le muet fur un figne de fon maître vole & revient avec différens inftrumens ; Namouna en prend un, & fe difpofoit à préluder fur un ton auffi enjoué que fon humeur, lorfqu'Ilfetilfone d'une voix tendre & féduifante fe mit à réciter des vers charmans, que rendoient plus touchans encore les fons harmonieux du téorbe qu'elle pin-

çoit avec grâce : Simouſtapha y répond auſſitôt, en réuniſſant autant d'eſprit & de ſentimens dans la compoſition des paroles, que de goût dans la muſique : c'étoit à qui renchériroit le plus ſur les expreſſions tendres & touchantes.

Pour le coup Namouna étoit contente ; on avoit l'air de ſe divertir : mais elle mit un terme aux plaiſirs, en les avertiſſant qu'il falloit ſe ſéparer, pour ne donner aucun ſoupçon aux eunuques & aux femmes de la ſuite : ce ne fut pas ſans chagrin que ces heureux amans cédèrent à la circonſtance : ils ſcélèrent leurs adieux par de tendres embraſſemens & de nouvelles larmes. « Par Mahomet, dit Namouna impatientée, finiſſez toutes ces jérémiades, & partons au plus vite. »

Les amans ſe ſéparèrent ; la princeſſe ſut en impoſer aux traits de ſa phyſionomie, pour qu'on ne put y remarquer le trouble des paſſions dont elle venoit d'être agitée ; & elle rejoignit ſes eſclaves pour reprendre le chemin du palais, ſoutenue par l'eſpérance de revoir bientôt ſon cher Simouſtapha.

Le calife attendoit ſa fille avec impa-

tience ; dès que le chef des eunuques la lui eût annoncée, il courut avec le plus grand empreſſement au devant de la princeſſe, pour apprendre d'elle-même comment elle ſe trouvoit du bain & de la promenade.

Ilſetilſone témoigna que le mouvement & la variété des objets qu'elle avoit vus dans les boutiques lui avoient occaſionné le plus grand plaiſir. Le calife lui trouvant les yeux plus animés qu'à l'ordinaire, un teint meilleur que celui de la veille, ſe tint bon gré de la complaiſance qu'il avoit eue, en lui procurant la ſatisfaction de pouvoir s'amuſer dans les rues de Bagdad. La princeſſe Zobéïde fut également ſatisfaite en venant voir ſa fille, de ne plus lui trouver l'air de cette mélancolie habituelle, dont les ſuites pouvoient être dangereuſes.

Enfin il fut décidé qu'Ilſetilſone prendroit deux jours de repos, au bout deſquels elle pourroit retourner dans Bagdad y chercher de nouveau des diſſipations & de la ſanté ; les crieurs furent chargés d'annoncer au public les intentions du calife

« Ah ! que deux jours ſont longs, dit la princeſſe ! conçois-tu ma ſituation, ma chère Namouna, pendant cette cruelle ab-

ſence ; & comment puis-je vivre loin de Simouſtapha ? »

« Si ces deux jours-là étoient ajoutés aux miens, dit Namouna, ils s'écouleroient plus vite que les vôtres. » — « Eh ! comment les remplirois-tu ? » — « J'en dormirois la bonne moitié ; & je paſſerois le reſte à manger, boire & me réjouir, en ſongeant au plaiſir de revoir bientôt mon beau Simouſtapha : c'eſt d'ailleurs bien la peine de tant ſe preſſer pour ſe voir, quand on doit paſſer tout ſon temps à pleurer comme des enfans, ou à ſe faire des complimens ſi ſérieux, qu'il me ſembloit voir la préſentation d'un muphti ; je n'ai pas toujours été vieille ; j'ai fait l'amour, quoiqu'il n'y ait pas paru ; mais je menois autrement les affaires : nous autres gens gais, on croit que nous ne penſons à rien, parce que nous rions beaucoup, & ſouvent nous rions de ce que les autres penſent. Mais ſi j'euſſe eu jadis une aventure de l'eſpèce de la vôtre, j'en aurois tiré grand parti. — Vous n'étiez pas, Namouna, fille du calife ; la gloire de mon père, ſon rang & ſa tendreſſe combattent mes ſentimens ; & mon amant, digne à mes yeux du ſort d'un roi, n'eſt

qu'un.... Achevez, madame, dit vivement Namouna, n'eſt qu'un traiteur. — Il ſera tout ce qu'il voudra; mais ſurement il n'y a rien de plus aimable ſur la terre. On jouit du bonheur dans tous les états; je dédaigne une grandeur importune, & je verrois plus d'attraits pour moi auprès du beau traiteur, que dans la poſſeſſion de tous les rois de l'Orient. — Vous êtes trop folle, Namouna, reprit Ilſetilſone. — Il faut bien, dit la vieille, qu'une de nous deux rie, ſans quoi ce palais va devenir celui de la triſteſſe. Prenez ſoin de vous, & gardez-vous de promener dans Bagdad une momie vivante. »

La gaieté de la gouvernante donnoit naturellement des diſtractions à la princeſſe & calmoit ſon impatience. Simouſtapha amuſoit la ſienne de ſon côté en s'occupant de nouveaux préparatifs, pour ſurprendre plus agréablement ſa maîtreſſe. Les ſervices d'or & les vaſes précieux doivent ſuccéder à l'argent & à la porcelaine; les mets exigent une préparation plus recherchée; la maiſon eſt remplie de parfums, tout y annonce l'élégance & la propreté, tous les eſclaves ſont en mouvement; on

feroit plus encore, ſans la crainte de trop réveiller la curioſité de ceux qu'il faut employer.

Enfin les deux jours ſont écoulés, l'heure eſt venue; Ilſetilſone ſortant du bain, brillante de tous ſes charmes, ajoutant à leur éclat celui de la parure la plus riche & la mieux entendue, deſcend dans les rues de Bagdad, ſuivie de toutes ſes eſclaves.

En approchant de la boutique de ſon amant, elle entre dans toutes celles qu'elle rencontre; ſa ſuite, partagée dans les différens magaſins, eſt occupée à tout voir, tout examiner; & quand elle croit l'attention bien fixée, elle entre auſſitôt avec Namouna dans la maiſon de Simouſtapha; il n'y étoit reſté que le muet.

Dès le matin le traiteur avoit prévenu ſes gens, que la fille du calife devant parcourir les rues de Bagdad, ils devoient s'éloigner par prudence, & aller dîner au-delà des fleuves de Jalla & Ilphara, en emportant avec eux tout ce qui leur étoit néceſſaire; un ordre ſemblable, accompagné de quelques pièces d'or, leur avoit paru fort agréable.

Ilſetilſone a paſſé de la boutique dans le

jardin; le muet a fait un ſigne, & bientôt les deux amans ſont dans les bras l'un de l'autre.

On ſert des fruits & différentes ſortes de rafraîchiſſemens; la curioſité la porte à examiner les différentes beautés du jardin, & l'arrangement de la maiſon, où le goût & l'élégance ſembloient avoir plus contribué que la richeſſe. Mais quand la princeſſe fut dans l'intérieur de la maiſon, chaque pièce qu'elle parcouroit lui occaſionnoit une nouvelle ſurpriſe, tout y offroit le luxe le plus recherché & le mieux entendu.

« Vous allez entrer, ma princeſſe, lui dit Simouſtapha, dans un appartement que perſonne n'a encore vu, & où je ne mets jamais les pieds; il fut deſtiné pour une ſeule perſonne, & je n'oſai jamais me flatter qu'elle l'embelliroit un jour de ſa préſence. »

Ce diſcours occaſionna à Ilſetilſone une émotion extraordinaire; elle venoit d'être bien ſurpriſe en trouvant tant de richeſſes chez un traiteur; elle alloit voir un appartement plus ſuperbe encore, préparé pour une perſonne unique, & tout lui diſoit que c'étoit elle-même.

L'appartement s'ouvre; le ſalon qui ſe préſente d'abord, décoré de plus de richeſſes qu'on n'en peut étaler dans Bagdad, eſt fait pour recevoir le plus grand des ſouverains. On paſſe dans une autre chambre magnifique, ornée de ſophas & de carreaux de brocard. La princeſſe ne put s'empêcher de témoigner le plus grand étonnement. Namouna ouvroit les yeux; tout ce qu'elle voit eſt l'objet de ſa ſurpriſe & la cauſe de ſon ſilence, elle n'oſe toucher à rien, & reſte interdite au milieu de tant de richeſſes.

« Pour qui eſt donc deſtiné cet appartement, dit la princeſſe? — Il ne ſervira jamais, dit l'amoureux jeune homme, qu'à la plus belle & la plus chérie de toutes les princeſſes. — Ah! s'écria-t-elle, faſſent le ciel & Mahomet qu'elle en puiſſe jouir! » En diſant cela une révolution ſubite la fait tomber en foibleſſe; elle eſt tranſportée ſur les carreaux, où elle recouvre bientôt après l'uſage de ſes ſens. « Qui m'a placée ici? demanda-t-elle; c'eſt moi. — C'eſt lui, répond Namouna, tout eſt ici deſtiné pour vous, commandez en ſultane. — Vous demeurerez donc près de moi, Simouſtapha? reprit

reprit la princeſſe. — Celui qui vous a conſacré entièrement ſa vie, ne peut plus vous en dérober un inſtant. »

« Que de façons, que de tournures! dit Namouna, en ſortant bruſquement de la chambre, l'eunuque & moi, nous allons mettre le couvert. »

Nos amans ſont ſeuls, la paſſion les tranſporte; mais leurs devoirs ſont ſous leurs yeux. Les diſcours les plus expreſſifs ſont mêlés aux careſſes les plus tendres; les promeſſes d'un amour mutuel, le déſir de ſerrer les nœuds d'une félicité éternelle, l'idée des difficultés qui ſemblent en ôter l'eſpoir, quelques larmes arrachées par la crainte, adoucies bientôt par l'eſpérance. Voilà le tableau que Namouna vient de renfermer.

« Mon cher Simouſtapha! diſoit la tendre Ilſetilſone, vous paroiſſez poſſéder tant de tréſors; vous ſemblez fait pour en jouir plus noblement; qui vous a donc forcé de deſcendre à l'état que vous profeſſez? — Oh ma princeſſe, j'y ai été réduit par une puiſſance irréſiſtible, je lui ai conſacré ma vie; & je lui voue entre vos mains la plus exacte & la plus aveugle obéiſſance : ne

revenons point à préſent ſur le paſſé, occupons-nous de l'avenir : je ne puis vivre que dans l'eſpoir de vous poſſéder. — Et moi, Simouſtapha, dans la certitude de vous voir : mais comment nous y prendre ? »

« Ce ſoin ne vous regarde plus, ma chère princeſſe, reprit Simouſtapha ; aſſuré de votre cœur, c'eſt à moi ſeul d'en conſerver le repos & la poſſeſſion ; je triompherai de tous les obſtacles, & il n'y a plus que la mort qui puiſſe nous déſunir. »

Au même inſtant on entend tourner la clef dans la ſerrure ; c'étoit Namouna ; elle entre toute joyeuſe : « allons mes enfans, dit-elle, la table eſt ſervie ; les heures paſſent vîte, il faut bien employer ce qui nous en reſte. »

En diſant cela, elle jette un coup d'œil ſur les deux amans ; Simouſtapha aſſis auprès de ſa maîtreſſe couvroit de larmes & de baiſers la main de ſon amante.

« Ne venez-vous pas, leur dit-elle, de paſſer votre temps à pleurer ? vous êtes incorrigibles, je le vois bien : venez, beau Céladon ! vous avez noyé votre raiſon

dans les larmes; vous la retrouverez dans le repas qui vous eſt préparé. »

Les amans ſe ſont rendus ſous le berceau : l'expreſſion du ſentiment eſt peinte dans leurs yeux, leur bouche en eſt l'interprête; les careſſes partent des regards; les ſoins prévenans, les attentions délicates, tout porte le caractère de l'amour le plus tendre, & de la paſſion la plus vraie.

« Fort bien, diſoit Namouna, l'extaſe & l'admiration ont ſuccédé aux larmes; allons, quelques ſoupirs encore, contemplez vos charmes; & quand vous croirez avoir tout dit, il vous reſtera encore beaucoup à dire. »

La belle Ilſetilſone ſourioit à ſa gouvernante; les amans ſe lèvent & vont chercher la ſolitude dans les retraites ménagées du jardin.

« Cher Simouſtapha, diſoit-elle, l'heure de notre ſéparation s'approche : je ſuis à vous pour la vie; aſſurez-moi par un nouveau ſerment que vous ne ſerez jamais qu'à moi. »

« J'en atteſte le ciel & le divin prophête! répond Simouſtapha : recevez cet anneau, qu'il ſoit le garant de ma promeſſe!

ce diamant s'amollira plutôt que mon cœur ne changera pour vous! »

L'éclat & la beauté de ce diamant excitèrent de nouveau l'admiration & la curiosité de la princesse : « vous ne me quitterez pas, dit-elle à son amant, sans m'avoir éclairée sur votre sort, le mien y est attaché désormais : vos richesses m'étonnent de plus en plus : la noblesse de vos procédés, l'esprit, les grâces, les talens, fruits d'une rare éducation, tout me surprend ici, & décèle un bienfait particulier de la Providence à votre égard; jeune encore, entouré d'esclaves, au milieu des dissipations, sous quelle égide marchez-vous donc? & par quelle bisarrerie êtes-vous réduit à professer un état si peu fait pour vous? Eclaircissez mes doutes s'il est possible, & comblez ma félicité par l'aveu que j'exige de vous. »

« Je suis seul, il est vrai, reprit Simoustapha, personne ici ne veille sur moi; mais j'eus un maître autrefois, il m'instruisit dans les sciences & dans les arts, j'appris sous lui à connoître & à penser; & ce philosophe respectable m'a laissé le germe des vertus dont je me glorifie aujourd'hui.

Que votre tendreſſe ne s'allarme ni ſur mes reſſources, ni ſur ma conduite. Je ſuis étranger dans Bagdad; j'ai des parens; ne me demandez point le ſujet qui m'a forcé de m'en ſéparer, ni celui de mon état actuel: mes ſecrets n'en feront bientôt plus pour vous, je n'aurai rien de caché pour celle que j'adore plus que ma vie, & à laquelle un lien ſacré m'unira pour jamais. — Ah! quand viendra cet heureux jour! dit la princeſſe avec une tendre inquiétude. — Le moyen eſt entre mes mains, reprit Simouſtapha, ſon uſage exige une grande prudence, les ſuites peuvent en être dangereuſes. — Ah! mon cher Simouſtapha, que tout le péril ſoit pour moi! Comme elle diſoit ces mots, ſurvient Namouna qui la cherchoit: « Partons, Madame, lui dit-elle, il eſt temps de rejoindre votre ſuite; il y a ici une porte ſecrète dont le muet m'a donné la clef; nous ſortirons par là; & en prenant un détour, nous aurons l'air d'arriver de ſi loin, qu'il ſera impoſſible de deviner où nous aurons paſſé notre temps: » les amans ſont forcés d'obéir.

La princeſſe a bientôt rejoint quelques

perſonnes de ſa ſuite : « Que faites-vous ici ? écartées des yeux qui doivent vous ſurveiller, leur dit Namouna en colère ; s'il vous étoit arrivé un malheur ! Vous aviez bien raiſon, Madame, dit-elle à Ilſetilſone, de craindre que cette jeuneſſe ne s'exposât. » Les jeunes eſclaves ſe raſſemblent autour de leur maîtreſſe, & la princeſſe arriva vers le gros de ſa troupe ſans que perſonne osât ſe vanter de s'en être ſéparée.

Haroun & Zobéïde attendoient avec une ſorte d'impatience le retour de leur fille chérie : dès que le calife eſt prévenu qu'elle va rentrer au palais, il ſe rend à l'appartement de la princeſſe pour l'y attendre, & jouir par lui-même du ſuccès des amuſemens qu'il lui a procuré.

Elle paroit enfin ; & le calife ne peut aſſez ſe glorifier du changement dont il ſe croit la cauſe ; il embraſſe ſa fille avec tranſport, tout ſemble concourir à ſa ſatisfaction ; Ilſetilſone ſoutenue par l'amour & l'eſpérance a pris un nouvel être, & cet heureux père s'empreſſe de porter une auſſi bonne nouvelle à Zobéïde.

« Je ne m'attendois pas, dit la princeſſe

à Namouna, à tant d'empreſſement de la part du calife; ſa tendreſſe me touche: ah! s'il connoiſſoit l'objet de ma paſſion! — Trève de lamentations s'il vous plait, dit la vieille, vivez pour le beau Simouſtapha, & laiſſez-moi faire : penſez à lui, vous aurez de ſes nouvelles, & il aura des vôtres; mais ne pleurez plus l'un & l'autre. »

« Je ferai tout ce que vous voudrez, ma bonne, dit Ilſetilſone, pourvu que j'aie l'eſpoir de revoir bientôt mon amant, & que vous me parliez de lui ſans ceſſe; ces douces larmes (dont vous connoiſſez ſi peu le prix) ſe tariront, quand je ſerai sûre de ſa conſtance; ah! s'il étoit infidelle je ceſſerois de vivre!

Trop ingénieuſe à ſe tourmenter, la princeſſe connoiſſoit peu le cœur de ſon amant. Simouſtapha ne fut pas plutôt ſeul, qu'il s'occupa des moyens de s'aſſurer la poſſeſſion de l'aimable objet de ſon amour : il vole à ſon cabinet; il y conſervoit des dons ineſtimables du ſage aux leçons duquel il fût redevable de ſon éducation; des livres de ſciences, des recettes pour des compoſitions utiles, & entr'autres choſes, une petite boite myſtérieuſe, compoſée d'une

ſeule pierre précieuſe : il ne devoit ouvrir cette boite que pour un objet de la plus grande importance ; & quand il lui ſeroit impoſſible d'obtenir plus naturellement le ſuccès d'une affaire dont pouvoit dépendre ſon bonheur.

Simouſtapha prend la boite enveloppée d'un papier, où étoit écrit de la main de ſon ſavant inſtituteur, les inſtructions ſuivantes :

« Mon cher enfant, ne vous méprenez jamais ſur le choix de l'objet qui pourra faire votre bonheur ; examinez-le bien ſous tous ſes rapports ; défiez-vous ſurtout des apparences : s'il vous arrivoit jamais de prendre tels engagemens que votre malheur dût dépendre de leur privation ; & ſi d'ailleurs votre conſcience ne vous fait aucun reproche ſur les moyens que vous aurez employés pour obtenir cet objet de votre conſolation, recourez alors à ma boite ; mettez-la ſur votre table : lavez-vous : inclinez-vous devant elle avec reſpect, & dites-lui : *ma chère boite ! mon unique eſpoir ! accordez-moi votre protection, au nom de l'ami qui vous a donné à moi* ;

& secourez-moi dans ma détresse : je vous en conjure, au nom de votre maîtresse !

« La boite s'ouvrira : rappelez alors toute votre fermeté, pour ne point vous laisser abattre à la vue de l'objet effrayant qui paroîtra devant vous, & quel qu'il soit, commandez-lui : vous apprendrez de lui-même ce qu'il pourra faire pour vous : mais, mon cher enfant ! ce moyen n'est pas sans danger ; la plus légère indiscrétion peut vous attirer les plus grands malheurs : des épreuves terribles doivent suivre ; & si vous y succombiez, le présent que mon amitié vous laisse vous deviendroit bien funeste. »

Oh mon cher Benalab ! dit Simoustapha, après avoir lu cet écrit avec attention ; votre disciple sent tout le prix des bontés que vous eûtes pour lui, en lui laissant ce précieux trésor & cette sage instruction Quand les feux de l'amour eurent embrasé mon ame, & qu'au péril de ma vie je voulus triompher des obstacles, vous vintes à mon secours, ô mon digne maître ! je vous ai dû le bonheur de mes jours, vous m'avez rapproché de l'objet de ma flamme, & sans vos soins généreux des murs inac-

ceſſibles m'en ſépareroient encore ; j'aurois violé la loi du prophête en les franchiſſant, & j'aurois perdu ce que j'aime ſans eſpoir d'unir jamais nos cœurs.

Juſqu'ici, mon cher Benalab, votre eſprit a préſidé à ma conduite ; vos conſeils ont fait ma règle : aſſiſtez votre ami ; préſidez au dangereux eſſai que je vais faire : je vais être mis à de terribles épreuves ; mais, oh mon ſage ami ! celui qui, paſſionné pour le plus beau chef d'œuvre de la nature, a ſu triompher de lui-même & ſe reſpecter dans ſon amour, eſt bien digne de quelque confiance. Sa ſageſſe & ſes ſuccès furent votre ouvrage, & vous achèverez glorieuſement ce que vous avez commencé. »

Après cette invocation, Simouſtapha ſe lève plein de courage ; prend la boite, en arrache le petit cachet, & articule avec force tous les mots de la conjuration dont il a ſous les yeux la formule.

Tout-à-coup la flamme des bougies étincelle & pétille ; un bruit pareil à ces tonnerres ſourds & majeſtueux, précurſeurs de l'orage, ſe fait entendre ; la boite s'ouvre d'elle-même : rien n'en paroit ſortir ;

cependant une vapeur noire s'élève dans le cabinet ; elle augmente par degrés, & du parquet jusqu'au plafond un nuage épais en remplit l'espace.

Enfin la matière se dissipe, une masse informe se dessine ; & le regard est épouvanté à l'aspect d'une figure aussi hideuse qu'effrayante.

A mesure que le fantôme se débrouilloit, le courageux Simoustapha se familiarisoit avec lui : « Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ici ? » demande-t-il à l'espèce de monstre.

« Ma maîtresse, répond l'horrible figure ; je dois obéir aux ordres de Benalab & de son protégé.

« Quelle est votre maîtresse ? reprit Simoustapha, je vous ordonne de me dire son nom.

« Je ne saurois vous obéir sans sa permission, répond la figure.

« Retournez donc vers elle, dit alors Simoustapha, dites-lui que l'ami du sage Benalab désire marcher sur les traces de son maître : qu'il ambitionne de mériter par sa conduite la haute protection dont elle l'avoit honoré, & de connoître le nom de la puissance qui intervient en sa faveur,

afin de lui rendre les hommages qui lui ſont dûs. » Le génie diſparoît, & revient comme un éclair.

« Votre demande eſt accueillie, dit-il, vous êtes le ſeul élève de Benalab, & il vous a recommandé comme un autre lui-même. Ma maîtreſſe eſt la reine des génies: elle ſe nomme Setelpedour'ginatille, qui veut dire, étoile des ſept mers : elle me renvoie ici, avec les pouvoirs qui me ſont néceſſaires, pour que je ſois en état d'exécuter toutes vos volontés. Comme ma figure peut vous paroître révoltante, j'ai ordre de celle qui peut tout ſur moi, de prendre la forme qu'il vous plaira me donner. — Prenez, dit Simouſtapha, la figure de Jemal, le premier eſclave qui fut attaché à mon ſervice, & que j'ai eu le malheur de perdre. — J'obéis avec joie, dit le génie. »

Alors il ſe retire au fond du cabinet, ſe diſſout de nouveau en vapeurs, & forme un nuage dont on voit ſortir un jeune homme d'une figure agréable. « Que voulez-vous maintenant ? dit le nouveau transformé : je vous ſuis plus dévoué que ne le fut jamais Jemal; dès que vous aurez beſoin de mon ſervice, vous n'avez qu'à toucher

la boite, & m'appeler : j'attends vos ordres.

« J'aime la charmante Ilſetilſone, fille du calife : elle répond à mon ardeur. Mais puis-je m'unir à elle ſans l'aveu de nos parens, & ſous les ſeuls auſpices de la puiſſante reine des génies ? Allez Jemal, & penſez que mon bonheur dépend de la réponſe que j'attends. » Il dit & Jemal diſparoit.

Simouſtapha rappelle alors à ſa mémoire les ſages leçons qu'il a reçues de ſon inſtituteur. « Dans la poſition où vous a mis votre amour, lui avoit dit Benalab, le ſecours des génies vous ſera peut-être néceſſaire ; mais ne négligez pas cependant de travailler vous-même à votre bonheur : les ſecours ſurnaturels vous deviendroient inutiles, ſi vous ceſſiez de coopérer à leur ſuccès par tous les moyens que vous pouvez employer : je vous laiſſe des richeſſes qui ſurpaſſeront vos beſoins. » Simouſtapha poſſédoit en effet tout ce que l'Arabie produit de plus précieux ; mais il lui manquoit des femmes pour ſervir la princeſſe, & où en trouver dans Bagdad qui n'euſſent ni yeux, ni langues, ni oreilles, qui puſſent obéir au clin-d'œil, être toujours actives

de nuit, & invisibles de jour; sans le secours merveilleux de la boîte, les soins de Jemal, & la protection de la fée?

Dans ces incertitudes, Jemal arrive, & rend compte de sa mission : « Notre souveraine, dit le génie, reconnoit dans votre conduite l'effet des sages principes du savant Benalab ; elle a consulté sur votre projet, & vous pourrez épouser demain au soir la princesse Ilsetilsone, en prenant les astres à témoin de votre union : j'ai ordre de me rendre dans le palais du calife au déclin du jour; d'y endormir la vigilance; d'enlever la princesse, & de la transporter ici. — Avant tout, dit Simoustapha, présentez-vous à mes esclaves sous le nom de Jemal dont ils m'ont souvent entendu regretter la perte : vous prendrez avec vous quatre des plus jeunes; les seuls qui aient pu connoître Jemal : ils vous feront beaucoup de caresses; recevez-les sans affectation; vous trouverez ici sur ma table, le précis de ce que vous aurez à faire pour mettre en ordre le grand appartement de la maison : voilà la clef du buffet où sont renfermés les effets dont j'abandonne la disposition à vos soins & à votre

intelligence : mes quatre petits eſclaves exécuteront vos ordres ; mais quand vous aurez rempli les miens, pourrez-vous me fournir des femmes telles qu'il me les faut pour ſervir la princeſſe ?

« En voulez-vous cent, reprit le génie, des plus belles qui environnent le trône de Setelpedour'ginatille ? Vos ordres ſeront des lois pour elles.

« Ses bontés me confondent, dit Simouſtapha, ſix femmes me ſuffiſent. — Vous les aurez, dit le génie. »

Le nouveau Jemal va ſe faire reconnoître par les eſclaves de la maiſon : les quatre plus jeunes le comblent de careſſes : on ſent que ce domeſtique chéri doit être rentré dans ſes priviléges, & qu'il ſera chargé déſormais des ordres de ſon maître ; tous s'empreſſent à lui obéir : il annonce que Simouſtapha occupera bientôt le grand appartement qu'aucun d'eux ne connoît, & qu'il va tout préparer pour cet objet avec les quatre petits eſclaves.

Le lendemain Simouſtapha prévient le lever du ſoleil ; il ſe diſpoſe à l'ouvrage : tous les plats qu'il doit offrir pour ce feſtin ſeront le fruit de ſon adreſſe & de ſon

travail : il ſe rend plus difficile ſur le goût afin de ſéduire celui qu'il doit flatter.

Cependant les heures s'écoulent ; l'aſtre du jour va terminer ſon cours. Simouſtapha entre dans le bain : bientôt après, il relève les grâces de ſa perſonne par l'éclat d'une brillante parure ; l'art & la nature embellirent ce chef-d'œuvre, le déſir & l'amour animent ſes regards : tout concourt au bonheur de la plus tendre amante !

Déjà la nuit répandoit ſes ombres ſur Bagdad, Simouſtapha fait éclairer ſon appartement & ſervir les apprêts d'une collation magnifique, qui flattoit d'avance l'odorat & les yeux. Les quatre eſclaves ſe retirent aux ordres de Jemal : lui-même paroît les ſuivre ; mais ce génie avoit d'autres fonctions à remplir ; il vole au palais d'Haroun.

Ilſetilſone repoſoit triſtement ſans nouvelles de Simouſtapha : Namouna avoit perdu ſa belle humeur, & ſe couchoit en grondant : les eſclaves & les eunuques projetoient de paſſer la nuit joyeuſement ; mais tout-à-coup ils ſont plongés dans la langueur ; la parole expire ſur leurs lèvres, leurs pieds chancelans ne les ſoutiennent

plus, les carreaux ſont écraſés ſous le poids de leur corps : les eunuques de garde éprouvent le même aſſoupiſſement ; & l'enchantement de la fée répand dans tout le palais un charme ſoporatif.

Dès que Morphée eut ſecoué ſes pavots, le miniſtre des volontés de Setelpedour obéiſſant aux ordres de Simouſtapha enlève la princeſſe, & la tranſporte ſans bruit dans l'appartement qui lui a été préparé.

La vacillation des lumières, ſur leſquelles un vent extraordinaire ſouffloit avec force, annonça l'arrivée du génie : la princeſſe eſt placée ſur la couche nuptiale ; & Jemal s'étant rendu viſible dit à Simouſtapha : « maître ! vos ordres ſont-ils remplis ? ne déſirez-vous plus rien de votre eſclave ? — Où ſont les femmes deſtinées au ſervice de la princeſſe ? — Tout eſt prêt, répond le génie, & ſi votre grandeur veut ſe donner la peine de paſſer dans la ſalle voiſine, elles ne tarderont pas à paroître. » Il dit, & Simouſtapha obéit. A l'inſtant un globe de feu darde des rayons éclatans, l'œil en eſt ébloui ; peu-à-peu l'éclat diminue, & laiſſe voir à ſa place ſix jeunes perſonnes dont la beauté égale la richeſſe de leurs

vêtemens : elles portoient à la main un instrument de musique : à peine pouvoit-on distinguer clairement ces ravissans objets, que toute la vision s'inclina devant Simoustapha : il ordonna à Jemal d'employer ces nouvelles esclaves aux préparatifs nécessaires, rentra dans la chambre où reposoit la princesse, & en ferma la porte sur lui.

Il s'approche de l'objet dont la possession devoit remplir tous les désirs de son cœur : oh qu'il lui parut digne des sacrifices qu'il avoit faits pour l'obtenir! Ce prince étoit si brûlant d'amour qu'il eût voulu en réveiller l'objet ; mais le calme & le bonheur dont ses traits peignoient l'image l'empêchèrent d'interrompre un si doux sommeil. « Hélas ! disoit Simoustapha, je ne la rendrai peut-être jamais aussi heureuse qu'elle peut l'être en songe ! » Cependant un mouvement passionné l'emporte ; il hasarde un baiser sur ses lèvres de rose : la magie de l'amour détruit le charme du génie, & Ilsetilsone a ouvert ses beaux yeux.

« Ah ! quel songe ravissant ! s'écria-t-elle. — Ce n'est point un songe, dit l'amoureux Simoustapha, vous êtes chez celui qui dans peu d'instans sera votre époux.

« Mon époux ! reprend Ilſetilſone, ſurpriſe de cet enchantement ; par quelle faveur extraordinaire ?

« Calmez votre émotion. Oh reine de mon ame ! un arrêt du ciel nous deſtinoit l'un à l'autre ; un pouvoir ignoré de vous, & preſque inconnu de moi, nous réunit aujourd'hui, & ce ſera pour la vie ; mais avant de former ces vœux ſolemnels, apprenez le ſort de Simouſtapha, & voyez devant vous l'héritier du grand Hilmar, ſouverain des Indes. »

A ces mots, Simouſtapha ôte ſon turban, & laiſſe voir un ruban garni de perles, de pierres précieuſes, ſurmonté d'un diamant dont l'éclat éblouit tous les regards ; ſur la monture du diamant ſont gravées ces paroles : *Donné par le calife Haroun-Alraschid à ſon cher Simouſtapha, fils de ſon frère Hilmar, grand roi des Indes.*

Quelle découverte pour la tendre Ilſetilſone ! Si ſa paſſion ne pouvoit plus augmenter, elle devenoit fière de ſon choix ; la gloire & l'ambition combloient un bonheur qui ne ſembloit dépendre que de l'amour.

Simouſtapha, de ſon côté, jouiſſoit du

plaiſir d'avoir pu la tirer d'une erreur que ſon déguiſement ſembloit autoriſer.

« Mais pourquoi, dit-elle alors, vous êtes-vous rabaiſſé juſqu'à l'état que vous profeſſez ?

« C'eſt à l'amour à vous en rendre compte, lui dit le prince; maintenant, ajouta-t-il, il ne nous reſte plus qu'à prendre les êtres céleſtes à témoin de notre union, en attendant que nos parens la confirment par leur conſentement : que Mahomet, les aſtres, & l'étoile des ſept mers, dirent-ils de concert, (en s'inclinant les bras croiſés ſur la poitrine) ſoient les garans de nos ſermens! Puiſſe votre divine influence s'éloigner de nous, ſi nous rompions jamais les ſacrés engagemens que nous contractons dans ce jour! » Soudain le ciel répond à cette invocation par le bruit du tonnerre; un bras inviſible répand l'obſcurité, les bougies s'éteignent, & nos amans ſont ſeuls.

Le ſilence avoit régné avec l'obſcurité pendant un temps aſſez conſidérable, lorſqu'enfin Ilſetilſone curieuſe de connoître plus en détail l'hiſtoire de ſon amant, lui demanda les motifs qui l'avoient engagé à

cacher ſon illuſtre origine ; leurs parens étant d'ailleurs liés par l'amitié & les intérêts politiques, il lui ſembloit que ces circonſtances réunies devoient contribuer à une alliance auſſi avantageuſe.

« Nos rangs, dit Simouſtapha, nous éloignoient bien plus que vous ne penſez : peut-être le calife, entre tous les princes ſouverains auxquels votre main a été refuſée, n'en a pas compté un dont l'alliance lui fut, à tous égards, auſſi convenable que la nôtre, & auſſi bien préparée par les liens d'une ancienne & conſtante amitié. Notre famille eſt née dans les erreurs de l'idolâtrie ; mais grâces aux ſoins zélés d'Haroun, vicaire de Dieu, & bras droit de ſon grand prophête ſur la terre, nous avons été ramenés à la connoiſſance de la vérité par l'étude & l'intelligence du divin alcoran.

« Ce ſage commandeur des fidelles a toujours veillé ſur nous comme un bon père : le roi Hilmar mon père s'entretenoit ſans ceſſe avec ma mère de ſes complaiſances pour nous, & de ſon attachement pour lui. — Il a une ſi belle princeſſe, diſoient-ils ; ah ! s'il pouvoit nous accorder

pour notre belle-fille la raviſſante Ilſetilſone ; mais d'autres monarques la lui ont en vain demandée : il l'aime avec trop de tendreſſe, & ne conſentira jamais à lui voir former des liens qui la tiennent éloignée de lui. »

Ces diſcours firent impreſſion ſur mon ame ; je ne fus plus occupé que de vous ſeule : mon père avoit attiré à la cour un philoſophe Perſan nommé Benalab, il étoit chargé de mon éducation, & verſoit dans mon cœur le germe des vertus, en même temps qu'il ornoit mon eſprit des rares connoiſſances dont il étoit doué.

Benalab faiſoit de temps en temps des abſences, pour des recherches relatives aux grandes études dont il étoit occupé : il étoit allé chercher des plantes ſur les montagnes d'Arménie. Mes parens ne ceſſoient de vanter vos charmes & vos talens, & de témoigner leurs regrets ſur l'impoſſibilité qu'ils prévoyoient à former une alliance ſi bien aſſortie ; ils penſoient en même-temps à me chercher une autre femme. Je me retirai chez moi dans un trouble inconcevable ; à peine fus-je couché, qu'au milieu d'un ſommeil profond, vous m'apparûtes

en ſonge, & telle que je vous vis pour la première fois en réalité; mon rêve diſparut, mon ſommeil ſe diſſipa; mais une voix inconnue me fit entendre diſtinctement votre nom.

« Jugez, ma chère Ilſetilſone, par l'état dans lequel je fus réduit & par les entrepriſes que l'amour m'a fait faire, du pouvoir que prit ſur moi votre image. N'oſant faire l'aveu de ma paſſion, je m'y abandonnai ſans réſerve, ſans ſecours; elle me conſuma bientôt, la ſcience des médecins s'épuiſoit vainement, & j'allois ſuccomber au mal qui me dévoroit.

« Benalab revient d'Arménie, m'examine, & m'étudie: après avoir médité ſur la nature de mes maux, il s'approche de moi. « Cher prince, me dit-il à l'oreille, je connois parfaitement votre indiſpoſition, Ilſetilſone en eſt la cauſe.

« A ces mots, une prompte rougeur couvrit mes joues. « Raſſurez-vous, me dit mon inſtituteur; votre mal n'eſt pas ſans remède; reprenez courage. Vous êtes faits l'un pour l'autre: laiſſez-moi vous gouverner; je vous mettrai à même de la voir & d'obtenir ſa main.

« L'eſpérance ayant ranimé mes forces, je parus reprendre une nouvelle vie. Benalab propoſa un voyage ſur mer, comme néceſſaire à ma guériſon, il fit armer un bâtiment, dont lui-même devoit prendre la conduite. Pour raſſurer mes parens ſur cet éloignement, Benalab leur montrant un roſier preſqu'entièrement deſſéché, prit une pelle; ramaſſa du ſable & de la terre; les mêla; les répandit au pied de l'arbuſte; verſa ſur le terrain quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit dans ſa poche. « Cette plante renaîtra, leur dit-il: plus elle ſe chargera de feuilles & de fleurs, plus vous devez croire au rétabliſſement de votre fils. L'ange de la mort le frapperoit ici; ailleurs il vivra: ayez confiance en Benalab.

« Le roſier reprenoit ſa verdure: Benalab devenu mon gouverneur put prendre dans les tréſors de mon père tout ce qu'il jugeoit m'être néceſſaire; il y joignit ſon tréſor particulier, dont vous avez déjà admiré quelques parties: nous nous embarquâmes, nous abordâmes aux côtes maritimes des états du calife votre père, & vînmes nous fixer pendant quelque temps à Baſſora.

« Benalab, au moment où nous prîmes terre,

terre, renvoya avec le vaiſſeau qui nous avoit conduit tous nos eſclaves Indiens: nous fûmes établis à Baſſora, nous délibérâmes ſur la manière dont je pourrois vivre inconnu à Bagdad, & ſur la profeſſion qui pourroit me mettre dans le cas de vous voir & d'être connu de vous, en cachant mon rang & mon état. Celle du traiteur parut la plus convenable à Benalab: en achetant à Baſſora des cuiſiniers très-adroits, il étoit sûr, au moyen de ſes élixirs, de donner une ſaveur & un goût délicat à nos apprêts, qui nous aſſuroient d'avance un débit & une préférence néceſſaire à nos vues.

« Rendons juſtice maintenant aux projets du ſage Benalab: un cuiſinier fit bientôt plus de bruit dans la ville de Bagdad & à la cour, que n'en eût pu faire un grand perſonnage de tout autre état; je voyois notre réputation s'augmenter chaque jour, & l'eſpoir, après avoir travaillé pour les plus grands de l'Etat, d'être employé pour le ſervice d'Haroun & pour le vôtre, quand j'eus le malheur de perdre mon ſage gouverneur.

« L'eſpérance fuyoit avec lui; ſi Namou-

na, qui penſoit m'être inconnue, ne fût pas venue d'elle-même me préſenter les heureux moyens qui m'ont rapproché de vous. »

Pendant tout le diſcours de Simouſtapha, Ilſetilſone, pouvant à peine reſpirer, n'auroit pas eu le pouvoir de l'interrompre. « Enfin, dit-elle, notre union eſt uniquement l'ouvrage de l'amour, & le décret du ſaint Prophête ! Ah ! qu'il eſt doux de ſubir les lois d'une pareille deſtinée ! Mais expliquez-moi comment, m'étant endormie dans le palais de mon père, je me trouve ici dans vos bras ? Quelques vives que ſoient les ſenſations que j'éprouve, j'appréhende toujours que ce ne ſoit l'effet d'une viſion : tant cela me paroît extraordinaire. » Alors Simouſtapha expliqua à la princeſſe l'uſage qu'il avoit fait de la boite de Benalab, & s'étendit ſur les ſecours qu'il en eſpéroit par la ſuite.

La nuit avoit fourni la moitié de ſa carrière, lorſqu'à un ſignal convenu entre le prince Indien & le génie, celui-ci a rallumé toutes les bougies en un clin d'œil ; la porte qui conduit au ſallon s'ouvre en même temps, & on entend un concert formé par l'union des voix les plus agréables.

« Quel nouveau prodige eſt ceci ! dit la princeſſe; ce ſont vos eſclaves qui célèbrent mon bonheur, dit Simouſtapha. — Mes eſclaves ſeroient-elles ici ? ſauroient-elles quelque choſe ? — Celles qui ſont ici ne ſont pas connues de vous, & ne pourroient vous trahir. »

Ilſetilſone ſe lève : elle trouve ſous ſa main un habit magnifique. Simouſtapha la conduit dans le ſallon, où étoit préparée une collation ſomptueuſe.

Les ſix eſclaves ſe proſternent devant la princeſſe, & ſont occupées du ſoin de la ſervir. Elle avoit perdu l'appétit depuis ſa dernière promenade dans Bagdad; mais tout étant préparé des mains de ſon amant il ne lui fut pas difficile de faire honneur au feſtin : la muſique & la danſe embelliſſent cette fête, & les eſclaves s'empreſſent de charmer les loiſirs de ces heureux époux. La princeſſe eut bientôt beſoin de repos. Simouſtapha la ramène dans l'appartement qu'ils avoient quitté; la porte ſe ferme, & les lumières ſont éteintes de nouveau.

Tous deux dormoient encore quand le génie, averti du retour de l'aurore par le

chant du coq, vient enlever la princeſſe & la tranſporte au palais du calife.

Après l'avoir remiſe dans ſon premier état, il lève le charme qui tenoit tout le monde aſſoupi; chacun ſe ramaſſe où il ſe trouve, & va finir ſon ſommeil dans une poſition plus commode.

Le ſoleil a déjà parcouru une partie de ſa courſe; Ilſetilſone repoſe encore. La vieille gouvernante a trois fois entr'ouvert les rideaux: je n'oſe interrompre ſon repos, diſoit-elle à voix baſſe; dormez, mon bel ange.

Enfin les deux aſtres qui régloient le cours de la vie des princes des Indes viennent de paroître & de briller de tout leur éclat; Namouna s'approche: « que vous êtes brillante, ma belle princeſſe! avez-vous dormi dans des roſes pour vous réveiller ainſi plus belle que l'aurore?

« C'eſt que j'ai fait un agréable ſonge. — Vous avez vu Simouſtapha? — oui, je l'ai vu, ma bonne Namouna, & fort à mon aiſe. — A-t-il été auſſi ſage qu'à ſon ordinaire? — Pas tout-à-fait. — Tant mieux pour vous, ma princeſſe; vous dînerez donc

aujourd'hui de bon appétit ? Je vais vous chercher un plat chez Simoustapha. »

La vieille court chez le traiteur. « Je ne suis pas assez heureuse, disoit-elle entre ses dents, pour rêver comme cela ; ce que c'est que d'être jeune ! — vîte, vîte, dit-elle en arrivant, votre princesse a dormi toute la nuit ; elle a pensé à vous ; elle a appétit ; donnez-moi quelque chose pour elle. »

Simoustapha voit que Namouna n'est au fait de rien ; « prenez ces plats, ma bonne ; dites à votre charmante maîtresse qu'elle ait soin de peu manger ce matin, elle en soupera mieux ce soir. »

La vieille vouloit entrer en conversation ; mais Simoustapha s'excuse honnêtement, & la congédie.

Les choses en étoient là, lorsqu'un nuage vient enlever Jémal dans les plaines azurées. Il étoit allé rendre compte des opérations de la nuit précédente.

Dès que Setelpedour'ginatille le voit ; « parle, Kaussak ! lui dit-elle, as-tu exécuté mes ordres en faveur de l'élève chéri de mon favori Benalad ?

« Grande reine, répond Kaussak, j'y ai

mis tout le zèle, les ménagemens poſſibles. — « Souviens-toi, répond la fée, des raiſons pour leſquelles tu fus renfermé dans la boite, de l'horrible figure dont tu y fus revêtu, & des motifs d'un ſi juſte châtiment. Agis fidellement déſormais, & parle vrai. Les jeunes princes ſont-ils mariés? que penſes-tu de leur union?

« Le mariage eſt fait. Rien n'égale les vertus & la beauté de cet heureux couple; & il ſeroit impoſſible d'en trouver un pareil dans tout l'Empire du Ginniſtan; vous m'en voyez dans l'admiration.

« Si Ilſetilſone efface toutes les étoiles du ciel par ſon éclat, Simouſtapha eſt comparable au ſoleil; mais ce qui les diſtingue particulièrement ſont les qualités du cœur & de l'eſprit, qu'ils réuniſſent au plus haut degré.

« Tu connus le bien, Kauſſak, replique la reine, admire-le, pour apprendre enfin à l'aimer. Je te recommande ces deux époux, ſers-les fidellement : je veux les voir cette nuit, tu me les apporteras dès qu'ils ſeront abandonnés aux douceurs du ſommeil; & en attendant que j'aie éprouvé ta conduite, je te permets de te montrer à l'avenir ſous

la forme & le nom de Jémal, que tu as reçu de l'élève de Benalab. »

Le génie ſe retira ſatisfait. Setelpedour fut troublée; eh quoi! dit-elle, l'innocence & l'amour ſont inconnus dans mes états, & c'eſt ſur la terre qu'on les trouve? je ne le croyois pas!... Que j'aſpire à voir ce mortel ſi beau, ſi vertueux, & ſi ſenſible!... Qu'Ilſetilſone eſt heureuſe d'avoir captivé une ame comme la ſienne!

Ainſi parloit la reine des génies: elle avoit juſques-là gardé ſa liberté; la ſeule idée d'un mortel l'expoſoit à la perdre. Elle en va courir les dangers, quand Jémal aura exécuté les derniers ordres qu'il a reçus.

Ilſetilſone a parfaitement compris, ſur le rapport de Namouna, qu'elle auroit le ſoir même une entrevue avec ſon amant. La nuit approche, plus déſirée qu'un beau jour; la belle cherche le repos pour jouir d'une attente qui ne craint pas d'être trompée: bientôt la vapeur ſoporifique ſe répand autour d'elle. Elle en apperçoit les ſimptômes & en déſire l'effet; le palais eſt de nouveau plongé dans l'aſſoupiſſement, Jémal paroît, & a déjà tranſporté la prin-

ceſſe chez ſon époux, où tout eſt prêt pour la recevoir.

Les mets ſont dreſſés, le concert commence, une décoration plus magnifique embellit l'appartement : mais que peuvent ajouter le luxe & ſes recherches aux plaiſirs qui naiſſent des épanchemens de deux cœurs bien épris ? S'ils ont dû mourir d'amour dans le déſeſpoir de ne pouvoir être jamais unis, on conçoit qu'ils pouvoient vivre à préſent ſans tant d'apprêts.

L'heure du repos eſt venue, Simouſtapha invite tendrement la princeſſe à s'y livrer, & les jeunes eſclaves mettent tout en ordre pour cela.

Beaucoup de perſonnes s'imaginent que toutes les nuits des époux que l'amour ſeul a réunis doivent ſe reſſembler ! celle qui va s'écouler pourroit prouver le contraire.

A peine Simouſtapha & la princeſſe ſont-ils ſur les couſſins, que le génie les endort profondément, & les tranſporte dans le palais de la reine des génies.

Setelpedour les attendoit avec impatience ; elle les fait poſer tous deux ſur le plus magnifique des ſophas. Sa première attention fut d'abord pour Ilſetilſone, elle

voulut voir ſi ſa beauté répondoit parfaitement à l'éloge qu'on lui en avoit fait, & ne trouva rien qui ne fût fort au-deſſus des louanges de Jémal.

Mais quand elle vint enſuite à conſidérer Simouſtapha, elle fut perſuadée que rien ſur la terre ne pouvoit lui être comparé, & n'étoit digne de lui. En ne croyant ſe livrer qu'au ſentiment de l'admiration, elle ſe laiſſa entraîner beaucoup plus loin, & ſe dérobant à elle-même les mouvemens qui l'agitoient, pour déguiſer aux génies de ſa cour le penchant impétueux qui l'emportoit vers un des deux objets. « Oh! le plus beau des mortels! s'écria-t-elle, que je m'eſtime heureuſe d'avoir employé pour vous mon pouvoir! En diſant cela, elle prend deux baiſers ſur la bouche d'Ilſetilſone, pour être autoriſée d'en cueillir de plus tendres ſur les lèvres de Simouſtapha.

La reine des génies éprouva ce qui arrive à ſes ſemblables, quand ils approchent trop du dangereux limon de cette terre. Setelpedour eſt en proie aux ravages de ſon propre élément; mais l'effet n'a point encore diſſipé les idées de bienfaiſance conçues en faveur d'une rivale dont elle va bientôt

ſe repentir d'avoir conſommé le bonheur. Elle lui attache au col un collier d'une magnificence extraordinaire, lui paſſe au doigt une bague dont le diamant jette autant de feu que l'eſcarboucle; & ce qui relève le prix de ce bijou, ce ſont les noms des époux gravés en dedans de l'anneau.

Elle entrelace enſuite dans la treſſe des cheveux du prince une chaîne de diamans, & lui met au doigt une bague plus belle encore que celle qu'elle a donnée à la princeſſe : elle fait apporter pour l'un & l'autre deux habits, dont les garnitures ſont compoſées de rubis, de ſaphirs, & d'émeraudes diſtribués avec tant d'art qu'ils imitent la variété des fleurs.

Quand elle a aſſez ſignalé ſa magnificence & ſes bontés, elle aſpire à en obtenir la récompenſe ſur les lèvres du beau Simouſtapha : ayant ainſi ſatisfait ſa curioſité & une partie de ſes déſirs, elle rappelle le génie.

« Jémal, lui dit-elle, faites-vous aider par vos puiſſances, & tranſportez ces époux dans l'appartement où vous les avez pris, ſur le même ſopha que vous voyez ; vous aurez ſoin que celui qu'ils ont occupé ſoit

placé ailleurs ; vous mettrez devant eux ces deux habillemens, & les obſerverez juſqu'au réveil, pour me rendre compte enſuite de tout ce qui ſe paſſera. »

Le génie obéit ; les époux ſont à Bagdad dans l'appartement du prince des Indes ; il a redoublé l'éclat des lumières, l'effet du ſommeil magique eſt ſuſpendu. Simouſtapha & Ilſetilſone ouvrent les yeux, tous deux ſont éblouis de l'éclat de leur parure, la magnificence de tout ce qui les environne eſt l'objet de leur étonnement.

Simouſtapha prend la boite : le génie paroît à ſes ordres : « parlez Jémal, je vous l'ordonne ! D'où vient cette profuſion de richeſſes ?

« De la main qui a favoriſé votre union, répond le génie. — Vous lui porterez demain, ajoute le prince, les témoignages de notre reconnoiſſance : ſi deux cœurs entièrement ſoumis aux volontés de la reine peuvent augmenter ſon bonheur, vous lui préſenterez l'hommage des nôtres. »

Jémal diſparoît ; nos amans ſe débarraſſent bientôt des tréſors qui les gênent : l'aiſance eſt néceſſaire à l'amour heureux. Simouſtapha ne voit dans l'attention de la

reine des génies qu'une diſpoſition de la part de cette puiſſance à les favoriſer auprès du calife pour lui faire agréer leur union : enfin tous deux, trop agréablement occupés, parviennent à oublier leurs richeſſes : & le reſte de la nuit s'écoule dans une heureuſe diſtraction.

La dernière heure étoit venue, lorſqu'Ilſetilſone témoigne à ſon amant le plaiſir qu'elle auroit de le voir revêtu des habits de ſa protectrice. « J'obéirai, tréſor de ma vie, répond le prince; j'ai beſoin de tout pour vous plaire; mais que rien ici ne dérobe à mes yeux les charmes dont le pouvoir me tranſporte & me ravit. » Simouſtapha s'eſt revêtu de ſon ſuperbe habillement : Ilſetilſone jouit de l'effet de cette parure : « la mienne, dit-elle, me devient inutile à préſent; ſi j'étalois cette pompe dans le palais de mon père, je réveillerois une curioſité qu'il me feroit impoſſible de ſatisfaire. »

Comme elle achevoit de prononcer ces paroles, les avant-coureurs du ſommeil la ſaiſiſſent : Simouſtapha éprouve les mêmes ſenſations, il n'a que le temps de ſe jeter ſur un ſopha ſans ſe débarraſſer de ſes ha-

bits : déjà la princeſſe dort, & le génie la ramène dans le palais du calife.

Cela fait, Jémal vole auprès de Setelpedour, & lui rend compte de la manière dont ſes bienfaits ont été reçus, des termes dont Simouſtapha s'eſt ſervi pour en témoigner ſa reconnoiſſance : il en dit plus que la reine n'en vouloit entendre.

Setelpedour ne reſſemble plus à elle-même; depuis qu'elle eſt épriſe des charmes de Simouſtapha, elle eſt livrée à des combats dont elle n'avoit jamais éprouvé la violence; la jalouſie commence à jeter le trouble dans ſon cœur; elle s'étonne de ſa ſituation : elle, qui juſques là ne fut occupée qu'à gouverner les paſſions d'autrui, qui n'en reſſentit jamais l'atteinte, & qui fut toujours inſenſible aux attraits des génies de l'empire de Ginniſtan : « Je me rabaiſſerois, diſoit-elle, juſqu'à aimer un homme !..... Mais Simouſtapha eſt l'élève de Benalab, il eſt lui-même le modèle des vertus & de la ſageſſe : quelle eſt celle d'entre mes pareilles qui eût dédaigné l'honneur de s'attirer les bonnes grâces du grand Soleiman ? No re reine vint à lui du fond

des régions les plus éloignées du nord. » (1)

Pendant que Setelpedour parloit ainſi, le génie attendoit ſes ordres : « Retournez vers votre maître, lui dit-elle, & viſible ou inviſible, ſoyez ſans-ceſſe à ſes ordres. Si vous voyez en lui le moindre déſir de me connoître, & de me rendre des hommages, encouragez-le, & amenez-le moi ſur le champ. Mes frontières ſont gardées par des êtres d'une figure plus révoltante que n'étoit ci-devant la vôtre. Je vais donner ordre qu'on écarte ces horribles ſoldats, & que les poſtes ſoient garnis de manière à ne rien offrir d'effrayant à la vue. »

Le génie s'incline devant ſa ſouveraine, revient dans l'appartement de Simouſtapha, & le retrouve ſur le ſopha où les effets du ſommeil magique l'avoient arrêté. Il l'éveille & ſe montre : il lui porte la parole pour l'engager à choiſir une ſituation plus commode à ſon repos.

Le prince ouvre les yeux : Ilſetilſone a

---

(1) C'étoit une opinion reçue que la reine de Saaba qui vint briguer les faveurs de Soleiman, ou Salomon, étoit un génie femelle & la reine des viſions céleſtes.

disparu ; il ne voit autour de lui que les préſens magnifiques dont il a été comblé, & ſans leſquels il croiroit n'avoir fait qu'un beau ſonge : à la vue de ces objets, il eſt animé d'une reconnoiſſance qui lui rappelle de plus grands bienfaits ; il brûle d'impatience d'aller rendre des hommages reſpectueux à l'être ſublime dont il admire les bontés & la puiſſance. Il touche à ſa boite, & le génie attend ſes ordres.

« Jémal, lui dit-il, ſi ma demande n'eſt pas une indiſcrétion, je vous ordonne de me conduire aux pieds de ma bienfaitrice, la reine des génies.

« J'obéirai, répond le génie, au maître de la boite enchantée, & au favori de la brillante étoile des ſept mers qui partagent la terre. »

Simouſtapha ſe met dans le bain, ſe pare de toutes les richeſſes qu'il tient de la bonté de la fée, & s'abandonne à la conduite du génie.

Le Ginniſtan eſt un empire fort éloigné de nous ; cependant il nous environne, & nous touche de tous côtés : il eſt compoſé d'eſpaces qu'on ne ſauroit comparer au petit que nous occupons : en peu de mi-

nutes le prince Indien les a franchis, il eſt poſé à l'entrée de la demeure de Setelpedour.

Cette reine s'eſt avancée au devant de lui; quoiqu'ébloui par ſa beauté, il ne perd pas de vue les bienſéances, & veut mettre un genou en terre; mais elle le relève avec empreſſement, le prend par la main, & le conduit à ſon palais, en lui faiſant traverſer les jardins, où des merveilles de toute eſpèce le ſurprennent & l'enchantent.

Simouſtapha ému par l'effet de tant de jouiſſances réunies, éprouve un ſaiſiſſement dont Setelpedour conſidère l'effet avec ſatisfaction : « puiſſent, diſoit-elle en elle-même, oh le plus admirable des mortels! les beautés que tu rencontres ici, te faire oublier toutes celles que tu laiſſes ſur la terre!

Enfin, preſque ſans ſe parler, la reine & ſon nouvel hôte ſont parvenus à un baſſin orné de trois cent ſoixante & ſix figures d'animaux tous différens : chacun d'eux eſt l'emblême d'un des jours de l'année. Le jaſpe & le porphire ont été employés à leur conſtruction; ils jailliſſent en tout temps les liqueurs & les boiſſons les plus agréables.

La table pour le dîner étoit dreſſée dans cet endroit, ſous un berceau de roſes & de jaſmins : des ſophas, couverts de gazons, y préſentoient des ſiéges commodes ; la violette & le muguet ſervoient de tapis : au milieu de tant de beautés on peut imaginer quelle pouvoit être la ſomptuoſité du repas.

Des êtres inviſibles apportoient & faiſoient diſparoître les ſervices ; on n'appercevoit que les belles mains de Setelpedour, auſſi habiles à prévenir les goûts, que ſes yeux ſe montroient attentifs à les ſurprendre.

Le prince indien paroît déconcerté ; mais un tableau plus animé ſe préſente à ſes yeux : un terrain en amphiteâtre, qui étoit vis-à-vis de lui, vient de ſe peupler en un clin-d'œil. Six cent génies de l'un & de l'autre ſexe, aſſis ſur des gazons, ont commencé un concert digne de la reine des fées, & de l'enchantement des mortels. Simouſtapha eſt dans l'admiration.

« Vous voyez, lui dit Setelpedour, les plaiſirs dont on jouit ici ; ſi vous y trouvez quelques appas, oh mon cher Simouſtapha !

le cœur qui vous les offre s'étudiera ſans ceſſe à les varier. »

En diſant cela, la reine quitta la table & prit le chemin de ſon palais : l'or & l'azur y varioient ſous toutes les formes ; elle fait aſſeoir Simouſtapha ſur un ſopha, & la reine des génies aſſiſe à ſes côtés parla en ces termes :

« Cher prince, la retenue n'eſt pas faite pour moi : je vous aime, je veux votre bonheur, & le mien y eſt attaché. Vous futes l'ami & l'élève du ſage Benalab, il attira mes yeux ſur votre deſtinée. Dès votre plus tendre enfance j'influai, ſans paroître, ſur les événemens dont vous avez fait dépendre votre félicité. Vous me devez la poſſeſſion d'Ilſetilſone, je ſuis enchantée de votre union avec elle, & n'en reſſens aucune jalouſie : mais depuis que je vous ai connu plus particulièrement, j'ai conçu pour vous les ſentimens les plus tendres : vos vertus & les charmes de votre perſonne ont fait de la reine des génies l'humble eſclave de l'amour.

« Oh adorable reine ! dit Simouſtapha, je n'ai pas l'orgueil de prétendre à une ſi glorieuſe conquête : permettez-moi de vous

honorer & de vous ſervir toute ma vie. Je vous dois le bonheur d'être uni à la fille du calife : mais quand l'amour que j'ai conçu pour elle ſous vos auſpices me permettroit de vous offrir mon cœur, je ſuis Muſulman par la grâce de Dieu, du ſaint prophète, & les ſoins bienfaiſans du vertueux commandeur des fidelles : je chercherai mon bonheur dans l'accompliſſement de la loi.

« Vous vous exagérez, mon cher Simouſtapha, reprend la reine, & mes prétentions ſur vous & les rigueurs de la loi. Je ne veux point bannir Ilſetilſone de votre penſée; aimez-la toujours : elle ſera l'objet de mes bontés, comme vous le ſerez de mon amour. Mahomet s'eſt permis plus d'une femme.

« Je n'examine point, dit Simouſtapha, la conduite du prophête; mais quand Ilſetilſone s'eſt donnée entièrement à moi, nous avons contracté des obligations inviolables & ſacrées. — Elles n'en ſeront pas moins telles, reprit la reine, Ilſetilſone ne peut être ni votre ennemie ni la mienne : & quand elle me permettra de vous aimer, pourra-t-elle approuver votre

ingratitude ? En un mot, cher prince, mon cœur eſt à vous, pouvez-vous me refuſer de partager le vôtre, ſi rien n'en eſt bleſſé ? Songez que pouvant beaucoup, je ne ſignalerai jamais ma puiſſance que par de nouvelles bontés pour vous, & que celle qui vous implore eſt l'arbitre ſouveraine de votre deſtinée. — Oh ma reine ! dit Simouſtapha, concevez le tourment de votre eſclave, à qui l'aveu ou le refus de ce que vous demandez paroiſſent également impoſſibles.

« C'en eſt aſſez, cher prince, reprit Setelpedour, le ſoin de votre conſervation eſt maintenant celui qui doit vous occuper. Je vous en ai fourni les moyens ; il en eſt dont vous ne vous doutez pas, & dont vous aurez peut-être lieu par la ſuite de connoître l'importance. Mais je dois vous dire que la boite de Benalab vous expoſe à de grands dangers : cette boite appartint jadis à Mamouk, mage Egyptien, qui en abuſa pour ſe livrer au crime : ma juſtice l'en a dépouillé.

« J'abandonnai ce ſcélérat aux rigueurs de ſa deſtinée. Je châtiai Kauſſak, aujourd'hui Jémal votre eſclave, qui par ſes lâches complaiſances avoit achevé de perdre un maître corrompu. Je compte que cet eſclave

de mes loix ne sera pas dans le cas de s'oublier avec vous. Mamouk vit encore, il a élevé dans son art un fils aussi pernicieux que lui, tout le Ginnistan les maudit; mais les scélérats trouvent toujours quelque part de la faveur, Mamouk est encore puissant, & travaille continuellement à retrouver la boite donnée à Benalab, veillez à ce qu'il n'entre jamais chez vous ni Egyptien, ni rien qui vienne de l'Egypte. »

Simoustapha ne savoit où trouver des termes pour répondre à tant de marques de bonté : cependant il commençoit à se faire tard, il étoit temps qu'il se rendît chez lui pour y recevoir son épouse; il cherche à pressentir la reine sur la nécessité de son départ, en regrettant les jouissances auxquelles il est forcé de s'arracher.

« Mes bontés, reprit Setelpedour, suivent mon penchant, & ne me coûtent rien. Les richesses qui sont ici vont perdre tout leur prix, quand vous vous éloignerez. Voulez-vous me les rendre précieuses ? venez en jouir avec Ilsetilsone, & dès-lors je n'aurai plus rien ici qui ne soit véritablement cher à mes yeux : venez commander dans ces lieux, & j'y serai assurée de la

ſoumiſſion de tous les génies qui m'environnent.

« Ah ! Madame, reprit Simouſtapha, craignez, puiſque vous m'aimez, de m'éblouir ſur mes devoirs : j'ai beſoin de me rappeler que je ſuis le fils du roi des Indes, tendrement chéri de ſes parens, & comptable à leurs ſujets de la deſtinée de l'héritier préſomptif de la couronne.

« Adieu, mon cher Simouſtapha, dit la reine en l'embraſſant, adieu prince, modèle des ſouverains, lumière du monde, & le génie de toutes les vertus ! »

Le génie a ramené Simouſtapha chez lui : ſon cœur ému de reconnoiſſance, mais toujours rempli d'Ilſetilſone, brûle de la revoir ; il s'occupe des préparatifs de ſa réception ; les fruits les plus rares ſont ſur la table, les caſſolettes ſont remplies de nouveaux parfums ; la princeſſe eſt arrivée, elle ſe pare de l'habit magnifique dont lui a fait préſent Setelpedour ; Simouſtapha a gardé le ſien ; la muſique ſe fait entendre, le repas commence, & au milieu de ces jouiſſances, on ne s'occupe que de projets de bonheur.

Cependant Simouſtapha raconte le voyage

qu'il a fait au palais de la Fée, décrit les beautés qu'il y a apperçues, les bontés dont il a été comblé; il n'omet aucune circonſtance : ſon récit n'occaſionne ni ſoupçons, ni jalouſie.

La princeſſe verroit voler tous les cœurs auprès de ſon amant qu'elle enviſageroit cet hommage comme un tribut auquel tous les êtres créés doivent être ſoumis. Quand Simouſtapha parle des précautions qu'on l'a engagé de prendre contre Mamouk l'Egyptien, ancien poſſeſſeur de la boite enchantée, elle voudroit engager le prince à remettre à la reine un préſent ſi dangereux; mais il faudroit ſans ce ſecours renoncer au plaiſir de ſe voir, & il deviendroit peut-être impoſſible d'engager le calife à reſſerrer des nœuds ſi doux.

Toutes les frayeurs cédent à de ſi puiſſans intérêts. « Au moins, diſoit-elle, ſongez à vous défendre de l'approche de ces perfides étrangers. Interdiſez vos portes & vos fenêtres, même à l'accès des vents qui peuvent venir du côté de l'Egypte. »

Tandis qu'elle cherchoit ainſi à aſſurer leur repos, il ſe formoit un orage dans le Ginniſtan qui devoit bientôt le troubler.

Dès que le génie, eſclave de la boite, a tranſporté la princeſſe du palais chez Simouſtapha, & de-là chez le calife : dès que le prince indien n'a plus d'ordre à lui donner, il ſe rend à ceux de ſa ſouveraine, & lui fait le détail de tout ce qu'il a vu.

Le génie expoſe avec vérité les tableaux dont on l'a rendu le témoin : « Jamais union conjugale n'en offrit d'auſſi intéreſſans ! Jamais deux cœurs ne parurent ſi bien s'entendre & ſe répondre ! Jamais deux êtres ne réunirent à un ſi haut degré la vertu & la beauté ! Jamais. . . .

« Arrête malheureux ! dit la reine, déjà tes déſirs ſont enflammés ! Souviens-toi de ce que tu as fait quand tu fus Kauſſac, au ſervice du maudit Egyptien ? Mon doigt a gravé ſur ton coupable front le déſordre de ta conduite. Je ferai pis aujourd'hui, ſi tu t'égares ; je mettrai de travers tous les traits de ta phyſionomie ; j'allongerai tes oreilles, & tu marcheras les talons en avant.

« Oh ma ſouveraine ! dit le génie, votre courroux me fait plus de peine que votre menace ne m'effraie. Je trouve Ilſetilſone d'une beauté & d'une vertu qui m'impoſent

le

le plus grand respect : ah ! combien elle mérite l'amour de Simoustapha !

« Il en a trop, répond Setelpedour, cela lui fait oublier l'intérêt de sa sureté, & même ses devoirs. Le fils unique du roi des Indes laisse ignorer ses aventures à son père ; & sans un rosier rajeuni par Benalab, & dont j'ai soin de faire continuellement renouveler la verdure, ces parens, livrés à l'inquiétude, seroient plongés dans une affreuse douleur. Jémal, il faut faire sortir ton jeune maître d'un enchantement dangereux pour lui : place-toi invisiblement entr'eux deux ; répands une odeur infecte autour d'Ilsetilsone... &...

« Grande reine, j'obéirai, dit le génie en s'éloignant. — Reste, malheureux ! lui dit Setelpedour. Tu es bien prompt à te plonger dans la fange pour en aller répandre sur le champ l'exhalaison...

« Arrête-toi ! lui dit-elle, après s'être recueillie un moment ; sois plus empressé à faire le bien que le mal, si-tu ne veux pas redevenir un monstre.... Je t'ordonne de nouveau, de veiller avec soin sur les besoins & sur les dangers de ces époux. »

Jémal se retire ; il ne peut lire dans

l'ame de ſa ſouveraine, & croit qu'elle a voulu l'éprouver. Setelpedour demeure en proie à l'agitation; ſa paſſion la tourmente: elle imagine pouvoir la contenter par des ſacrifices, & pour ſe faire autoriſer dans ſon projet, elle demande ſur le champ Aſmonchar (1) ſon premier viſir: il eſt bientôt rendu à ſes ordres; elle le fait aſſeoir à côté d'elle, & lui parle dans ces termes:

« Viſir, aucun objet n'ayant jamais fait d'impreſſion ſur mon cœur, je ſuis demeurée dans l'indépendance juſqu'à ce jour. La fatalité s'en mêle à préſent, & me fait la loi: un mortel au-deſſus de tous les autres, entraîne à lui toutes mes affections: c'eſt Simouſtapha, le fils du grand roi des Indes.

« Je ſais que la hauteur des génies mes vaſſaux leur fait regarder l'homme d'un air dédaigneux, parce qu'ils en font communément leur jouet: ils ont oublié qu'ils ont tous fléchi le genou devant le grand Mahomet vainqueur de mon père, le puiſ-

(1) Asmonchar, en françois Asmodée.

ſant & immortel Kokopileſobe (1), qui fut dépouillé de tous les rayons de ſa gloire.

« Notre ſphère eſt bornée : de tous les êtres créés, l'homme eſt le ſeul qui puiſſe étendre la ſienne. Les vertus de Simouſtapha peuvent le conduire à la plus haute élévation, & je veux m'aſſocier à ſes eſpérances : ſi vous avez, comme je dois le croire, ma proſpérité & ma gloire en vue, j'attends de vous des conſeils dignes de votre prudence & de votre affection. »

Pendant ce diſcours, Aſmonchar, les yeux baiſſés, paroiſſoit rêver profondément : il rompt enfin le ſilence : « Grande reine, lui répond-il, vos deſſeins ſont toujours conduits par votre ſageſſe, & ne peuvent prendre leur ſource que dans une noble ambition : je n'y vois que deux difficultés.

« Vous avez généreuſement préſidé aux liens du prince Indien & de la fille du calife ; vous en avez aſſuré la force & l'indiſſolubilité contre vous-même, par les anneaux que vous leur avez fait remettre : votre ſatisfaction ne peut dépendre que

(1) Kokopileſobe, un des noms arabes de Lucifer.

de leur consentement. Nous avons des lois rédigées par nos anciens, dont ils conservent eux-mêmes les chartres ; ils décideront beaucoup mieux que moi en quoi elles peuvent être favorables à vos désirs, & il vous sera plus agréable de former l'engagement que vous projetez avec l'applaudissement de tous les êtres soumis à votre puissance, que de l'avis de votre ministre entièrement dévoué à vos volontés. Je pense donc qu'il seroit à propos que vous fissiez connoître vos intentions à votre divan, que je ferai assembler sur vos ordres. »

Setelpedour préoccupée de son projet, & des moyens d'en avancer le succès, ne pénètre point les intentions d'Asmonchar.

L'hypocrite visir n'a pas sitôt reçu l'ordre de convoquer l'assemblée, qu'il se rend à l'instant chez Bahlisboull (1) son grand-père, le plus ancien & le plus méchant des esprits qui fussent dans le Ginnistan : la rage donnoit de la force & de l'activité à ses ailes ; il détestoit Bahlisboull ; mais il s'agissoit d'opposer à sa souveraine un être qui put la détourner d'un

(1) Bahlisboull, en françois Belzebuth.

projet plus odieux à lui qu'à tout autre ; puiſqu'il étoit perſonnellement le génie malfaiſant de la nature humaine, & ſon ennemi le plus déclaré : qu'il ne pouvoit entendre prononcer le nom de Mahomet ſans écumer de rage ; & que la reine vouloit épouſer un Muſulman. Il ſavoit que, par un fameux traité paſſé entre Kokopileſobe & Mahomet, le prophête s'étoit réſervé tous les fruits nés des mariages formés entre les enfans des hommes & ceux du Ginniſtan.

Le vieux Bahlisboull voit arriver ſon petit-fils avec une ſorte d'étonnement. Ils n'avoient depuis long-temps commerce enſemble que pour chercher à ſe nuire. Il apprend le deſſein de la reine.

« Je vois, dit-il à Aſmonchar, que vous craignez de perdre votre faveur, la reine n'eſt pas la ſeule qui ait recherché une alliance inégale : elle eſt fille du grand Kokopileſobe, & doit prétendre vis-à-vis de nous à de grands priviléges ; quant aux lois dont vous me ſavez dépoſitaire, puiſque je ſignai la convention faite avec Mahomet, ce n'eſt pas à vous à peſer ſur les moyens de l'éluder, ou la poſſibilité de

l'enfreindre : aſſemblez le divan ; voilà votre devoir. »

Aſmonchar s'en retourne : Bahlisboull plein de méchanceté & d'ambition eſt occupé du projet de détrôner la reine, de perdre le grand viſir ſon propre fils, & de s'élever ſur les ruines de tous.

Le divan eſt aſſemblé : Setelpedour vient y prendre ſa place. Tous les génies s'inclinent devant elle ; à un ſigne de la reine, chacun ſe relève & s'aſſied : on ignore le motif d'une convocation auſſi ſolemnelle. Aſmonchar reçoit l'ordre de propoſer la parole.

Le viſir jette les yeux ſur tout ce qui l'environne. Il apperçoit une place vide. C'eſt celle que doit occuper ſon grand-père Bahlisboull ; il héſite alors de rompre le ſilence, il craint que la propoſition de la reine ne paſſe à la majorité des ſuffrages ; une grande partie de ceux qui doivent voter eſt du même ſexe que Setelpedour, & conſéquemment ennemie de toute loi faite pour enchaîner la liberté & contrarier une foibleſſe. Le reſte eſt compoſé d'eſprits légers qui ſe feront un mérite de leur condeſcendance en cédant aux volontés de la

reine. Ainſi ce miniſtre ſe voit à la veille d'être ſoumis aux lois d'un homme & d'un muſulman ; il blaſphême contre Mahomet dans l'intérieur de ſon ame, & ſent toute ſes forces défaillir en même temps. Setelpedour le preſſe de parler : il alloit balbutier ; quand tout-à-coup le vieux Bahlisboull arrive porté par les ſiens qui le mènent aux pieds du trône.

« Pardonnez ! oh ma ſouveraine ! dit ce dangereux politique, ſi j'ai tardé à me rendre à vos ordres. Le temps a conſumé mes forces, les ſiècles ont dévoré mes aîles : je fus grièvement bleſſé par Michaël dans le premier des grands combats que nous ayons rendus, & dans un corps comme le mien, totalement affoibli par l'âge, les cicatrices ſe renouvellent.

Setelpedour reçoit l'excuſe du vieux génie, & lui ordonne de prendre place. Aſmonchar, encouragé par la préſence de ſon grand-père, prend la parole, & expoſe le ſujet ſur lequel la reine veut conſulter le divan.

La préſence de Bahlisboull en impoſe : on connoît ſa haine invétérée contre le genre-humain : on redoute ſes ruſes, ſa

puiſſance & ſa cruauté. S'il règne une règle dans l'Empire dont l'obſervation ſoit gênante, on ſait qu'il en fut l'inventeur.

Setelpedour s'adreſſe au dangereux vieillard. « Vous, dit-elle, qui avez vu les trois règnes, (1) dites-moi, Bahlisboull, s'il n'y a pas eu plus d'un exemple de l'alliance que je veux contracter aujourd'hui ?

« Grande reine ! j'en citerois de bien authentiques & bien propres à entraîner toutes les opinions ; je pourrois même me donner pour exemple, je ſuis du temps de la création du ſublime génie votre grand'père ; & quand nous fûmes précipités du ciel, je combattois à ſes côtés. Il me regardoit comme l'aîné de ſes enfans.

« Dois-je rappeler au rejeton de notre illuſtre chef les temps de notre ancienne gloire, & le coup affreux qui nous précipita, quand nous penſions à nous en aſſurer la jouiſſance ?

« Tranquilles & ſouverains dans nos de-

---

(1) *Les trois règnes.* Ceci ſe rapporte au règne de Lucifer, avant qu'il fut précipité ſur la terre ; au règne du même eſprit juſqu'au temps où Mahomet eſt pretendu avoir terraſſé l'idolatrie ; & au règne actuel de Setelpedour.

meures inacceſſibles, on voulut nous forcer de fléchir le genou devant Mahomet : ce novateur hardi, que nous avons vu ramper & régner tour-à-tour, ſembloit prédeſtiné au ſceptre du monde ; mais en devenant ſes diſciples nous perdions notre empire : cet affront nous parut inſupportable, & notre ſoumiſſion une lâcheté. Nous ceſsâmes de regarder comme un être bienfaiſant celui qui nous dégradoit par une loi injuſte ; &, animés d'un juſte reſſentiment, nous prîmes les armes.

« Le grand Kokopileſobe & moi combattîmes quelque temps contre Michaël & Gibrien à forces égales : mais enfin, nos ennemis conduits par Mahomet tombèrent ſur nous avec rapidité : nous fûmes vaincus, dépouillés, chaſſés de nos poſſeſſions ; & ne ſauvâmes qu'avec peine ces aîles dorées ſans leſquelles nous aurions été écraſés dans notre chûte.

« Appelés à régner partout, nous nous emparâmes de ce globe, & fîmes alliance avec les enfans de l'homme pour le peupler de concert : Mahomet pourſuivit notre nouvelle race, & la détruiſit par un déluge.

« Inépuiſables dans nos moyens, nous

vîmes prospérer de nouveau un peuple innombrable, & nous l'assujettîmes à nos lois: la terre fut couverte de nos autels; elle put à peine nourrir assez de victimes pour fournir aux sacrifices qui nous furent offerts, & le sang humain ne fut pas même épargné.

« Irrité de nos succès, Mahomet devint homme; pour nous empêcher de régner, il nous déclara une guerre plus cruelle: il saccagea tout, détruisit nos temples, renversa nos images, abolit nos dieux & nos trophées: il fallut se résoudre au combat.

« Nous fumes encore malheureux: cependant nous parvînmes à obtenir une capitulation.

« Dépouillé de ses honneurs, le redoutable Kokopilesobe se retira dans la région du midi la plus reculée: le trône que vous occupez demeura soumis à sa puissance; mais par un article du traité que je fus forcé de signer, & dont je dépose une copie aux pieds de votre grandeur, il fut arrêté que tous les enfans, nés de l'alliance du génie avec un mortel de la race d'Adam, embrasseroient le culte du prophête, & vivroient sous sa domination.

« C'eſt à vous, grande reine, à décider maintenant ſi vos deſcendans, appelés à l'indépendance & à la gloire, doivent tomber dans un eſclavage humiliant, & mépriſer les malheurs du martyr de notre foi, du grand Kokopileſobe.

« Génie, répondit la reine, j'ignorois les conditions du traité dont vous venez de parler; mais vous me cachez les infractions qu'on y a faites plus d'une fois. Quant aux inconvéniens qui peuvent réſulter de celle que j'ai préméditée, ma prudence en ſaura garantir ma poſtérité : & vous, qui avez préſente à l'eſprit la teneur de nos chartres, dites-moi s'il y ſeroit fait mention de quelque loi plus ſacrée que celle dont vous avez fait le rapport ?

« Sage ſouveraine, reprit le génie, diſpenſez-moi de vous la citer. Elle ſeroit pour vous un obſtacle fâcheux : l'ignorance de la loi peut ſervir d'excuſe à celui qui l'a violée. — Je vous arrête, dit Setelpedour, l'ignorance avilit les génies. Je veux que les lois ſoient connues, puiſque mon devoir eſt d'en ſuivre l'exécution, & je vous ordonne de la citer.

« *Un génie ne peut donner ſa main qu'à une femme vierge, dit Bahlisboull, & un mari ne peut devenir votre époux ſans la perte de tous vos priviléges & de votre puiſſance.* »

A cette déclaration, la reine maudiſſoit intérieurement la loi & ſon interprête, & pénétroit ſans peine l'artifice malicieux de Bahlisboull, & du viſir Aſmonchar: la ruſe ſuccédant à l'agitation, elle pourſuivit ainſi :

« Vous venez, ſage génie, de prononcer un arrêt qui confondroit ſans reſſource toutes mes eſpérances, ſi je ne ſavois combien votre profonde ſageſſe, & une expérience qui a commencé avec le monde, vous élève au-deſſus de tous les eſprits, & que ſi vous avez échappé tant de fois aux fers dont vous étiez menacé, il n'eſt pas une de nos lois que vous ne puiſſiez éluder : j'eſpère que votre zèle & votre attachement pour moi vous engageront à employer ici votre ſagacité. Puiſque nous ſommes législateurs, pouvons-nous retracter cette loi? & n'y auroit-il pas moyen de l'enfreindre, ſans paroître la bleſſer? Songez que le motif qui m'a fait convo-

quer ce divan m'engageroit à ne rien ménager, ſi mes déſirs ne ſont pas ſatisfaits ! »

Bahlisboull triomphe en ſecret du trouble de la reine, & de ſa paſſion pour Simouſtapha; il la ſuppoſe, auſſi aveuglée par l'amour, qu'il l'eſt lui-même par la méchanceté & l'ambition; & il eſpère lui faire perdre par ſes perfides conſeils l'empire du Ginniſtan & l'affection de ſes peuples.

« Reine, reprend ce dangereux hypocrite, la confiance dont vous daignez m'honorer doit aſſurer votre gloire & votre bonheur. Aucun engagement ne peut lier ceux qui comme vous ont le droit de les former; ces lois dont vous vous plaignez ont été rédigées par Kokopileſobe, dans un temps où il régnoit ici; & dans des circonſtances auxquelles il fut forcé d'obéir : aujourd'hui il ſe conduiroit par d'autres conſidérations, s'il étoit encore ſouverain du Ginniſtan; & malgré l'émanation du pouvoir que vous tenez de lui, l'ordre qui doit régner ici ne dépend plus que de vos volontés & de votre ſageſſe : vous n'avez pas encore atteint le faîte des grandeurs auxquelles vous fûtes deſtinée.

« Vous êtes l'étoile des ſept mers qui

environnent la terre, & feriez déjà, fans l'ambition de votre prédéceffeur, l'aftre bienfaifant annonçant chaque matin à l'Univers les faveurs de celui qui donne le jour: fans doute les deftins avoient marqué la défaite du grand Kokopilefobe, mais fon entreprife fut un attentat préjudiciable à l'empire des génies. En refpectant fa perfonne & fon courage, vous devez maudire le fatal excès auquel il s'eft porté, reconnoître la fageffe des lois de Mahomet; &, libre arbitre de vos défirs, établir la loi qui peut vous en affurer la jouiffance. »

La propofition de Bahlisboull étonne les efprits qui n'en foupçonnent pas le motif; Setelpedour affecte la plus grande confiance dans les confeils du vieux génie.

« Vous prouvez de plus en plus, lui dit-elle, combien l'efprit inftruit par le malheur l'emporte fur celui qui ne connut jamais que la profpérité. Oui, vous m'avez convaincue. Je peux maudire fans fcrupule tout ce qui peut avoir occafionné l'infortune de mon prédéceffeur; & je fuis trop rapprochée de l'efpèce humaine par mes inclinations, pour refufer de reconnoître dans Mahomet un être au-deffus du vul-

gaire ; mais j'exige de vous la formule de l'abjuration que je dois prononcer.

« Vous déclarerez à voix ferme & diſtincte, répond le génie impatient d'arriver au terme de ſes complots : « *Maudis ſois-tu Kokopileſobe ! toi, ton ambition & tes projets.* Vous abjurerez enſuite votre culte, pour embraſſer celui de Mahomet, en articulant la profeſſion de foi que voici.

« *Achad. en. la. illa. cala. bella. Mohamad. Raſoud. Alla.*

La reine ſemble ſe préparer à prononcer ces déclarations, Bahlisboull jette un regard d'intelligence au viſir Aſmonchar ; ce ſigne eſt bientôt interprêté par le divan, qui attend avec inquiétude l'événement : Setelpedour prend enfin la parole : « Vous venez de m'apprendre des choſes, dit-elle au vieux génie ; & de m'indiquer des mots dont je n'eus jamais connoiſſance : il faut que cette formule ſoit rédigée de votre main avant que je la prononce. — Elle eſt trop tremblante, dit Bahlisboull. — Vous prendrez votre temps, reprit la reine, & quand je l'aurai ſignée, je veux qu'avec le viſir vous la portiez à Mahomet. — Je ne puis écrire ni marcher, répondit le

génie. – Il faut donc que je prononce du mieux qu'il me sera possible ce que j'en ai retenu, en y ajoutant ce que mon cœur avoue. » Elle se lève à ces mots, & parle ainsi :

« *Maudit sois-tu, & à jamais, infâme Bahlisboull! qui par tes abominables flatteries empoisonnas le cœur de mon ayeul, & l'engageas à se révolter contre toute espèce d'autorité. Maudit sois-tu, principe de discorde! qui as sans-cesse l'amour de l'ordre sur les lèvres, & la corruption dans le cœur. Maudit sois-tu, toi, & toute ta race à perpétuité! source infernale des malheurs qui désolent l'univers. Maudit sois-tu, & ton petit fils Asmonchar! qui en feignant de me tracer le bon chemin, me creusiez des précipices affreux. Que vos âles soient arrachées sur le champ! qu'on vous précipite sur la terre! allez vivre dans la fange & la souillure! tel est vôtre sort, & mon arrêt.*

A l'ouïe de ce discours inattendu, les esprits en frémissant ont reconnu leur reine; sa fermeté en impose aux plus méchants, leur souveraine paroît briller de l'ancien éclat dont ils sont déchus: l'ordre qu'elle vient de donner est aussitôt exécuté; elle

a renvoyé les génies; & le divan ſe ſépare.

Setelpedour ſe repréſente les dangers auxquels l'amour vient de l'expoſer, & n'en reſſent pas moins les traits. « Si tu avois été témoin, mon cher Simouſtapha, ſe diſoit-elle à elle-même, de tout ce que je viens de braver pour toi..... Que de préjugés humains tu pourrois me ſacrifier ? mais que dis-je ! j'aime juſqu'à cette vertu ſévère, qui t'encourage à des refus dont mon amour-propre ne ſauroit être bleſſé. Tu m'aurois aimée ſi tu m'euſſes vu la première ; & ſi, cédant aux vœux de mon protégé Benalab pour favoriſer un arrangement auquel il ſut m'intéreſſer, je ne t'euſſe pas offert en viſion l'aimable Ilſetilſone, tu ſerois mon eſclave aujourd'hui, & je ſerois aſſurée de cette fidélité que rien ne peut plus ébranler. Je ne veux pas troubler ton bonheur, ni le repos de ton épouſe; mais tu m'aimeras ; tu ſeras à moi autant qu'à elle; nous n'obéirons plus à des lois de convention; l'amour & la reconnoiſſance nous preſcriront d'autres devoirs.

Ainſi s'abuſoit la petite-fille du criminel mais courageux Kokopileſobe : elle avoit

l'élévation du génie de ſon ayeul ; mais ſans qu'elle en eût été inſtruite, le ſang humain couloit dans ſes veines ; rien n'étoit parfait en elle que le courage & la beauté, cependant ſon cœur n'étoit pas corrompu : elle étoit tombée ſous une loi que Bahlisboull lui avoit vaguement expliquée, & le temps devoit lui en faire éprouver l'influence.

Occupée du déſir de revoir Simouſtapha, elle n'a pas la patience de l'attendre dans ſon palais ; ce ſeroit remettre un plaiſir qu'elle peut ſe procurer tout de ſuite, en ſe faiſant tranſporter à Bagdad : elle appelle l'eſclave de la boite.

« Vous devez, dit-elle, porter ce ſoir Ilſetilſone dans l'appartement de ſon époux, vous m'avertirez dès qu'elle y ſera rendue ; je veux augmenter par ma préſence le bonheur dont ils peuvent jouir. » Jémal exécute les ordres de la fée avec les mêmes précautions que ci-devant ; Setelpedour apprend bientôt que la princeſſe eſt chez ſon amant ; elle part auſſitôt pour Bagdad, précédée de Jémal qui vient annoncer aux époux l'arrivée de la reine des génies.

Ils auroient paru plus embarraſſés, ſi la

reine en arrivant ne les eût raſſurés par des marques réitérées de ſa tendreſſe ; elle les embraſſe l'un & l'autre, & s'aſſied à table au milieu d'eux.

« Je ne riſque rien, dit-elle, en venant ſouper chez un mortel, élève de mon bien-aimé Benalab. J'ai contribué, ma chère princeſſe, à vous procurer le modèle des époux ; permettez du moins que je partage votre félicité : en vous faiſant ſentir le prix d'un ſi rare bienfait, je veux continuer à vous protéger l'un & l'autre par ma puiſſance & mes conſeils. Ne vous allarmez donc pas, Simouſtapha, de l'excès de ma tendreſſe pour vous ; elle eſt délicate, & ne vous occaſionnera jamais ni trouble ni remords, que dans le ſeul cas où vous ceſſeriez de répondre à mon amour : le lui pardonnerez-vous, ma chère Ilſetilſone ? lui dit-elle en l'embraſſant.

« Si mon amant, répondit la jeune & naïve princeſſe, ne vous aimoit pas, je douterois avec raiſon de ſon ardeur pour moi-même ; je lui ai donné mon cœur, il en a deux à vous offrir en retour des bontés dont vous nous comblez ; vos vertus & vos charmes ont fait une trop vive impreſ-

ſion ſur nous, pour que nous puſſions réſiſter à tant d'attraits.

« Vous ſurpaſſez mon eſpérance, charmante princeſſe, répondit la reine, j'éprouve une ſatisfaction qui ne peut s'augmenter que par le même aveu que j'attends de Simouſtapha.

« Grande reine, dit-il, je ne puis exprimer les ſentimens dont je ſuis animé que par mon dévouement à vos volontés. »

Setelpedour contente de ces aſſurances de leur tendreſſe, ne ceſſa pendant le repas de leur en témoigner ſa reconnoiſſance. On ſe livra de part & d'autre aux plaiſirs qui étoient offerts; muſique, danſe, parfums, liqueurs, rien ne fut épargné : mais ce qui n'arrive pas d'ordinaire, on ſe mit à parler raiſon à la fin du repas.

« Cher prince, dit la reine, à l'aveu près du calife que je ſaurai vous ménager, votre félicité paroît à ſon comble : cependant, voici le moment où, ſans les plus grandes précautions de votre part & les plus grands ſoins de la mienne, elle pourroit être renverſée. La boite enchantée que vous remit Benalad fait l'objet de l'ambition de Mamouk, magicien ſcélérat qui jadis en

fut possesseur. Il vous est impossible de porter toujours ce trésor; mais vous tenez de moi une bague que vous ne devez jamais quitter, & qui vous avertira des dangers où vous serez exposés, en même temps qu'elle viendra à votre secours. Celle de la princesse a ses propriétés, qu'elle ne peut développer que dans le cas où vous seriez menacé de mort, & où son secours sera indispensable. Souvenez-vous toujours de fermer votre porte & vos fenêtres à tout ce qui pourroit venir de l'Egypte. » Après cela elle laisse les époux en liberté, les embrasse, & disparoît.

La nuit se passe comme les précédentes; les jours se suivent sans événemens remarquables; Jémal exact à son devoir remplit toujours avec célérité les ordres qui lui sont confiés; chaque soir la princesse est transportée chez son amant; chaque matin elle est chez le calife : tous les trois jours Simoustapha est enlevé au Ginnistan, pour offrir ses hommages à l'étoile des sept mers; & tandis que son cœur paroît s'enivrer de la jouissance d'une douce volupté, celui de l'Egyptien Mamouk ne respire que vengeance contre le possesseur de la boite mer-

veilleuſe, qu'il ambitionne de reprendre.

L'odieux magicien a vu pâlir l'étoile de Benalab; il la fuit, elle ne paroît plus: c'eſt un préſage de mort. Ce ſcélérat, qui redoutoit la puiſſance du philoſophe Perſan, peut maintenant ſans danger reconquérir un tréſor dont le dépouilla la reine des génies; mais il doit s'inſtruire auparavant dans quelles mains la boite eſt tombée.

Il profite du premier équinoxe, ſeul temps favorable aux travaux de ceux qui agiſſent avec le concours des eſprits; il trace avec ſon cercle un quarré, qu'il diviſe enſuite par deux triangles; il calcule ces différens eſpaces, qui lui fourniſſant le nombre de neuf, lui donnent autant de chambres à parcourir pour étudier, & ſuivre la chaîne des événemens qu'il cherche: il pénètre avec la bougie verte dans chacune de ces chambres obſcures; cette triſte lumière lui fait découvrir toutes les aventures du ſage Perſan & du prince Indien, depuis leur embarquement juſqu'à leur arrivée dans Bagdad. Il voit mourir Benalab, & reconnoît la boite magique entre les mains de Simouſtapha.

Naraès, fils de Mamouk, auſſi corrompu

que ſon père, l'aſſiſte dans ſon travail; tous deux examinent le ſigne de la boite; elle paroît armée de pointes d'acier, & un cercle de feu s'eſt formé autour d'elle: les Négromanciens n'en ſont point effrayés; le prix du tréſor qu'ils pourſuivent les aveugle. Le père creuſe un foſſé dans ſon jardin au bas d'un côteau; il en ſort tout-à-coup une fontaine jailliſſante, qu'il montre à ſon fils, en lui diſant:

« Voilà l'image fidelle des événemens qui m'attendent: tant que cette ſource ſera claire, tu ſeras tranquille ſur mon compte. Si tu la vois ſe troubler, envoye-moi du ſecours. Si elle ſe teint de ſang, je ſuis mort. Tu t'occuperas alors de ma vengeance; tu chercheras à reprendre notre précieux tréſor, en eſſayant de connoître les pièges qu'on m'aura tendus, & de te tenir en garde contre ceux qui te ſeront préparés. »

Mamouk au même inſtant s'éloigne de ſon fils, il ſe transforme en chat-huant pour cacher ſa marche: il a déjà deſcendu de la haute Egypte vers l'Arabie; l'étoile qui brille ſur Bagdad dirige ſon chemin; il y arrive.

L'aurore annonçoit le retour du ſoleil ſur cette partie du globe, il s'arrête au milieu des jardins délicieux, fertiliſés ſans-ceſſe par les eaux d'Ilfara & d'Aggiala, qui baignent de différens côtés la ville de Bagdad; & ſe choiſit un aſile parmi les arbres, dont le plus épais feuillage peut mieux cacher la chétive apparence dont il s'eſt revêtu. Il ſait que la maiſon de Simouſtapha, défendue par le génie de la boite, eſt innacceſſible pour lui, ſous quelque forme que ce ſoit; & en attendant que le ſoleil ait dardé ſes rayons, il rêve aux moyens qu'il doit employer pour ſéduire celui qui doit le ſervir; au même inſtant, le haſard lui préſente l'homme qu'il ſe propoſoit de chercher.

Un pauvre jardinier, nommé Abaïre, cultivoit le jardin où le magicien s'étoit arrêté; courbé ſous le poids du travail, la fatigue & la chaleur lui arrachoient quelques ſoupirs. Mamouk penſe qu'un homme malheureux ſe livre aiſément aux offres ſéduiſantes qui peuvent alléger ſes ſouffrances & ſa pauvreté: le jardinier vivoit de quelques morceaux de pain, & du fruit qu'il trouvoit ſous ſa main; il en remplit

un petit panier pour ſa femme & ſes enfans, & le ſoir étant venu, il reprend le chemin de la ville emportant avec lui ſa petite proviſion. « Certes, diſoit Mamouk, ſi cet homme tout pauvre qu'il eſt peut avoir un gîte, je l'engagerai à le partager avec moi, & je ferai bien maladroit ſi je n'en fais pas l'inſtrument de mes projets. « A ces mots, ayant repris ſa forme naturelle, il preſſe ſa marche pour le joindre.

« Bon ſoir Abaïre, lui dit-il en l'abordant, ce n'eſt pas ſans peine que vous avez procuré à votre famille les fruits que vous lui portez. — Eh! qui êtes-vous donc, mon bon ſeigneur, dit le jardinier, ſurpris de s'entendre nommer, pour parler à un pauvre homme comme moi?

« Je ſuis un homme, répond Mamouk, qui vous connoît comme vous-même, je vous nommerois tous les arbres de votre jardin, & ceux dont vous prenez le plus de ſoin : j'aime les pauvres, & quand je voyage je m'arrête toujours chez eux, perſuadé que je n'y manquerai de rien, parce que j'y fais tout apporter, & je ne trouve rien de trop bon pour moi, dès que je peux me promettre de le partager avec eux.

« Hélas, dit Abaïre, que ne ſuis-je aſſez heureux pour me flatter de recevoir un hôte tel que vous ! mais nous n'avons rien pour vous coucher.

« Voilà dix pièces d'or, reprit le magicien, avec leſquelles vous achetterez ce qui ſera néceſſaire : je n'imagine pas de plus douces jouiſſances que celle de procurer aux bonnes gens le bien-être qui leur manque ; c'eſt un ſecret pour être heureux, que je ne crains pas qu'on me dérobe : le luxe & l'opulence endurciſſent le cœur du riche, & tandis que le pauvre mange ſon pain à la ſueur de ſon front, combien de gens dans Bagdad ont beſoin d'aiguiſer leur appétit par les mets recherchés & délicats de Simouſtapha !... Vous connoiſſez Simouſtapha ?

« Si je le connois, Seigneur ! y a-t-il un ſeul pauvre à Bagdad qui ne connoiſſe cet homme généreux & compatiſſant ? Nous ne demeurons pas loin de lui ; je vais ſouvent, par ordre de mon maître, lui vendre les plus beaux fruits de notre jardin, & il me donne toujours quelque choſe pour moi. »

Pendant cette converſation, ils ſont arrivés à la ville ; Abaïre prend avec ſon hôte

le chemin de ſa chétive demeure. « Femme, dit-il en entrant, je t'amène ce bon ſeigneur, ne me demande pas avec quoi nous le recevrons ; vois ma main pleine d'or : je vais acheter un ſopha qui doit nous reſter. »

Mamouk entre dans une chambre, dont deux chaiſes de bois & une table ſont le ſeul ameublement ; la femme, les enfans ſont preſque nuds, la misère eſt l'image de ce ſéjour ; & s'il veut trouver quelques commodités, il doit augmenter ſes largeſſes.

« Abaïre, lui dit-il, j'aime à faire du bien, voici dix autres pièces d'or avec leſquelles vous pourvoirez à tout ce qui manque ici : conſultez vos bienſéances & mon bien-être pour l'avenir. »

Le pauvre jardinier croit rêver en voyant tant de richeſſes ; il rend grâces à la providence, & remercie le grand prophête ; il ſort pour faire des emplettes.

La femme ſe diſpoſoit de ſon côté à donner une apparence de propreté à ſon logement. « Laiſſez-moi faire, lui dit Mamouk, ce ſoin me regarde, & je veux vous aider : pendant ce temps-là, allez acheter des robes pour vous, votre mari & vos enfans, voilà 20 ſequins pour cela ; elles

ne pourront pas bleſſer les yeux par leur éclat, & vous aurez ſoin de ne dire à perſonne que vous les tenez de votre hôte; ſi on le découvroit, je m'éloignerois ſur le champ de chez vous : le bien que je peux faire, perd à mes yeux tout ſon prix, dès que je ſais qu'il eſt connu. Quand votre mari ſera de retour, nous ſongerons aux proviſions. »

La femme d'Abaïre ſort, & ſe promet pour la première fois de garder un ſecret dans lequel ſon amour-propre eſt intéreſſé; elle a trop ſouvent rougi de ſa pauvreté, & n'eſt pas fâchée de diſſimuler ce bienfait.

Ils reviennent bientôt l'un & l'autre, le jardinier n'eſt pas peu ſurpris de trouver ſa maiſon en meilleur état, & ſa famille auſſi bien habillée : l'auteur de ces heureux changemens ſe met à table avec eux, & paroit jouir de toute la ſatisfaction dont ſes bienfaits ſont la ſource : au milieu de ces bonnes gens, il ne jouit encore que du ſuccès du ſtratagême par lequel il aveugle des créatures ſimples & honnêtes, au point de paroître à leurs yeux un être bienfaiſant.

L'heure du repos eſt venue, Abaïre & ſa femme vont en goûter les douceurs, tan

dis que l'Egyptien eſt occupé des moyens de ravir le tréſor dont le prince Indien eſt poſſeſſeur. Il ſait, pour l'avoir vu dans la neuvième chambre tracée ſelon les règles de ſa cabale, que ce prince jouit toutes les nuits des faveurs de l'amour dans les bras de ſon aimable épouſe. Quel temps favorable pour le ſurprendre ! ſi le génie de la boite ne veilloit pas ſur les époux, ſi la vigilance de la reine des génies ne les garantiſſoit pas également des attaques naturelles & miraculeuſes.

Le magicien impatient de commencer ſon ouvrage, ne peut plus reſter dans la maiſon, il ſe transforme en chat-huant, & vole autour de la maiſon de Simouſtapha : les avenues en ſont gardées contre lui, & ſous quelque forme qu'il s'y préſente, une mort inévitable l'attend : la terreur le ſaiſit, & il revient chercher le calme chez Abaïre.

L'unique ſoin de Mamouk eſt de gagner à tel point la confiance du jardinier, qu'il ſe prête ſans réſerve à ſes volontés inſidieuſes : il a repris ſa figure humaine.

Il accompagne le lendemain Abaïre à ſon jardin, il raiſonne avec lui de ſon art,

lui enſeigne des ſecrets, partage ſa frugale nourriture, & ſe déſaltère à la même ſource. « Vous avez de bien beaux fruits, lui dit-il; mais ſi ce jardin étoit à vous, j'en ferois croître de tels, qu'on n'en mangeroit pas d'autres chez le calife.

« Hélas! dit le jardinier, je ne poſsède au monde que deux arbres, un pommier & un poirier venus des Indes. Je les avois plantés ſur un petit terrain attenant à ma maiſon; mais le ſol ne paroit pas leur convenir, ils ne portent que des fruits qui ne viennent jamais à maturité.

« Soyez diſcret & prudent, reprit Mamouk, ne dites mot, & je ferai votre fortune; nous travaillerons enſemble. Pourvu que votre femme & vos enfans n'en ſachent rien, vos deux arbres produiront des fruits plus beaux que ceux qu'on y auroit cueillis s'ils fuſſent toujours reſtés aux Indes, & à la plus belle expoſition: mais la plus légère indiſcrétion pouvant gâter ce que nous aurions fait, nous devons obſerver le plus rigoureux ſilence ſur l'opération que nous allons faire enſemble: dans peu de jours vous cueillirez

ſur votre poirier un fruit dont la beauté vous étonnera. »

Abaïre & Mamouk reviennent à la maiſon; un bon repas les y attendoit, grâces aux généreuſes précautions du magicien, qui y joint d'ailleurs tout ce qui peut lui ſervir à gagner le cœur de ſes hôtes.

Le lendemain, l'Egyptien a prévenu de quelques inſtans le lever de l'aurore, il va chercher les deux arbres dont le jardinier lui a parlé; il ne falloit qu'ouvrir une porte donnant ſur un terrain qui n'avoit pas plus de vingt pieds en quarré : là languiſſoient les deux plantes, privées de la chaleur du ſoleil : cependant le poirier portoit une fleur. Abaïre en ſe levant apperçoit la porte ouverte, voit le magicien, & s'en approche. « Vous voyez mes pauvres arbres, la mouſſe les ronge. — Je me ſuis levé, dit Mamouk, pour venir l'arracher; mais vous voyez comme la ſeconde écorce eſt verte & magnifique : fermez la porte, achevons d'y travailler pendant que tout ſommeille, je vous ferai voir une belle choſe dans peu de temps. Cependant, comme il s'agit ici de votre

fortune, je veux m'aſſurer auparavant de votre diſcrétion; uniſſez-vous à moi par un ſerment ſolemnel : jurez par l'alcoran & ſur mon ſabre, une fidélité à toute épreuve, en répétant les paroles que je vais prononcer : *Tout ce que va faire Mamouk eſt pour le bien d'Abaïre, & Abaïre obéira à tout ce qui lui ſera ordonné par Mamouk.* »

Le bon jardinier n'héſite pas à contracter un engagement dont tous les avantages ſemblent être pour lui : Mamouk ſe fait apporter un piquet, trois bouts de corde, & deux bêches.

Les outils ſont arrivés : « Prenez cette corde, lui dit Mamouk, liez-en l'arbre par un bout, & attachez l'autre au piquet; tracez un rond, à trois pieds de l'arbre, le plus exactement que vous pourrez : enſuite déliez l'arbre, & nous nous mettrons à bêcher dans l'intérieur du cercle, juſqu'à-ce que nous ayons ramené la fraîcheur, & donné la nourriture aux racines. Si l'on veut réuſſir, il faut opérer méthodiquement, & je ne vous cache pas que vous faites une opération de géométrie. »

En un moment, le petit eſpace qui environne l'arbre eſt labouré. « Y auroit-il une fleur ſur votre arbre, demande Mamouk ? — Oui, fort à propos, dit le crédule jardinier. — Rien n'eſt plus heureux pour nous ! répondit le magicien, approchez-vous d'elle, parlez-lui, flattez-la ! tout eſt animé, tout eſt ſenſible dans la nature, quoiqu'il n'y paroiſſe pas ; dites-lui : *Ma bonne petite fleur, tu me produiras une poire plus groſſe qu'aucune de celles qui croiſſent dans les Indes, je voudrois qu'un homme put s'y cacher.* »

Abaïre ſourioit innocemment en prononçant ces paroles : « Pour le coup, dit-il à Mamouk, elle reſſembleroit au dôme d'un minaret. — Il ne faut pas s'embarraſſer de la reſſemblance, dit le magicien ; il nous ſuffit d'avoir une poire qui rempliſſe nos vues. »

L'opération faite, nos ouvriers referment la porte, dont Mamouk garde la clef, & ils prennent tous deux le chemin du jardin où Abaïre doit employer ſa journée ; l'Egyptien partage le travail du jardinier, il ſe rapproche de ſa manière de vivre & de parler ; un tiers qui les en-

tendroit, les prendroit pour des ſimples.

On paroît avoir oublié le travail du poirier, & l'eſpoir de la récolte : le bon Abaïre croit n'avoir fait qu'un jeu d'enfant, & avoir répondu par complaiſance aux rêveries d'une perſonne dont la préſence & les bienfaits répandent l'aiſance chez lui.

Huit jours ſe paſſent, ſans que Mamouk témoigne la moindre curioſité de voir l'effet de ſon opération : enfin le neuvième jour, comme Abaïre alloit ſortir pour ſuivre le cours de ſes occupations ordinaires, l'Egyptien, tout en paroiſſant cheminer avec lui, lui dit : « N'auriez-vous pas envie de voir ce qu'eſt devenu notre fruit ?

« Je le veux bien, ſi cela vous amuſe, dit Abaïre ; mais je crains que nous n'ayons perdu notre temps à labourer aux pieds d'un arbre trois fois maudit ; j'y avois bien autrement travaillé précédemment, il n'en a pas mieux valu ; il eſt vrai que je ne m'étois pas aviſé de lui dire des douceurs, ainſi entrons, & nous verrons. »

On voit que le bon jardinier, habitué à un travail ordinaire, à des produits uniformes, ne comptoit pas de trouver une merveille auſſi extraordinaire à une bran-

che à laquelle il n'avoit laiſſé qu'une fleur sèche & languiſſante. Quel ſut ſon étonnement, lorſqu'il vit pendre à la même place, une poire d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'elle excédoit en volume quatre fois le plus beau fruit qui eût jamais paru dans cette eſpèce. « Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il dans ſa ſurpriſe; à qui vendrai-je cette poire ? Si je la porte au palais, les officiers du calife s'en empareront pour quelques ſequins, & s'en feront honneur : ſi je la montre à Simouſtapha, il eſt homme à qui rien ne coûte.

« Vous avez raiſon, dit Mamouk, il eſt homme à vous mieux payer que perſonne, & vous aurez chez lui un débit aſſuré. Penſez-y bien, mon cher Abaïre, votre arbre fleurira déſormais comme le roſier de Mai, & il n'y a que Simouſtapha qui puiſſe vous payer ces fruits : allons, mettez votre poire ſur un plat, couvrez-la d'un linge; vous épierez le moment où Simouſtapha ſera devant ſa boutique, & vous paſſerez devant lui comme à votre ordinaire; il ſera curieux de voir vos fruits, laiſſez-lui appercevoir celui-là, qu'il le déſire, le convoite, & vous êtes sûr d'en

obtenir un prix exorbitant; mais je vous ai dit que je voulois entrer dans la poire, je le veux encore; ce ſont nos conditions.

« Ah certes ! je ne m'y oppoſe pas, dit Abaïre en riant; faites-vous ſi petit que vous y trouviez place, vous aurez l'air d'un fort joli pepin. — Vous voulez donc que j'y devienne pepin ? — Oui, ſi cela ſe peut. — Ordonnez-le moi. — Hé bien ! je vous l'ordonne. — Arrachez donc la queue pour m'ouvrir la porte. »

Abaïre étant en belle humeur, veut ſuivre à la plaiſanterie, & fait un petit mouvement comme pour arracher la queue du fruit : elle lui reſte à la main, il en eſt très-affligé.

« C'eſt un fort petit mal, dit Mamouk; car ſans cela je demeurois à la porte : remettez la queue, allez chercher votre plat, tâchez de joindre votre homme; le fruit ne lui en paroîtra pas moins curieux, il n'a rien perdu de ſon volume ni de ſon goût; la ſemaine prochaine nous ménagerons mieux les autres. »

Le jardinier eſt allé chercher le plat; il revient & ne trouve plus Mamouk; il penſe qu'il eſt allé voir le poirier, & n'ayant

pas befoin de lui pour aller vendre fon fruit, il prend fans aucune inquiétude le chemin de la maifon de Simouftapha.

Mamouk avoit abufé complétement de la fimplicité d'Abaïre : cet impofteur, dépouillé de la moitié de fon pouvoir, réduit à un état paffif par une puiffance majeure, a été forcé de transformer l'ignorant jardinier en magicien, fans qu'il fe doutât du miftère; il fe l'eft affocié, & s'eft fait artificieufement commander tout ce qu'il étoit de fon propre intérêt d'exécuter. Tels font les dangers de l'ignorance!

A peine Abaïre avoit tourné le dos pour aller chercher le plat, que l'Egyptien fidelle au commandement qu'il s'eft fait donner, refferre, contracte & raccourcit le volume de fon corps, & entre dans la poire pour y prendre la forme d'un pepin. Si l'on vient à couper la poire fans que le couteau entame le pepin, & furtout fi on fe laiffe charmer par le goût délicieux du fruit, le fcélérat Mamouk recouvrera fes pertes & confommera fa vengeance.

Jufqu'ici tout fert à favorifer les complots du cabalifte : Simouftapha s'eft trouvé fur fa porte au paffage d'Abaïre, il s'eft fait

montrer le fruit. Le jardinier dit qu'il veut le préſenter lui-même au calife, qu'il en aura deux cent ſequins. « Donnez-le-moi, dit Simouſtapha, vous n'irez pas plus loin pour chercher votre argent : voilà deux cent ſequins, & cinquante de plus, pour le plaiſir que vous me faites en m'accordant la préférence. »

Abaïre, enivré de ſa bonne fortune, eut volontiers oublié le plat & la ſerviette, pour embraſſer celui auquel il étoit redevable de tant d'argent; il revient avec empreſſement dans ſa maiſon, & n'y trouve point Mamouk ; il le ſuppoſe au jardin hors de la ville, il y court, & ne le trouve pas encore ; il le cherche partout, & le redemande en vain aux fleuves & aux échos d'alentour.

Pendant cette recherche inutile, Simouſtapha attendoit avec impatience l'heure où il pourroit jouir des charmes de la charmante Ilſetilſone, & lui offrir le plus beau des fruits qu'on eût jamais vu ſur la terre.

La nuit eſt venue, le génie a fait ſon devoir; les deux époux ſe ſont parés des bienfaits de leur charmante protectrice; les habits, les bagues, le collier, les

chaînes de diamans treſſées avec les cheveux, rien n'a été oublié.

L'eunuque muet ſert le beau fruit auquel le prince Indien attachoit tant de prix; Ilſetilſone l'admire, & en trouve le parfum exquis : on entend un petit bruit en coupant la poire, un pepin s'en eſt échappé, & a ſauté à terre.

Le fatal morceau touchoit déjà les lèvres des deux amans, Simouſtapha jette un grand cri, ſa bague l'a piqué au point de lui faire ſentir une forte douleur : Ilſetilſone laiſſe tomber le morceau qu'elle tenoit; le prince fait un effort pour arracher de ſon doigt le bijou qui le bleſſe, & ce frottement néceſſite l'apparition du génie eſclave de la bague.

Il étoit effrayant par ſa forme & ſa laideur; la princeſſe s'évanouit en le voyant. Qui es-tu? Que veux-tu de moi, lui demande Simouſtapha? — Je ſuis l'eſclave de la bague que t'a donnée ma ſouveraine, répond le fantôme, je t'avertis que tu cours le plus grand danger, ton ennemi eſt dans ta maiſon, ce fruit eſt empoiſonné, je vole au ſecours de la boite : quand elle ſera en sûreté, je reviendrai. »

Simouſtapha & ſes eſclaves donnoient des ſecours à la princeſſe. Jémal pendant ce temps-là, renfermé dans la boite magique, repouſſoit de ſon mieux les attaques de ſon ancien maître, ſous la puiſſance duquel il redoutoit de tomber. Mamouk appuyoit un anneau enchanté à la ſerrure du bureau dans lequel la boite étoit renfermée, la ſerrure s'ouvroit, & au même inſtant le génie protecteur en ſubſtituoit un autre : ce combat avoit été renouvellé ſix fois ; Jémal alloit enfin ſe rendre quand le génie de la bague arriva.

« Infâme ſcélérat ! dit-il à Mamouk, tu ne mourras que de ma main. En même temps, il aſpire tout l'air qui eſt dans l'appartement, lève le bras pour frapper l'Egyptien, qui tombe à terre comme étouffé ; il eſt bientôt garotté de chaînes de fer ; on lui arrache ſon anneau magique, ſa baguette, ſon livre d'enchantemens, & on l'abandonne ſur le parquet, dépouillé de toute puiſſance & à demi mort.

Après cette victoire, le génie de la bague vient inſtruire Simouſtapha des dangers qu'il a courus par les ruſes de Mamouk. « Venez, dit-il, contempler votre

ennemi, & diſpoſez de ſon ſort, non ſuivant la bonté de votre cœur, mais ſuivant toute la dépravation du ſien. »

Simouſtapha ſuit le génie dans l'appartement, Mamouk n'y eſt plus. « Déteſtable magicien, inépuiſable en reſſources! dit le génie, quelle force a donc pu te tirer d'ici? mais tu es lié, & tu ne pourrois aller loin. » Il conſeille alors à Simouſtapha de prendre la boite, d'appeler Jémal, & de ſe joindre à eux pour la recherche du ſcélérat qui veut s'échapper.

Les deux génies l'ont trouvé dans le jardin, il avoit commencé à ſe débarraſſer de ſes fers: dès qu'il voit venir ſes adverſaires, il ſe précipite dans le canal; auſſitôt deux digues ſe forment & le reſſerrent: il s'élance en l'air comme un jet d'eau; mais il eſt contraint de retomber dans le baſſin qu'on lui a formé: il s'efforce alors de s'évaporer en flamme; mais une vapeur épaiſſe qui s'élève de toutes parts s'oppoſe à ſon projet.

De ces mélanges des élémens, le canal ſemble rempli d'une chaux vive & brûlante dont on redoute la proximité: le génie de la bague y jette les deux morceaux de

poire ; ſur le même inſtant ils ſont en fuſion : alors le génie s'adreſſant à Simouſtapha, lui dit :

« Prince ! prononcez l'arrêt de ce ſcélérat ; nous ſommes ici pour ſon exécution ; dites - lui :

« *Infâme magicien ! je t'enferme dans tes œuvres & avec tes œuvres ; afin que tu ſois puni de tes œuvres.* »

Simouſtapha prononce : le magicien eſt devenu tout-à-coup une maſſe informe de marbre ſous la figure d'un chat-huant, & ſemblable à ces ſtatues horribles qu'on voyoit chez les idolâtres, avant la venue du grand Prophête. Les génies ont emporté du jardin cet affreux ſimulacre.

Simouſtapha eſt de retour auprès de ſon épouſe qui, un peu remiſe de ſa première frayeur, n'étoit pas cependant ſans allarme ſur ſon compte : en le voyant elle eſt raſſurée. Ils paſſent tous deux dans le cabinet où étoit la boite ; Simouſtapha la touche, & Jémal paroît.

« Seigneur ! que voulez-vous de votre eſclave, dit le génie ? — que vous me racontiez tous les détails de l'événement qui vient de ſe paſſer. »

Il se met à califourchon sur la boite, & obéit aux ordres de Simoustapha : il décrit les travaux, le voyage, l'arrivée à Bagdad du magicien Mamouk ; la séduction du jardinier, son séjour chez lui, ses transformations, l'enchantement du poirier ; la manière dont il s'est introduit chez Simoustapha, qui a lui-même porté le fruit où le traître s'étoit caché en pepin ; comment il en est sorti quand la poire fut coupée. Il décrit son propre combat dans la boite, où il opposoit sans cesse une nouvelle serrure à celle que l'anneau magique de l'Egyptien détruisoit.

De cette boite où il étoit retranché pour la défendre, il avoit vu arriver à son secours le génie de la bague : il raconte comment l'enchanteur fut terrassé, lié, dépouillé de sa magie, & qu'au moment où le génie de la bague étoit sorti du cabinet, des esprits envoyés du fond de l'Egypte au secours de Mamouk, par Naraès son fils, étoient venus l'enlever tout-à-coup, & l'avoient mis en état de livrer le dernier combat, dans lequel il a enfin succombé.

Ces éclaircissemens ayant duré une par-

tie de la nuit, à peine les époux eurent-ils le temps de ſe féliciter du bonheur d'être échappés à tant de pièges, à des attaques ſi dangereuſes, & à des projets ſi bien concertés: Ilſetilſone eſt obligée de de ſe confier aux ſoins du fidelle Jémal, & de retourner au palais du calife, dans ſa voiture ordinaire.

Simouſtapha va chercher dans le bain le calme que tant d'agitations lui avoient fait perdre. Il ſe diſpoſe enſuite à partir pour le Ginniſtan. Il a recours à la boite, en invoque le génie; il ſe met en route, & arrive auprès de la reine des génies, à qui ſes dangers l'ont rendu plus cher.

Elle vient au-devant de lui, & lui témoigne par les plus tendres careſſes le vif intérêt qu'elle a pris à ſon malheur. Elle épargne au jeune prince le récit d'une aventure dont elle connoît les plus légers détails; mais elle profite de cette circonſtance pour l'engager à veiller ſoigneuſement ſur la bague & ſur la boite : elle le prévient contre les attaques du fils de Mamouk, auſſi dangereux que ſon père. « J'aurai beau, lui dit-elle, avoir toujours les yeux ouverts ſur vous, vous environner

des puiſſances qui me ſont ſoumiſes; ſi vous ne cherchez pas vous-même à vous garantir des piéges humains, mes ſecours ne s'étendent que ſur les moyens ſurnaturels; veillez ſur vous; mettez-vous en état de compter ſur vos vertus & votre ſageſſe, comme faiſoit votre maître Benalab; mon amour vous répond du reſte.

Bornons ici les ſalutaires conſeils de Setelpedour, & la vive reconnoiſſance de Simouſtapha : il a pris congé de la reine; le génie l'a ramené dans Bagdad, où des mouvemens politiques nous préparent des événemens plus intéreſſans à décrire.

Le Calife ayant appris que la ville de Damas eſt aſſiégée par deux cent mille infidelles, a fait proclamer l'ordre à tous les Muſulmans de prendre les armes, & de marcher à ſa ſuite, au ſecours de cette place importante.

Simouſtapha à cette nouvelle éprouve un ſentiment naturel aux grandes ames : il eſt enflammé de zèle & de courage pour la foi muſulmane; l'amour de la gloire & le déſir de paroître digne de ſon amante, lui font ambitionner les lauriers qu'il va cueil-

lir, en marchant ſur les traces du commandeur des Fidelles : il appelle Jémal.

« Vous venez d'entendre, dit-il au génie, la proclamation du calife. Je veux ſeconder ſes projets ; qu'on m'amène à l'inſtant un cheval, & qu'on m'apporte une armure convenable à mon rang & à ma naiſſance. »

Le génie fend les airs, il inſtruit Setelpedour des intentions du jeune prince ; la reine applaudit, & veut mettre le héros en état de parvenir aux grandeurs auxquelles il eſt deſtiné. Elle ordonne qu'on lui choiſiſſe ſur le champ un des plus beaux courſiers qui ſoient dans les trois Arabies.

Les émiſſaires arrêtent leur choix à Sardie, canton déſert à trois journées de Damas, où ſe trouvent les chevaux de la première eſpèce : on en trouve un auquel aucun autre ne pouvoit être comparé. Il venoit de la race de Gelpha, qui avoit jadis fourni la monture du grand Prophête, quand, après avoir arboré ſon étendart victorieux ſur les tours de Médine, il ſe répandit dans la Paleſtine & les deux Syries, & fit bientôt plier l'Aſie entière

ſous les coups de ſon glorieux cimeterre & la ſageſſe des loix du divin Alcoran.

L'horoſcope du cheval deſtiné pour Simouſtapha, tiré dès le moment même de ſa naiſſance par les plus ſavans aſtrologues, préſageoit qu'il devoit ſervir ſous le plus grand prince de la terre, & aſſurer le bonheur & la durée de deux puiſſans Empires.

Les diſpoſitions de cet animal juſtifièrent de bonne heure les décrets de ſa deſtinée: ſouple, adroit, courageux, infatigable, il n'étoit jamais eſclave de ſes beſoins; il ſupportoit la ſoif & la faim ſans que ſa vigoureuſe conſtitution parût en être altérée; il pouvoit ſe paſſer de ſommeil, & ſe nourriſſoit d'air. Il joignoit encore à ces rares qualités celles de l'obéiſſance la plus prompte, de l'intelligence la plus fine, & d'un attachement à toute épreuve; combien d'hommes lui ſont inférieurs !

Setelpedour voulut voir le cheval deſtiné pour ſon favori; le courſier henniſſoit de joie, il alloit paroître devant la reine des génies, & contribuer à la gloire du héros qu'elle protégeoit: on l'introduit au

Ginniſtan, il fait l'admiration de Setel-pedour : on le couvre bientôt d'un har-nois digne de ſa beauté, mais ſans aucun luxe extraordinaire ; il eſt chargé de l'ar-mure complète du prince : la cuiraſſe & les autres pièces néceſſaires ſont formées de lames d'acier de Damas ; le cimeterre eſt d'une trempe à laquelle rien ne doit réſiſter : toutes ſes armes ſont rembrunies : Simouſtapha attendoit avec impatience ſur la terraſſe de ſa maiſon le retour de Jémal, quand celui-ci fait entrer dans la cour le ſuperbe courſier.

A la vue d'un ſi beau préſent, le jeune prince ſe ſent touché de reconnoiſſance, & rempli d'une nouvelle ardeur, il brûle de ſignaler ſon courage ; mais l'amour y met encore quelques obſtacles.

Quand le génie, favoriſé des ombres de la nuit, eut emporté Ilſetilſone du palais du calife, & réuni les deux époux : quand la belle princeſſe fut informée des projets de ſon amant, elle perdit l'uſage de ſes ſens, elle ne le recouvra que pour ſe livrer au plus cruel déſeſpoir, & cette nuit ſe paſſa dans les pleurs.

Cependant le calife eſt parti ; Simouſ-

tapha

tapha ſacrifiant ſa gloire au tendre intérêt de l'amour, a laiſſé ſon courſier ronger impatiemment ſon frein ; il fait retentir l'air de ſes henniſſemens, Jémal a peine à retenir ſes pas, il veut toujours être ſellé & bridé, & ſon pied ſemble frapper en vain les heures, qui devroient avoir vu partir Simouſtapha.

Plus d'un jour ſe paſſe ſans que le prince s'arrache des bras d'Ilſetilſone dont il craint les allarmes : Setelpedour qui voit ſon trouble, rougit de ſa foibleſſe, &, jalouſe de ſa gloire, elle accourt auprès de lui.

« Vous manquez à votre devoir, lui dit-elle, vous compromettez votre gloire, & la sûreté de l'état dans lequel vous vivez ; vous languiſſez dans une foibleſſe honteuſe, partez à l'inſtant ; ſi vous balancez un moment, je vous abandonne ; mon eſclave va vous conduire ſur le chemin de Damas, je prendrai ſoin de votre épouſe, recevez mes adieux. »

A ce diſcours, Simouſtapha reconnoit ſa foibleſſe, il en rougit ; il tombe aux genoux de la fée, implorant ſa puiſſance & ſon pardon.

Il monte ſon courſier qui le tranſporte comme l'éclair ſur le chemin de Damas, conduit par les génies eſclaves de la fée. Parvenu ſur une hauteur, il découvre Damas. Les infidelles donnoient aſſaut à la ville : l'armée du calife étoit aux priſes avec les ennemis & avoit un déſavantage marqué : les deux aîles s'étoient rompues, & avoient plié devant eux.

L'étendart de Mahomet lui fait découvrir l'endroit où combat Haroun-Alraſchid, il eſt au centre de ſon armée ; les infidelles en preſſent les bataillons, ils parviennent bientôt juſqu'au calife, & cet illuſtre ſouverain étoit prêt à tomber ſous leurs coups.

Plus prompt que l'éclair, Simouſtapha eſt au milieu du choc, chaque coup de ſon cimeterre eſt un coup mortel, chaque pas de ſon cheval foule aux pieds les infidelles : en un moment il a délivré ſon ſouverain des périls dont il étoit menacé, ſa voix tonnante effraie l'ennemi, raſſure les Muſulmans ; tous ſont ralliés ſous l'étendart du ſaint prophête, dont Simouſtapha s'eſt ſaiſi ; il le fait flotter au centre du bataillon qu'il vient de for-

mer. A ce ſignal, la confiance renait dans l'ame des guerriers, le combat recommence avec plus de vigueur, mais la mort a changé de camp; elle va frapper ſur celui des infidelles, & y répand ſes ravages : l'ardeur de ſon courſier lui fait parcourir dans un inſtant tous les rangs, il a pris en main le commandement, chacun obéit : les chefs & les ſoldats le prennent pour un ange du ciel envoyé à leur ſecours; il envoie à la pourſuite des fuyards, tandis qu'avec le reſte de l'armée, il s'avance en bon ordre ſous les murs de Damas.

Les échelles préparées pour l'aſſaut ſont détruites, les aſſaillans ſont précipités des remparts, & les portes de la ville ſont ouvertes à ſon libérateur.

Simouſtapha marche en triomphe à la tête des vainqueurs; la foule ſe précipite ſur ſon paſſage pour embraſſer ſes genoux, & le ſauveur de Damas reçoit les hommages d'un peuple en faveur duquel il a employé tant de valeur. On avance vers la principale moſquée pour y remercier le ciel & Mahomet d'une délivrance auſſi ſignalée. Haroun ne perd pas de vue

l'objet de ſa reconnoiſſance; Simouſtapha ayant baiſſé ſa viſière, ſe tenoit cependant à portée du calife : dès qu'on eſt arrivé à la porte de la moſquée, il deſcend de cheval, & vient un genou en terre rendre hommage au ſouverain en lui aidant à deſcendre.

Haroun accepte avec complaiſance le ſecours du jeune guerrier; mais il eſt troublé à la vue d'une bleſſure qu'il apperçoit à la main qui lui eſt offerte, & qui étoit couverte de ſang.

« Vaillant héros, lui dit-il, vous êtes bleſſé ? — Grand commandeur des fidelles, répond le prince Indien, ſans doute la cicatrice n'eſt pas dangereuſe, puiſque je n'en reſſens aucun incommodité. — Généreux guerrier, reprit Haroun, la chaleur de l'action & votre courage intrépide vous l'ont fait oublier; mais nous n'entrerons pas dans la moſquée ſans avoir mis un appareil ſur votre bleſſure. — Vos bontés me pénètrent, s'écria Simouſtapha, les ſoins dont vous allez vous occuper doivent précéder ceux qui ne regardent que le plus humble, mais le plus dévoué de vos ſujets. »

Le calife fut enchanté de ce trait de ſoumiſſion. « Brave Muſulman, dit-il, en tirant de ſa ceinture un mouchoir ſur lequel ſon nom étoit écrit en lettres d'or, daignez au moins vous préſerver de l'air, en enveloppant votre main dans ce mouchoir, juſqu'à-ce que nous puiſſions vous donner d'autres ſecours.

Simouſtapha obéit : on entre dans la moſquée, qui retentit bientôt des chants & des actions de grâces de tout le peuple.

Le calife ſe rend après cela au palais deſtiné pour lui, pendant ſon ſéjour à Damas; pluſieurs officiers qui n'ont pas craint de s'éloigner de lui pendant le combat, deviennent jaloux maintenant de leurs places pour l'accompagner en triomphe : Simouſtapha peu curieux de ces frivoles avantages s'échappe, monte ſon courſier, & diſparoit tout-à-fait.

Il a donné à la gloire tout ce qu'il devoit lui ſacrifier; il eſt temps que l'amour le raſſure ſur l'affliction de ſon amante : on diroit que ſon intelligent courſier partage ſon impatience, il effleure le chemin qu'il parcourt, & Simouſtapha revoit bientôt les minarets déſirés de la ville de Bagdad.

Pendant ſon abſence, la bienfaiſante reine des génies n'a pas voulu qu'Ilſetilſone fut livrée à trop d'inquiétudes : dès la première nuit du départ du prince, elle ordonna au génie de tranſporter près d'elle la fille du calife. Quel dût être ſon étonnement de ſe trouver à ſon réveil dans les bras de la reine, au lieu d'être dans ceux de Simouſtapha !

« Tranquilliſez-vous, lui dit Setelpedour en l'embraſſant tendrement, votre époux a dû ſe rendre à ſon devoir ſous les drapeaux du calife. Votre bonheur dépend plus que vous ne le croyez des ſervices qu'il eſt en état de lui rendre ; ce n'eſt pas une gloire ſtérile qu'il va chercher : je fais veiller autant que je le puis à ſa conſervation, & je combattrois à ſes côtés ſi cela m'étoit permis ; mais je ſuis ſoumiſe à une autre loi. Elle me devient dure depuis que le mérite de Simouſtapha m'a fait connoître l'amour, & depuis que ma partialité à ſon égard a révolté les eſprits malfaiſans de mon empire. J'en ai déjà fait punir, & je ſuis déterminée à les tous braver, quand même nous aurions plus de dangers à courir.

Raſſurez-vous, aimable princeſſe, aidez-moi à faire le bonheur de celui que nous chériſſons plus que la vie, en ne multipliant pas les ſujets de ſon inquiétude! épargnez-lui des reproches ſur une ſéparation dont ſa gloire & votre intérêt commun lui faiſoient une néceſſité. Vous le reverrez bientôt, confiez-vous à ſa ſageſſe & aux ſoins de la reine des génies. »

Ilſetilſone ſe trouva conſolée, & fut bientôt rapportée dans le palais de ſon père.

Pendant que le commandeur des croyans ſe rendoit en pompe dans le palais qu'on lui avoit deſtiné à Damas, il jette les yeux autour de lui pour y découvrir le héros auquel il doit ſon ſalut, celui de ſon armée, la délivrance de Damas, & une victoire complète: il ne l'apperçoit pas: il ordonne qu'on le faſſe chercher partout; les perquiſitions ſont inutiles. Il le fait proclamer par ſes hérauts d'armes au-dedans & au-dehors de la ville; mais ſans aucun ſuccès. Le guerrier a diſparu avec ſon courſier, il n'a point levé la viſière de ſon caſque, ainſi tout demeure inconnu à ſon égard.

Le peuple perſiſte à croire que le ciel

a envoyé un ange à ſon ſecours; mais le ſang qu'Haroun a vu couler étoit celui d'une créature humaine; le mouchoir qu'il a donné en étoit teint.

Conſterné de ne pouvoir témoigner ſa reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, le commandeur des croyans aſſuré que les infidelles échappés au tranchant du glaive ſe ſont rembarqués, ayant pourvu à la sûreté de Damas pour l'avenir, reprend le chemin de Bagdad à la tête de douze mille cavaliers, après avoir congédié ſon armée.

Simouſtapha avoit déjà joui du plaiſir de revoir ſa tendre épouſe, & de remercier leur aimable protectrice : donnant les nuits à l'une, les jours à l'autre, il étoit auſſi heureux qu'aucun mortel put l'être.

Il n'avoit laiſſé ignorer à ſa chère Ilſetilſone aucune particularité de ſes exploits militaires, ils intéreſſoient d'autant plus cette aimable princeſſe qu'ils contribuoient à la gloire du calife; elle prenoit le mouchoir qui avoit enveloppé la main de ſon amant, & arroſoit tour-à-tour de ſes larmes les caractères qui lui préſentoient le nom de ſon père, & les traces du ſang qui avoit coulé pour ſa défenſe : « Je

veux garder ce mouchoir, disoit-elle, il me rappellera sans cesse le moment où l'objet de ma tendresse fut sauvé par celui de mon amour. »

Cependant le calife arrive au milieu des acclamations du peuple de Bagdad, des arcs de triomphe sont élevés à sa gloire, il trouve le prix de ses travaux dans l'amour de ses sujets & la tendresse de sa famille ; Zobéide & sa fille expriment leurs transports par les plus vives caresses ; mais le calife, fatigué de tant d'honneurs, n'est occupé que du guerrier inconnu qui s'est dérobé à ses bienfaits : « Il n'a reçu de moi qu'un mouchoir pour couvrir sa blessure, disoit le monarque, c'est la seule grâce qu'il ait voulu accepter ; mais j'ai promis dix mille sequins à celui qui pourra m'indiquer son nom, son état, & le lieu qu'il habite ; je récompenserai celui qui sauva l'étendart du saint prophête de la main des infidelles, qui délivra mon peuple, & auquel je dois la vie & la couronne ; c'est en vain qu'il se dérobe aux honneurs qui lui sont dus, je veux instituer une fête en son honneur, il attirera ici tout Damas témoin de ses

prodiges de valeur; je ne peux pas faire imiter les traits de ſon viſage, puiſqu'il n'a pas même levé la viſière de ſon caſque; mais je ferai dépeindre ſon armure dont j'ai conſervé l'idée, ſon courſier plein de feu; il n'y aura pas un bon Muſulman dans mon empire qui ne ſoit empreſſé de voir la fête du héros aux armes brunes, & il ne ſera pas long-temps inconnu à ceux qui ſeront témoins de cette ſolemnité guerrière. »

Ilſetilſone jouiſſoit des éloges donnés à ſon amant, & de l'enthouſiaſme du calife. Combien de fois ne fut-elle pas tentée de lui dire! « Je le connois, le héros aux armes brunes; le vainqueur des infidelles eſt auſſi mon vainqueur. »

Les ordres d'Haroun s'exécutent : les fêtes qui doivent célébrer la délivrance de Damas dureront trente jours, dont les deux derniers ſont employés à donner une repréſentation militaire des exploits du chevalier aux armes brunes. Ces fêtes remplirent le but du calife par des moyens qui n'avoient aucune liaiſon avec ceux que ce monarque avoient imaginés.

Le dernier jour de la fête, Zobéide

étoit avec sa fille sur le balcon, un coup de soleil frappa la jeune princesse, qui poussant un grand cri se pencha sur le sein de sa mère; celle-ci en donnant des secours à sa fille s'apperçut à des symptômes auxquels elle ne pouvoit se méprendre, qu'elle portoit dans son sein les fruits de l'union conjugale. Allarmée d'une découverte si surprenante, elle court incontinent au calife pour lui faire part d'un secret si important; ce n'est point par des conjectures qu'elle en fournit la preuve, une certitude complète l'en a convaincue: ils passent tous deux dans l'appartement d'Ilsetilsone pour arracher un aveu qui intéresse leur gloire & leur repos.

« Depuis bien des mois, dit la princesse, on m'enlève toutes les nuits, & sans que je m'en apperçoive; je suis transportée dans les airs, & je me trouve dans une chambre magnifiquement meublée, entre les bras d'un homme inconnu, qui, je l'avoue, a su m'inspirer la passion la plus vive. »

Au récit de sa fille, le calife juge aisément que quelqu'enchantement miraculeux l'a séduite, & ne trouve pas à propos de

s'étendre en reproches ſur une faute qui paroit excuſable par ſa nature.

« Madame, dit-il à Zobéide, il y a apparence qu'un génie eſt amoureux de notre fille : quand nous nous y oppoſerions, nous ne ferions que l'irriter ; il faut la recommander, ainſi que nous, à la protection du ſaint prophète : » en diſant cela, il embraſſe ſa fille comme à l'ordinaire, & la quitte pour lui laiſſer prendre un repos dont elle a beſoin : Zobéide ſe règle auſſi ſur la ſage conduite de ſon époux. Ilſetilſone ſe promet d'inſtruire le ſien dès la nuit ſuivante, pour qu'il s'empreſſe d'apporter le mouchoir, & de faire connoître au palais le chevalier aux armes brunes : il y doit arriver monté ſur ſon brillant courſier, & avec tout ſon équipage de guerre.

Le calife aſſemble ſon conſeil privé, compoſé de Giafar & de Meſrour : Giafar apprend le fait avec étonnement, celui de Meſrour eſt moins fort, il s'eſt apperçu depuis long-temps qu'on ne peut réveiller la garde qui doit veiller auprès des appartemens de la princeſſe.

« Comment ferons-nous, dit le calife,

pour connoître & surprendre l'enchanteur de ma fille? toutes les nuits elle est enlevée dans les airs. — J'imagine un petit moyen, dit Mesrour, que nous pourrons employer sur le champ. J'ai un phosphore que m'a donné un astrologue, il est composé d'une huile extraite de l'animal qu'on nomme *Basilic* : dès qu'il est au grand air, & qu'il éprouve du mouvement, il s'enflamme, mais sans brûler; je vais en répandre quelques gouttes sur les tapis de la princesse, il séchera sur le champ, & ne conservera point d'odeur. Aussitôt qu'ils seront exposés au grand air, ils se parsèmeront d'étoiles brillantes, qui serviront de guide aux personnes proposées pour la suivre dans la maison du ravisseur.

Le calife approuve le projet : Mesrour va le mettre en exécution, & Giafar prévient de son côté le lieutenant de police, qu'il ait à suivre le météore quelque part qu'il aille, & faire investir sur le champ la maison. Aussitôt voilà cinq cent hommes apostés pour courir après la nouvelle constellation qui doit paroître dans la nuit; mais le secret en est concentré entre le calife & ses deux conseillers.

La nuit vient, le génie n'ayant point abaissé ses regards sur la terre ignoroit ce qui s'y passoit : il obéit comme à l'ordinaire aux ordres de Simoustapha, & va enlever la princesse.

A peine s'est-il élevé au-dessus du palais, que le phosphore brille de tout son éclat, les gardes le suivent de tous côtés ; le génie a de bons yeux, mais il n'en a pas partout : il va porter son charmant fardeau dans l'appartement du prince Indien, éclairé de cent bougies : on n'y apperçoit plus la moindre trace de la lumière du phosphore ; un instant après, les gardes débouchant de toutes les rues, viennent environner la maison de Simoustapha.

Le jeune prince entend le bruit, il frotte sa bague, interroge la boite, les deux génies paroissent : ils reçoivent l'ordre d'observer ce qui se passe, & garantissent avant tout, la maison du trouble dont elle est menacée ; ils ont muré en un moment portes & fenêtres.

Le juge de police a fait réveiller les voisins pour leur demander où étoit la porte de Simoustapha ; ces bonnes gens se frottent les yeux, & ne la trouvent

pas; il y a plusieurs flambeaux allumés, & pas un ne peut servir à la découvrir. Le juge va, revient, s'impatiente; Giafar & Mesrour arrivent : depuis que celui-ci a trouvé le secret de l'huile de basilic, il se persuade la capacité de son imagination; puisqu'on ne trouve point de porte, il fait monter sur la terrasse avec des échelles; la maison en est bientôt environnée, il n'y manque plus que des béliers, des crampons & des tortues pour en former le siége parfait. Quarante échelles sont dressées, le sommet de chacune dépasse de plusieurs pieds l'objet auquel il faut atteindre : on aspire à s'y dévancer, comme attirés par l'appas du pillage; mais plus les assiégeans se pressent, moins ils avancent : l'échelle rentre en terre à mesure qu'ils montent les échellons, & s'allonge de même à l'extrémité supérieure.

« Cessez donc de piétiner, s'écrioit le juge de police, avez-vous peur? montez donc — Nous y allons de toutes nos forces, » disoient quelques-uns d'entr'eux : & en effet, ils étoient suans de peine & de fatigue, sans s'élever jamais à un pouce de terre. Le juge impatienté descend de

cheval, & pouſſant vigoureuſement les aſſaillans : « montez donc plus vite. — Par Mahomet ! montez y vous-même, dirent-ils au juge, car ces échelles ſont enſorcelées. »

Le juge perdant patience monte en robe ſur l'échelle, il veut enjamber deux échelons à la fois pour aller plus vite; mais comme l'échelle s'enfonce d'autant, il perd l'équilibre, tombe, & l'entraîne avec ſa robe.

Une riſée générale ſuivit cette chute inattendue; cependant la nuit ſe paſſoit à redoubler les efforts inutiles de cet aſſaut ridicule, dans lequel en n'avançant rien, on ſe flattoit à chaque inſtant d'arriver au but : tout étoit en rumeur dans les rues de Bagdad, & comme on n'y étoit pas inſtruit du fond de l'affaire, le peuple ſe figuroit qu'on avoit continué la fête du chevalier aux armes brunes, & que le ſiége de Damas étoit repréſenté dans la burleſque eſcalade qui ſe faiſoit ſur la maiſon de Simouſtapha.

Haroun attendoit à chaque inſtant la victime, & s'étoit promis de la faire immoler ſans lui donner le temps de par-

ler : on peut imaginer quelle étoit ſon impatience ; la rumeur & le bruit que cet événement occaſionnoit, faiſoit parvenir juſqu'à lui des rapports toujours plus ridicules & exagérés ; ſon inquiétude étoit égale aux déſirs de vengeance qu'il avoit formés.

Par contre l'intérieur de la maiſon de Simouſtapha étoit ſi tranquille, qu'on y auroit entendu le vol d'une mouche. A peine les génies s'étoient-ils apperçus du ſtratagême de Meſrour, pour découvrir la route qu'on faiſoit tenir à la princeſſe, qu'après avoir pris leurs précautions pour mettre la maiſon à l'abri d'une première ſurpriſe, ils avoient remporté Ilſétilſône dans le palais du calife, au milieu d'un brouillard qui interceptoit l'effet du phoſphore. Ils laiſſent le nuage vaporeux ſur le palais, les eſprits en ſont engourdis, & le calife lui-même eſt privé de ſon activité ordinaire.

Le prince Indien conſulte les génies de la boite & de la bague ſur les préſervatifs du lendemain ; & ſe livre enſuite paiſiblement aux douceurs du ſommeil,

ſous la protection immédiate de l'étoile des ſept mers.

Le jour paroît enfin; Simouſtapha vient jouir de ſes premiers rayons ſur la terraſſe de ſa maiſon; il diſtingue Giafar & Meſrour dans la foule; il les appelle, & s'adreſſe au dernier.

« Sublime miniſtre, lui dit-il, pourquoi faites-vous environner la maiſon d'un fidelle Muſulman, ſoumis aux volontés du commandeur des fidelles ? Je vous ſomme de lui dire que puiſqu'il veut être maître de ma perſonne, qu'il faſſe écarter cette troupe aſſiégeante; j'irai me livrer enſuite entre ſes mains. »

Meſrour ſe rend au palais, & conſeille au calife d'accepter une propoſition qui va lui livrer l'enchanteur: l'ordre eſt donné au juge de police, qui ſe retire incontinent avec tout ſon monde, & les échelles renverſées reſtent au pied des murs.

Quand tous les paſſages de ſa maiſon ſont libres, Simouſtapha en ſort par une des portes, qui ſe démolit auſſitôt, & s'achemine ſans inquiétude vers le palais du calife.

Haroun eſt ſurpris de l'audace du ma-

gicien ; il ne veut pas le voir, & ordonne qu'on le faſſe décoller au milieu de la première cour du palais, à la vue de tout le peuple qui y ſera raſſemblé. La garde intérieure s'eſt ſaiſie du prince Indien ; il préſente les mains aux fers dont on veut le charger ; le bourreau s'eſt emparé de lui, & lui ôte ſon turban pour lui attacher le bandeau fatal ſur les yeux ; le mouchoir du calife étoit ſous ſa coiffure.

Giafar & Meſrour le reconnoiſſent auſſitôt, le peuple qui en avoit vu le modèle dans la fête ſimulée, s'écrie : « Voilà le mouchoir du chevalier aux armes brunes ! » Un objet plus remarquable encore fixe l'attention du grand viſir ; Simouſtapha avoit ſur ſa tête le bandeau de pierreries & le diamant magnifique qu'il tenoit du calife ; Giafar dit à haute voix les paroles qui étoient tracées ſur le bandeau. *Donné par le calife Haroun-Alraſchid à ſon neveu Simouſtapha fils du grand roi des Indes.*

Un bruit confus s'élève de toutes parts : « c'eſt un fils du roi des Indes, s'écrioit-on ; c'eſt le prince Simouſtapha !

Pendant ce temps Meſrour a porté le mouchoir au calife. « Qui vous a remis ce

mouchoir ? demande le ſouverain. — « Il étoit ſur la tête de l'homme que vous avez condamné. — « Mes ordres ſont-ils déjà exécutés ? — Non, ſire ; je viens les recevoir. — « Volez, courez, Meſrour ; conſervez la vie du généreux guerrier qui ſauva la mienne. Qu'on me l'amène ſur le champ.

Giafar avoit prévenu ſes ordres ; la ſurpriſe & les cris du peuple l'avoient engagé à conduire Simouſtapha auprès du calife : le prince arrive aux pieds du trône, & le premier objet qui a frappé les regards du commandeur des fidelles, eſt le diamant qu'il avoit jadis envoyé au grand roi des Indes.

« Quoi ! dit-il à Simouſtapha, vous êtes le fils de mon frère le roi des Indes ? — Vous en voyez la preuve, très-glorieux calife. — Et vous êtes le guerrier à qui je dois l'honneur & la vie ? — Voilà la bleſſure que je reçus devant Damas, & qui m'attira de votre part des témoignages de bonté. — Et vous feriez auſſi l'amant de ma fille Ilſetilſone ? — Vous voyez ſon eſclave & le vôtre. »

« Mille grâces ſoient rendues au grand

prophête ! s'écria le calife ; c'eſt donc vous, Simouſtapha, que je chériſſois dès l'enfance ? à qui je deſtinai la main de ma fille ? Vous ne pouviez avoir d'autre rival que le chevalier aux armes brunes, & vous êtes ce même chevalier ! dont je n'aurois pas cru payer aſſez les ſervices, en lui offrant la main d'Ilſetilſone, & la plus riche des couronnes de l'Orient. Je tiens dans mes bras l'objet de ma reconnoiſſance & celui de mon amour : ah ! pourquoi vous dérober à mes regards ſous l'apparence d'un traiteur ?

« Très-illuſtre commandeur des fidelles, reprit Simouſtapha, les charmes divins d'Ilſetilſone firent de bonne heure une vive impreſſion ſur mon ame ; à peine fut-elle animée du premier ſouffle de la vie, que je me ſentis embraſé d'amour ; le déſir de la poſſéder fut le ſeul qui dominât mon cœur. Un ſage Perſan, dont j'étois l'élève, me fraya la route du bonheur, & me propoſa de venir reſpirer à Bagdad le ſeul air qui convînt à ma ſanté, qui dépériſſoit chaque jour ; il avoit la confiance de mon frère, & il ne lui fut pas difficile d'obtenir ſon conſentement, en lui cachant

le vrai motif d'une abſence d'où dépendoit mon repos & ma félicité. Grâces aux reſſources de ſon art, le fils d'un grand roi des Indes s'établit dans une condition à laquelle il fut redevable du plaiſir de voir & d'être apperçu de la beauté qu'il adoroit.

« La mort me ravit bientôt ce ſage gouverneur, mais ne put emporter avec elle les ſecrets qu'il m'avoit confiés : jeune, paſſionné, ſans expérience, je me livrai ſans réſerve à mon amour. S'il vous offenſe, & s'il a pu bleſſer le cœur trop ſenſible d'un père, ma tête eſt à vos pieds ; j'en demande le châtiment ſur elle ſeule, & je réclame vos bontés paternelles pour l'innocente princeſſe, dont tout le crime eſt dans ſon amour pour Simouſtapha. »

Le Calife ému d'un aveu ſi touchant, relève avec tendreſſe le jeune prince, & l'ayant embraſſé de nouveau : « Venez, mon cher fils, lui dit-il, diſſipons les chagrins que vous avez cauſés ; puiſſe votre préſence écarter les nuages que des ſoupçons déſavantageux ont élevés dans le cœur de la plus tendre des mères !

Zobéide étoit ſeule avec ſa fille, &

lui demandoit des éclairciſſemens ſur l'aveu de la veille, au moment où le calife conduiſant le prince Indien, vient répandre la joie & le raviſſement; Simouſtapha ceint du bandeau royal, étalant la treſſe brillante dont il eſt paré, eſt auſſi préſenté à l'épouſe du calife & à ſa fille : « Recevez des mains du grand prophète & des miennes, leur dit le ſouverain, vous un gendre, & vous un époux : c'eſt là Simouſtapha, le fils du grand roi des Indes, le plus ancien, le plus puiſſant & le plus fidelle de mes alliés. Puis s'adreſſant à ſa ſuite : Qu'on cherche à l'inſtant le cadi & le muphti ? Qu'on ouvre les moſquées ? Que tout mon peuple célèbre des fêtes de réjouiſſance ? Que les pauvres reçoivent mes aumônes ? Que tout Bagdad partage la joie du ſouverain, & qu'elle ſe communique dans les lieux les plus reculés de mon empire ? Voici mon libérateur, mon gendre, & le ſauveur de l'étendart de la religion. Le devoir de la reconnoiſſance eſt au-deſſus de toutes les lois. »

Ilſetilſone & ſon époux ſont logés dans le plus bel appartement du palais ; Simouſ-

tapha partage les travaux & les amusemens du calife ; il eſt aſſis à ſa droite au divan, & aucune affaire n'eſt décidée ſans ſon avis ; une confiance ſans bornes établit entr'eux une intimité parfaite.

Le calife n'a pas manqué de ſe faire inſtruire de tous les moyens extraordinaires, employés par ſon gendre pour le ſuccès de ſes vœux ; Simouſtapha avoue ſes protections ſurnaturelles ; il lui parle de la reine des génies, des puiſſances renfermées dans la boite & dans la bague, mais il diſſimule les complaiſances de Namouna, & le rôle qu'elle avoit joué dans cette intrigue : il eſt aiſé de ſentir les raiſons de ces ménagemens.

Haroun déjà familiariſé avec les aventures merveilleuſes en crut facilement Simouſtapha. Il ne le déſapprouva point ſur l'uſage qu'il avoit fait de la magie cabaliſtique, dont lui-même avoit favoriſé l'étude dans ſa cour. Mais il lui fit un reproche d'avoir négligé d'inſtruire le roi des Indes du ſort de ſon fils unique. « Son inquiétude, répondit le prince, doit être très-modérée par l'inſpection du roſier que mon gouverneur Benalab a laiſſé dans le

jardin

jardin du palais ; il rend un compte journalier de mes aventures heureuſes ou malheureuſes ; & puiſque j'ai le bonheur d'être comblé des grâces du plus grand ſouverain de la terre, l'arbriſſeau doit ſe montrer aujourd'hui au plus haut point de proſpérité ».

Simouſtapha penſoit très-juſte à cet égard. Le roi & la reine des Indes étoient chaque jour en contemplation de leur roſier ; il ne ſe dépouilloit des fleurs dont il étoit chargé, que pour en produire de plus belles, & ils ſe conſoloient ainſi de l'abſence de leur fils, perſuadés qu'il ne lui arrivoit rien de fâcheux. Ils eurent même un jour une très-agréable ſurpriſe ; ils virent ſortir d'une roſe déjà épanouïe un efleur plus fraîche & plus brillante encore ; ce prodige leur parut bien extraordinaire, mais il falloit être à Bagdad pour en avoir l'explication.

Ilſetilſone venoit d'y donner le jour à un prince ; Simouſtapha, Haroun & Zobéïde étoient au comble de la joie ; tous les fidelles Muſulmans célébrèrent par des fêtes cet heureux événement. Le calife avoit nommé ce rejeton Haroun-Ben-Alraſchid.

La reine des génies avoit préſidé à ſa naiſſance, verſé ſur le fils de Simouaſtpha les dons de ſon art; tandis que le commandeur des fidelles & ſon gendre en imploroient de plus eſſentiels dans la grande moſquée de Bagdad.

Tout préſageoit à la famille du calife une ſuite non interrompue de proſpérités, mais un orage ſe formoit contr'elle en Egypte. Naraës, fils du magicien Mamouk, attentif à la fontaine dont l'état devoit ſervir de guide à ſa conduite, en a vu l'eau ſe troubler; il a envoyé deux eſprits au ſecours de ſon père; mais l'eau s'eſt bientôt trouvée teinte de ſang; il a vu ſon pouvoir inutile, la mort de Mamouk, & il s'eſt livré dès-lors à des projets de vengeance. La dernière chambre de ſon cercle magique lui a retracé toutes les aventures de Mamouk chez Simouſtapha; il ſe munit de tout ce qu'il croit utile à ſes ſuccès, & prend la route de Bagdad. Ce n'eſt plus dans la maiſon d'un particulier qu'il s'agit de s'introduire, c'eſt dans le palais du calife; il eſt vrai que Naraës a un grand avantage ſur ſon père: ſa puiſſance eſt dans toute ſon activité, il n'a pas beſoin d'avoir recours

à autant de rufes pour s'affocier un fecond, & le premier venu peut lui aider dans fes travaux.

Naraës après bien des fatigues & des chemins détournés arrive comme fon père près des fleuves d'Ilfara & d'Aggiala. Un pêcheur avoit jeté fon filet, & fe défoloit de n'avoir rien pris dans la journée ; comment pourra-t-il nourrir fa famille ?

Le magicien, qui a déjà pénétré la caufe de fon chagrin, l'aborde, en lui mettant une pièce d'or dans la main : « Confolez-vous bon homme, lui dit-il ; j'ai partagé votre peine en vous voyant travailler fans fuccès ; mais vous ne connoiffez pas affez les amorces avec lefquelles on attire le poiffon : quittez votre filet ; prenez une ligne, & à quelques pas d'ici vous trouverez, fous un rocher, un poiffon d'une efpèce unique : je vais ramaffer un peu de terre, j'en formerai une petite boule que j'arroferai d'une eau merveilleufe : avec cet appas vous laifferez tomber votre ligne du haut du rocher, & avec un peu de patience vous attraperez un beau poiffon : cette efpèce rare fe montre de temps en temps dans ces fleuves, en voici la faifon : on

l'appelle *Sultan-Hébraïm*, du nom du patriarche qui en conſerva l'eſpèce. Quand vous l'aurez pris, il ne faudra pas le porter au calife ; ce ſouverain magnifique en tout ſe contente pour lui d'une nourriture trop frugale ; mais vendez-le au prince Simouſtapha, de qui vous en aurez tout ce que vous demanderez : ſuivez mes conſeils. Je n'ai pas le temps de m'arrêter aujourd'hui avec vous pour être témoin de votre ſuccès, il faut que je retourne à mon magaſin. Je ſuis le premier marchand de porcelaine, en entrant à droite par la grande porte du Kane ; venez me voir demain matin, je vous donnerai une ou deux fioles de mon eau, & nous paſſerons peut-être la journée à la pêche : » à ces mots il lui donne encore une pièce d'or : « Voilà qui vous dédommagera, dit le magicien, ſi je vous fais perdre votre temps, ou qui vous ſervira d'arrhes ſur celui que je vous ferai employer demain : » là-deſſus il quitte le pêcheur, qui a déjà atteint le rocher, & qui attend patiemment l'effet des promeſſes de Naraës.

Simouſtapha & ſon épouſe ne ſe doutoient guères qu'il ſe formât contr'eux une

intrigue dangereuſe au bord de l'eau : ils avoient été avec le conſentement du calife rendre une viſite à l'aimable ſouveraine des génies, qui les avoit comblés d'amitiés. Ilſetilſone avoit remarqué dans le palais de la fée un oiſeau charmant par la brillante variété de ſon plumage : il avoit été créé pour habiter le paradis terreſtre ; mais ayant refuſé l'hommage de Salomon pour le rendre à Kokopileſobe, il étoit relégué au Ginniſtan : familier, confiant, plein de grâces, ce bel oiſeau avoit des ſouvenirs du paſſé, ſe doutoit du préſent, & preſſentoit l'avenir : il parloit peu, mais fort intelligiblement pour ceux qui avoient l'habitude de l'entendre.

La belle princeſſe des Indes careſſoit beaucoup cet oiſeau ; Setelpedour ſaiſit avec empreſſement l'occaſion d'obliger de nouveau ſa protégée, en la priant de l'accepter de ſa part. « Je vous donne, lui dit la reine, un petit animal fort intéreſſant, il me paroît bien diſpoſé à s'attacher à vous, & pourra vous donner d'excellens avis ; n'en négligez pas un, & appliquez-vous à les entendre : d'ailleurs, étant chez vous entre vos aimables mains, il ne ſe croira pas en

exil, car il a, je ne ſais pourquoi, mis dans ſa petite tête, qu'il ne peut regagner ſon pays natal qu'en voyageant ſur la terre. Voilà ſa cage, elle ne ferme pas : on ne peut captiver ſa liberté, il reſte où il ſe plaît : mais avant de m'en ſéparer, il faut qu'il me laiſſe ici quelque choſe de lui. *Allons, petit oiſeau, donne-moi deux de tes jolies plumes.* » L'animal obéiſſant étale ſa queue, & deux plumes ſans ſe faire tirer reſtent dans les mains de la reine.

Les deux époux ayant remercié la fée, reprennent avec l'oiſeau & ſa cage le chemin du palais du calife : ils rentrent dans le leur, où l'eunuque Hachim, chef de la cuiſine, avoit fait l'emplette d'un poiſſon magnifique tout vivant; il s'appeloit, diſoit-il, *Sultan-Hébraïm*, parce que le patriarche en avoit régalé Mahomet à Médine. L'excellent cuiſinier rapportoit fort mal la généalogie, que le pêcheur pouvoit lui avoir embrouillée ; mais il avoit donné ſoixante ſequins du poiſſon.

On fut curieux de voir cet animal; il baignoit dans l'eau du fleuve où on l'avoit pris, & dans un grand baſſin d'argent. L'eau dans laquelle il étoit ſembloit rem-

plie de topazes, de rubis & d'émeraudes : ſa tête paroiſſoit ſurmontée d'un casque d'or dont le cimier étoit garni de perles ; l'écaille de la moitié de ſon corps, beaucoup plus large que celle qui deſcendoit vers la queue, teinte de pourpre & bordée d'or, figuroit un ſuperbe manteau : ſes nageoires de la couleur du corail étoient parſemées d'étoiles d'azur.

« O que ce poiſſon eſt beau ! qu'il eſt magnifique ! s'écrioient tour à tour Simouſtapha & Ilſetilſone.

Fi, fi, fi, fi ! crioit l'oiſeau dans ſon langage, & d'un ton aigre à percer les oreilles.

« Ce bel oiſeau a un abominable cri, diſoit la princeſſe ; il me fait mal à la tête..... Mais que voilà un beau poiſſon ! regardez ſon œil, il a quelque choſe de tendre.

« *Faux, faux, faux, faux !* crioit l'oiſeau d'un ton plus déchirant.

« Mon cher Simouſtapha, dit la princeſſe, ſi cet oiſeau a le ramage ſi perçant, je ne pourrai pas le garder : j'aime bien mieux ce beau poiſſon.

« *Pis, pis, pis, pis !* crioit l'oiſeau, en-

chériſſant chaque fois ſur l'aigreur des ſons qu'il faiſoit ſortir de ſon petit goſier.

« Oh ! le ſot oiſeau avec ſon beau plumage ! dit Ilſetilſone. — Nous avons un réſervoir pour nos bains, j'y veux loger mon charmant poiſſon : je le nourrirai de ma main. On t'appelle ſultan ? tu ſeras mon ſultan.

« *Non*, *non*, *non*, *non !* s'écrie encore l'oiſeau outré de rage ; & s'élançant en même temps hors de ſa cage, il ſaute dans le baſſin au haſard de s'y noyer, & crêve les deux yeux du poiſſon ; il lui attaque la tête, & fait voler les perles du cimier figuré ſur le caſque : le poiſſon ſe débat, Ilſetilſone veut le défendre ; mais l'oiſeau lui échappe, & va piquer le poiſſon par toutes les parties délicates de ſon corps : la princeſſe l'attrape enfin, & dans la crainte de le laiſſer courir encore, elle le preſſe trop dans ſes mains, & l'étouffe.

Simouſtapha, témoin de cette ſcène, ne fait que penſer & de l'oiſeau & du poiſſon ; celui-ci quoique mourant ſe débattoit encore, mais le baſſin ſe rempliſſoit de ſang ; on n'appercevoit plus le poiſſon : le prince

effrayé de ce prodige, évoque le génie de la bague; il paroît auſſitôt.

« Apprends-moi, lui dit Simouſtapha, d'où vient la quantité de ſang que ce poiſſon a perdu & qu'il perd encore ?

« Cet oiſeau, répond le génie, vous a délivré d'un homme qui venoit ici pour vous aſſaſſiner : c'eſt l'Egyptien Naraës, fils de Mamouk, le dernier de vos ennemis, qui s'étoit métamorphoſé en poiſſon, & s'étoit laiſſé prendre par le pauvre pêcheur qui vous l'a apporté.

« Portez-le dans ce même baſſin, dit le prince, à la reine des génies, afin qu'elle en diſpoſe à ſon gré. L'eſclave diſparoît ſur le champ pour remplir les ordres de ſon maître.

Simouſtapha n'avoit pas eu le temps de jeter les yeux ſur ſon épouſe; il la voit triſtement occupée à rappeler à la vie l'oiſeau qu'elle en avoit privé; elle eſſayoit de le réchauffer dans ſon ſein, & ſes yeux étoient baignés de larmes: « Qu'avez-vous donc ? lui demanda le prince.

« Je ſuis bien malheureuſe ! lui dit-elle; j'ai tué ce charmant, cet excellent oiſeau, qui ſacrifioit ſa vie pour conſerver la mienne,

dont la reine s'eſt privée pour le livrer à un être déraiſonnable, fantaſque, à une main meurtrière ! Je n'oſerai reparoître devant notre bienfaitrice : que je vous plains, mon cher Simouſtapha ! la reine, votre boite, votre bague, & votre ſageſſe pouvoient vous défendre de vos ennemis ; qui pourra vous mettre à l'abri de mes caprices ?

« Vos ſages réflexions, » répondit le prince, plus touché des regrets de ſon épouſe que du péril qu'il avoit couru : « pourquoi vous imputer d'ailleurs toute la faute ? n'ai-je pas à me reprocher de vous avoir laiſſé manquer de conſeils ? Dans la poſition où nous ſommes, expoſés à des ſurpriſes dangereuſes, devois-je prêter l'oreille à l'hiſtoire ridicule que l'eunuque nous faiſoit de ce poiſſon ? Moi qui, inſtruit par ma propre expérience, ai été ſéduit par la beauté d'un fruit que j'avois apporté dans ma maiſon ; pourquoi négliger de recourir à ma boite, au lieu d'admirer comme vous la belle écaille du monſtre déguiſé ? Modérez vos regrets, ma chère Ilſetilſone, afin que je paroiſſe excuſable à mes yeux ; c'eſt à moi de m'aller jeter aux pieds de la reine

des génies, pour obtenir le pardon de ma coupable négligence.

« Vous n'irez pas loin, » leur dit Setelpedour en se montrant tout-à-coup aux deux époux, « vous vous reprochez si bien vos fautes, qu'il y auroit de la cruauté à vous les faire sentir davantage; embrassez-moi tous deux, & tâchons d'être plus sages à l'avenir.

« Mais ce bel oiseau! disoit tristement la princesse. — J'avois pris mes précautions, disoit la reine, voici deux plumes que j'avois réservées, dans le cas où son courage l'auroit trop exposé; il y a de la ressource avec des oiseaux fées. » Setelpedour prend en même temps l'animal, lui remet les deux plumes: l'oiseau est sur ses pattes; il étend ses ailes, les secoue, jette un cri de joie, voltige dans l'appartement, & va se poser tour-à-tour sur l'épaule de la fée, sur le doigt de Simoustapha, sur le sein de la princesse, en gazouillant dans son langage les plaisirs de sa résurrection: il revient dans sa cage, où il se met à manger, & fait entendre ensuite le plus mélodieux des concerts.

La joie revenoit par degrés dans le cœur

d'Ilſetilſone : « Mes bons amis, dit la reine, nous ſouperons & paſſerons une partie de la nuit enſemble : je ne puis m'écarter long-temps du Ginniſtan, & je veux employer au mieux tout le temps que je dérobe ; Simouſtapha nous fera ſervir par Jémal & ſon petit muet ; laiſſons la pompe à ceux qui ne connoiſſent pas le prix de la liberté. D'ailleurs je ne dois pas me faire voir à tout le monde, mes ſujets ſe plaignent déjà que je me rends trop mondaine ; & nous avons à nous entretenir ſur des objets qui n'exigent que le ſecret & le ſilence. »

Setelpedour s'aſſied entre les époux, qu'elle comble d'amitiés & de careſſes : elle leur raconte ſa vengeance contre le magicien Naraës ; elle l'a fait lier avec Danſouk, déteſtable génie aſſocié & complice de tous les crimes de l'Egyptien : ils ont été précipités dans le lac de bitume où le père de Naraës avoit fini ſes jours. « Voilà des périls de moins, ajouta la reine, mais vous n'êtes pas encore à l'abri de tous ; à meſure que je vous délivre de vos ennemis, ma partialité pour vous en ſuſcite ſans ceſſe de nouveaux.

« Je n'avois à redouter jufqu'à préfent que la malice naturelle, innée dans le cœur de mes fujets : aujourd'hui il faut prévenir leurs rufes ; ils affectent de négliger mes ordres, ils cachent des complots deftructeurs ; je les examine, & il ne fera pas impoffible qu'une vive lumière ne jailliffe bientôt de ces ténébreux deffeins. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui ; je dois pourvoir à ma sûreté avant tout, éclairer les dangers qui me menacent : le plus effentiel pour moi, mon cher Simouftapha, eft de m'affurer de votre cœur.

« Il eft à vous, Madame, dit le prince dans un premier mouvement dont il n'étoit prefque pas le maitre. — « Je n'en bannirai jamais la chère Ilfetilfone, reprit Setelpedour. — J'y refterai, reprend la jeune princeffe, pour achever de vous le conquérir ; époufez Simouftapha ; gardez le trône où vous êtes affife, & mes vœux feront comblés.

« Qu'en dites-vous, prince ? dit la reine. — « J'appartiens à Ifetilfone ; elle a droit de difpofer de moi, ajouta Simouftapha.

« Charmans époux ! s'écria Setelpedour ;

l'un m'a fait connoître qu'on pouvoit aimer paſſionnément un homme, l'autre me réconcilie avec toutes les femmes. Vous me faites ſentir la puiſſance du mérite ſur les cœurs vertueux ! Adieu, dit-elle en ſe levant; ſoyez ſenſibles, nobles & généreux : vous venez de me faire éprouver la plus douce des jouiſſances; aucun abus de ma part ne la troublera jamais! Setelpedour les quitte, emportant avec elle la foi des époux, qui n'en ſont pas moins chers l'un à l'autre. »

Nous abrégerons le détail des ſenſations qu'éprouvèrent les trois amans en ſe ſéparant, leurs viſites journalières, les inſtans que Setelpedour peut dérober aux inquiétudes de ſa cour.

Les mois s'écoulent ſans événemens remarquables, ſans aucun mouvement ſenſible ni dans les paſſions ni dans les intérêts. Simouſtapha voyoit croître autour de lui ſa charmante famille, qui s'étoit augmentée d'une fille. Il étoit occupé des affaires de l'état, dont le fardeau tomboit en grande partie ſur lui; & quand il n'alloit pas au Ginniſtan, il exerçoit ſon corps aux amuſemens de la chaſſe.

L'oubli des dangers qu'il avoit courus le rendoit négligent ſur les piéges auxquels il étoit expoſé. Il mettoit peut-être trop de gloire à ne pas toujours faire dépendre ſa sûreté des ſecours qu'il devoit attendre ou de ſa bague ou de ſa boite. Armé de ſon cimeterre, & monté ſur ſon beau courſier, il aimoit à confier ſa fortune & la force de ſon bras à l'étendue de ſon courage. Il avoit lu dans les inſtructions de Benalab une maxime qui augmentoit ſes réſolutions : « Quand l'homme peut agir par lui-même, il doit éviter d'avoir recours au merveilleux. » Le ſage auroit dû ajouter : « Quand le ſecours du merveilleux aura ajouté de nouvelles forces à vos facultés, ne laiſſez jamais tomber les armes ! » Mais Benalab n'avoit pas tout prévu ; Benalab ne pouvoit pas tout écrire.

Simouſtapha étant un jour à la chaſſe, il rencontre une bête fauve ; il l'attaque, elle fuit, & s'éloigne avec une grande vîteſſe ; mais le cheval qui porte le prince l'atteint bientôt ; le trait eſt lancé, & la bête le reçoit dans l'épaule. Le dard, qui a percé de part en part, ſe place cependant de manière à ne pouvoir gêner les mouvemens de

l'animal, qui redouble alors de vîteſſe : le courſier qui le ſuit ne perd pas un pouce de terrain ; on diroit que l'éclair précède un autre éclair. Le prince perd haleine, mais l'ardeur dont il eſt animé augmente ſes forces, & il ſe trouve bientôt hors de la portée de ſes gens.

Enfin, au déclin du jour, la bête s'arrête & diſparoît tout-à-coup aux regards de Simouſtapha ; un vent impétueux s'élève, le prince eſt renverſé de ſon cheval, & ſe trouve aux pieds d'une bête monſtrueuſe. Les oreilles du monſtre tomboient ſur ſa poitrine ; ſa bouche effroyable faiſoit le tour de ſa tête ; ſes lèvres étoient d'une énorme épaiſſeur, & touchoient à des narines écraſées qui exhaloient une fumée infecte ; il avoit au milieu d'un large front un œil qui ſuppléoit au jour qui tomboit ; car il répandoit une ſombre lumière ſemblable à celle qui s'échappe des matières ſulfureuſes d'un volcan.

Le premier mouvement de Simouſtapha, à la vue de ce génie épouvantable, fut d'élever ſon ame à Dieu, en l'invoquant par Mahomet ; le ſecond, de ſe préſenter courageuſement devant lui. Le génie parut

étonné de cette hardieſſe, mais n'en étoit pas moins aſſuré de la victoire contre un homme ſeul, & preſque déſarmé.

« Vil muſulman, lui dit le phantôme, eſclave d'un eſclave ! viens ſubir la peine qui fut jadis prononcée contre Benalab ton maître ; viens ſubir le châtiment dû à ton orgueil, pour t'ingérer de commander à des génies dont tu n'es pas digne de ſuivre les ordres ; viens répondre ici des inſolences, des injuſtices, des tyrannies de ta fauſſe reine Setelpedour, contre le grand prince Bhalisboull mon maître : tombe, meurs ſa victime & ſon eſclave ! A ces mots, le monſtre odieux lève ſon énorme maſſue, dont les nœuds ſont des pointes de diamant, & ſe diſpoſoit d'écraſer Simouſtapha : le vaillant prince évite le coup, & de ſon cimeterre pourfend le génie depuis le front juſqu'à la ceinture.

A l'inſtant, les oreilles de Simouſtapha rétentirent de cris & d'hurlemens effroyables, que l'horreur de l'obſcurité dans laquelle il eſt enveloppé rendent plus affreux encore ; mais le vainqueur du génie ne ſauroit en être épouvanté ; ſon beau courſier s'eſt approché de lui, & témoigne par

ſes henniſſemens & ſes careſſes le plaiſir de ſa victoire ; les gémiſſemens ont ceſſé, l'illuſion eſt diſſipée, mais malheureuſement le prince indien demeure en proie à des dangers qui ne tiennent ni de l'illuſion ni de la magie.

Simouſtapha environné des ombres de la nuit, n'ayant pu remarquer aucun des endroits qu'il a traverſés par la célérité de ſon courſier, ignore abſolument où il eſt ; il lui eſt impoſſible de juger à quelle diſtance il ſe trouve de Bagdad ; épuiſé d'ailleurs de fatigue, il ſe couche ſur le gazon : en attendant le lever de l'aurore, qui pourra diriger ſa courſe le lendemain à Bagdad, il laiſſe paître librement ſon cheval autour de lui.

Ce prince ſent alors l'imprudence qu'il a commiſe en s'aventurant ſeul ſans ſa boite ou ſans ſa bague ; mais le pouvoir qui l'a rendu vainqueur du monſtre, qui lui a donné la force de partager en deux une ſubſtance ſpirituelle, le raſſure. Il s'endort ſous la protection de cette puiſſance qui détruit les monſtres des enfers, par l'intervention du dernier des atômes de la création.

Simouſtapha étoit bien éloigné de croire qu'il fût à une diſtance telle de la princeſſe, qu'il lui faudroit des années de route ordinaire pour la rejoindre : un charme puiſſant l'avoit emporté ſur la cime du mont Caucaſe.

Le génie chargé par Bhalisboull d'exterminer le prince indien, s'étant métamorphoſé en bête fauve, l'avoit entraîné à ſa pourſuite : il ſe laiſſe atteindre par le trait qui lui fut lancé, & enchanta ſur le champ la main d'où ce dard étoit parti ; ainſi l'époux de la belle Ilſetilſone, lié par ce charme, fut entraîné avec la même rapidité que l'auteur de cet enchantement.

Tandis que Simouſtapha ſe livroit aux douceurs du ſommeil, les eſprits témoins du combat où leur maître a ſuccombé, devenus impuiſſans par ſa défaite, ont regagné à la hâte les déſerts de la haute Egypte, où leur prince s'eſt retiré : le déſordre d'un ſi prompt retour jette Bhalisboull dans la conſternation ; mais au récit des détails de ce combat, où Raſtras fut pourfendu par le prince indien, il ſe livre à une rage inexprimable : il roule dans ſa tête tous les projets de vengeance qui peu-

vent effacer l'affront fait à ſa puiſſance : puiſque les enchantemens ſont ſans vertu, il faut environner le héros des dangers ordinaires d'une route preſque impraticable; il faut que la fatigue & la diſette l'y réduiſent à l'épuiſement, que le déſeſpoir ſe joigne à ces deux fléaux, qu'il ſoit la proie des bêtes féroces, quand l'anéantiſſement de ſes forces le leur livrera tout déſarmé ! Mais Setelpedour doit ignorer le lieu & le moment de tant de cruautés.

Au même inſtant, le vieux génie raſſemble les eſprits exilés dans la contrée qu'il habite, & qui l'ont reconnu pour leur chef dès le moment de ſon arrivée. « Partez, leur dit-il, & formez autour du prince indien, que vous trouverez à la deſcente du mont Caucaſe, un brouillard épais qui le dérobe à tout le Ginniſtan. Les génies obéiſſent avec joie aux ordres du prince malfaiſant, & pendant qu'ils vont ſouſtraire Simouſtapha aux regards de ſes génies protecteurs, Setelpedour voit toute la cavalerie de Bagdad éparſe dans les campagnes, parcourant les villes, les bourgs, les hameaux, les fo-

rêts, pour le demander à toute la nature. Le calife a tout mis en mouvement pour retrouver un gendre plus cher à son cœur que l'enfant le plus tendrement aimé : il a semé le bruit dans l'appartement des femmes, que Simoustapha a dû partir brusquement pour aller remplir de sa part une commission secrète de la dernière importance : Zobeïde & sa fille peuvent prendre le change, mais Setelpedour ne peut s'en laisser imposer.

La reine des génies met sur le champ en campagne ses esprits les plus actifs, les plus intelligens ; ceux qu'elle suppose lui être plus attachés, pour sauver un favori dont en secret ils désirent la perte ; toute la terre est parcourue, mais on n'en rapporte aucun indice qui puisse calmer les inquiétudes de la reine : ils ont bien vu le brouillard qui descendoit du mont Caucase, mais aucun des génies ne s'est donné la peine de l'examiner ; Setelpedour est inconsolable.

Il y avoit à la cour des génies une vieille gnome nommée Bakbak ; elle étoit amie des hommes & n'avoit point de malice : son seul défaut étoit de vouloir tout savoir,

de parler ſans-ceſſe, & de parler de tout. Depuis long-temps elle s'étoit éloignée du divan, parce que chacun n'y pouvoit parler qu'à ſon tour : elle avoit un petit neveu fort jeune qu'on nommoit Jazzel ; elle l'élevoit auſſi bien qu'on peut élever un enfant qu'on ne ceſſe de louer, ou de reprendre du matin au ſoir.

Cette gnome n'avoit pris parti ni pour ni contre Setelpedour, afin de juger ſans paſſion ſa conduite dans toutes les occaſions : elle entendit parler de la députation faite aux quatre coins du monde pour découvrir les traces du prince indien.

« Va, dit-elle à Jazzel, tu as beſoin de t'inſtruire, tu as des aîles toutes neuves qui ne te manqueront pas ſitôt ; cours d'un côté & d'autre, plâne ſur les hauteurs, tu verras de plus loin : raſe la terre, tu m'apporteras des nouvelles : écoute les hommes en paſſant ; ils ne ſavent ce qu'ils diſent, mais un génie doit ſavoir tirer parti de tout. Tu viendras me conter enſuite tout ce que tu auras vu & entendu, & ſi je ſuis contente de toi, je te donnerai un ſecret pour plaire à la gnome que tu aimeras le mieux ;

viens, je veux répandre un baume ſur tes aîles, qui te faſſe voler quatre fois plus vîte que les autres. »

Jazzel part à la ſuite des génies, content d'eſſayer ſes nouvelles plumes. Il s'élève au-deſſus des autres, & les voit ſe partager pour remplir leur commiſſion; aucun d'eux ne s'approche aſſez de la terre pour prendre des renſeignemens; s'ils s'abbattent, c'eſt pour ſe repoſer; s'ils s'approchent des hommes, c'eſt pour leur jouer quelques tours; mais ils ne cherchent à s'inſtruire de rien.

Le haſard conduit Jazzel ſur la route de ceux qui doivent inſpecter le Caucaſe; il apperçoit le brouillard; il voudroit voir à travers, mais le voile eſt trop épais pour ſes yeux qui ne ſont pas encore bien exercés: les envoyés de Setelpedour paſſent fort au-deſſus ſans examiner. Il découvre enfin des hommes au pied de la montagne, qui raiſonnoient enſemble, & s'arrête pour les écouter.

Voilà, diſoient-ils, un brouillard bien épais, bien infect! Comment a-t-il pu s'élever au-deſſus des ſables où il n'y a pas une goutte d'eau? C'eſt un phéno-

mène bien extraordinaire ; il y a ſurement quelque choſe de bien malin là dedans, c'eſt un ſigne de malheur!

Jazzel ramaſſe en paſſant cette petite obſervation, & pourſuit ſa route ; il y ajoute par-ci par-là d'autres particularités indifférentes, pour être en état de les raconter à ſa vieille tante ; car le ſecret qu'on lui a promis lui tient au cœur. Dès qu'il voit revenir les émiſſaires de Setelpedour, il revole vers Bakbak, & rend compte de ſon voyage plus fidellement qu'ils ne le font du leur à leur reine.

La gnome pèſe toutes les circonſtances : « Voilà, dit-elle, comment l'on fait les affaires de notre reine, depuis qu'elle s'eſt mis l'amour en tête ? . . . . . Eſt-ce une ſi grande faute ? je crois que je me la pardonnerois. . . . . Mais non, non, non . . . . un homme ! ſi un homme ! . . . . Eh ! il y en a d'un & d'autres. — Mais, Jazzel, ne me dis-tu pas que ces payſans parloient de phénomène à propos de ce gros brouillard ? & qu'il y avoit du malin là-dedans ? J'en veux parler à notre reine ; » & ſur le champ la vieille trotte,

pour

pour raconter à Setelpedour les découvertes que le jeune génie avoit faites dans ſon voyage.

La reine eut la patience de l'écouter ; dès qu'elle eût démêlé dans le radotage de la vieille Bakbak, la négligence de ſes émiſſaires, elle préſume avec raiſon un complot, & le brouillard lui devient ſuſpect. Elle s'arme auſſitôt de toute ſa puiſſance, & des moyens dont elle peut diſpoſer. Si une grande partie de ſes ſujets la trahit, elle eſt encore pour eux, comme pour les élémens, la petite-fille de Kokopileſobe.

Le calife de ſon côté, alarmé par l'inutilité des recherches qu'il avoit fait faire, ne pouvant encore communiquer ſes craintes à Zobéide & à ſa fille, profite de la grande fête annuelle du Haraphat (1), pour offrir plus ſolemnellement qu'à l'ordinaire les ſacrifices par leſquels on cherche à attirer ſur les fidelles Muſulmans les faveurs du ciel, & la protection

(1) *Haraphat.* Montagne de l'Arabie, ſur laquelle les pélerins de la Mecque font ordinairement des ſacrifices, on y égorge des victimes, & on les précipite.

ſignalée du grand prophête. Haroun, environné du muphti, & des premiers miniſtres de la religion, immole de ſa propre main deux geniſſes jaunes, de l'âge de quinze mois, & deux moutons (1) de la plus grande eſpèce : il accompagne ces témoignages de dévotion des plus ferventes prières pour la conſervation & le retour de Simouſtapha ; le peuple y répond par ſes vœux.

Cependant la triſteſſe habite dans le palais, Zobéide dérobe à ſa fille les chagrins dont elle eſt dévorée, cette princeſſe elle-même ſe trouve ſeule & ſans conſolation ; la reine des génies ne vient plus, elle n'eſt entourée que de phyſionomies triſtes, des larmes coulent de tous les yeux, Namouna eſt aux ſanglots ; Ilſetilſone n'y réſiſte pas, elle ſe laiſſe aller ſur un ſopha en pouſſant des gémiſſemens plaintifs.

« *Paix ! Paix ! Paix !* s'écrie alors le bel oiſeau. — La paix ? dit-elle, hélas ! il n'en eſt plus pour moi : Simouſtapha eſt mort !

« *Non ! Non ! Non !* crioit l'oiſeau. —

---

(1) La queue de ces moutons pèſe juſqu'à 30 livres.

Comment, charmant oiſeau, il ne ſeroit pas mort? vit-il encore pour moi? le reverrai-je?

« *Oui! Oui! Oui!* — Quand viendra donc cet heureux moment? dis-le moi! — *Tôt! Tôt! Tôt!* — Combien tu me raſſures! Ne pleurez donc plus, ma bonne Namouna, nous reverrons Simouſtapha. » Puis elle prend ſon aimable oiſeau & le careſſe: « Tu me ſauves la vie, cher oiſeau! lui dit-elle, & j'avois tout fait pour ravir la tienne, puis-je jamais me pardonner! »

Il eſt à obſerver que dans toutes les inquiétudes de la princeſſe, jamais aucun ſoupçon de jalouſie ne s'y étoit mêlé: elle n'avoit point vu la reine des génies depuis l'abſence de ſon amant, & ne préſumoit pas qu'elle fut capable de lui enlever ſon époux. Zobéide n'étoit pas auſſi tranquille à cet égard, mais elle ne vouloit pas communiquer ſes craintes. Quant au calife, il étoit raſſuré par ſa religion & celle de ſon gendre.

L'étoile des ſept mers eſt bientôt parvenue au ſommet du mont Caucaſe, elle obſerve le brouillard, ouvrage de la malice de Bhalisboull. Les vents qu'elle a fait

ſouffler ont tout-à-coup diſſipé ces vapeurs ; elle voit enfin l'idole de ſon cœur, pâle, défait, abattu, & dans une ſituation à émouvoir l'ame la plus inſenſible.

Depuis dix jours Simouſtapha ſe trouvant dans des déſerts affreux, ne pouvoit régler ſa marche que par les étoiles ; il ignoroit quelle portion de terre il parcouroit, il la fouilloit avec ſon ſabre pour en tirer des racines, ou montoit ſur des arbres pour en arracher des fruits ſauvages & inconnus, & ſe délivroit ainſi du tourment de la faim. Il marchoit pendant toute la journée, hâtant par ſon impatience celle de ſon brave courſier : il a trouvé un déſert immenſe, il s'en préſente un autre dont les bornes ſont infinies ; il paſſe les nuits couché ſur la terre, & il eſſaye dans le jour les fatigues & les influences d'un climat brûlant & ſauvage.

Le prince Indien, haraſſé par tant de travaux, venoit de s'arrêter auprès d'une ſource pour y déſaltérer ſes lèvres brûlantes ; il alloit ſe pancher vers le ruiſſeau, quand un lion ſortant tout-à-coup de la forêt voiſine s'élance ſur le courſier du héros. Simouſtapha tire auſſitôt ſon cime-

terre, & partage du premier coup le crâne du lion, qu'il abat à ſes pieds ; le cheval bondit de joie ; mais le prince, épuiſé par ce dernier effort, tombe anéanti ſur le gazon : c'eſt dans cette ſituation qu'il a été apperçu par la reine des génies.

A l'aſpect des dangers auxquels le prince Indien a été expoſé par les noirs enchantemens de Bhalisboull, Setelpedour, animée par la vengeance & l'amour, voudroit ſatisfaire à la fois les paſſions dont elle eſt maîtriſée ; mais la dernière l'emporte, elle ſe précipite vers la terre, & les plus vives careſſes rappellent à la lumière celui que les ombres de la mort paroiſſoient envelopper.

Elle ranime ce qu'elle aime par le ſeul ſecours des témoignages de ſa tendreſſe, & n'emploie enfin d'autre magie que celle de l'amour. Elle voit bientôt briller ces yeux, dont l'éclat lui ſemble préférable à toutes les lumières que réfléchiſſent les objets dont elle eſt continuellement entourée ; elle tâche de les ranimer davantage pour augmenter ſa jouiſſance. La parole & la connoiſſance ſont revenues à Simouſtapha, il ſe voit dans les bras de celle qu'il

appeloit vainement quelques inſtans auparavant, parce qu'il avoit négligé les moyens de ſe la conſerver ; ſa reſpiration preſſée ne lui permet pas de faire paſſer ſur ſes lèvres l'expreſſion de ſa reconnoiſſance.

« Je vous entends aſſez, dit la ſenſible reine ; mais ne ſongeons pour ce moment qu'au rétabliſſement de vos forces & de votre ſanté. » Elle ſe lève à ces mots : le premier arbriſſeau lui fournit une baguette, elle en trace un cercle autour de Simouſtapha ; elle trouve ſous ſa main les plantes néceſſaires à l'enchantement qu'elle doit faire, & les mots qu'elle prononce y ajoutent les vertus qui pourroient lui manquer. Dans un inſtant le prince Indien éprouve une révolution ſalutaire ; un moment après il a recouvré toutes ſes forces ; il ſe lève, il baiſe avec tranſport les mains bienfaiſantes auxquelles il doit tant d'heureux ſecours : tous les ſentimens de ſon cœur voudroient s'échapper à la fois, ils en ſortent en déſordre, & n'en paroiſſent que plus doux à celle qui en eſt l'objet : mais en même temps il marque les plus vives inquiétudes ſur le compte d'Iſetilſone.

« Raſſurez-vous, mon cher Simouſta-

pha ! lui dit Setelpedour, je n'ai pu m'occuper que de vous ſeul depuis que vous êtes en danger ; en m'éloignant trop de mon palais, j'ai appréhendé de laiſſer agir des complots qui pouvoient favoriſer vos ennemis. D'ailleurs votre épouſe étant preſque toujours avec ſa mère, je me ſuis contentée de laiſſer auprès d'elle une créature intelligente qui ne l'aura pas laiſſé manquer de conſolations ; c'eſt mon petit oiſeau : ſes conſeils ne ſont jamais ennuyeux, car il ne dit qu'un ſeul mot, & ce mot eſt la vérité. Maintenant vous êtes remis, nous pouvons prendre la route de mon palais ; vous devez avoir beſoin de nourriture, après la longue abſtinence que vous venez de faire, & je vous conduirai enſuite auprès de votre aimable épouſe. »

En diſant cela, la reine a ordonné à ſon char de s'approcher de la terre : trois nuages brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel deſcendent, & préſentent deux ſiéges beaucoup plus commodes que ne pourroient l'être les ſophas les mieux imaginés. Setelpedour & le prince ſont aſſis ; il s'inquiétoit pour ſon courſier, mais on a deviné ſa crainte & prévenu ſes déſirs ; il

voit ſon cheval s'élever dans les airs, porté par des aîles dorées, & voler à côté du ſiége délicat ſur lequel le couple amoureux a pris la route du Ginniſtan.

Chemin faiſant, Simouſtapha vouloit raconter ſes aventures. Setelpedour l'interrompt : « Nous ſommes ici pour oublier les piéges qui vous ont été tendus ; j'en connois toute la noirceur, je n'ignore pas la méchanceté de vos ennemis, & les tourmens qu'ils vous ont cauſés ; mais nous voici, mon cher Simouſtapha, au milieu de la nature ; je ferois le vœu d'y reſter avec vous, ſi je ne portois pas une atteinte à deux cœurs dont la félicité m'intéreſſe autant que la mienne : parlez-moi de votre amour, & oublions les perfidies qu'on nous a faites, & même nos vengeances.

« Eh ! que n'oublieroit-on pas, dit le prince tranſporté d'amour, auprès du plus bel objet qui ſoit ſous le ciel, qui ſe contente d'être aimé, quand il mériteroit des autels, qui n'agit que pour obliger, & qui prend ſur lui tous les ſacrifices ? »

Les nuages ſe ſont arrêtés devant le veſtibule du palais : on y ſert à Simouſtapha

des eſſences condenſées, ſous les formes les plus appétiſſantes, ſous les couleurs les plus agréables; l'eſtomac ſe fortifie ſans ſe charger, & annonce le retour d'un appétit néceſſaire.

« Partons, dit Setelpedour; allons ſouper chez notre chère Ilſetilſone, portons-lui de ces mets, je ſerai bien aiſe de lui en faire ſentir la ſaveur, je n'ai rien que je ne veuille partager avec elle, & j'y joindrois volontiers ma puiſſance ſi j'en faiſois plus de cas.

« Partons, reprit Simouſtapha; mais vous me direz, auparavant, pourquoi vous rabaiſſez un pouvoir qui vous donne tant de jouiſſances.

« Montons ſur notre char, dit la reine, cela ne peut ſe dire qu'à l'oreille. . . . C'eſt qu'il m'empêche d'épouſer un homme que j'aime paſſionnément. »

Le prince & la fée n'arrivèrent pas ſans être annoncés; le joli oiſeau s'étoit chargé de l'emploi : Zobéide venoit de ſortir de l'appartement de ſa fille, quand le charmant animal ſe mit à crier : *Simouſtapha !*

« *Simouſtapha !* répond Namouna. —

Que dis-tu, mon cher oiſeau ? » dit la princeſſe. Mais le petit jaſeur ne répondoit autre choſe que, *Simouſtapha ! Simouſtapha !*

« Où, de quel côté ? » diſoit Namouna, en courant comme une folle vers la porte qui étoit à l'entrée du palais.

Pendant ce temps, la compagnie annoncée par l'oiſeau arrivoit par la fenêtre. Simouſtapha eſt dans les bras d'Ilſetilſone, qu'il couvre de larmes & de baiſers ; la reine des génies l'embraſſe auſſi, & le petit oiſeau, battant des aîles, crioit : *ſort ! ſort ! ſort !*

Ce premier tranſport appaiſé, on s'aſſied, on cauſe, on raconte, on parle quelquefois tous trois enſemble ; on croiroit qu'on a été ſéparé pendant un ſiècle : enfin, on fait ſervir le repas ; dans une pareille circonſtance, quand même il manqueroit quelque choſe dans le palais du calife, on ſent de combien de choſes on pourroit ſe paſſer.

Namouna, qui avoit fait des pas inutiles, revient bientôt, attirée par le bruit, ſe mettre aux écoutes derrière la porte. « Entrez la bonne, entrez ! lui dit Setel-

pedour, peu ſurpriſe de la curioſité de la vieille ; vous êtes curieuſe de me voir ? — Oui Madame, je vois que vous êtes auſſi bonne que belle. — Vous êtes obligeante, Namouna, & je déſire vous faire du bien. — Ah ! Madame, cela vous eſt bien facile, à vous qui pouvez tout ; rajeuniſſez-moi. — J'ai un meilleur ſervice à vous rendre ; c'eſt de vous ſouhaiter toujours une bonne ſanté, & mon petit oiſeau plus habile va vous en donner le ſecret.

« *Dors ! Dors ! Dors !* dit l'oiſeau. — J'en fais bien autant que lui, dit Namouna, cependant je ne ſuis pas ſorcière, Madame. — Mais ſi je vous donne un ſirop qui, en vous endormant, vous rende la fraîcheur de la jeuneſſe ? — Donnez-moi la centième partie de la vôtre, Madame, & je me croirois plus belle que la lune au quatorzième jour. — Allez, Namouna, ſoyez tranquille : vous aimez à rire ; je veux que vous ayez meilleure grâce que jamais, vous aurez des foſſettes aux joues, une taille charmante, & le pied mignon. — Grand-merci, Madame. » Ilſetilſone a congédié ſa gouvernante, le repas eſt fini, & la reine des génies eſt retournée au Ginniſtân.

Simouſtapha étoit rentré dans le palais après que le calife étoit déjà retiré : il ne falloit pas troubler ſon repos, & l'on remit au lendemain la bonne nouvelle qu'on avoit à lui ménager. Cependant la joie avoit gagné tout l'intérieur des appartemens du jeune prince, les eunuques ont réveillé toutes les eſclaves, qui ſe lèvent, & ſe font raconter par Namouna tout ce qu'elle a vu : chacun ſe livre aux tranſports de la joie. Elle fut ſur le point de cauſer une heureuſe révolution aux organes du petit muet, en lui rendant la parole.

Dès que le calife eut ouvert les yeux, Simouſtapha fut à ſes pieds ; ils ſe comblèrent de careſſes : le ſouverain fit communiquer ſur le champ à Zobéide une nouvelle qui importoit ſi fort à ſon repos & à ſon bonheur.

Bientôt tous les muczins ont gagné le haut des minarets pour appeler le peuple dans les moſquées. Il faut rendre des actions de grâces au Tout-Puiſſant, à ſon grand prophête : l'empire des Muſulmans venoit de recouvrer celui auquel il étoit redoutable de tout ſon luſtre.

« La diminution des impôts, les aumônes

répandues, l'élargiſſement des priſonniers, le bruit des inſtrumens guerriers, les fêtes militaires achevèrent de témoigner la joie du commandeur des fidelles, & d'augmenter la jouiſſance du peuple, qui revoyoit enfin ſon héros.

Le prince Indien fit part à ſa famille des aventures qui l'avoient ſi malheureuſement écarté de Bagdad : il convint des torts qu'il avoit eus de négliger les ſecours ſurnaturels, dont ſa protectrice & le philoſophe perſan l'avoient muni, & il raconta de quelle manière la bienfaiſante fée l'avoit délivré des piéges dans leſquels il étoit tombé par ſon imprudence ; il peſoit ſur les moindres détails, & en parloit avec un feu qui allarma Zobéide.

Elle ſaiſit le premier moment qu'elle pût trouver pour en parler à ſa fille : « N'avez-vous pas de l'inquiétude, lui dit-elle, ſur l'attachement de la reine des génies pour votre mari, & ſur l'excès de la reconnoiſſance dont il paroit pénétré ?

« Moi, Madame ! reprit Ilſetilſone, je ſerois jalouſe des bontés dont nous comble la reine ! Ah ! malgré ſa puiſſance & ſes aimables qualités, n'eut-elle à mes yeux

que le mérite de diſtinguer celui de Simouſtapha, elle deviendroit l'idole de mon cœur : s'il eſt une ſeule étoile dans le ciel qui ſoit épriſe des charmes & des vertus de mon époux, elle deviendroit mon ſoleil.

« Ou l'amour fait un étrauge effet ſur ma fille, dit Zobéide à part, ou elle tient beaucoup moins de moi que de ſon père ; car je ne ſerois pas contente à ſa place. »

Le calife avoit écouté avec beaucoup d'attention le récit des dernières aventures de Simouſtapha ; il ſe fit répéter toutes celles qui les avoient précédées depuis le mariage de ce prince avec ſa fille, & ordonna qu'on en fît régiſtre pour le dépoſer dans ſes archives.

Le prince Indien reprit ſa place dans les conſeils privés du calife, & au divan ; il continua de joindre à ſes occupations ordinaires l'agréable plaiſir d'aller rendre ſes hommages à l'aimable reine des génies ; elle ne recevoit jamais les viſites des époux ſans la leur rendre la nuit ſuivante, & s'étudioit ſans-ceſſe à les combler de nouvelles faveurs. Elle déſiroit qu'Ilſetilſone vînt paſſer quelques jours dans ſon palais ;

il fallut en obtenir la permiſſion du calife, qui l'accorda avec plaiſir.

Haroun ne vouloit pas que ſa fille, comblée des largeſſes de la reine des génies, parût chez elle les mains vides : il ne vouloit pas non plus qu'elle diſparût de la cour par un effet magique, qui auroit donné de l'inquiétude au peuple, & lui auroit ouvert les yeux ſur des objets dont l'ignorance lui eſt ſans-doute ſalutaire. Le calife ordonne qu'on ouvre ſes tréſors à Simouſtapha, & qu'on faſſe en même temps les préparatifs néceſſaires pour le départ de ſa fille, qui doit aller paſſer la belle ſaiſon à Caſſer-il-Harais ſon palais de campagne, à trois journées de Bagdad.

Caſſer-il Harais eſt un château magnifique, ſitué ſur les bords du fleuve Aggiala : le grand prophête en poſa la première pierre ; la façade ſur les jardins préſente trois cent ſoixante-cinq croiſées ; l'extérieur eſt revêtu d'albâtre & de marbre oriental, couronné de guirlandes du jaſpe le plus précieux ; les portes de bois d'aloës & de Sandal roulent ſur des gonds d'or ; l'intérieur eſt parqueté & lambriſſé de bois de roſe ; rien n'égale la beauté des meubles,

& la richeſſe de l'appartement ; le rubis, l'émeraude & la topaze y ſont prodigués. Mahomet entreprit & acheva ce ſuperbe édifice à l'occaſion du mariage de ſa fille Fatmé avec Omar-Ilalab ; dans les derniers temps que ce prophête ſéjourna ſur la terre, il ſe rendoit fréquemment dans ce palais, pour y recevoir par le miniſtère de l'ange Gabriel, les inſpirations d'en-haut : la plume qui lui ſervit à écrire les douze derniers chapitres de l'alcoran y eſt encore conſervée dans une boite de criſtal de roche, enrichie de diamans.

Le jardin qui tenoit à ce palais ſurpaſſoit en beautés tous ceux de la terre. Dans ce ſéjour de bénédictions continuelles, l'air étoit toujours pur ; aucun nuage n'y obſcurciſſoit le ſoleil.

Les arbres conſervant une jeuneſſe éternelle n'y étoient jamais rongés d'une mouſſe corroſive, & le gui paraſite ne déroboit point à leurs branches les bienfaits de la sève ; les feuilles, les fleurs & les fruits participoient de l'immortalité de la tige, & s'y renouveloient ſans-ceſſe ſans tomber ni ſe deſſécher.

Les parfums qu'exhaloient les fleurs n'é-

puiſoient jamais leur calice, l'air en étoit embaumé, elles étoient toujours à l'abri des inſectes nuiſibles, & des reptiles venimeux : une eau bienfaiſante entretenoit la fraîcheur & la fertilité dans ce ſéjour enchanté.

Des oiſeaux parés des plus brillans plumages y faiſoient entendre une mélodie délicieuſe. Enfin, ce qui mettoit le comble à tant de merveilles, c'eſt qu'elles ſe varioient tous les jours, ſans nul dérangement pour les ſites, ſans altération dans les eſpèces.

L'entrée de ce jardin étoit interdite à toute autre perſonne qu'au légitime ſucceſſeur de Mahomet & à ſa famille : ſi un profane y fut entré, il n'auroit apperçu qu'un affreux déſert, d'où les hurlemens des bêtes féroces l'auroient forcé de s'éloigner.

Voilà où Simouſtapha & ſon épouſe doivent ſe rendre ; ils ſeront libres d'aller auprès de la reine des génies ſans paroître s'être éloignés du palais : on les croira occupés de la jouiſſance du magnifique jardin : on les ſuppoſera nourris d'ambroiſie, & abreuvés de nectar.

Setelpedour s'occupe des préparatifs de leur réception ; mais elle a lieu de craindre que Bhalisboull ne puiſſe troubler les heureux momens dont elle déſire de les faire jouir. Ce monſtre fut précipité dans les déſerts les plus reculés de la haute Egypte ; mais elle n'a pu le dépouiller de toute ſa puiſſance : il eſt né prince, & jouit partout, quelqu'indigne qu'il en ſoit, du privilége de ſon illuſtre orgine.

La haute Egypte eſt peuplée d'eſprits malfaiſans, opprobre du Ginniſtan, en horreur au ciel & à la terre ; ils ſe ſont réunis avec joie ſous les ordres d'un génie créé pour les commander. La première expédition qu'ils ont faite en vertu de ſes ordres vers le mont Caucaſe n'a pas été heureuſe ; mais ils ne ſeroient pas même découragés par une entière défaite ; la rage les ſoutient & les aveugle ſur tous les dangers. Créés pour agir, ils ſont forcés par leur nature même à toujours entreprendre.

Setelpedour connoiſſant les nouvelles reſſources de ſon ennemi, cherche à lui tendre un piége où il puiſſe tomber de lui-même. Elle fait redoubler la ſéchereſſe de l'endroit déjà maudit, où Bhalisboull a

choiſi ſa demeure, il eſt forcé d'en ſortir: de ce ſéjour il paſſe dans un autre plus aride encore, & ne trouve point de repos.

Il apperçoit enfin quelque peu de gazon verd à l'ombre d'une colonne de granit, qui le préſervoit des rayons brûlans du ſoleil; il s'en approche, & s'aſſied. A ſix pieds de terre, ſur la baſe du monument, il voit un hiéroglyphe, & s'empreſſe de lire: « *Colonne, exécute l'ordre de la reine Setelpedour?* »

A peine a-t-il prononcé, qu'une chaîne de fer lui ceint le corps, & le lie à la colonne. Le déſert retentit bientôt de ſes mugiſſemens, les monſtres qui l'habitent en ſont épouvantés, & ſont contraints d'abandonner leurs tanières. Les génies de ſa ſuite remplis de terreur s'éloignent, il demeure ſeul dans cet affreux ſéjour; à une rage impuiſſante ſuccède un calme ſtupide. Il jette enfin les yeux ſur ſes fers & ſur la fatale inſcription dont l'effet a été de l'en accabler; il n'en a pas encore parcouru tous les caractères hiéroglyphiques, que l'intelligence qu'il en acquiert porte ſon déſeſpoir au comble: voici le terrible arrêt qu'il renferme: « *Tu ne peux être délivré que*

par un génie plus méchant que toi ! » Quand le monde renaîtroit du cahos ; quand le puits de l'abîme s'ouvriroit, en ſortiroit-il un autre ? Trouveroit-on un autre Kokopileſobe qui ne fût pas l'ayeul & le protecteur de l'étoile des ſept mers ?

Quand Setelpedour eut aſſuré ſa tranquillité, elle voulut récompenſer cependant le ſervice que lui avoit rendu la vieille gnome, elle l'appelle : « Dites-moi, Bakbak, ce que je puis faire pour vous ? — Reine, dit la vieille, vous pourriez faire bien des choſes, & les choſes que vous auriez faites, pourroient avoir bien du danger : on ne ſe doute pas que ce ſoit moi qui vous ai parlé, parce qu'on ſait bien que, quoique je parle volontiers, je ſuis diſcrète dans le fond, & ne dis rien, ou fort peu de choſe. Il y a cependant un petit plaiſir que vous me pourriez faire, & qui ne peut tirer à conſéquence : faute de dents, je bredouille en parlant, de manière que je n'ai pas la ſatisfaction de m'entendre moi-même : procurez-moi trente-deux dents ? — Le préſent ſauteroit aux yeux, répondit la reine, & vous attireroit tous les ennemis que vous craignez : je ne puis

prudemment que vous en attacher quatre bien fermes, tout au fond de la bouche.

« Mettez toujours, dit la vieille, ces quatre dents-là ne feront pas contre vous. »

Laiſſons la vieille Bakbak ſuppléer par un enchantement aux reſſources ordinaires de la toilette, & occupons-nous des préparatifs du voyage que Simouſtapha doit faire avec ſon épouſe.

Les tréſors du calife ſont ouverts aux yeux du prince ; la réunion de toutes les richeſſes des monarques de la terre n'en formeroit pas un ſemblable ; cependant il n'y voit rien de comparable à ce qu'il a vu au Ginniſtan. Il y trouve un cimeterre dont la garde eſt enrichie de diamans ſi parfaits & ſi bien montés, qu'ils ſemblent ne compoſer qu'une ſeule pièce ; il eſt moins frappé de ſon éclat que de ſes proportions ; cette arme doit avoir ſervi à un guerrier fort au-deſſus de la taille ordinaire ; il veut eſſayer s'il en peut faire uſage, il la ſort du fourreau, en eſpadonne un moment, & paroît environné d'éclairs, tant l'acier de la lame eſt étincelant : il cherche d'en examiner la marque, & découvre des ſignes hiéroglyphiques inintelligibles pour lui ; il

appelle auſſitôt le génie de la boite pour s'en faire donner l'explication : Jémal paroît.

« Regarde ces ſignes, lui dit le prince. — Notre reine ſeule, lui dit-il, pourroit vous expliquer ces figures, ce ſont des ſignes de puiſſance ; mais nous connoiſſons le cimeterre : il tomba des redoutables mains de Kokopileſobe, dans le grand combat qu'il perdit contre Mahomet ; celui-ci l'a laiſſé depuis à ſon ſucceſſeur. »

Le prince des Indes prit le cimeterre, & le préſenta au calife comme le ſeul don digne d'être offert à la reine des génies.

Cependant l'eſcorte qui devoit accompagner les époux juſqu'au palais de Caſſer-il-Harais, annonçoit par le bruit des inſtrumens guerriers ſon arrivée aux portes de celui du calife : on comptoit deux mille hommes de cavalerie, choiſis parmi la plus brillante jeuneſſe qui fût dans les armées d'Haroun ; ſix cent chevaliers armés de toutes pièces, la lance au poing, le bras chargé d'un large bouclier, les ſuivoient accompagnant la litière de la princeſſe, portée par ſix éléphans les plus beaux qu'on eût jamais vus dans les Indes ; douze

chameaux étoient chargés des bagages, & les eunuques fermoient la marche.

Simouſtapha monté ſur ſon beau courſier ſe tenoit à côté de la litière; il étoit couvert d'armes dont les lames relevées par des filets d'or étoient incruſtées de diamans : le cheval tenu par deux écuyers henniſſoit de joie en agitant ſa ſuperbe crinière. Ilſetilſone admiroit les grâces de ſon époux, maniant avec adreſſe le courſier enorgueilli du fardeau qu'il portoit.

Ce brillant cortège a pris la route du palais, les chemins ont été applanis, aucun embarras ne peut retarder la marche : les dépendances du château ſont immenſes, & ont offert des logemens commodes aux gens de la ſuite : Simouſtapha & la princeſſe ſont les ſeuls qui peuvent entrer dans le jardin. Les beautés dont il eſt rempli ſont l'objet de leur raviſſement; mais il eſt une curioſité plus intéreſſante pour la princeſſe : c'eſt un arbre, dont le fruit fatal a perdu le genre humain. Un ſerpent environne le tronc, dont il ne peut jamais s'écarter, d'épaiſſes ténèbres couvrent ſes yeux : un oiſeau, couleur d'azur, ayant la tête & les pattes dorées, voltige continuellement

autour de l'arbre, se reposant sur toutes les branches l'une après l'autre; il n'a point de chant, mais il exprime sa pensée dans l'arabe le plus correct.

Dès que l'oiseau eut apperçu les deux époux, il étale sa queue en signe de joie, & leur donna le salut ordinaire : « *Salut à la race de l'homme, il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son prophête.* »

Ilsetilsone fut enchantée de la netteté de son accent, & de la pureté de son langage; elle brûle de l'interroger.

« Charmant oiseau, lui dit-elle, êtes-vous bien aise de nous voir ici ? — Vous êtes enfans du prophête, vous êtes entrés par la bonne porte, il faudra sortir par celle qui conduit au ciel. — Mais nous allons au Ginnistan. — C'est le voyage que l'homme fait tous les jours sur la terre. — Désapprouvez-vous le mien ? — Non, parce que vous m'en ramènerez ma femme, & tous deux ensemble nous pourrons rappeler notre fils que vous avez laissé dans le château. — Quoi ! vous êtes le père de ce charmant oiseau que j'ai, & qui est si bon ? — Il faut qu'il le devienne davantage. — Pourquoi ne parle-t-il pas aussi bien

bien que vous ? — C'eſt qu'il ne s'eſt pas donné le temps d'apprendre, & qu'il a tourné le dos à la lumière, en refuſant l'hommage au grand élu de Dieu. — Et votre femme ? — Ma femme eſt au Ginniſtan ; elle a été curieuſe, elle en porte la peine : on y va plutôt qu'on ne veut, on n'en revient pas quand on veut. — Elle eſt donc auprès de Setelpedour ? — Juſtement. -- Aimez-vous Setelpedour ? -- J'aime tout ce qui eſt ſorti intact des mains du Tout-puiſſant : je verrai Setelpedour quand elle ceſſera d'être fée. — Peut-elle ceſſer de l'être ? — Elle n'a qu'à le vouloir. — Fais-je mal d'aller vers elle ? — Vous obéiſſez à un décret ſans le ſavoir. — Vous me charmez, bel oiſeau, laiſſez-moi vous apporter votre enfant ? — Il eſt fée, je le tuerois ; je ne peux le voir que dans un temps, & avec ſa mère. — Laiſſez-moi manger du fruit de cet arbre ? — Vous avez là une fantaiſie de femme ; c'eſt ainſi que votre première mère attira ſur elle & ſur vous le courroux du ciel : d'ailleurs ce fruit n'a que l'apparence, vous ne mangeriez rien, & le ſerpent que vous voyez vous mordroit au talon, ainſi vous auriez

un mal réel sans avoir aucune jouissance. — C'est donc là l'arbre de science ? — C'en est le symbole. — Où est l'arbre de vie ? — Dans le jardin du grand prophête. — Mon bel oiseau, puisque vous savez tout, dites-moi pourquoi & dans quel temps la mer a été faite ? — Il n'y a que le créateur qui sache tout ; la mer fut créée le jour de la révolte & du châtiment de Kokopilesobe ; les rebelles furent employés à en creuser le bassin. — Aimable oiseau, puis-je manger des autres fruits qui sont ici ? — Entrez dans le pavillon qui est au bout de cette avenue, vous y serez servie : c'est l'endroit où Mahomet alloit faire ses prières & son ablution. »

A toute cette conversation, Simoustapha s'apperçut à regret que l'aimable Setelpedour, comme reine des génies, ne pouvoit pas être agréable au grand prophête : l'amour de la religion combattoit dans son cœur celui qu'il éprouvoit pour cette reine.

Les deux époux sont entrés dans le pavillon de Mahomet ; ils y ont trouvé tous les fruits imaginables, réunissant la beauté aux saveurs les plus exquises : dès qu'ils ont fini d'en goûter, Simoustapha laissant

Il se tient en conversation avec l'oiseau, retourne au palais pour prévenir le chef des eunuques, qu'il doit faire une retraite de six jours avec son épouse dans le pavillon du jardin, pendant laquelle ils n'auront besoin de rien : un motif de dévotion est toujours louable, & les esclaves sont bien éloignés d'en soupçonner un autre.

Simoustapha est venu rejoindre son épouse auprès de l'arbre ; il veut consulter l'oiseau sur son voyage.

« Employerai-je, lui demande-t-il, le génie de la boite ou celui de la bague ? — Ce qui est même incertain, répond le sage oiseau, ne peut exercer ici aucune espèce de puissance ; & son plus grand avantage seroit d'y devenir esclave ; mais vous n'avez pas besoin d'un secours de cette nature. Prenez une de mes plumes, elle vous portera seule chez Setelpedour ; remettez-la à ma femme, elle la fera souvenir de moi, & lui procurera les moyens de me rejoindre. Il faut qu'elle la cache soigneusement dans sa queue : tout ce qui vient de moi porte ombrage où vous allez. Ce que je vous donne paroit un moyen

bien foible ; mais il n'y a rien d'inutile entre les mains du Créateur. »

L'oiſeau divin étale ſa belle queue ; il en tombe une plume, qui au même inſtant ſe transforme en un char commode & brillant ; les deux époux y montent, & ſont tranſportés aux pieds du trône de Setelpedour. Elle s'en précipite pour les embraſſer, & congédie ſon divan, dont elle n'avoit pas lieu d'être contente. Les génies ſe retirent, non ſans lancer des regards mépriſans aux époux ; la reine s'en apperçoit, & modère pour l'inſtant les ſentimens de colère dont elle eſt animée.

« Je vous ferois aſſeoir ſur mon trône, dit-elle aux époux ; mais je craindrois que vous n'y fuſſiez auſſi mal à votre aiſe que moi ; mes ſujets ont la révolte dans le cœur ; mon attachement pour vous les déſole ; ils lui imputent toutes les déciſions qui émanent de mes volontés : ſi je les empêche de bouleverſer la terre ſur laquelle ils prétendent dominer par les violences ; ſi ma prudence prévient les orages & les guerres ; c'eſt mon amour pour Simouſtapha qui les empêche de remplir leurs projets. J'ai fait enchaîner Bhalishoull au milieu

d'un désert, & son esprit agit ici contre moi. Ces difficultés n'empêcheront pas que vous me soyez moins cher; je vais retirer à moi tous les liens qui m'attachoient à eux, je les briserai; ils ont été souillés, & rien ne doit plus nous unir. J'aspire au terme qui pourra resserrer les nôtres, mon cœur a déjà su s'affranchir de toute autre chaîne; mais il faut que vous m'aidiez à soumettre mon esprit. Venez ranimer par vos caresses tendres & naïves une ame fatiguée par les désordres qui m'environnent, & les combats que j'éprouve. Je sais que vous venez de Casser-il-Harais. Les prestiges qui sont ici ne peuvent vous dédommager des charmes innocens que vous avez abandonnés; la compagne de l'oiseau que vous avez vu m'entretient sans-cesse des touchantes merveilles du jardin de Casser-il-Harais. C'est de-là, me dit-elle, que partit le flambeau de la vérité qui éclaire le monde, il y brille encore continuellement sous les emblêmes les plus variés. Que ne puis-je aujourd'hui partir avec vous, & me retirer dans cette douce retraite! Quand je parle de bonheur devant mon oiseau, il n'a jamais que le mot *Casser-il-Harais* sur la lan-

gue. Mais il me dit que le jardin ne peut s'ouvrir qu'à une Musulmane alliée du vicaire de Dieu sur la terre : ce n'est donc pas assez que Simoustapha me donne la main ; si la généreuse Ilsetilsone ne m'épouse pas, la science, le bonheur & le repos sont à jamais éloignés de moi.

« Je me refuserois à vous adopter pour ma sœur ! dit la princesse : vos doutes déchirent mon cœur ; vous l'avez conquis, il est autant à vous qu'à Simoustapha. Que je suis heureuse d'avoir à vous donner la moitié de moi-même, pour sentir combien le tout vous est redevable !

« Mes chers amis, reprit Setelpedour, tout est bien avancé pour nous, mais tout n'est pas fait : je règne encore. Je n'ai brisé ni la baguette qui me sert de sceptre, ni le talisman que je tiens de mon ayeul : c'est ici que je dois abdiquer ma puissance, c'est ici que je dois fouler aux pieds ma couronne ; quelque part que je voulusse le faire, mon acte, privé de l'éclat que je dois lui donner, me couvriroit de confusion ; je serois exposée à remplacer Bhalisboull sur la colonne où je l'ai enchaîné au fond de

la Thébaïde, & je me livrerois à la vengeance de tous mes ſujets.

« Mais lorſque j'aurai ſatisfait à ce grand deſſein, qui pourra m'enlever de ce ſéjour dangereux, & me tranſporter à Caſſer-il-Harais ?

« Ce ſera moi, dit la princeſſe, tenant à ſa main la jolie plume de l'oiſeau ; voilà le char qui nous a conduits ici : cette plume m'a été remiſe par le mari de l'oiſeau qui doit être auprès de vous, & que je n'ai pas encore vu.

« Il eſt ici en effet, dit la reine ; il n'eſt pas moins inſtruit que celui que vous avez vu à Caſſer-il-Harais, dont il eſt & ſera toujours la compagne ; j'ignore le motif de leur ſéparation. Leur fils que je vous ai donné s'étoit rendu chez moi après ſa déſobéiſſance, je m'amuſois de ſon caquet laconique mais toujours vrai : s'il ne ſavoit pas quelque choſe, il ne tiendroit pas de ſa famille ; cependant, quoiqu'il étende ſes connoiſſances ſur le paſſé, le préſent & l'avenir, il ne ſait qu'un mot de chaque choſe. Sa mère eſt ſans doute venue ici pour le chercher & l'inſtruire ; car elle lui parloit ſans ceſſe. J'obſervois ces entretiens que je

n'entendois pas; ils ſe terminoient toujours par cette réponſe, qui vouloit ſignifier qu'il n'avoit pas compris : *Rien*, *rien*, *rien*. Il y a apparence qu'une révolte contre la ſageſſe peut endurcir l'intelligence.

« Enfin la mère s'impatienta. Je vous fis préſent du fils, qui fut utile à vos deſſeins : elle ne conçut aucun chagrin de ſon abſence. Depuis que j'éprouvai le charme qui m'attache à vous, j'ai déſiré de m'inſtruire, & j'ai demandé des leçons à ce divin oiſeau. « *Quand vous n'aurez pas le front ſi brillant*, me dit-il, *& quand j'aurai ma belle queue*, *nous parlerons de ſciences*.

« J'ai conclu de-là que ma couronne lui en impoſoit, & le forçoit à ſe taire. Et quant à ſa queue, je m'étois apperçue que lorſqu'il prenoit ſon vol, elle ne ſe terminoit pas en pointe comme celle des autres oiſeaux; & je lui déſirois plus de grâces. La plume que vous apportez pourroit bien être celle qui lui manque; nous allons la lui préſenter, & nous eſſayerons de le faire parler. »

On doit bien ſuppoſer, malgré ce long entretien, que la reine avoit déà préve nu

tous les besoins de ses hôtes ; il y avoit eu des intervalles, & toutes ces choses s'étoient dites dans la salle du Divan, à table, & dans les jardins où Setelpedour ne trouvoit déjà plus d'agrémens : enfin la nuit s'annonçoit par les ombres légères qui la précèdent.

« Voici le moment que mon oiseau préfère, dit la reine ; ailleurs il fuyoit l'obscurité, ici le jour l'importune : mais je commence à comprendre ses motifs. On fait apporter la cage de l'oiseau, Ilsetilsone s'avance.

« Mon bel ami, lui dit-elle, votre mari m'a donné sa plus belle plume pour vous la rendre. — Salut à la fille des prophêtes, dit l'oiseau ; salut à la descendante de l'envoyé de Dieu ; salut à l'héritière des vertus de son représentant sur la terre. Les oiseaux du ciel doivent la servir, & mon mari n'a fait que son devoir. Sa belle plume est pour moi ce qu'est la couronne à une reine. En disant cela, l'oiseau la prend avec le bec, l'attache à sa queue, qui en paroit plus longue & plus brillante.

Pourquoi n'êtes-vous pas avec votre mari ? demande la princesse. — Chacun de

nous a son œuvre. — La vôtre sera-t-elle bientôt faite? — Vous êtes trois ici. — Répondrez-vous aujourd'hui à la reine, si elle vous interroge sur la science? — Il n'y a encore que la moitié de fait. — De qui dépend l'autre? — D'en haut & d'en bas. — Me direz vous, sage oiseau, ce que je vous demanderai? — Je vous dois la vérité que je sais. — Votre mari m'a appris quand la mer avoit été faite, mais dans quel temps le furent les étoiles? — A la même époque, pour remplacer dans le ciel le nombre des rebelles qui avoient été chassés. — Quelle est cette étoile brillante que l'on voit environnée de dix plus petites? — La plus grande est Mahomet, les autres sont dix éminens prophêtes. »

Setelpedour, loin de s'offenser des réponses de l'oiseau, parut y sourire avec complaisance. Simoustapha le remarqua, & s'enhardit à offrir le présent qu'il avoit apporté; le cimeterre de Kokopilesobe.

« Cher prince, lui dit la reine, quand j'étois maîtresse de mon cœur, & que ma confiance reposoit en moi, j'aurois donné la valeur d'un empire pour posséder

l'arme redoutable que vous m'offrez ; mais ce n'eſt plus qu'entre vos mains qu'elle peut faire ma ſûreté, & elle me devient bien précieuſe en me répondant de la vôtre. Ne la quittez plus juſqu'à des temps moins orageux que ceux dont nous ſommes menacés. Oh ma charmante Ilſetilſone ! quand ne connoîtrons-nous plus tous trois que les enchantemens de l'amour ? »

Nos amans paſsèrent trois jours dans les plus doux épanchemens ; mais ces agréables momens furent troublés par des craintes dont le fondement n'étoit pas imaginaire.

Setelpédour très-puiſſante, puiſqu'elle régnoit ſur les légions de Kokopileſobe, ne régnoit cependant qu'en ſon nom : ſa conduite étoit contraire aux lois conventionelles établies & conſacrées par l'uſage dans le Ginniſtan : on ne pouvoit y commander qu'après s'être entièrement aſſujetti à Kokopileſobe ou à Bhalisboull : elle avoit de ſa propre autorité conſtitué en pouvoir le muſulman Benalab, qui n'avoit jamais fléchi que ſous le joug de Dieu & de ſon prophête : elle régnoit ſi glorieu-

fement d'ailleurs, elle brilloit de qualités fi éminentes, que les génies dans leur enthoufiame, en la qualifiant d'étoile des fept mers, l'oppofoient à la refplendiffante étoile de Mahomet ; ils difoient dans leur orgueil : « Kokopilefobe eft le monarque des monarques ; Setelpedour eft fon lieutenant. »

Mais le fage Benalab avoit ufé avec précaution de fa puiffance : elle n'étoit point devenue amoureufe de lui ; elle ne l'admettoit pas à toutes les fêtes, à tous les fecrets de fa cour & de fon état ; elle n'en faifoit pas fon maître ; tandis que, facrifiant tout pour Simouftapha, elle venoit de faire encore quelque chofe de plus extraordinaire.

Elle recevoit une femme, qu'elle ne fe contentoit pas de traiter comme fon égale, mais qu'elle forçoit dans toutes les occafions de s'affeoir à fa droite. Et pour faire triompher impunément des êtres mortels, elle avoit banni Bhalisboull & Afmonchar, & fait enchaîner le plus puiffant des génies après Kokopilefobe. Ces nouvelles avoient percé dans les antres profonds où l'altier fouverain des génies étoit plongé ; la révolution étoit prête.

Setelpedour étoit trop éclairée pour ne pas s'y attendre & la prévenir : elle embraſſe les jeunes époux ſaiſis de terreur de ſon projet. « Partez, leur dit-elle, retournez à Caſſer-il-Harais, je ne tarderai pas de vous y joindre pour toujours ; mais que Simouſtapha ſoit prêt au premier ſignal de voler à mon ſecours ; ſervez-vous de la plume de l'oiſeau pour votre route, & renonçons déſormais à tout ſecours émané du pouvoir de Kokopileſobe. »

Simouſtapha & ſon épouſe ſont de retour au jardin de Caſſer-il-Harais, & y attendent avec inquiétude la ſuite de ce grand événement.

Ils ont rendu la plume à l'oiſeau : « Ma femme a fait ſon devoir, leur dit-il, ma plume eſt toujours à votre ſervice, tenez-vous prêt, Simouſtapha, vous en aurez bientôt beſoin. »

La reine des génies a trop de prudence pour laiſſer groſſir l'orage avant de le conjurer. Déjà la vieille Bakbak & ſon neveu Jazzel, tranſis de frayeur pour quelques menaces indirectes qu'on a eu l'imprudence de leur faire, ſont venus ſe réfugier auprès

d'elle : cette reine voit qu'elle n'a plus un moment à perdre.

Dès le lendemain du départ des époux, elle couvoque un divan général, & expédie par Jazzel, porté ſur une autre plume de l'oiſeau, ce billet à Simouſtapha.

« Cher prince, partez ſur le champ, & » par la même voiture que je vous envoie, » apportez l'alcoran & le ſabre de mon » grand-père : vous pouvez preſſentir mon » projet, & ma conduite achèvera de vous » l'expliquer. Notre chère Ilſetilſone pourra » nous attendre près de l'arbre dont elle » m'a parlé, le ſage oiſeau ne ſouffrira pas » qu'elle ſe livre à de vaines frayeurs. »

Simouſtapha a l'ame trop élevée pour balancer un inſtant : il prend le divin livre, il s'arme du redoutable cimeterre, & ſi la plume fée ne l'eut pas emporté bien vîte, il auroit pu arriver au Ginniſtan ſur les aîles de l'amour.

Le divan eſt aſſemblé : Setelpedour eſt ſur ſon trône : les génies inquiets examinent ſa contenance, & ſont étonnés de ſa fermeté : elle parle eu ces termes :

« Je ſais, dit-elle, qu'on blâme ma conduite, & qu'on trâme des complots contre

moi ; j'ai pu infliger ouvertement des peines très - ſévères ; mais je dédaigne toute noirceur ſecrète. Si l'on ſe trouve humilié d'obéir à mes volontés, je le ſuis encore plus d'être aſſervie à des lois dont je ne reconnois point la ſageſſe, & je préfère d'être eſclave de la vérité, à régner par le menſonge ſur des ſujets corrompus. » Simouſtapha paroît alors, au grand étonnement de l'aſſemblée ; elle l'appelle, & le fait aſſeoir à côté d'elle.

« Venez m'aider, lui dit-elle avec plus de fermeté, à tenir le dernier des divans auxquels je veuille déſormais préſider ; & vous, rebelles ! écoutez-moi : je ne veux pas vous reprocher de vous être élevés contre moi, vous n'avez fait que ſuivre le penchant de vos cœurs ; mais pour que j'oublie vos rébellions, abjurez avec moi la puiſſance que nous tenons de Kokopileſobe, rejetons les crimes de mon ayeul, & ceux qu'il nous a fait faire, ſur la fatalité du ſort qui nous y entraîna, & jurez, comme je le fais, ſur le divin alcoran, que vous voulez être eſclaves de Dieu & du grand-prophête Mahomet ! »

Si la nuée qui renferme le tonnerre eût

éclaté au milieu du divan, ſon effet auroit été moins ſenſible que le diſcours inattendu de Setelpedour : la terreur ſuſpend la parole ; le ſoufre enflammé ſort de toutes les bouches, & cette odeur infecte a rempli la ſalle. Tout-à-coup un bruit affreux ſe fait entendre : il eſt occaſionné par l'arrivée de Bhalisboull, qui avoit été délivré de ſes chaînes par Kokopileſobe lui-même.

Ce redoutable génie couvert d'armes brûlantes, effrayant par ſa taille, hideux par ſa figure, eſt entré précipitamment, & veut frapper Setelpedour avec une lance de feu ; Simouſtapha tire ſon cimeterre, & pare le coup fatal. L'éclair que jette l'arme brillante du prince Indien aveugle en un moment ſon adverſaire & ſes complices ; ils ſemblent tous avoir été frappés de la foudre.

Une affreuſe nuit couvre tout-à coup le Ginniſtan : le ſoleil n'a jamais éclairé cette abominable contrée ; la lumière qu'on y voyoit auparavant étoit l'effet d'un enchantement continuel, dont le charme réſidoit dans la couronne que Setelpedour vient de foûler aux pieds.

Simouſtapha & Setelpedour traverſent

péniblement ces ténèbres : ils parviennent à l'appartement où se trouvoit l'oiseau du paradis, dont la tête brillante éclairoit tout ce qui étoit autour de lui; chaque fois qu'il la remuoit, ou qu'il secouoit ses aîles, elle jetoit une nouvelle clarté.

« Partons, ma chère maîtresse, dit le bel oiseau, toutes mes plumes sont à votre service; mais ramassez la vieille Bakbak & son neveu; ils sont tous deux transis de peur : je ne sais qui leur a dit de se refugier sous ma cage; mais ils ont été bien conseillés. »

Bakbak & Jazzel étoient évanouis : on les lie ensemble sur le devant du char, formé des plumes de l'oiseau, & nos amans vainqueurs, affranchis de tout danger, reprennent le chemin de Casser-il-Harais.

La plume fée qui avoit transporté Simoustapha se détache pour aller avertir Illsetilsone : elle aborde cette jeune princesse sous la forme d'une colombe blanche, se place sur son épaule, & lui dit : « Madame, Simoustapha & Setelpedour vont arriver; mais vous ne pouvez pas recevoir la reine dans le jardin, elle ne peut pas y

entrer encore ; venez dans le grand ſallon du palais, & vous la trouverez. »

La princeſſe y vole, l'oiſeau la ſuit : les trois amans s'embraſſent, ils ne peuvent ſuffire à leurs tranſports, & l'idée d'une réunion que nul obſtacle ne pourra plus traverſer, ſemble les avoir élevés au faîte du bonheur.

Une autre ſcène de reconnoiſſance ſe paſſoit ſur un guéridon, où Simouſtapha avoit poſé l'alcoran : les deux oiſeaux étoient ſortis chacun de leur cage, & avoient volé au-devant l'un de l'autre, en ſe repoſant ſur les bords du livre ſaint : après l'avoir reſpectueuſement ſalué du bec & de l'aîle, ils ſe faiſoient les careſſes les plus touchantes. Tout-à-coup le petit oiſeau que Setelpedour avoit donné à la fille du calife, & qui reſtoit conſtamment dans le château, faute de pouvoir être admis dans le jardin, accourt, & ſans oſer ſe repoſer ſur l'alcoran, il s'arrête ſur le guéridon, en attendant que ſon père & ſa mère l'appellent à eux. Ils lui aident à monter, le careſſent, & le petit animal s'écrie dans ſon langage, juſques-là malheureuſement trop concis : « *Vrai ! Vrai ! Seul vrai !* » Pour le coup

il lui échappe deux mots de suite. L'anathême lancé sur lui venoit d'être levé, & instruit par son père & sa mère, devenu fidelle comme eux, il alloit jouir de tous les priviléges accordés aux oiseaux du paradis. Ce petit tableau intéressant arrêtoit agréablement les regards de nos amans ; mais il étoit temps qu'ils s'entretinssent de ce qui les regardoit personnellement.

Setelpedour raconte à Ilsetilsone l'événement de son abdication, la valeur du héros qui l'a défendue contre les menaces de l'horrible Bhalisboull ; le souvenir de cette scène anime ses regards ; elle paroit rayonnante de gloire.

Ilsetilsone veut engager sa nouvelle compagne à partager avec elle les agrémens du jardin du palais. « Ma chère princesse, répond Setelpedour, ni vous ni Simoustapha ne pouvez seuls m'ouvrir les portes de ce séjour enchanté, la femme même de Simoustapha n'y peut entrer que quand le vicaire de Dieu sur la terre, le grand calife Haroun-Alraschid, l'ayant adoptée pour sa fille, aura bien voulu l'admettre à en partager tous les droits. Je dois à Simoustapha le bonheur d'être Musulmane ; c'est à vous

de ménager tous les moyens à celle qui fut reine parmi les idoles, de parvenir à la parfaite converſion qui doit la rendre à jamais eſclave de Dieu, & l'apôtre du deſtructeur des idoles. Je veux méditer ſur le livre ſaint duquel j'avois juſqu'ici détourné mes regards; la voix angelique des oiſeaux qui ſont ici me ſervira d'interprête. Allez revoir des parens dont vous faites le bonheur, des enfans qui attendent le leur de vous, & qui vous tendent les bras; parlez de moi au calife : dites-lui que Setelpedour languit comme la vigne détachée de l'ormeau, tant qu'elle n'eſt point l'épouſe de Simouſtapha; que le prince des Indes ne peut épouſer que la fille avouée pour telle par le commandeur des fidelles; mais elle aura beau ſe glorifier de ce titre, elle ne ſera jamais qu'inférieure en vertus & en charmes à l'aimable Ilſetilſone.

« Grande reine, répliqua la princeſſe, je tombe à vos pieds. — Il n'y a plus de reine, dit Setelpedour en la relevant, mon trône eſt déſormais dans votre cœur & dans celui de Simouſtapha. » Ces déclarations furent ſcellées des plus tendres careſſes entre les trois amans, & ſi elles paroiſ-

oient se ralentir, le plus jeune des oiseaux crioit : *Encor ! Encor ! Encor !*

Enfin Simoustapha & Ilsetilsone ont repris le chemin de Bagdad avec le même cortège qui les avoit accompagnés ; ils sont de retour au palais, où ils s'empressent d'entretenir Haroun & Zobéide du récit des merveilles qu'ils ont vues, & des sentimens qu'ils ont éprouvés.

La généreuse princesse engage son père à adopter Setelpedour pour sa fille, afin qu'elle puisse devenir l'épouse de Simoustapha : Zobéide ne comprend rien à l'aveuglement de sa fille, qui semble solliciter volontairement une rivale: « Ah ! Madame, lui dit Ilsetilsone, une femme qui aime Simoustapha autant que moi ne sauroit être ma rivale, elle ne peut que m'aider à faire son bonheur. »

Le calife plus instruit que Zobéide comprend assez les raisons de sa fille ; il a d'ailleurs la plus haute estime du caractère de Setelpedour, & tout le détermine à entreprendre un voyage à son château de Casser-il-Harais, quand les affaires de l'état pourront le lui permettre.

Cependant Setelpedour commence une

réforme dont elle a beſoin pour embraſſer la loi du divin prophête ; elle cherche à ſe remplir des nouveaux principes qu'elle ignoroit, elle tempère ſon eſprit altier & dominant ; déjà généreuſe & bienfaiſante, elle cherche une vertu plus ſimple & plus pure qui rejette toute eſpèce de motif intéreſſé, qui banniſſe cet amour de ſoi-même ſi préjudiciable à la ſociété, c'eſt la charité : elle s'étend ſur pluſieurs objets, & ſe montre par toutes ſortes de moyens ; ſouvent on n'a pas beſoin d'ouvrir la main pour donner beaucoup.

Setelpedour a dérobé au courroux des génies Bakbak & ſon neveu Jazzel ; mais que deviendront-ils, étrangers ſur la terre, bannis du Ginniſtan, & répouſſés du ciel ? Elle entreprend de les mettre ſous la protection qu'elle-même a recherchée : la vieille voit toujours ſa reine appliquée à la lecture : « c'eſt l'alcoran que vous liſez, Madame. — Oui Bakbak, & je voudrois que vous puſſiez le lire auſſi ; déſirez-vous de connoître & de vous ſoumettre avec votre neveu aux vérités qu'il contient ? — Perſonne ne chérit plus que moi la vérité ; je me ſuis fait une mauvaiſe réputation en

la cherchant partout, en la disant du soir au matin ; je n'ai jamais souffert qu'on me la contestât. Il est vrai que dans ce qu'on appelle la vérité, il y a bien du pour & du contre ; mais il n'y a qu'à dire le contre & le pour, & au moyen de cela, tout est dit. —— Savez-vous lire, Bakbak ? —— Oui, Madame, pourvu que cela ne soit pas écrit trop fin. » Elle jette en même temps les yeux sur la première page.

On doit savoir qu'au Giunistan on s'éloignoit beaucoup de la langue primitive ; on y parloit l'arabe corrompu, & on peut dire que c'est ainsi qu'il sortoit de la bouche de la vieille : Setelpedour a la complaisance de lui faire épeler toutes les lettres de la première ligne. *Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son prophête.*

Quand Bakbak eut assez répété ces paroles : « Ah ! que cela est beau, s'écria-t-elle, on m'en entendra parler, j'en ferai du bruit, j'en réponds. Il y a là-bas dans une anti-chambre ces deux coquins de génies de la boite & de la bague, des fainéans qui n'ont jamais que les bras croisés, cela n'a pas mis le nez dans un livre ; ah ! je les en entretiendrai . . . . Voyons, reli-

ſons enſemble.... *Il n'y a qu'un*.... Oh ! que cela eſt bien dit.... *Il n'y a qu'un ſeul*.... En voilà bien aſſez ! Je ne les quitte pas de la journée que je ne les aie fait lire avec moi. » Setelpedour ſourit du zèle hétéroclite de la gnome, & celle-ci deſcend à l'anti-chambre.

« Approchez ! approchez, mécréans ! qui n'aimez les démons que parce que vous en êtes deux ! Voici le livre qui a rendu notre reine ſi grande, ſi bonne, ſi douce, & ſi redoutable en même temps, que tous les génies en ont été émerveillés, tombés en plein jour dans les ténèbres : voyez comme c'eſt écrit. La plume étoit tirée de l'aile d'un ange ! vous n'en auriez jamais fourni de pareille, vous autres chauve-ſouris ! Et cette encre eſt faite avec la teinture de l'œil du corbeau qui ſortit le premier de l'arche de Noé ; mais ce n'eſt rien que tout cela, il faut lire comme moi mot à mot ce qui eſt écrit.... *Il n'y a*.... *Il n'y a qu'un Dieu qui ſoit*.... *Un Dieu ſeul*.... *& Mahomet n'eſt*.... *qu'un prophête.* Qu'avez-vous à dire à cela, mauvais garnemens ? vous n'avez jamais rien fait qui vaille, vous continuerez à faire de même, cependant il

faut

faut penser à ce qui arrivera à la fin; car, comme dit le livre : *Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Mahomet qui soient prophêtes.* »

Jémal, occupé de sa triste situation, & de l'inutilité dans laquelle il alloit vivre par l'abdication de sa souveraine, loin de faire une réponse directe, dit à la vieille : « Je vous trouve bien cassée, Bakbak, depuis que vous êtes ici, & vous avez mal fait d'oublier vos dents postiches.

« Je me casse! répondit-elle, qu'est-ce que veut dire ce fuseau tordu? Il te convient bien de parler de postiche, toi qui n'as rien de ce que tu portes, pas même ton visage. Prends garde, car si je te maudis une bonne fois, tu redeviendras Ranfrak, & tu continueras ton mauvais train; mais pense que cela doit finir un jour, parce que *si Dieu est un Dieu, Mahomet est son prophête.* » Bakbak remporte le livre.

« Eh bien! lui dit Setelpedour, avez-vous fait une conversion? — Oh! Madame, répond la vieille, on ne sauroit faire entendre raison à ces coquins-là : j'ai eu beau leur répéter, *qu'il n'y a qu'un seul prophête, & qu'un Mahomet qui soit Dieu.* — Arrêtez, Bakbak, vous faites radoter l'al-

coran : *Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son prophête.* »

Cette converſation fut interrompue par une viſite intéreſſante : c'étoit le charmant Simouſtapha monté ſur ſon courſier. Il étoit parti de Bagdad le matin, & perſonne n'avoit pu le ſuivre ; il trouve Setelpedour avec ſon livre & ſes oiſeaux : elle apprend avec une ſatisfaction dont la rougeur de ſon front rend témoignage, que le calife ſe propoſe de la reconnoitre pour ſa fille, Ilſetilſone pour ſa ſœur, & tous les deux pour l'épouſe du porteur d'une ſi bonne nouvelle ; enfin, qu'Haroun viendroit bientôt en perſonne conſacrer une alliance qui lui cauſoit tant de joie.

On interroge les oiſeaux pour ſavoir ſi rien ne traverſera ce mariage : l'oiſeau de Setelpedour répond, qu'il n'a été au Ginniſtan que pour le favoriſer ; celui de l'arbre dit, que ce ſuccès le dédommagera d'avoir été ſi long-temps privé de ſa femme, & leur enfant (dont la langue s'eſt entièrement déliée) prétend qu'un mariage qui a produit ſa félicité ne peut qu'être heureux : les amans ſe font répéter cent & cent fois ces préſages.

Il faut enfin que Simouſtapha quitte le château de Caſſer-il-Harais; le devoir & l'amour le rappellent à Bagdad, où il paſſe encore un mois avant de combler les vœux de Setelpedour.

L'événement déſiré arrive enfin : le calife, ſon épouſe & ſa fille ſont en marche pour le château, au centre de quatre mille chevaliers, & de vingt mille hommes à cheval, précédés des inſtrumens militaires, & de toute la pompe néceſſaire au grand deſſein qui les guide : le matin du dernier jour, Simouſtapha ſe détache pour aller prévenir Setelpedour de la viſite qu'elle va recevoir. Cette belle reine vient au-devant des litières dans la première cour du château, & ne pouvant prévenir les hommages, elle eſt forcée de les recevoir : ſa beauté étonne le calife, allarme Zobéide, enchante Ilſetilſone & Simouſtapha, & fait l'admiration de la cour du commandeur des fidelles.

Nous ne nous arrêterons pas ſur le cérémonial de la magnifique réception, dont les tréſors du calife faiſoient tous les frais, & les fruits du jardin les délices : nous n'appuyerons pas ſur les cérémonies du muphti, & l'embarras des gens de loi :

nous ne peindrons pas même les plaiſirs d'une noce qui aſſortiſſoit pour la première fois trois cœurs l'un à l'autre : nous épargnerons toute réflexion ſur le bonheur mutuel de la maiſon du calife, du prince Indien, & du château de Caſſer-il-Harais; car nous avons été tellement entraînés par les eſpaces immenſes qu'il a fallu parcourir, par la variété & la foule des événemens, que nous avons perdu de vue le temps, qui doit être la règle de tout ici-bas : courons après les objets ſur leſquels il laiſſe des marques ſi ſenſibles, qu'il nous eſt impoſſible en les voyant de nous abuſer ſur ſon cours.

La barbe d'Haroun-Alraſchid eſt devenue infiniment plus vénérable; le même feu anime ſon regard, mais de profondes rides ſillonnent ſon auguſte front. Il a diſcontinué depuis dix ans de faire ces courſes nocturnes dans Bagdad, dont il tiroit de ſi grands avantages pour éclairer la conduite de ſes miniſtres, & veiller ſur le bonheur des Muſulmans. Mais il s'apperçoit des pas trop rapides que fait vers lui l'ange de la mort; il ſe voit revivre dans la plus aimable poſtérité : ſon petit-fils Haroun-ben-

Alraſchid réunit à l'âge de dix ans toutes les perfections qui ont fait le ſujet de notre admiration dans le prince des Indes & ſon épouſe; d'autres rejetons non moins intéreſſans conſolent ſa vieilleſſe; & il s'eſt vu renaître par l'heureuſe fécondité de ſa fille adoptive, dans un petit Simouſtapha auſſi beau que ſon père.

Mais tous les pères ne ſont pas heureux; celui du prince Indien, loin de partager les jouiſſances du calife, ſe croit dans l'infortune, & ſon épouſe partage ſa douleur.

Il y a bientôt douze années révolues qu'ils ont perdu de vue un fils chéri, leur unique eſpérance: heureuſement pour eux, le roſier que leur avoit laiſſé Benalab ne périſſoit pas, il avoit fleuri de plus en plus, & s'embelliſſoit encore. Ils ſe conſoloient dans la contemplation de cet arbriſſeau garant des proſpérités de leur fils, & s'attendoient à le revoir à chaque inſtant.

Simouſtapha, pour voiler ſes premiers projets, dont le ſuccès étoit fort douteux, chercha à leur cacher ſes premières aventures, dont il ne vouloit pas être détourné. Quand elles eurent réuſſi au gré de ſes déſirs, il remit au lendemain à les inſtruire;

& tout en rougiſſant d'un délai que rien ne lui paroiſſoit pouvoir excuſer, il continua de ſe rendre coupable. Combien il eſt dangereux de remettre toujours au lendemain !

Il vint cependant une époque où ce ſilence de Simouſtapha fut bien douloureux pour ſa famille. Au moment que Setelpedour ſe remit ſous la loi du grand prophête, & qu'elle abjura entièrement celle de Kokopilefcbe, tous les enchantemens qu'elle a faits, ou qu'on a faits en ſon nom, ſont détruits; le beau roſier du roi des Indes meurt; le deuil, la déſolation ſont dans le palais; la mort va les ſuivre.

Un oiſeau, courier des eſprits bienfaiſans, venant des Indes, paſſoit ſur Caſſer-il-Harais; il raconte cette nouvelle aux oiſeaux du paradis. Celui de l'arbre du jardin dit à ſa femme : « Vas me chercher dans l'appartement qu'occupent les princeſſes une très-petite fiole, tu la rempliras de l'eau du fleuve qui eſt dans le baſſin du jardin; tu me l'attacheras au cou par un petit ruban; notre fils m'accompagnera. Je pars pour les Indes : ſi on demande où nous ſommes, tu diras que j'ai conduit

mon fils sur l'arbre pour l'instruire. » La bonne petite femelle fait ce qu'on lui dit.

Les oiseaux partent à tire d'aile : à leur lever les parens de Simoustapha retrouvent le rosier rajeuni, mais plus beau que jamais. Il sortoit une nouvelle tige qui paroissoit naître de la première ; les deux branches s'unissoient, & laissoient douter laquelle des deux fournissoit la substance aux brillantes fleurs dont elles étoient chargées.

Les espérances renaissent bientôt à ce prodige ; le roi & la reine des Indes font mander leurs astrologues pour se faire expliquer le phénomène de la mort & de la résurection subite du rosier. Les savans n'hésitent pas de dire que le prince a été dans le plus grand danger de la vie, mais qu'il en a été heureusement garanti ; toutes les roses dont l'arbrisseau se charge sont les vertus qu'il acquiert, les sciences dont il est orné, une vertu en engendre une autre ; ces heureuses acquisitions s'entrelacent. Voilà l'explication de la double tige ; on ne sait plus à laquelle de toutes ses belles qualités on peut attribuer les heureux fruits qu'elles produisent.

Toutes ces explications, aussi claires

qu'elles ſemblent juſtes, ſe rapportent parfaitement au premier horoſcope tiré au moment de la naiſſance du grand prince Simouſtapha, qui devoit parvenir un jour à être le modêle accompli des ſouverains de la terre. Que cet emblême miſtérieux du roſier étoit conſolant! Ah! que la réalité étoit encore au-deſſus de ce magique tableau!

Le roi des Indes & ſon épouſe, laſſés d'avoir envoyé ſans ſuccès dans les quatre parties du monde des émiſſaires à la découverte de leur fils, ſe décident enfin à aller le chercher eux-mêmes, & ne doutant plus de ſon exiſtence dans le monde habité, ils prennent le parti de voyager.

Si quelque cenſeur trouvoit trop extraordinaire le ſilence de Simouſtapha envers une famille qui devoit lui être chère, & le ſort obſtiné à contrecarrer les recherches qu'on avoit faites pour le découvrir; on lui obſervera que ſi le prince des Indes s'étoit fait connoître plutôt, il auroit été rappelé dans les états de ſon père à l'époque de ſon mariage avec Ilſetilſone; que Setelpedour, digne d'un meilleur ſort, ſeroit demeurée reine de l'affreux Ginniſtan; & on admirera ici la ſouveraine ſageſſe qui

achemine le ſuccès de ſes importans décrets, par le moyen des aveugles démarches des mortels.

Tout continuoit d'être à Bagdad & à Caſſer-il-Harais dans la proſpérité & le bonheur : la ſage Zobéide, jugeant beaucoup mieux du bonheur de ſa fille depuis qu'elle partageoit avec Setelpedour le cœur de Simouſtapha, convenoit enfin que, de l'union d'un homme avec deux femmes, il pouvoit réſulter un grand avantage pour tous trois, pourvu qu'une des deux eut le don de la féerie.

Un bruit de guerre va ſéparer ce charmant ménage : on écrivoit de Baſſora qu'une flotte innombrable menaçoit la côte d'une deſcente ; le calife préſume que les infidelles viennent ſe vanger de leur défaite devant Damas, il ordonne des levées dans tout ſon empire : deux cent mille hommes doivent marcher au ſecours de Baſſora & des villes qui pourroient être attaquées ; Simouſtapha en a le commandement.

L'armée ſe raſſemble & ſe met en marche, elle arrive bientôt ſous Baſſora ; on fortifie tous les endroits où l'ennemi pourroit tenter une deſcente ; on obſerve la

direction de la flotte ; les vents semblent lui faciliter l'approche de la terre, & elle peut venir mouiller dans la rade de Bassora : la portée des vaisseaux qui la composent présente un appareil redoutable ; cependant elle n'a commis aucun acte d'hostilité, les pêcheurs qui se sont trouvés à peu de distance d'elle n'ont point été inquiétés, & on peut s'assurer qu'elle n'est point montée par les infidelles : elle arbore le pavillon Indien.

A ce signal le cœur de Simoustapha s'est ému : une chaloupe s'est détachée du plus gros des vaisseaux, & s'avance vers la terre à force de rames. Simoustapha monte dans une des siennes avec le jeune Haroun son fils, & se dirige au-devant de la chaloupe Indienne. Quand elles sont à portée de la voix, un officier Indien qui la montoit demande la permission de prendre terre à Bassora ; il apprend que le roi des Indes est à bord d'un des vaisseaux pour aller chercher partout son fils Simoustapha, & qu'il désire de rendre hommage à son ami & allié le calife Haroun-Alraschid, en continuant de découvrir les traces de son fils ; il apprend aussi que l'épouse du

monarque Indien eſt embarquée avec lui.

Simouſtapha cherche à contenir ſa joie & ſes pleurs : « Retournez au vaiſſeau, dit-il à l'officier, je monte à votre bord & j'y vais avec vous. » Il ordonne en même temps à ſon fils de faire préparer ſur le champ la chaloupe du calife, & de la faire accompagner par toutes celles qui ſont dans le port; il entre après cela dans la chaloupe Indienne, & ſe fait conduire au vaiſſeau d'où elle étoit partie.

Dans ce moment, le roi des Indes obſervoit depuis ſon bord ce qui ſe paſſoit dans cette entrevue des deux chaloupes : il a vu un guerrier couvert d'armes brillantes entrer dans la chaloupe qui revient; il fait ranger du monde aux eſcaliers pour lui aider à monter à bord, & il l'attend lui-même ſur le pont.

Simouſtapha s'eſt bientôt précipité aux pieds de ſon père avant d'en être reconnu, & le baigne de larmes : le monarque étonné d'un hommage ſi éclatant dans une terre étrangère, relève l'homme ainſi proſterné devant lui; l'abondance des larmes a beau lui voiler des traits ſi préſens à ſon cœur & à ſon eſprit, la nature a parlé; ſes ſens

affoiblis par la furprife l'ont fait chanceler contre le mât du vaiffeau en s'écriant : « c'eft mon fils ! »

Ce mot & l'accident ont fait accourir la reine, qui vient mêler fes pleurs & fes embraffemens dans les bras de fon fils & de fon époux; ils font livrés tous trois aux plus douces fenfations de la nature. Ce fentiment fe ranime bientôt à la vue du rejeton qui arrive : le jeune & charmant Haroun, couvert à onze ans d'une armure complète, réuniffant les grâces & l'innocence, eft amené à bord par les chefs les plus confidérables de l'armée mufulmane, & fe trouve dans les bras des parens dont Simouftapha l'avoit fi fouvent entretenu. Qui pourra jamais dépeindre la joie de cette heureufe famille ? Le roi des Indes eft débarqué à Baffora, le calife eft fans inquiétude fur cette flotte, l'efpoir de voir fon ancien ami égaie fes vieux jours : cette grande nouvelle eft parvenue à Caffer-il-Harais, & la fatisfaction paffe du cœur des princeffes daus celui des enfans ; il fembleroit que les oifeaux la partagent, c'eft un tranfport général.

L'armée du calife eft congédiée, celle

qui accompagne le souverain des Indes reste à Bassora ; lui même est en marche pour Bagdad sous la conduite de son fils Simoustapha, que quatre mille chevaliers accompagnent, & le calife vient au-devant d'eux avec le plus magnifique de tous les cortèges ; ils sont réunis.

Bagdad a changé de forme, le monarque Indien ne passe que sous des arcs de triomphe ; le calife a déployé toute sa puissance pour recevoir dignement son ami & son allié ; les actes de religion les plus solemnels consacrèrent par leur éclat tant de brillantes cérémonies, & les réjouissances publiques les couronnèrent.

Il restoit au roi & à la reine des Indes un voyage bien intéressant à faire ; c'étoit celui de Casser-il-Harais, où étoient les deux princesses épouses de Simoustapha, & leur charmante famille.

Le calife en ordonna bien vîte les apprêts, qui ne cédoient en rien à ceux dont Bagdad venoit d'être témoin : les princesses en ont été prévenues ; on voit bientôt flotter dans les airs les étendarts du calife & du roi des Indes. Des couriers ont précédé l'avant-garde ; ils arrivent enfin, & ces deux fa-

milles éprouvent dans des épanchemens réciproques les plus douces ſenſations de la nature; la reine des Indes reconnoit alors toutes les fleurs du premier roſier, & ne peut ſe raſſaſier du plaiſir de les voir, & de les rapprocher tendrement de ſon ſein.

Après un repas magnifique on entre dans le jardin enchanté, où les attendoit une fête auſſi raviſſante qu'inopinée.

A l'ordre des trois oiſeaux du paradis, tous les autres ſe ſont raſſemblés, & font entendre un concert mélodieux: s'ils s'arrêtent un moment ſur le gaſon, c'eſt pour offrir à l'œil un parterre de fleurs animé.

Au ſon de cette harmonie, les gazelles & d'autres petits animaux ſemblent bondir en cadence, & former des danſes champêtres. Les poiſſons argentés des baſſins ont quitté le fond ſablé ſur lequel ils repoſent, & font réfléchir ſur leurs écailles variées les rayons brillans du ſoleil; l'eau paroit un arc-en-ciel liquide dont la variété des nuances charme les yeux: ſi nos amans s'égarent dans ces boſquets raviſſans, c'eſt pour ſe rendre compte de leurs jouiſſances, & les partager.

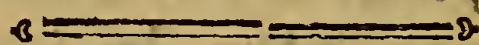
Mais il eſt temps que le roi des Indes

aille faire jouir ſes ſujets du ſuccès de ſon voyage ; il doit emmener Simouſtapha & ſes deux épouſes ; pour ſe dédommager de cette privation, le calife garde auprès de lui le jeune Haroun-Ben-Alraſchid, à qui on fait épouſer la fille unique d'un des fils que le commandeur des fidelles avoit perdu, & il devient dès-lors ſon ſucceſſeur déſigné.

Simouſtapha, Ilſetilſone & Setelpedour vont s'embarquer pour les Indes avec leur famille ; on ſe ſépare en pleurant du jeune Haroun : il accompagne ſes parens juſqu'au bord de la mer, & après les avoir embraſſés : « Levez une armée, dit-il à ſon père, j'en demanderai une au calife, & unis enſemble nous ramènerons à nous tous les infidelles après les avoir domptés ; j'aurai le plaiſir de vous revoir, je conduirai avec moi ma petite femme Yalidé, nous nous verrons, nous nous embraſſerons, je careſſerai ma mère & mes ſœurs, & nous ſerons tous heureux. »

Déjà les vaiſſeaux ont abandonné la mer de Baſſora, ils cinglent vers les côtes de l'Inde, où ils arrivent après une heureuſe traverſée, les vœux du peuple ſont comblés :

Setelpedour y trouve la paix & le bonheur, bien préférables à toutes les couronnes du Ginniſtan ; & Simouſtapha recueille enfin le prix des vertus dont le philoſophe perſan avoit jeté le germe dans ſon cœur.



SCHEHERAZADE ayant fini l'hiſtoire de Simouſtapha, s'arrêtoit un moment : « Eſt-ce là toute l'hiſtoire ? dit le ſultan ; elle m'a fort intéreſſé, ſurtout à cauſe des oiſeaux : je ſuis bien fâché qu'ils ne ſoient pas partis tous les trois pour les Indes, ils n'auroient pas peu contribué à conſerver la paix dans le ménage : ma fantaiſie à moi, ſeroit d'avoir de ces oiſeaux-là ! Vous m'avez (car je n'oublie rien) parlé d'un pêcheur qui vouloit jeter à l'eau des filets de ſoie : j'irois volontiers à la chaſſe des oiſeaux du paradis avec des réſeaux de ſemence de perles.

« Cette fantaiſie ſeroit dangereuſe, oh ! magnanime ſultan, répondit Scheherazade, les oiſeaux du paradis ne donnent pas dans de ſemblables piéges, vous pourriez prendre de ceux du Ginniſtan, qui vous ſembleroient tout auſſi beaux, mais qui en-dedans comme

au-dehors ne ſont que perfidie & menſonge. Comme le jour n'eſt pas encore prêt à paroître, je pourrois raconter à votre Hauteſſe une hiſtoire bien tragique, mais aſſez courte, qui ſerviroit à vous défier du commerce des oiſeaux merveilleux : c'eſt celle d'Alibengiad, ſultan d'Herak. — Je l'écouterai avec plaiſir, reprit le ſultan. » Et Scheherazade parla ainſi.

HISTOIRE

d'Alibengiad, ſultan d'Herak, & des faux oiſeaux du paradis.

ALIBENGIAD, ſultan d'Herak & deſcendant d'Ali, faiſoit la guerre au calife Moavie. Il croyoit tendre un piège au calife, en l'attirant dans une gorge des hauteurs dont il s'étoit rendu maître. Moavie fait marcher lentement ſon armée, & de manière à faire croire à ſon ennemi qu'il étoit ſans défiance ſur la ruſe employée contre lui : mais il eſt bientôt défait, ſon armée eſt miſe en pièces ; Alibengiad lui-même eſt priſonnier, & il eſt renfermé

dans une forteresse sur le d'Aggiala, à quelques lieues de Casser-il-Harais.

Ce prisonnier, homme d'un caractère féroce, avoit pendant son règne fait le malheur de bien des gens, & ne pouvoit supporter le sien. Il passoit continuellement d'un lâche abattement à des emportemens qui tenoient du délire.

Il n'avoit pour toute société qu'un eunuque de quinze ans qu'on avoit enfermé avec lui, & passoit son temps à jaser avec ce jeune homme aussi simple qu'ignorant. Il s'étonnoit avec lui qu'un homme comme Moavie, qui passoit son temps en prières, prît tout-à-coup dans les combats des partis qui déconcertoient ses ennemis, & qu'il pressentît des projets sans paroître les avoir examinés.

« Notre calife, disoit l'eunuque, n'a pas besoin de tant d'espions, ni de se donner tant de soins : quand on lui dit que les ennemis viennent, il monte son chameau avec ses petites provisions ; son oiseau du paradis le précède, & lui marque les endroits foibles de l'ennemi, ses ruses, ses moyens. Qu'est-ce que c'est que cet oiseau ? dit Alibengiad. — N'avez-vous pas entendu

parler, répondit l'eunuque, des oiſeaux qui ſont dans les jardins de Caſſer-il-Harais, tout près d'ici? Mahomet en a porté la race dans ce château, ils ne ſortent jamais à moins que ce ne ſoit pour ſervir un prophête; on en parle ſouvent au palais, parce que des femmes les ont vus : ces oiſeaux ſont ſaints, ils ſavent l'alcoran parfaitement, & parlent très-diſtinctement. On dit qu'ils ſont toutes ſortes de choſes. J'en ai ouï raconter plus de cent hiſtoires, au point qu'il m'arrive quelquefois d'y rêver; mais je n'en ai jamais vu qu'en ſonge. Ils ſont fort beaux quand ils planent dans les airs; on croiroit que c'eſt un paquet de ſoie qui vole, tant leurs plumes ſont fines & légères.

Notre grand calife en a ſurement un qui le ſert & lui parle; mais il eſt le ſeul qui le voit & l'entend, auſſi devine-t-il tout ce qui ſe fait dans le palais. Nous avions un Noir parmi nous qui diſoit en avoir un qui lui faiſoit retrouver les choſes perdues; mais ſon oiſeau ne l'empêcha pas de ſe noyer dans l'Ilfara.

La tête déjà mal organiſée du ſultan s'exaltoit toujours plus au récit de ces mer-

veilles, & de tant d'autres dont l'eunuque l'entretenoit sans-cesse. « Si je pouvois, disoit-il en lui-même, avoir un oiseau comme Moavie, il m'aideroit à sortir d'ici; je regagnerois mes états par son secours, je rassemblerois une armée, & viendrois combattre le calife, le pouvoir seroit ainsi balancé par les forces naturelles & miraculeuses, & nous verrions qui de nous deux auroit la victoire : il n'y a pas loin d'ici à Caffer-il-Harais, si ma voix pouvoit s'y faire entendre, je déterminerois un des hôtes du jardin à venir à mon aide. *Venez! Venez! Venez à moi!* s'écrioit le sultan dans son enthousiasme, *venez, oiseaux célestes & puissans! le trône d'Herak & le plus brillant empire que je pourrois conquérir seront votre cage!* »

Alibengiad étoit si préoccupé de cette idée, qu'il oublioit de faire sa prière soir & matin; il y étoit fort exact quoiqu'infidelle, mais il n'adressoit plus ses vœux qu'aux oiseaux merveilleux, ils occupoient seuls sa pensée.

« J'en ai vu un cette nuit, lui dit un jour l'eunuque, j'ai cru qu'il me parloit dans mon songe.

« Ah ! que tu es heureux ! répondit le ſultan, je donnerois la moitié de mon ſang pour les voir ſeulement en rêve. »

La nuit, cette idée tenoit le ſultan éveillé, ce n'étoit pas le moyen d'avoir le rêve qu'il déſiroit ; mais tout-à-coup, à minuit, il entend frapper contre ſa croiſée ; elle étoit élevée en dehors à cent vingt pieds de terre. Il regarde, elle lui parut éclairée comme s'il eut fait jour ; il examine avec ſoin, & voit un bel oiſeau perché ſur le grillage qui étoit en déhors.

A cet aſpect, Alibengiad fut ravi de joie & d'étonnement, il invite l'oiſeau à entrer : « *Je ne ſaurois*, » lui répond le merveilleux animal, mais ſi intelligiblement qu'il croit qu'on lui parle à l'oreille : « *Si cependant tu es curieux de m'avoir, nous pourrons faire nos conditions.* » Après ce peu de mots, le brillant oiſeau diſparoit, & Alibengiad ſe croit ſur le point de devenir le plus heureux des hommes.

L'eunuque a dormi, & n'a rien vu. Le ſultan lui fait part de ſa bonne fortune : la nuit ſuivante tous les deux ſont aux aguets, mais ils n'ont eu d'autre plaiſir que de paſſer une nuit blanche.

Plusieurs jours s'écoulent dans l'attente, l'impatience & l'insomnie : enfin l'oiseau reparoit à minuit.

« Je m'étois, dit-il au sultan, porté vers toi de mon simple mouvement, & attiré par des prières que j'entendois du fond du jardin de Caffer-il-Harais. Maintenant j'ai obtenu la permission de te parler ; veux-tu que nous fassions nos conditions ensemble ? — De tout mon cœur, répond Alibengiad. — En ce cas, lève toi pour me faire entrer. »

Le sultan se lève : « Place-toi dans le milieu de la chambre, lui dit l'oiseau, & répète avec moi mot à mot ce que je vais te dire.

« *Chambre ! ouvre-toi : je te l'ordonne par Mahomet. Oiseau ! viens à moi ; je te le commande au nom du Dieu de la terre.* »

Alibengiad hors de lui-même prononce les mêmes paroles, & l'oiseau est sur son épaule : l'éclair dont il brilloit jette une vive lumière dans la chambre ; l'eunuque effrayé se renverse prosterné sur la terre.

« Que veux-tu de moi, dit l'oiseau, & du maître à qui j'appartiens ? — Sortir d'ici, répond le sultan ; retourner à He-

rak, remonter ſur mon trône, & me venger de Moavie. — Tout cela ſe fera avec le temps ; mais nous allons commencer par ſortir d'ici. Ordonne par Mahomet au grillage de fer qui s'oppoſe à notre paſſage de tomber. » Alibengiad n'héſita pas d'obéir. « Ordonne-moi, au nom du grand Dieu de la terre, de te faire un char qui te porte juſqu'à la vue d'Herak avant la fin du jour. » Alibengiad plein de joie & d'eſpérance donna ce nouvel ordre avec plaiſir, puiſqu'il avoit déjà vu diſparoître le grillage de la croiſée.

« Je te laiſſe la toque de ton turban, dit l'oiſeau, donne-m'en la mouſſeline ; ce ſera la matière du char qui t'enlèvera toi & l'eunuque. » Le ſultan ſatisfait avec empreſſement à cette demande.

« A préſent, dit l'oiſeau, je m'en vais travailler. » Il prend avec ſon bec un des bouts de la mouſſeline, & emporte la pièce entière hors de la fenêtre. Un moment après, Alibengiad apperçoit contre cette croiſée un char très-commode, auquel eſt attelé l'oiſeau avec de légers rubans de ſoie cramoiſi & or. Il ſe préſente har-

diment de lui-même à la fenêtre, se baisse pour passer & entrer dans le char.

« Un moment, dit l'oiseau; en mettant un pied sur le char tu répéteras la profession de foi que je te dicterai. — Sans-doute, répondit le sultan, très-pressé de partir. — Si tu y manquois d'un mot, tu irois faire dans le fleuve d'Aggiala la dernière de tes ablutions: monte maintenant, & prononce fort distinctement avant de t'asseoir.

« *Au nom du grand Kokopilesobe, seul Dieu de la terre! Je veux partir d'ici pour Herak.* — Que dis-tu donc? oiseau, dit Alibengiad, *il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son prophête.* »

A peine a-t-il achevé ces mots, que le char se dissout, il redevient mousseline; l'oiseau s'envole, & le corps porté par cette étoffe légère est entraîné par son poids sur la terre, il tombe sur des rochers que baignoient les rives du fleuve aux pieds de la tour; mais il n'y est pas fracassé: un reste de vertu merveilleuse est encore attaché à la mousseline du turban. Cependant Alibengiad fut tellement étourdi de cette chûte, qu'il acheva de perdre le peu de bon sens qui lui restoit

auparavant,

auparavant, il demeura imbécille : des pêcheurs le ramaſsèrent, & le portèrent à Moavie.

Le calife, inſtruit de l'aventure par le jeune eunuque qui n'avoit pas encore mis le pied ſur le char lorſqu'il fut diſſipé, crut reconnoître la volonté de Dieu & l'intention de Mahomet dans les ménagemens du châtiment infligé au ſultan d'Herak : il laiſſa la liberté du corps à celui qu'un décret d'en-haut avoit privé de celle de l'eſprit.

L'eunuque le promenoit dans Bagdad comme une pièce curieuſe, & ramaſſoit quelqu'argent en le montrant aux étrangers dans les kans, comme *le ſultan de l'oiſeau*. Alibengiad, abſolument inſenſible, ne répondit plus qu'en riant à toutes les queſtions qu'on pouvoit lui faire.

AVEZ-VOUS fini, dit le ſultan à Scheherazade, votre hiſtoire eſt une impertinence, & d'autant plus grande que vous m'avez apoſtrophé dans plus d'un endroit ; croyez-vous donc que j'aie la *tête mal organiſée* parce que j'aime les oiſeaux ? — Invincible ſultan ! répondit-elle, je n'ai voulu que vous

prémunir... — Allons! allons! cela suffit; mais tenez-vous pour dit que je ne prétends pas qu'on se moque de mes goûts, & soyez plus discrète sur le choix de vos histoires... A propos, ajouta le sultan, je crois m'en rappeler une autre, où il est aussi question d'oiseaux qu'on envoya au roi d'Egypte. — Votre majesté, dit Scheherazade, veut sans-doute parler d'un fait qui remonte à une époque très-ancienne, bien avant que l'alcoran eut éclairé l'univers. J'en ferai le récit aussitôt que votre hautesse m'en aura donné l'ordre. Parlez, je vous écoute, dit le sultan, mais souvenez-vous ».... L'aimable sultane comprit à demi-mot, s'inclina, & poursuivit ainsi.

HISTOIRE

De Sinkarib & de ses deux visirs.

DANS les temps dont je viens de vous parler, sire, Sinkarib régnoit à Nenevah & à Thor, royaume d'Assyrie. Ce prince parvenu fort jeune au trône n'étoit pas né sans vertus; mais le goût des plaisirs lui faisoit négliger ses affaires, elles étoient

un fardeau pour lui, & le miniſtre qui l'en ſoulageoit, pouvoit ſe promettre de le ſubjuguer. Heureuſement pour ce jeune monarque, il avoit eu la précaution de conſerver pour ſon premier viſir, celui qui avoit gouverné l'Aſſyrie ſous le règne de ſon père, avec autant d'éclat que de ſageſſe: Hicar étoit ſon nom. C'étoit l'homme le plus inſtruit de ſon temps dans toutes les ſciences connues; ſa prudence, ſa fermeté, ſes reſſources, & la haute réputation dont il jouiſſoit, faiſoient le bonheur des peuples, & le ſalut de l'Etat.

Hicar poſſédoit d'immenſes richeſſes, ſon palais étoit une ville entière. Le déſir d'avoir des héritiers plus que celui d'une vanité déplacée, lui avoit fait épouſer ſucceſſivement juſqu'à ſoixante femmes; il leur avoit fait bâtir ſoixante Makſſura (1) que chacune d'elles habitoit en ſon particulier; il n'avoit eu aucun fruit de ces mariages, & malheureuſement il s'en chagrinoit beaucoup plus qu'un ſage comme lui n'auroit dû le faire.

---

(1) Petit palais iſolé, habité par une femme ſeule à l'inſçu de ſes rivales.

Zéfagnie ſa première épouſe, qui n'avoit jamais perdu les droits qu'elle avoit acquis ſur ſon cœur, l'exhortoit en vain à la réſignation. « Un enfant, lui diſoit-elle, n'eſt pas toujours un bienfait du ciel. Vous ſavez que j'eus une ſœur que le ſien a fait mourir de chagrin. Soumettez-vous, mon cher Hicar, à un décret qui vous délivre peut-être de bien des amertumes, en paroiſſant vous en accabler. « Hicar avoit beaucoup de déférence pour ſon épouſe, elle étoit tante de Sinkarib, & ne s'étoit jamais enorgueillie du haſard de ſa naiſſance; elle avoit toujours eu la plus excellente conduite, elle avoit des droits à ſon eſtime & à ſa tendreſſe. Honteux de la démarche qu'il alloit faire, il lui cacha qu'il avoit mandé des aſtrologues, pour les conſulter ſur les moyens qu'il pourroit employer pour avoir un enfant.

Les aſtrologues, flattés de la confiance d'une perſonne de ce rang, ne demeurèrent pas ſans réponſe, & lui conſeillèrent de faire un ſacrifice à Bilelſanam (1) du-

(1) *Bilelſanam* eſt l'oracle de Bel, Dieu des Aſſyriens.

quel il devoit obtenir le bienfait qu'il défiroit.

Hicar étoit né dans le pays d'Haram, il en avoit rapporté la connoiffance du vrai Dieu. Cependant, entraîné par fon défir, il va trouver le grand prêtre de Bilelfanam, ordonne un facrifice & confulte l'oracle : il refte muet, & le grand prêtre faifi de terreur engage le vifir à fe retirer.

A peine eft-il dehors du temple, à peine a t-il contemplé les merveilles de la nature, que les remords agitent fa confcience, il voit l'offenfe qu'il a commife envers l'auteur de ce grand ouvrage, en mettant fa confiance dans une idole impuiffante, en prodigant devant elle des adorations & des facrifices : il lève fes regards au ciel.

« Oh ! fouverain créateur, s'écria-t-il, Bilelfanam eft muet, il eft fait pour l'être; il ne veut rien accorder, parce qu'il ne peut rien donner ; mais vous, qui tenez dans vos mains la toute-puiffance, qui m'avez refufé jufqu'à préfent ce que je vous ai demandé tant de fois, écoutez, & exaucez la dernière prière que j'ofe vous adreffer ! Accordez-moi un fils ! »

Après cette invocation, le vifir baiffe les

yeux, & les mains croiſées ſur la poitrine, il ſe recueille. Tout-à-coup une voix céleſte ſe fait entendre : « Hicar, a-t-elle dit, ceſſe d'importuner le ciel, tu n'auras point d'enfant ; mais tu peux adopter Nadan, le fils de ta ſœur, & en faire ton héritier. »

Hicar revient chez lui, & ſans parler à Zéfagnie des ſacrifices faits à l'idole, il lui fait part de l'ordre qu'il croit avoir reçu du ciel. La vertueuſe épouſe ſe diſpoſe à obéir à Dieu & à ſon mari : dès le moment même ils adoptent Nadan comme leur propre fils, & ils réuniſſent leurs ſoins & leur tendreſſe ſur celui qui paroît leur être deſtiné d'en-haut.

Nadan favoriſé en tout de la nature, paroiſſoit appliqué, ſtudieux, il ſembloit répondre aux bontés d'Hicar & de Zéfagnie, & promettoit de ſurpaſſer les eſpérances qu'on avoit conçues de lui : il avoit l'eſprit vif & pénétrant, mais toutes ſes qualités & ſes vertus n'étoient qu'apparentes, & l'artifice étoit ſi grand chez lui, que tout ce qu'il affectoit d'être paroiſſoit lui être naturel ; à ce dangereux défaut, il joignoit

beaucoup de réſerve, il s'obſervoit ſans ceſſe, & ne ſe livroit jamais.

« Je voudrois que notre enfant fit une faute, diſoit ſouvent Zéfagnie, ne fut-ce que pour connoître la manière dont il s'en relèveroit; en vérité je le trouve trop parfait en tout. »

Nadan atteignoit ſon cinquième luſtre, & ſe trouvoit alors orné de beaucoup de connoiſſances, & conſommé dans les affaires de gouvernement & de la politique, dans leſquelles ſon oncle ſe plaiſoit à l'inſtruire. Dévoré d'ambition, il n'en laiſſoit pas voir la moindre étincelle, & modéroit ſi bien toutes ſes paſſions, qu'on n'eût jamais ſoupçonné qu'aucune d'elles pût prendre de l'aſcendant ſur lui.

Hicar ſéduit par de ſi belles apparences, déſirant paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & le repos, ſe détermine à demander ſa retraite au roi, & la ſucceſſion de ſa place à ſon neveu Nadan.

« Sire, lui dit-il, il y aura bientôt quarante-ſept ans que j'ai eu l'honneur de conſacrer mes ſervices au glorieux monarque votre père & à votre majeſté. La vieilleſſe

amène avec elle la caducité, & je n'ai plus l'activité néceſſaire pour remplir dignement la place que j'occupe encore. Ayant prévu depuis plusieurs années qu'il viendroit un moment où mes forces ne pourroient plus ſeconder mon zèle, j'ai adopté un fils de ma ſœur. Je lui ai donné une éducation qui peut le mettre en état de vous ſervir dignement; un naturel heureux a ſecondé toutes mes vues, & je me flatte d'avoir formé un miniſtre plus habile que moi. Senſible aux bontés dont votre majeſté m'a toujours honoré, je n'en perdrai jamais le ſouvenir, & en vous priant de m'accorder ma retraite, comptez, ſire, ſur mon dévouement pour la vie. J'eſpère cependant qu'avec un grand-viſir tel que Nadan, vous n'aurez pas même beſoin de mes conſeils, & que les talens dont il eſt orné ſuppléeront à toute mon expérience. »

Sinkarib demande à voir le ſujet dont Hicar venoit de faire un ſi grand éloge. Il n'y avoit point d'extérieur plus ſéduiſant que celui de Nadan; il répondit aux queſtions que le roi jugea à propos de lui faire, avec une modeſtie apparente, & en même temps avec une ſolidité d'eſprit qui annon-

çoit une maturité de connoiſſances, dont le monarque fut enchanté.

Vous mettez, dit-il à Hicar, le comble aux obligations que je vous ai déjà, par le bienfait que vous me rendez aujourd'hui : je vais couronner votre ouvrage en appelant Nadan au poſte que vous voulez quitter, & dont je vous vois deſcendre à regret; mais je veux toujours que vous ſoyez le premier des princes de mon empire, vous conſerverez tous les honneurs du grade éminent que vous abandonnez : l'accès de ma perſonne vous ſera libre à toute heure, & mon oreille ſera toujours ouverte à la ſageſſe de vos avis. »

En même temps le roi ordonna que l'on revêtit Hicar de la plus belle des peliſſes, qu'on lui remît un colier d'or ſur lequel ſon nom étoit gravé, & enrichi de diamans du plus grand prix : il fit célébrer une fête de huit jours dans tous ſes Etats pour ſon ancien viſir, & l'inauguration de ſon ſucceſſeur.

Nadan eſt revêtu ſur le champ de l'écritoire (1) & du ſceau, il prend les ordres

(1) L'écritoire d'une certaine eſpèce eſt une marque de dignité qui ſe porte à la ceinture.

du roi pour les expéditions à faire, & retourne au palais d'Hicar.

« Mon cher Nadan, lui dit ſon oncle, vous n'aurez plus guères de temps pour prendre les conſeils de votre mère & les miens, n'oubliez jamais ceux que nous vous avons donnés juſqu'ici ; c'eſt en les ſuivant que vous avez été en état d'obtenir la faveur que je viens de faire tomber ſur vous. Je vous préviens qu'elle vous expoſe autant qu'elle vous élève, & je vous prie d'écouter encore des avis qui euſſent été prématurés avant ce jour, mais qui ſont pour vous maintenant de la plus haute importance.

« Vous allez être revêtu d'une grande puiſſance : employez-la toute pour celui qui vous l'abandonne. Songez qu'il en eſt jaloux.

« Eloignez par le reſpect, la familiarité de votre ſouverain, & par la réſerve, celle de votre inférieur. Vous n'avez plus d'égaux, vous ne ſauriez avoir un ami.

« Ne ſoyez point dupe de la cour qui va vous environner. L'arbre chargé de fruits attire les oiſeaux, tous viennent ſur ſes branches jouir & folâtrer : eſt-il dépouillé,

on l'abandonne, il eſt le jouet des vents, la pouſſière le couvre, & chacun le fuit.

« La flatterie va répandre des fleurs ſur votre chemin : l'encens fumera autour de vous, le ſandal, l'aloës & l'ambre brûleront dans les caſſolettes : ſachez apprécier ces hommages à leur juſte valeur.

« L'homme qui vous louera en face ne ſera pas le plus dangereux : craignez celui qui ſaura vous enorgueillir ſans paroître vous admirer.

« La fortune va vous environner de ceux qui la cherchent ; laiſſez-lui ſes ſectateurs, un jour ils ſeront forcés de s'en ſéparer.

« Iſolez-vous au milieu de la foule ; regardez-la ſans la ſuivre.

« Cherchez la ſolitude après vos occupations, vous y trouverez une compagnie faite pour vous ; c'eſt la réflexion.

« Vous vous trouverez dans l'abondance ; ne vous en laiſſez pas ſurcharger, elle étouffe les goûts.

« On eſt à demi-mort quand on ne peut vivre que du ſuperflu. La volupté, dans quelque genre que ce ſoit, égare les ſens & les affoiblit.

« L'intempérance abrutit l'homme ; il devient lâche, & finit par être imbécille.

« Soyez toujours acceſſible, & jamais familier : il faut que vótre préſence en impoſe.

« Fermez la bouche aux cauſeurs : le ſoleil a parcouru ſa carrière, ils n'ont ceſſé de parler, ſans rien dire ; ce ſont les voleurs du temps.

« Ne prenez jamais le ton haut, il cache un ignorant.

« Ecoutez patiemment : encouragez la timidité : ne craignez point les réponſes hardies ; ſi quelqu'un vous réſiſte en face, recueillez-vous profondément pour juger de ſang-froid s'il eſt ferme ou opiniâtre.

« N'attendez rien de bon des gens corrompus. Si le fleuve peut remonter à ſa ſource, ſi l'eau de la mer peut perdre ſon âcreté, ſi le corbeau peut devenir blanc, vous avez quelque choſe à eſpérer du méchant.

« Soyez miſéricordieux. L'homme eſt ſouvent maîtriſé par les circonſtances & ſon propre caractère.

« En ſéviſſant contre le coupable, modérez juſqu'à l'expreſſion de vos regards ;

vous êtes l'organe de la loi, & non pas un bourreau.

« Accueillez le pauvre : chaſſez le mendiant, ſurtout celui que vous verrez revêtu de ſuperbes peliſſes ; vous ruineriez l'état ſans aſſouvir ſa cupidité.

« Fuyez l'avarice, elle entend toujours mal ſes intérêts. Evitez la prodigalité, elle sème à pleines mains & ne recueille que des regrets.

« Quand le torrent s'eſt épuiſé, le voyageur le paſſe à pied ſec & le mépriſe. La terre même qu'il a abreuvée ne lui tient pas compte de l'eau qu'il a répandue.

« Paſſionnez-vous pour le bien public ſeul, vous y trouverez le compte de tout le monde, & le vôtre.

« Quand vous méditerez une entrepriſe, fermez vos lèvres. Quand vous voudrez vous mettre en chemin pour l'exécuter, doublez vos babouches avec de la laine.

« Le ſecret qui s'échappe brûle la langue. Le bruit qui précède ou qui marche avec le projet, le déconcerte.

« Ménagez la vie des hommes, ils ſon vos frères.

« Montrez-vous modeſte dans votre dé-

but, vous brillerez enſuite d'un plus bel éclat.

« L'amandier eſt de tous les arbres le premier qui ſe couvre de fleurs, & le dernier qui donne du fruit. Imitez le mûrier, il donne le ſien avant la feuille. (1)

« Prévoyez les obſtacles. L'eſquif qu'on lance à la mer peut braver le premier flot; mais il eſt bientôt ſubmergé par ceux qui le ſuivent. »

Hicar, après avoir donné ces ſages conſeils au jeune miniſtre, préſumant qu'il va s'occuper du ſoin de les ſuivre & de marcher ſur ſes traces, le préſente à Zéfagnie : tous deux l'embraſſent, le comblent de vœux & de bénédictions. Les portes du palais ſont ouvertes; & il reçoit les complimens d'uſage ſur le poſte glorieux où Sinkarib l'a élevé.

Ce premier éclat de la faveur n'etoit pas fait pour éblouir Nadan. Ce caractère, dont les vices avoient échappé au diſcernement de ſon oncle, étoit trop profond pour

---

(1) Il croit en Arabie une eſpèce de mûrier, ſur lequel on cueille des fruits long-temps avant qu'il ſoit en feuilles.

ſe développer ſi promptement : il ſe montra dans cette occaſion digne des honneurs qu'on lui rendoit, par la manière de les recevoir, & prit le chemin du palais de Sinkarib pour aller ſiéger au divan, environné d'une cour auſſi brillante que nombreuſe ; paroiſſant digne aux yeux même d'Hicar de la haute fortune à laquelle ce reſpectable vieillard l'avoit deſtiné.

Sinkarib livré à la molleſſe a beſoin d'un miniſtre actif & intelligent, il l'a trouvé dans Nadan. Bientôt le jeune viſir lui paroit préférable à celui qui s'eſt retiré : il conſent à partager ſes amuſemens, & ne ſe montre point ennemi des plaiſirs raſſemblés dans l'intérieur du palais. Le monarque & ſon viſir deviennent inſéparables, & les affaires languiſſent.

Des plaintes, des murmures ſe ſont élevés : la tranquillité d'Hicar en eſt troublée, il eſt obligé d'en témoigner ſes allarmes à ſon neveu. Nadan l'écoute avec reſpect ; mais avec beaucoup de froideur ; il promet de tout réparer, & ne tient rien.

Il ſurvient de nouveaux déſordres : l'ancien viſir revient à la charge, & devient importun : il va faire part de ſes inquiétudes

au roi lui-même, il le trouve prévenu. Nadan avoit pallié le mal à ſes yeux, & commencé un portrait déſavantageux de ſon oncle.

« La vieilleſſe, avoit-il dit au roi, rend Hicar ombrageux & timide : il ne voit plus de près les affaires, & voudroit toujours les conduire : devenu foible & languiſſant, il ne pouvoit plus retenir l'autorité ; mais il la regrette tous les jours. Son humeur me donne du chagrin, & ſi je l'en croyois, il me feroit impoſſible de terminer aucune affaire à l'avantage de votre majeſté. »

Lorſqu'Hicar ſe préſenta devant Sinkarib, il s'apperçut de l'effet des préventions qu'on avoit données contre lui ; le roi le reçut froidement, & quand le viſir voulut parler d'affaires, le monarque lui conſeilla de ne plus s'occuper que du ſoin de ſa ſanté. « Je ſuis parfaitement au fait de ce dont vous voulez me parler, ajouta-t-il, les plaintes que des eſprits inquiets vous ont portées ſont abſolument mal fondées. Nadan votre neveu a parfaitement bien rempli mes ordres & ſon devoir. Recevez cependant mes remercîmens ſur ces nouvelles preuves de votre zèle, & tâchez ſurtout de con-

ſerver une ſanté qui commence à devenir bien foible. »

Hicar retourne chez lui confus & mortifié : il ſe jette en pleurant dans les bras de ſon épouſe : « Ma chère Zéfagnie, lui dit-il, ce Nadan, ce fils que nous penſions nous avoir été donné des mains de Dieu pour être notre conſolation, & le rempart de l'Aſſyrie, m'a ravi la confiance du roi : il va tout perdre, & j'en ſerai la cauſe !

« Conſolons-nous, Hicar, répondit Zéfagnie ; ſéduite comme vous par des ſpécieuſes apparences, je vous aidai moi-même à vous tromper ſur ſon compte ; mais nous ne pouvons pas dire que la bonté divine ait été notre complice : cette voix qui ſembloit partir d'en-haut ne venoit pas du ciel ; mais il permit qu'elle vous abusât, vous, qui ſortiez du temple de Bilelſanam pour arracher aux décrets éternels une poſtérité qui vous étoit refuſée. Je réfléchis depuis long-temps ſur cette malheureuſe circonſtance, ſi le Tout-Puiſſant eut voulu vous accorder un héritier, il lui étoit auſſi facile de le faire que de frapper vos oreilles d'un vain bruit : on a permis qu'une fourberie vous châtiât d'un trait d'idolâtrie, impardon-

nable à un homme auſſi inſtruit que vous ; & vous fûtes contraint d'adopter Nadan. Faſſe le ciel qu'il s'arrête ! Le maſque de l'hypocriſie qui nous a ſi long-temps trompé, peut cacher encore des trames odieuſes. »

Les réflexions de Zéfagnie étoient ſages & profondes ; mais Hicar, dont le cœur tendre chériſſoit encore ſon neveu, ne préſumoit pas qu'il travaillât à vérifier les juſtes preſſentimens de ſon épouſe.

Nadan éprouvant déjà les remords de ſon ingratitude, cherchoit encore à hâter la perte de ſon bienfaiteur, dont il redoutoit les regards & les remontrances ; dont il dévoroit la fortune, & dont la réputation lui étoit à charge.

Il forme le projet de dreſſer contre lui-même un libelle anonyme ; mais ſous les traits duquel on puiſſe reconnoître le ſtyle de ſon oncle. Il le remplit d'imputations fauſſes & haſardées ; tout y paroiſſoit ſpécieux, & dicté par le zèle. Sinkarib reçoit l'ouvrage, & le communique à Nadan.

Le ruſé miniſtre détruit en un moment l'effet que pourroit produire ſa propre impoſture. En même temps qu'il laiſſe ſoupçonner qu'Hicar ſeul en eſt l'auteur, il en

paroit attendri jufqu'aux larmes, & prie le roi de pardonner à la foibleffe & à l'âge de fon oncle, en prenant cependant des mefures pour écarter un homme qui ceffe de fe montrer ce qu'il étoit, & qui fe rend le jouet & l'inftrument de l'intrigue.

« Vous lui laiffez, ajouta-t-il, une nombreufe garde : cet appareil de grandeur lui donne un air de prépondérance dans l'Etat qui encourage les mécontens à fe ranger autour de lui, & à le tourmenter par leurs vifions : ils l'engagent à employer tout fon crédit pour reprendre fa place, & ils ne cefferont de nous inquiéter que lorfque tout efpoir de faveur fera perdu pour lui.

« Je pourrois braver, répondit Sinkarib, la cenfure du peuple, à qui je ne dois aucun compte des motifs de mes actions, & j'entrerois dans vos vues, fi de fortes confidérations ne m'arrêtoient pas; mais je craindrois de mortifier Zéfagnie à qui je dois des égards, comme fœur de mon père; je ne faurois rien diminuer des honneurs que j'accorde à fon mari, ne fut-ce que par rapport à elle. »

Nadan étoit trop courtifan pour ne pas applaudir aux raifons de ménagemens que

venoit d'alléguer Sinkarib ; mais déterminé à ſuivre ſon projet, il ſe voyoit réduit à employer les artifices les plus dangereux.

La cour d'Aſſyrie étoit en traité avec celle de Perſe pour l'échange de deux places frontières ; tout étoit convenu & fini : Nadan ſeul en avoit la nouvelle. Le courier devoit arriver dans peu pour la porter au roi.

Hicar reçoit une lettre, ſuppoſée venue de Perſe, de la part d'un homme dont l'attachement lui étoit connu ; il lui donnoit avis que le ſouverain de ce pays négocioit de mauvaiſe foi ; & que dès que les troupes auroient été introduites & établies dans la place que les Aſſyriens devoient livrer, il comptoit en faire entrer d'autres par des ſouterrains inconnus, dans la fortereſſe où celles de Sinkarib ſeroient logées, & le faire aſſaſſiner : l'exécution de ce prétendu projet paroiſſoit remiſe au temps où les otages auroient été rendus de part & d'autre.

Rien ne manquoit à ce détail, fait par Nadan lui-même, de tout ce qui pouvoit rendre la dénonciation plauſible. Hicar

frémit d'indignation à l'ouïe d'une semblable atrocité.

Nadan résidoit au palais du roi, dont il ne s'absentoit que fort rarement; il reçoit une pressante invitation de son oncle de venir lui parler sur le champ, il accourt avec l'air du plus grand empressement.

« Qu'est-il donc arrivé, mon oncle ? lui dit-il; à la manière dont vos ordres m'ont été rendus, j'ai craint de ne pas arriver assez-tôt pour recevoir vos derniers soupirs! mais je suis plus tranquille à présent, puisque j'ai le bonheur de vous voir encore jouir d'une aussi bonne santé. Pour quelles affaires si pressantes m'avez-vous fait appeler ?

« Pour les vôtres, lui répondit Hicar, celles de Sinkarib & de toute l'Assyrie. Jetez les yeux sur cet écrit. »

Nadan déterminé à aigrir l'humeur du vieillard, plus encore par son maintien que par ses paroles, lit la lettre avec un air froid & dédaigneux, & quand il eut fini, il lui parla ainsi :

« Vous ne devez plus, mon cher oncle, aspirer qu'au repos; vos correspondances

le troublent. Je puis compter ſur la ſageſſe des meſures que j'ai priſes avec ſa majeſté, & ſur la fidélité de nos agens. Fermez tout accès aux gens inquiets & turbulens qui vous aſſiégent : le roi, qui s'en allarme pour vous, vous ſaura bon gré de votre ſilence, & les affaires en iront beaucoup mieux ſi vous voulez bien une fois les abandonner à notre conduite. »
Après ce diſcours inſultant, Nadan fait une révérence, & retourne au palais du roi.

Le vertueux Hirac, pétrifié de ce qu'il vient d'entendre, alla verſer ſes chagrins & ſes larmes dans le ſein de Zéfagnie. La princeſſe cherchant à calmer ſa douleur vient à pénétrer les motifs de ſon affliction ; l'ingratitude & l'égarement de Nadan en eſt la cauſe. Ce téméraire dédaignant la ſageſſe d'un avis ſalutaire, va expoſer l'Aſſyrie à la guerre, à des meurtres ſans nombre, & à un eſclavage humiliant.

« Allez à mon neveu Sinkarib, dit Zéfagnie, portez-lui la lettre que vous avez reçue de Perſe : quelqu'aveuglé qu'il ſoit ſur le mérite de Nadan, ſes propres intérêts

pourront dessiller ses yeux ; il ne faut pas laisser tout périr faute d'une démarche aussi facile.

« Je vais la faire, répondit Hicar, bien qu'elle me répugne intérieurement. » Il se rend en même temps au palais du roi, & lui demande une audience particulière.

« Je vous la donnerai en présence de Nadan, répondit Sinkarib ; il m'a prévenu du sujet de vos inquiétudes. Vous vous laissez tourmenter par de faux avis, heureusement ils ne m'ont pas donné les mêmes allarmes. Le courier de mon ambassadeur en Perse vient d'arriver dans ce moment, & m'apporte les nouvelles les plus heureuses. Le souterrain dont on vous parle est une vision, & la trahison supposée du roi mon frère, une invention punissable, dont votre correspondant porteroit infailliblement la peine, si sa mort, dont un courier vient d'apporter la nouvelle, n'en ôtoit pas la possibilité. Je désirerois que ce sort devînt commun à tous ceux qui cherchent à vous donner des inquiétudes sur le gouvernement actuel, auquel dans toute l'Assyrie il n'y a que vous qui ne soyez pas tenté d'applaudir :

retournez à votre palais ; vivez-y tranquille ; c'eſt tout ce que je dois attendre & exiger de vous. »

Ainſi, ſans égard pour ſes ſervices paſſés & pour ſon âge, Hicar eſt renvoyé avec un froid mépris. Il retourne auprès de ſa vertueuſe épouſe, à qui il fait le récit de l'accueil qu'il vient de recevoir.

« L'étoile de Nadan vous eſt bien funeſte, lui dit-elle, elle corrompt vos bienfaiteurs & vos amis, elle empoiſonne juſqu'à mes conſeils : malheureuſement elle domine ſur l'Aſſyrie, qui me paroit expoſée aux plus grands dangers. Mais ſi le décret du ciel la condamne à périr ſous ſon gouvernement actuel, pourquoi nous allarmerions-nous d'un deſtin que les premiers de l'Etat ne veulent pas empêcher ; réſignons-nous, & laiſſons aux autres le ſoin d'y remédier, ou de s'aveugler ſur les circonſtances. Sinkarib vous ordonne de chercher le repos, c'eſt ſelon moi de tous les actes d'obéiſſance le moins dur à mettre en pratique à l'âge où vous êtes. Vous aimez les ſciences, occupez-vous d'elles, & oubliez enfin les rois & les viſirs. »

Hicar s'attacha à ſuivre les conſeils de

Zéfagnie ; & pour ne plus donner d'inquiétudes à Sinkarib, ni de jaloufie à Nadan, il ferma fa porte à tous ceux qui pouvoient être foupçonnés de lui parler d'affaires, & reftreignit fon commerce à celui des favans des différens pays dont il avoit toujours entretenu les liaifons. Il faifoit le bonheur de fa maifon par fon enjouement & l'égalité de fon caractère ; il vivoit heureux & tranquille ; il commençoit même à oublier fon neveu, lorfque celui-ci, pour qui l'exiftence de ce grand homme étoit un fardeau infupportable, entreprit de s'en délivrer par la plus criminelle de toutes les intrigues.

Après qu'Hicar fe fut retiré du palais de Sinkarib, ce monarque reffentit quelque chagrin fur la manière dont il l'avoit traité, en fe rappelant les importans fervices qu'il avoit rendus à l'Etat : la vue de ce refpectable vieillard avoit combattu les infinuations de Nadan ; mais un regard de celui-ci avoit aifément triomphé des difpofitions d'un maître auffi facile à donner fa confiance qu'à fe laiffer dominer. Cependant le roi de Nenevah étoit mécontent de lui-même.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi dans les remords ; cet état lui devint à charge, il parla enfin à Nadan.

« Nous avons renvoyé votre oncle bien peu satisfait ; comment aura-t-il pris la manière dont je l'ai reçu ? Que fait-il maintenant ?

« Avec assez de hauteur, répondit Nadan, & beaucoup d'humeur, il s'est renfermé chez lui, on ne l'aborde plus : mais s'il est inaccessible aux habitans de Nenevah, il n'a pas renoncé à tout commerce avec les étrangers. Des couriers prennent chaque jour le chemin de Perse & d'Egypte. — Et quelles peuvent être ses vues ? » reprit Sinkarib avec inquiétude.

« Comme la fureur de conduire encore les affaires l'a repris, dit Nadan, je ne saurois imaginer les moyens qu'elle lui fait employer pour y parvenir : c'est une manie de vieillard qui me paroit inconcevable ; mais il est bien aisé à votre majesté de s'éclairer sur cet objet. Je vous ferai avertir du départ d'un de ses premiers couriers, vous le ferez arrêter, & la nature de ses dépêches vous éclairera sur l'importance du message. —

J'adopte en partie votre projet ; mais il vaut mieux que le courier paroiſſe avoir été volé, pour ne pas paroître ombrageux mal-à-propos. — Votre majeſté penſe très-ſagement ; il ſe pourroit que les lettres d'un homme de ſon âge ne contînſſent que des rêveries, & alors l'ayant fait arrêter, vous vous ſeriez montré ſoupçonneux ſans ſujet. »

Nadan ſavoit bien de quelle nature étoient les correſpondances de ſon oncle. Il écrivoit en Perſe à quelque mage de ſes amis, en Egypte à quelque prêtre d'Oſiris, ſur des points de ſcience ſur leſquels il étoit curieux de s'éclairer : il étoit queſtion de lui ſuppoſer toute autre intelligence. Que fait le perfide miniſtre ? Au moyen du ſceau de ſon oncle dont il s'étoit rendu maître, & de la facilité qu'il avoit à contrefaire ſon écriture, il écrit ſous ſon nom une lettre à Akis, roi de Perſe, le plus grand ennemi de Sinkarib. Il invitoit ce monarque à venir s'emparer d'un royaume vexé par un tyran efféminé, devenu l'objet de la haine & du mépris de ſon peuple. Il l'engageoit à ſe montrer à la tête d'un corps d'élite, & à ſe rendre dans la plaine

dè Nerrim, où lui-même ſe rencontreroit avec ſa garde dans les premiers jours de la lune de Niram. Il avertiſſoit Akis (toujours ſous le nom d'Hicar) qu'une des principales portes de la ville lui ſeroit livrée, & qu'il trouveroit les grands & la nation diſpoſés à ſecouer le joug du tyran, & à le lui livrer.

Cette lettre ſuppoſoit que le roi de Perſe en devoit avoir reçu d'autres, dans leſquelles Hicar lui indiquoit les reſſorts qu'il avoit fait agir pour préparer la révolution.

Quand Nadan eut coloré ſon impoſture par toutes les apparences de la vérité, il fit contrefaire la bourſe dans laquelle les couriers d'Hicar renfermoient les paquets de leur maître, attachés à leur ceinture. Il eſt prévenu du départ de l'un d'entr'eux, le fait attendre hors des portes de Nenevah par un homme affidé, qui entre avec lui en converſation, & l'engage à venir ſe rafraîchir dans le premier cabaret, & il n'en ſort plus qu'il n'ait échangé la bourſe qu'il portoit contre celle de Nadan.

Alors le miniſtre alla chez le roi : « Sire, lui dit-il, le courier de mon oncle part

ce matin pour la Perſe ; faites appoſter les voleurs. Quant à moi, quelles que ſoient les diſpoſitions de mon oncle à mon égard, les anciennes obligations que je lui ai & les liens du ſang doivent retenir toutes mes démarches. Faites-vous juſtice, ſi vous êtes dans le cas de vous la devoir ; mais il m'eſt impoſſible de vous ſervir dans cette occaſion. »

Sinkarib approuva la délicateſſe de Nadan : il fait déguiſer cinq de ſes gardes, & les envoie ſur les traces du courier, qu'ils ont bientôt rejoint & reconnu à la bourſe qui pend à ſa ceinture. Ils l'attaquent, le dépouillent, & l'abandonnent ſur le chemin, comme auroient pu faire des brigands dont ils venoient de jouer le rôle.

Dès que Sinkarib eut lu le contenu de la lettre prétendue d'Hicar, il entre en fureur. Il ordonne ſur le champ qu'on aille chercher le courier, qui s'étoit retiré dans une chaumière voiſine de l'endroit où il avoit été aſſailli. Les émiſſaires du roi s'en emparent ſur le champ, & le conduiſent devant lui.

« A qui es-tu, eſclave ? lui dit le mo-

narque. — A Hicar. — Eſt-ce lui qui t'a chargé de cette lettre? — Oui, ſire. — A qui devois-tu remettre les paquets que tu portois? A ſes amis en Perſe.

« Oh! trahiſon, s'écria le roi! l'homme que mon père & moi avons comblé de biens, veut me livrer à mon ennemi, & conſommer la ruine de mes états! Qu'on aille chercher Hicar, & qu'on l'amène ici! La garde eſt accourue au palais d'Hicar; il ſe trouvoit dans ce moment-là dans une petite ſolitude qu'il s'étoit pratiquée dans les montagnes, à peu de diſtance de la ville.

Zéfagnie allarmée d'une pourſuite ſi prompte, ayant ſu que ſon époux étoit accuſé de haute trahiſon, implore l'aſſiſtance du ciel en élevant les mains vers lui; & tandis qu'une partie de la garde s'eſt détachée pour ſe ſaiſir d'Hicar dans ſa ſolitude, elle accourt au palais du roi ſon neveu pour ſe jeter à ſes pieds: Sinkarib la relève. « Il n'y a point de grâce à obtenir, Madame, lui dit le roi hors de lui-même; je tiens toutes les preuves de l'horrible conſpiration de votre mari contre moi & contre toute l'Aſſyrie: le ſang qui

coule dans vos veines doit vous rendre ce coupable auſſi odieux qu'il eſt ingrat.

Zéfagnie entre dans le détail des imputations faites à Hicar, elle en voit les preuves prétendues ; mais elle reconnoît en même temps ſon innocence, & le crime de Nadan, qui ſeul peut avoir contrefait l'écriture & le cachet qu'elle a ſous les yeux. Mais ceux du roi ſont trop faſcinés pour qu'elle puiſſe ſe flatter d'arracher le voile qui les couvre.

» Sire, lui dit-elle, ſi vous croyez devoir ſacrifier mon époux à votre reſſentiment & à votre sûreté, je ne vous demande qu'une grâce. Coupable ou non, ſon ſang m'eſt précieux, & je veux en recueillir juſqu'à la dernière goutte. Il s'eſt fait bâtir un tombeau qui doit nous réunir un jour : permettez que je puiſſe y renfermer ſes cendres ; & tout en pleurant la perte d'un mortel à qui votre père m'avoit unie, j'applaudirai à votre juſtice, dès qu'elle importe à votre ſalut & à celui de l'état ; ordonnez ſeulement que ce ſacrifice ſe faſſe dans ſon propre palais. »

Sinkarib ne put réſiſter à la demande de Zéfagnie, & il ordonne qu'on ſe rende

immédiatement au palais d'Hicar, pour lui rapporter la tête de ce respectable vieillard.

Zéfagnie de retour chez elle, pressentant l'arrivée prochaine d'Hicar & de ses bourreaux, cherche à surmonter sa douleur, & à conserver la liberté d'esprit au milieu d'une foule de gens à qui elle se propose de la faire perdre. Elle fait préparer des tables servies de tous les mets qui peuvent réveiller la sensualité; les liqueurs les plus exquises couvrent les buffets; les cassolettes sont remplies de parfums; des fleurs de toutes espèces embaument l'air; rien ne manque à l'ornement du palais, & soixantes belles esclaves sont préposées pour ce service. C'est au milieu de cet appareil séduisant que l'épouse d'Hicar se dispose à recevoir les officiers de Sinkarib. Dès que le piège dans lequel elle veut les faire tomber est dressé, elle se tient aux portes du palais pour les attendre.

Ils arrivent. « Je sais ce qui vous amène ici, leur dit-elle; vous êtes les ministres des volontés du roi mon neveu: mais avant d'exécuter un ordre trop rigoureux pour moi, j'ai voulu lui témoigner, ainsi qu'à

vous, la connoiſſance de la légère faveur qu'il m'accorde en n'expoſant pas mon époux à une mort cruelle & ignominieuſe. Entrez chez moi. — Ceux qui doivent amener ici le malheureux Hicar ne ſont pas encore de retour. Mes eſclaves ont ordre de vous ſervir; l'état où je ſuis ne me permet pas de le faire moi-même.

Les officiers ayant remercié Zéfagnie, & accepté l'invitation, ſe rendent dans l'appartement : ils s'aſſeyent ſur des ſophas; cent belles mains s'empreſſent à les ſervir; & dans les délices de la table, ils perdent bientôt de vue les ordres rigoureux dont ils ont été chargés.

Cependant Zéfagnie ne perd pas un moment, elle tire à part l'exécuteur de la juſtice. « Yapousmek, lui dit-elle, vous ſouvenez-vous que quand le roi Serkadoum mon frère, père de Sinkarib, voulut vous faire mourir, je trouvai le moyen de vous dérober à ſa colère? Vous rappelez-vous que vous dûtes votre pardon à celui que vous allez faire périr? — Oui, Madame, & je ne l'oublierai jamais. — Hé bien, continua Zéfagnie, c'eſt le moment de ſignaler votre reconnoiſſance; Hicar eſt innocent,

& vous ne voudriez pas tremper vos mains dans le ſang d'un homme vertueux & bienfaiſant ? J'ai fait ſortir de la priſon ſouterraine de mon palais un vieil eſclave magicien, ſouillé des plus grands crimes, il a la taille & la figure d'Hicar. Vos ſupérieurs ſont dans ce moment hors d'état de vous obſerver ; le magicien eſt déjà vêtu comme doit l'être mon époux. Dès qu'Hicar paroîtra, vous le recevrez des mains de ceux qui l'amènent, vous lui mettrez les fers que vous avez apportés, voilà un mouchoir rouge qui vous ſervira à lui bander les yeux ; vous l'introduirez dans le ſallon où je ferai comme pour recevoir ſes derniers adieux : vous écarterez les indiſcrets afin de reſpecter les dernières entrevues des époux. Un moment après je vous livrerai mon eſclave habillé, enchaîné, & les yeux couverts du même mouchoir que vous aurez mis ſur ceux d'Hicar : vous donnerez enſuite le ſignal de l'exécution, & ferez voler la tête du magicien que vous porterez au palais du roi.

« Que Dieu féconde vos deſſeins ! répondit Yapousmek. J'haſarde volontiers mes jours, pour les ſauver à celui qui vous eſt ſi cher.

« Le ciel vous récompensera, dit Zéfagnie, & de notre côté nous disposerons pour vous des richesses que nous possédons : rien ne vous manquera. »

A peine le complot est-il arrêté entr'eux deux, que l'arrivée d'Hicar permet son exécution, sans qu'on ait à éprouver le moindre embarras. L'esclave magicien est à genoux, reconnu pour le visir lui-même par les gardes que l'avoient amené : on fait avertir l'officier de Sinkarib préposé pour rendre compte au roi de l'exécution de ses ordres, il approche, & en même instant la tête de l'esclave est abattue : Yapousmek la ramasse pour la porter au roi.

Les officiers de Sinkarib s'arrachèrent difficilement aux plaisirs dont l'adroite Zéfagnie les avoit fait jouir ; mais il falloit qu'ils se rendissent à leur devoir, & l'épouse d'Hicar ayant fait fermer les portes de son palais, eut la liberté de se livrer aux soins dont il étoit nécessaire qu'elle s'occupât.

Elle fait enlever le corps du magicien avec les cérémonies d'usage, & le fait porter tout vêtu dans le tombeau préparé

pour Hicar, accompagné de toute ſa maiſon en deuil.

Dès que la nuit eſt venue, elle ſe fait aider par l'eſclave géolier des priſons de ſon palais, & conduit Hicar dans le ſouterrain dont le vieux magicien avoit été iré; elle l'a fait ranger commodément, & ce triſte ſéjour devient aux yeux de Zéfagnie un palais enchanté, puiſqu'il a pu ſauver l'innocence des fureurs de l'envie.

Pendant cette ſcène ſanglante, l'hypocrite Nadan affectant un chagrin qu'il n'éprouvoit pas, s'étoit renfermé dans ſon appartement. Il fallut que Sinkarib l'en ſortit: « Conſolez-vous Nadan, lui dit-il, votre oncle nous étoit à charge, ſon humeur nous le rendoit trop dangereux. Toute ſa fortune ſera à vous après la mort de ſon épouſe, & vous en jouirez bientôt; car elle ne peut ſurvivre long-temps à la perte qu'elle vient de faire. » Nadan ſortit avec le roi, ils allèrent tous deux dans le ſein des plaiſirs oublier les remords, les inquiétudes, les tourmens dont ils étoient agités en ſecret, en négligeant toujours plus leurs devoirs & le bonheur de l'Aſſyrie.

Cependant la mort d'Hicar ayant occasionné une grande désolation dans Nenevah, répandit bientôt dans toutes les provinces un deuil général. Les puissances voisines en sont instruites, & l'on ne peut comprendre comment Sinkarib s'est déterminé à éteindre le flambeau de l'Asie, dont les lumières étoient le plus grand appui de sa puissance. Ses ennemis en triomphent, & ne cherchent plus que des prétextes pour envahir l'Assyrie.

Pharaoh, roi d'Egypte, croit la circonstance trop favorable pour ne pas en profiter : un envoyé de sa part arrive presque sans suite à Nenevah, & porte cette lettre à Sinkarib.

PHARAOH souverain du souverain des fleuves de la terre, qui remplit les bassins des mers de l'immense volume des eaux qu'il y envoie par sept embouchures : à SINKARIB, roi d'Assyrie.

Que l'homme qui n'est point instruit renonce à commander.

« NOUS voulons annoblir le joug de l'hu» manité, & faire régner notre sagesse

» par toute la terre. Defcendez de votre
» trône ! & venez avec tous vos grands &
» votre peuple, au-devant des fers que
» vous porteront les armées dont je cou-
» vrirai vos fables : n'attendez pas au fond
» de votre palais la deftruction & la mort.
» Vous pouvez cependant me mettre dans
» le cas de traiter avec vous, comme avec
» un frère, & voici mes conditions.

» J'ai des queftions profondes à propofer ;
» envoyez-moi un homme qui foit capable
» de les réfoudre. Vous me ferez bâtir un
» palais entre le ciel & la terre, dont les
» fondemens ne foient affis fur rien, &
» dont le faîte ne tienne à rien : je ne cher-
» che que des hommes fupérieurs à moi
» pour les honorer. Si vous pouvez remplir
» ces conditions, je vous ferai payer pen-
» dant quatre ans le dixième des revenus
» de l'Egypte. Mais fi l'homme que vous
» m'enverrez eft vaincu, s'il manque à la
» moindre chofe de ce que j'exige, atten-
» dez-vous à des traitemens d'autant plus
» rigonreux, que j'aurai eu à me plaindre,
» ou de votre défobéiffance, ou de votre
» préfomption. »

Sinkarib furpris de cette lettre la montre

à Nadan : « Comment puis-je trouver les moyens, lui dit-il, d'éviter la tempête qui menace mes Etats ? Convoquez tous les aſtrologues, les ſavans, les ſages de mon empire ; aſſemblez avec eux les architectes : ſachons d'eux ſi par quelqu'enchantement il eſt poſſible d'édifier ce palais imaginaire, que Pharaoh exige de moi ; & s'il ſe trouve quelqu'un qui ſe flatte de répondre aux ſubtilités du roi d'Egypte. »

La convocation d'une aſſemblée auſſi extraordinaire étonne tous les eſprits ; la lettre de Pharaoh circule dans Nenevah, il en parvient bientôt une copie à Zéfagnie. Dès que la nuit vient, elle ſe rend comme à l'ordinaire auprès d'Hicar, & lui fait part du ſujet qui agite tous les eſprits, & du contenu de la lettre. Hicar l'ayant lue avec attention, demande à ſon épouſe l'effet qu'elle a produit ſur elle.

« Elle me paroit, répondit-elle, comme un nuage gonflé de vent qu'un rien peut diſſiper. Si mon Hicar étoit vivant pour le reſte du monde, je regarderois les profondeurs du roi d'Egypte comme des rêveries, & j'ai déjà dans ma tête le plan du château qu'il lui faudroit bâtir : j'aime mieux cepen-

dant qu'il nous faſſe la guerre avec de ſemblables lettres, que d'apprendre que ſes armées ſoient ſur la frontière. »

Pendant que ces époux, heureux des jouiſſances qu'ils ſe procuroient enſemble, s'entretenoient tranquillement des menaces du roi d'Egypte, tout étoit en mouvement à Nenevah pour former le conſeil qui devoit y répondre. Paſſoit-il dans la rue un homme à tête baiſſée, l'œil fixe, l'air penſif, les officiers de Sinkarib tiroient le rêveur par la manche : « Preſſez-vous, lui diſoit-on, vous êtes ſans-doute un ſavant, on vous attend au conſeil. » Cela s'adreſſoit à des gens de tout état, & ſouvent à ceux qui ne s'en doutoient point.

Le conſeil eſt enfin aſſemblé : les gens inſtruits s'en étoient abſentés pour n'être pas dans le cas d'avouer leur impuiſſance. Le roi fait faire la lecture des dépêches du roi d'Egypte, après laquelle chacun s'écrie d'une voix unanime :

« *Hicar ſeul pouvoit parvenir à remplir les conditions de Pharaoh ! Elles ſeroient pour tout autre un effort inſurmontable.*

« Hélas ! dit Sinkarib en lui-même avec un profond ſoupir, où êtes-vous, Hicar ? Un

remords dévorant me préſente ſans-ceſſe votre innocence, malgré que les apparences du crime vous condamnent : où pourrois-je rencontrer un autre ſage pour ſortir du labyrinthe affreux où je ſuis renfermé ? »

Le ſouverain malheureux renvoie une aſſemblée dont il n'a tiré que des ſujets de regrets. Il ne cherche plus Nadan pour ſe raſſurer par ſes conſeils, ou ſe diſſiper dans les plaiſirs. C'eſt au palais de ſa tante Zéfagnie qu'il va porter ſes inquiétudes & ſa douleur, & pleurer avec elle le mortel qui les chériſſoit.

La ſage épouſe d'Hicar aimoit le roi, qui bien qu'amolli par les voluptés étoit doué d'un naturel heureux, & à qui ſa cour, toute corrompue qu'elle étoit, n'avoit jamais donné l'ame d'un tiran : il ſe jette à ſes pieds les yeux baignés de larmes, elle le prend dans ſes bras : «Venez, mon neveu, lui dit-elle, je partage vos chagrins, le roi Pharaoh vous menace, ne vous laiſſez point abattre. Celui qui eſt en état de frapper ne débute pas par des menaces ; en vous faiſant un défi de ſageſſe & de lumière, il me met dans le cas de douter des ſiennes. Vous êtes maître d'un puiſſant empire,

ſentez vos forces, déployez-les, portez-vous vers vos frontières avant qu'elles ſoient attaquées.

« Ah ! Madame, dit Sinkarib, les menaces du roi d'Egypte ne ſont pas le ſeul motif de mes inquiétudes : je me ſuis privé d'Hicar dont la ſcience, les conſeils, & les lumières faiſoient toute ma force. Quel ſeroit le roi ſur la terre qui osât m'inſulter, s'il vivoit encore ? Convaincu dans le fond de mon cœur que ce grand homme a été le jouet d'une intrigue abominable, j'ai craint d'en examiner les ſources de trop près, & d'en découvrir les auteurs. Le cri de la nation réveille les remords de ma conſcience ; j'ai aſſemblé un conſeil pour chercher les moyens de répondre aux propoſitions de Pharaoh, & on n'a pas craint de me dire publiquement, que je m'étois privé de toute reſſource en faiſant mourir Hicar. Hélas ! qui pourra me rendre celui que j'ai traité avec tant de barbarie ! Menez-moi vers ſa tombe, que j'embraſſe & arroſe de mes larmes les reſtes précieux de ce ſage miniſtre ! Je veux conſulter ſes froides reliques, l'ame du guide de ma jeuneſſe erre ſans-doute autour d'elles, & je puis

encore eſpérer de recevoir des conſeils, que les prétendus ſages de ma cour ne peuvent me donner. »

Zéfagnie ne vouloit point interrompre le roi pour ſavoir de quelle nature étoient ſes regrets. Lorſqu'elle eſt convaincue que la crainte d'une guerre inévitable n'eſt pas le ſeul motif de ſon inquiétude, & qu'une véritable ſenſibilité en eſt la ſource, elle prend la parole.

« Sans-doute mon malheureux époux, incapable de toute eſpèce de trahiſon, ſuccomba ſous les complots odieux d'une baſſe jalouſie; mais les ennemis qui ont attaqué ſans ſuccès ſa réputation, n'ont pas mieux réuſſi à lui ôter la vie : la divine Providence l'a dérobé à leurs fureurs, & préſervé ſa tête des coups mortels dont elle fut menacée.

« Hicar eſt vivant! s'écria Sinkarib dans un tranſport de joie. Ah! mon cœur eſt ſoulagé! Le ciel m'a ſauvé le remords d'un crime, & m'a réſervé une reſſource infaillible contre les vains efforts & les ruſes de Pharaoh! Mais comment ce prodige s'eſt-il opéré? Où pourrai-je retrouver ce ſage vénérable? Comment ſoutiendrai-je ſes

regards, après la noire ingratitude que j'ai manifeſtée à ſon égard ? la honte qui me couvre ſuffira-t-elle pour expier mon forfait ?

« Soyez tranquille un inſtant, répondit Zéfagnie, je vais voir s'il m'eſt poſſible de le conduire ici. Ne redoutez point ſa préſence; le ciel en garantiſſant ſes jours lui a conſervé ſes vertus; il les a même couronnées, en lui accordant la patience dans l'adverſité, qu'il n'avoit jamais connue. »

Elle va prévenir Hicar de l'heureuſe révolution opérée dans le cœur de Sinkarib : le vieillard en eſt touché : elle lui dit enſuite qu'elle a tenu le ſecret ſur le ſervice que leur a rendu Yapousmek : « A tort ou raiſon, lui dit-elle, les ſouverains veulent être obéis, & Sinkarib, quoique redevable de ſon repos à la déſobéiſſance de cet eſclave, ne lui pardonneroit peut-être pas d'avoir tranſgreſſé ſes ordres. Laiſſons ſubſiſter l'idée du merveilleux ſans l'appuyer davantage : le roi pourra regarder votre ſalut comme un bienfait particulier de Bilelſanam. »

Hicar ſe diſpoſe à venir trouver Sinkarib. Les conſolations qu'il a puiſées dans le

cœur de Zéfagnie, celles de ſes propres réflexions, l'aiſance qu'on a raſſemblée dans le cachot où il avoit établi ſa demeure, l'uſage des élixirs dont la vertu a ſoutenu les facultés de ſon corps & de ſon eſprit, tous les ſecours ſemblent avoir rajeuni ce vieillard. Il ſort enfin de ſa retraite, & vient au-devant de ſon ſouverain.

Sinkarib ſe précipite auſſitôt dans ſes bras ; il a peine à modérer ſa joie : « Calmez-vous, prince ! lui dit Hicar ; il eſt néceſſaire pour vos intérêts que mon exiſtence ſoit encore ignorée. Je ſais à quels termes vous en êtes avec le roi d'Egypte, il m'attribueroit tous les reſſorts que nous allons faire jouer, & préſumant trop bien de vos reſſources, il employeroit contre vous des moyens bien plus dangereux. Si votre cour, ſi Nadan lui-même eſt inſtruit que je ſuis en vie, l'envoyé d'Egypte va le ſavoir. Vous devez donc, ſire, ne laiſſer ſoupçonner à perſonne le ſecret que vous venez d'apprendre : d'ailleurs vous ne devez avoir aucune inquiétude ſur les propoſitions de Pharaoh, j'ai déjà minuté dans le ſilence de ma retraite la réponſe que vous devez lui faire, & ce ſera moi qui, ſous un nom

ſuppoſé, remplirai les engagemens que vous allez contracter; les voici.

SINKARIB, roi d'Aſſyrie, à PHARAOH, roi d'Egipte.

Celui qui s'étonne d'une merveille, ne fera jamais rien de ſurprenant.

« VOTRE lettre, mon frère, m'a rempli » d'admiration par l'étendue & la profon- » deur des connoiſſances qu'elle annonce, » & le cas qne vous y faites des hommes. » Je me fais honneur de penſer comme » vous, que la force qui les ſubjugue les » avilit, & qu'ils ſont nés pour être » dominés par la ſcience & la ſageſſe. » Bien des ſavans de ma cour briguent » l'honneur d'admirer de près vos lu- » mières, & de faire l'eſſai de leurs foibles » talens dans l'explication des difficultés » que vous devez propoſer. Les archi- » tectes qui doivent édifier votre palais » ſont ici; mais il faut qu'ils raſſemblent » des ouvriers qui puiſſent travailler ſous » leurs ordres, & cela demande un délai » de trois mois. Je partage avec vous l'im- » patience que peut vous cauſer ce retard;

» il ne s'agira de votre part que de trouver
» des gens qui puiſſent leur fournir les
» matériaux ; j'accepte d'ailleurs toutes
» vos conditions , & ſuis prêt à donner
» comme à recevoir des otages, à moins
» que ma parole ne vous ſuffiſe , comme
» je compte entièrement ſur la vôtre. »

Sinkarib fut bien étonné du contenu de cette lettre : « Je connois bien , dit-il à Hicar, que vous pouvez ſatisfaire Pharaoh ſur toutes ſes queſtions. Mais en ſuppoſant que vous ſoyez l'architecte de ce palais en l'air , où pourrez-vous en trois mois de temps trouver des ouvriers pour bâtir ſous vos ordres , ſi ce ne ſont pas les génies de l'air ?

« Mon épouſe , reprit Hicar, a entrepris la conſtruction de ce biſarre édifice ; elle prétend réduire Pharaoh à l'impuiſſance de remplir les conditions auxquelles il eſt engagé par la lettre que vous allez lui envoyer. Zéfagnie regarde ce palais aërien comme un jeu d'enfant, qu'il faut détruire par une ruſe de femme ; c'eſt à elle à l'imaginer. Elle me chargera de quelques ordres pour ſon exécution. Retournez à votre palais , ſire , expédiez les envoyés

d'Egypte. Je vais me renfermer dans ma ſolitude, où je prétends, ſous le nom d'Abicam aſtrologue Caldéen, protégé par Zéfagnie, vivre ignoré de toute la terre, & m'occuper de vos affaires : s'il en ſurvient d'embarraſſantes, vous pourrez aiſément me les faire communiquer. Mais j'ai un conſeil à vous donner.

« L'ennemi qui avoit trouvé le moyen de me perdre eſt autant le vôtre que le mien. Mettez-vous ſur vos gardes ; vous le pouvez ſans craindre d'être blâmé, puiſque les prétentions du roi d'Egypte vous en donnent le prétexte. Doublez votre garde, prenez la mienne que vous aviez laiſſée par déférence à la princeſſe votre tante ! Le chef qui la commande eſt incorruptible ; tous ſes officiers ſont de ſon choix. Donnez-lui votre confiance, & cette barrière de plus entre vous & les deſſeins de votre ennemi, quel qu'il ſoit.

Hicar ſembloit preſſentir les projets de Nadan. Cet ingrat miniſtre s'apperçevant que les fréquentes démarches du roi auprès de Zéfagnie devoient néceſſairement conſommer ſa ruine, avoit formé le deſſein de corrompre les gardes de Sinkarib, d'en-

voyer

voyer sa tête au roi d'Egypte, & de succéder lui-même au trône d'Assyrie, comme tributaire de Pharaoh.

Sinkarib lui communique la lettre qu'il compte adresser au roi d'Egypte : Nadan, quoiqu'étonné de son contenu, n'y voit qu'un moyen de gagner du temps. — « Votre majesté, dit-il au roi, sait bien qu'elle est hors d'état de remplir les conditions qu'elle s'impose, & probablement vous profitez de ce délai pour vous préparer à la guerre ? — Oui, répond, Sinkarib ; & j'userai de tous mes moyens pour me mettre en état de suivre mon projet & de commander cinquante mille chariots, mais il faut attendre le départ des envoyés d'Egypte pour ne pas leur donner de l'ombrage. Cependant malgré leur présence, & sans occasionner aucun soupçon, je peux retirer la garde qui est auprès de Zéfagnie, pour l'endurcir aux exercices, & la mettre en état de me suivre à la guerre.

Nadan croit deviner alors le motif des démarches du roi auprès de la veuve d'Hicar, & en devient moins ombrageux ; sans quoi l'augmentation de sa garde, & le nouveau penchant de Sinkarib à s'inquiéter

lui-même de ſes propres affaires, euſſent beaucoup ajouté à ſes craintes. Il applaudit aux ſages meſures de ſon ſouverain, & promet de ne rien négliger pour mettre les forces du royaume ſur un pied reſpectable.

Les envoyés de Pharaoh ſont partis de Nenevah avec les dépêches de Sinkarib, & perſuadés par le bruit public, qu'aucun des ſavans de ſa cour n'étoit aſſez hardi pour aller interpréter les myſtères que le monarque Egyptien veut propoſer.

Zéfagnie a fait ſortir de la ſolitude d'Hicar tous les eſclaves dont il étoit connu, excepté le jardinier ſeul, homme de toute confiance; on les a remplacés, ainſi que tous les autres domeſtiques, par des gens à qui leur maître eſt abſolument étranger. Hicar ſe préſente au jardinier déjà prévenu, ſous le nom d'Abicam, aſtrologue Caldéen, à qui on doit permettre l'uſage des inſtrumens de phyſique qui appartenoient à Hicar; il s'occupe du projet de Zéfagnie pour l'édification du palais aërien.

Les chaſſeurs d'Hicar, ſur l'ordre de ſon épouſe, doivent parcourir les déſerts dans

lesquels les rochs (1), ces oiseaux monstrueux, ont accoutumé de nicher : ils doivent en enlever deux fort jeunes avec leurs premières plumes, & les apporter au jardinier de la maison solitaire.

Hicar, sous le nom d'Abicam, doit avoir deux jeunes esclaves de onze ans, qu'il faut familiariser avec les oiseaux, au point que l'instinct de ces deux espèces puisse se confondre.

Les oiseaux étant trouvés, on en donna le soin aux jeunes enfans, qui ne les quittoient ni jour ni nuit ; ils se nourrissoient & dormoient ensemble. Bientôt il s'établit entr'eux quatre la plus étroite familiarité : les rochs ne pouvant encore s'élever qu'avec peine, suivoient partout les enfans, ainsi qu'ils auroient suivi leur mère ; les enfans montoient sur le dos des oiseaux, qui prenoient plaisir de les porter : on leur attacha de petites selles commodes, sur lesquelles les cavaliers se tenoient avec grâce sans courir le risque de tomber ; car on les y

(1) *Le Roch.* Oiseau énorme qui se trouve dans les déserts de l'Afrique ; il peut porter un poids de deux cent livres. Quelques personnes croient que c'est un oiseau fabuleux.

avoit attachés. Les oiseaux prenoient leur premier vol dans les jardins; un long ruban que tenoit Hiçar les contenoit par la patte: peu-à-peu les enfans en furent maîtres, & tenoient eux-mêmes le ruban qui leur servoit de rênes : dociles à la voix de leurs petits compagnons, les oiseaux prenoient l'essor, ou s'abattoient à volonté. Cette docilité augmentant avec les forces, il n'étoit plus question que d'instruire les jeunes enfans de ce qu'ils auroient à dire & à faire quand ils seroient en Egypte : comme ils étoient doués tous les deux d'une grande intelligence, ce fut la partie du stratagême qui rencontra le moins d'obstacle dans l'exécution.

Zéfagnie venoit jouir de temps en temps des succès de son entreprise, & habituoit les enfans & les rochs à obéir à ses ordres: elle rassuroit Sinkarib chaque fois qu'il venoit la voir sur ses inquiétudes & ses craintes, en lui cachant cependant les moyens qui devoient les calmer.

Ce prince, tiré du sommeil qui l'avoit engourdi depuis qu'il étoit sur le trône, pensoit enfin à ranimer les ressorts languissans de sa monarchie. Il trouvoit de

grandes ressources chez Nadan, qui étant surveillé, déployoit le trésor des connoissances dont Hicar l'avoit enrichi. Ce ministre voyoit approcher le terme rigoureux des trois mois, sans qu'aucun préparatif de guerre fut entrepris, sans que personne fut nommé pour se mettre à la tête de l'ambassade : il se flattoit de toucher au moment où ses projets ambitieux pourroient éclater. Les frontières dégarnies étoient exposées aux incursions des ennemis, son royaume se dépeuploit chaque jour, les Assyriens passoient en Egypte pour se soustraire à l'esclavage dont ils étoient menacés.

A la huitième lune écoulée depuis la lettre de Sinkarib à Pharaoh, Hicar sous le nom d'Abicam demande à se mettre en route : des Arabes du désert le plus éloigné doivent composer son escorte. C'est alors que Nadan apprend qu'un philosophe Caldéen, protégé par Zéfagnie, entreprenoit de satisfaire en tout point le souverain de l'Egypte ; sa surprise est d'autant plus grande qu'il sait que Zéfagnie veut accompagner elle-même le mage, de la capacité duquel elle s'est rendue garante : il ne conçoit rien à cette démarche extraor-

dinaire ; mais si elle est sans succès, Nadan lui laisse entrevoir tous les dangers auxquels elle l'expose.

Déjà tout est prêt pour cette ambassade, dont le cortége s'est rassemblé auprès de la solitude d'Hicar. Sinkarib s'est dérobé à la foule importune pour venir entretenir son ambassadeur.

« Soyez tranquille, sire, lui dit le prudent ministre ; je vous promets avec la sûreté de vos Etats, la rentrée des peuples qui se sont éloignés de vos frontières ; les quatre années de tribut, & le rembours des fraix extraordinaires. Je vous laisse avec Nadan, employez-le : il est habile & vous sera nécessaire ; mais ne le perdez pas de vue, je vous dirai à mon retour pourquoi je le crois dangereux. Vous êtes moins liés ensemble par vos plaisirs depuis que vous êtes occupé, & il est facile de lui cacher vos soupçons. »

L'envoyé de Sinkarib est en marche : quatre éléphans composent tout son équipage : lui & son épouse sont dans une tour avec deux eunuques : les deux rochs & leurs jeunes guides ont chacun la leur, avec un esclave pour les servir. Quatre

femmes & deux eunuques chargent le dos du quatrième éléphant ; & cent eunuques à cheval, armés d'un ſabre & d'une lance, eſcortent cette petite troupe.

Un filet de ſoie couvre les tours dans leſquelles ſont renfermés les oiſeaux ; il faut les garantir de la vue des curieux, chacun doit ignorer l'objet de leur deſtination ; les eunuques rodent nuit & jour autour des cages myſtérieuſes pour en écarter les indiſcrets, & empêcher qu'on ne s'entretienne avec les conducteurs, qui ſont eux-mêmes perſuadés que les éléphans portent des préſens extraordinaires à Pharaoh.

La caravanne entière arrive à Maſſer (1), ſans avoir éprouvé de difficultés. Hicar aſſied ſon camp dans un endroit commode aux environs de la ville, & fait demander audience au roi Pharaoh en qualité d'envoyé du roi Sinkarib.

Le monarque Egyptien, raſſuré par les avis des prêtres d'Oſiris qui ont leur temple

(1) *Maſser*, ſoit Mesraïm. Le grand Caire, bâti par Mesraïm fils de Cham.

au milieu du grand lac Mérov (1), ſait bien qu'il a propoſé des queſtions qu'il eſt humainement impoſſible de réſoudre ; il eſt en garde contre les illuſions de la magie, & il eſt sûr de déconcerter par l'embarras de ces propoſitions, les lumières, quelles qu'elles ſoient, du prétendu ſavant qu'on lui envoie. Il fait avertir l'ambaſſadeur qu'il eſt prêt à le recevoir, & s'environne pour lui en impoſer davantage de tout le faſte de ſa cour.

Hicar vêtu d'une manière extraordinaire, inconnue à la cour même de Sinkarib, ſe préſente devant le monarque : l'aſſurance de ſa démarche & la majeſté de ſon port en impoſent déjà à toute l'aſſemblée ; il arrive aux pieds du trône, & s'y proſterne : ce premier hommage étant rendu, il prend ainſi la parole.

« Sire ! Vous avez fait un défi au roi mon maître, & il accepte avec joie un combat qui ne compromet ni le repos, ni la vie de vos deux nations. Vous ne voulez

(1) *Merov*. Lac Meroué, connu par l'hiſtoire de l'ancienne Egypte de Strabon, & de Diodore de Sicile.

diſputer que de ſcience & de ſageſſe, & je viens de ſa part, en admirant votre grandeur, vous faire connoître la ſienne, & lui concilier à jamais votre eſtime. Si la faveur du ciel me fait ſortir vainqueur de l'entrepriſe (permettez-moi, ô ſublime monarque! de vous rappeler vos conditions) nous avons votre parole ſacrée que vous payerez quatre années de tribut ſur toutes les productions de l'Egypte. Si je me trouve réduit à l'impuiſſance de ſatisfaire aux points convenus, ma tête ſera le châtiment de mon audace, & le roi d'Aſſyrie, qui ne met point de bornes au reſpect qu'il doit à la ſcience, en vous aſſujettiſſant ſa couronne, s'engage à verſer chaque année dans vos tréſors la rançon qu'il vous plaira de lui impoſer. »

L'air noble & modeſte de l'ambaſſadeur d'Aſſyrie, l'ordre, la préciſion, & la force de ſon diſcours ont jeté Pharaoh dans l'étonnement, il ſe reproche ſa témérité : un ſouverain plongé dans la molleſſe, entièrement livré à ſes paſſions, qui laiſſe gémir ſes penples ſous le joug de la tyrannie, peut-il être environné d'hommes ſemblables à celui qui vient de s'expliquer avec

autant de courage & de ſageſſe ? Se dévoueroient-ils pour le ſalut d'un prince, dont tous les inſtans ſeroient marqués par des fautes & des foibleſſes ? Qu'auroit pu dire de mieux le vieux Hicar, s'il vivoit encore, dans la circonſtance où ſe trouvoit alors l'envoyé du roi d'Aſſyrie ?

Ces réflexions empêchèrent Pharaoh de répondre ſur le champ au diſcours de l'ambaſſadeur : enfin il rompit le ſilence.

« Envoyé de Sinkarib, quel eſt votre nom ? — Je m'appelle Abicam, le dernier d'entre les eſclaves de mon ſouverain : je ſuis un de ces vermiſſeaux qui ont rampé inconnus juſqu'ici autour de ſon trône. A la cour de mon maître, les charges & les honneurs ſont confiés en des mains plus habiles que les miennes. — Certes, répondit Pharaoh, dont la ſurpriſe étoit augmentée, ſi j'ai devant moi le plus chétif des ſerviteurs du roi d'Aſſyrie, ſon royaume doit être peuplé de divinités ! Mais puiſque vous êtes ſi inférieur, pourquoi avez-vous été choiſi de préférence à tant de grands hommes, dès que le roi Sinkarib montre pour moi tant d'eſtime ?

« Sire ! reprend l'ambaſſadeur, la mou-

che à miel, placée entre les oiseaux & les insectes, est un des plus petits de tous les animaux ailés. Voyez quel merveilleux ouvrage elle compose ! Il est admis avec distinction sur la table des plus grands souverains, & devant Sinkarib les petits comptent comme les grands : il les juge du faîte des grandeurs où les destins l'ont placé.»

Cette réponse enchanta le roi d'Egypte ; quoiqu'ébloui de sa propre magnificence, il étoit enthousiasmé du mérite & des connoissances qui sembloient s'élever au-dessus des bornes ordinaires. Il congédie Hicar, lui offrant pour demeure le plus beau des palais qui fût dans Masser ; mais l'époux de Zéfagnie préféroit de retourner à son camp, où Pharaoh fit transporter tout ce qui pouvoit lui être nécessaire.

Hicar est à peine retiré sous sa tente, qu'un ministre du roi vient l'avertir de se rendre au palais dans trois jours, & de se préparer à y répondre aux questions qui doivent lui être faites.

Le visir, consommé dans l'art des cours, reçoit le ministre Egyptien d'une manière dont celui-ci ne s'étoit formé aucune idée, & le renvoie convaincu que celui avec

lequel il vient de s'entretenir eſt un être au-deſſus des mortels.

Les trois jours ſont écoulés : Hicar ſe rend au palais du roi. On l'attendoit aux portes pour le conduire en cérémonie devant le trône ſur lequel étoit aſſis Pharaoh, revêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & enrichie de pierreries. Tous les grands du royaume formoient autour du roi une cour brillante & magnifique.

Le miniſtre Aſſyrien, après avoir ſalué reſpectueuſement, attend les yeux baiſſés & les mains croiſées ſur la poitrine, qu'on lui adreſſe la parole.

« Abicam, lui dit le roi, tout eſt énigmatique dans l'univers, chaque objet contemplatif cache une vérité importante. Jetez vos regards ſur moi & autour de mon trône ; à qui reſſemblé-je ici au milieu de ma cour ?

« Sire, répondit Hicar, je ſuis ici frappé comme je le ſerois, ſi le voile qui couvre les divinités du pays d'où je viens tomboit, & que je viſſe de mes yeux Bilelſanam environné de ſa puiſſance. »

Le roi d'Egypte ayant été ſatisfait de cette réponſe, donna ordre qu'on revêtit l'ambaſſadeur d'une des plus belles robes

qui fût dans ſon palais, & remit à la même heure du lendemain la ſuite de ſes interrogations.

Le roi l'y attendoit vêtu de blanc, & ſes courtiſans l'étoient de couleurs différentes & peu éclatantes.

« Que voyez-vous ici, Abicam ? demanda Pharaoh.

« J'y vois, ſire, les terres de la fertile Egypte incultes, deſſéchées, ſans mouvement de végétation, attendant les tréſors qui vont fondre du ſommet des montagnes de l'Ethiopie. C'eſt l'image de la cour dont vous êtes environné.

« Votre vaſte turban figure ces neiges vivifiantes, ſur leſquelles les cieux ſemblent s'appuyer.

« Vos yeux & votre bouche ſont les ſources bienfaiſantes qui vont répandre au loin les ſels nourriciers.

« Vos mains verſeront comme les bouches du Delta, le ſuperflu de vos richeſſes ; & tout ce qui reſpire reprendra un nouvel être. »

A peine a-t-il fini de répondre, qu'un mouvement d'admiration générale ſe peint ſur tous les regards. Pharaoh, après avoir fait donner à l'envoyé de Sinkarib un vête-

ment plus riche encore que le précédent, aſſigne une troiſième audience pour le jour ſuivant.

Hicar trouve à ſon retour le ſouverain ſi ébloüiſſant de pierreries, qu'il étoit preſqu'impoſſible de le fixer : ſes viſirs en étoient couverts. L'effet de tant de lumière force l'ambaſſadeur à baiſſer ſes regards : Pharaoh profite de cet éblouiſſement : « Sage Aſſyrien, lui dit-il, quelle ſenſation éprouvez-vous ?

« Je me réveille tard, répond l'envoyé ; mes yeux ſortant à peine des ténèbres qui les enveloppoient pendant le repos, ne ſont point encore familiariſés avec l'éclat du ſoleil dont votre majeſté me préſente l'image. Mais en paſſant la main ſur mes yeux, je ſuis en état de contempler & de reconnoître avec les ornemens du zodiaque, les ſept planètes empruntant leur lumière de l'aſtre qui éclaire le monde. »

Pharaoh laiſſe échapper un cri d'admiration : mais il n'eſt pas encore temps pour lui de s'avouer vaincu. Quand même l'envoyé d'Aſſyrie le ſatisfairoit plainement ſur toutes les queſtions qu'il pourroit faire, le palais aërien reſteroit toujours à bâtir,

& il feroit le maître d'impofer les lois, bien loin d'en recevoir. Cependant, pour mettre à de nouvelles épreuves la fageffe d'Hicar, il lui parla ainfi : « Vous m'avez fait fucceffivement trois réponfes dont je fuis fatisfait ; & après avoir bien démontré les allufions de l'éclat qui m'environne, à qui pourriez-vous comparer votre roi Sinkarib ?

« Sire, répondit Hicar, je n'élevai jamais jufques-là ma penfée. Cette entreprife toute nouvelle paffe mes efforts ; il m'eft prefqu'impoffible de faifir en même temps tous fes rapports, car il n'en eft aucun fous lequel je ne puiffe le faire voir fous l'afpect le plus brillant. Ami de la paix, c'eft le vent du fud qui, lorfque rien ne le contrarie, ride à peine la furface des flots. Si le vent du nord veut difputer fa gloire, alors, connoiffant fes forces, il précipite les orages ; l'éclair brille au fein de l'éclair, la foudre tombe en éclats, les vagues de la mer vont ébranler la maffe des rochers, & miner la terre dans fes fondemens. »

Ces paroles d'Hicar, femblables à la tempête qu'il vient de décrire, jettent l'épouvante : le roi d'Egypte & fa cour font effrayés

tous les ſens ſont frappés d'étonnement ; & Sinkarib ſe trouve élevé dans tous les eſprits à la hauteur des voutes du palais de Maſſer. Un ſilence profond témoigne également du talent de l'orateur & de la conſternation des auditeurs : entraîné par ſon enthouſiaſme, & malgré la grandeur redoutable ſous laquelle il a dépeint ſon ſouverain, Hicar n'offenſe perſonne. Porteur de paroles de paix, il devoit faire appréhender la guerre ; on lui avoit fourni les moyens de faire ſentir, ſans qu'il l'eût preſſenti, que les forces de ſon maître n'étoient point à mépriſer.

L'orgueil de Pharaoh étoit révolté qu'on lui fît entrevoir un rival ſur la terre ; la préſence ſeule de l'ambaſſadeur Aſſyrien lui en démontroit la poſſibilité. On ne compte point les hommes comme on compte les animaux, ſe diſoit-il à lui-même ; un chameau ne peut valoir qu'un chameau : mais l'homme que j'ai ſous mes yeux vaut une armée entière ! Le diſcours qu'il vient de tenir ſeroit dans tout autre le comble de la plus haute témérité ; chez lui c'eſt le ſublime du courage.

Après ces réflexions, il ordonne qu'on

ajoute encore à la magnificence des vêtemens dont il veut honorer Abicam : puis il lui adreſſe la parole.

« Vous reviendrez demain, Abicam ; j'ai encore une queſtion à vous propoſer ſur laquelle vous devez me ſatisfaire. Les demandes que j'ai faites à Sinkarib ne ſauroient demeurer vaines, ni la chaleur de votre zèle m'en impoſer ſur la réſiſtance qu'il eſt en état de m'oppoſer. Si vous ſortez vainqueur en tout, je regarderai votre triomphe comme une faveur du ciel que je ſaurai reſpecter. Mais ſi l'avantage me reſte en quoi que ce ſoit, rien ne pourra m'arrêter dans la pourſuite de mes droits. »

« Je demanderai les miens, lorſqu'ils ſeront éclaircis, répondit Hicar ; & il alloit pour la quatrième fois prendre congé du roi, lorſqu'on vint annoncer au prétendu Abicam, qu'un courier arrivé d'Aſſyrie apportoit une dépêche pour le roi d'Egypte. Hicar demande la permiſſion de faire approcher le courier, il reçoit la lettre, la porte ſur ſon cœur & ſur ſa tête, & la remet au ſouverain à qui elle eſt adreſſée : Pharaoh en fait l'ouverture ; elle étoit conçue en ces termes :

SINKARIB, roi d'Aſſyrie ; à PHARAOH, roi d'Egypte.

Quand la raiſon & la bonne foi préſident, il n'eſt point de différends qui ne s'arrangent.

« PUISQUE mon ſerviteur Abicam eſt » auprès de vous, il ſatisfait ſans-doute » à vos déſirs, & je penſe que vous ſerez » auſſi content de lui que de moi, qui » ne déſire que la paix & votre amitié, » ſur laquelle je compte comme ſi vous » me l'euſſiez promiſe. Je voudrois bien, » mon frère, en être aux mêmes termes » avec tous mes voiſins ; mais j'en ai qui » ſont plus ambitieux que ſages : les lu- » mières de l'eſprit ne percent point par- » tout. Je travaille à mettre les forces de » mon Etat ſur un pied ſi reſpectable, » qu'elles puiſſent les faire repentir de la » moindre infraction aux traités que nous » avons faits ; mais j'ai beſoin de neuf » cent katars (1), pour achever de payer » ſoixante mille chariots de guerre que je

(1) Monnoie d'or qui répond à trois cent livres de la nôtre.

» fais équiper ; je viens vous prier de
» m'en faire les avances : vous remettrez
» cette ſomme à mon ambaſſadeur ; cette
» marque de votre confiance vous conci-
» liera toujours plus mon eſtime. »

Hicar avoit conduit Pharaoh de ſurpriſe en admiration, par la ſageſſe & la fermeté de ſes réponſes : Sinkarib l'augmente encore par ſa lettre : elle eſt une preuve que ce monarque eſt ſans inquiétude ſur tout ce qu'on doit exiger de ſon envoyé ; qu'il ſe conſidère d'avance comme vainqueur dans le défi propoſé. Il fait enviſager d'ailleurs une puiſſance bien redoutable, en parlant de ſoixante mille chariots de guerre, comme d'une augmentation faite à ſes forces militaires. Ce n'étoit pas ainſi que Nadan en avoit parlé aux députés de Pharaoh ; le roi d'Aſſyrie ſembloit n'avoir projeté que la conſtruction de quarante mille chariots, & ils ne croyoient pas même que ce prince pût y parvenir. Mais bien loin de-là, la lettre de Sinkarib fait mention de ſoixante mille, il demande neuf cent kantars pour ſubvenir à cette énorme dépenſe, qu'il traite de bagatelle. Dans toute autre circonſtance Pharaoh pourroit enviſager cette

jaćtance comme un jeu politique ; mais il eſt déterminé à ajouter foi à cette lettre par la ſeule-conſidération du miniſtre qui la lui préſente.

« Abicam, lui dit-il, avant de ſatisfaire à la demande de Sinkarib, j'exige la conſtruction du palais que j'ai demandé, & que vous vous êtes engagé de bâtir. Rempliſſez votre obligation, ſon exécution dictera ma réponſe.

« Votre majeſté voudra bien me déſigner l'emplacement qu'elle a choiſi pour cet effet, répondit Hicar : quoique cette très-petite merveille ne doive point toucher à la terre, elle aura avec elle des points de correſpondance qu'il faut déterminer. Il eſt néceſſaire de remettre un plan à l'architecte qui eſt à ma ſuite, & qui a ordre de ſe conformer à vos idées ; il faut faire ramaſſer les matériaux ſur un terrain qui ſoit à portée de manœuvres, qui devront les mettre dans les mains de mes ouvriers.

« Je ne veux, dit le roi, qu'un pavillon de cent pieds en quarré, ſous un dôme d'une élévation proportionnée, entouré d'une terraſſe de vingt pieds en circonférence, défendue par une baluſtrade de

la hauteur de trois pieds & demi. Je veux qu'il en defcende un efcalier qui s'approche de terre, de manière qu'on puiffe y pofer commodément le pied en defcendant d'un chameau. Ce pavillon, dont les déhors feront ornés felon la fantaifie de votre ingénieur, fera à cent cinquante pieds de terre, en face du côteau fur lequel vous avez placé votre camp. Dans quatre jours vous aurez tous les matériaux néceffaires pour la conftruction de quatre édifices femblables, & les ouvriers prêts à les mettre dans les mains des vôtres; mais fongez bien à mes conventions.

« J'aurois l'honneur de vous les rappeler, fire, répondit Hicar, fi ce qui eft écrit pouvoit être oublié. Dans quatre jours votre majefté fera témoin de l'entière exécution de toutes fes volontés. »

La précifion & le fang-froid des réponfes d'Hicar achèvent de confondre Pharaoh; il ne doute plus qu'il n'ait à faire à un mage très-puiffant, & dès que l'ambaffadeur Affyrien s'eft retiré, il fait mander le collége des prêtres d'Ofiris & d'Anubis pour les confulter; ils fe rendent à fes ordres.

Il leur expose l'embarras dans lequel il a cru mettre Sinkarib, & celui dans lequel il s'est jeté lui-même depuis que ses propositions ont été acceptées : « Ce roi, leur dit-il, m'a envoyé un savant astrologue qui devine toutes mes pensées. Loin d'être obscur, comme ces gens-là le sont toujours, il éclaircit mes idées, & me les présente plus nettement qu'elles ne s'offroient à moi. Vous qui êtes consommés dans toutes les sciences, pourrez-vous me dire quel est cet homme ? De quel genre sont ses connoissances ? Sur quelles ressources il compte, pour bâtir sous mes propres yeux un pavillon en l'air, dont il vient de se faire donner les dimensions, avec l'assurance qu'on n'auroit pas pour la construction du plus simple palais de la terre.

«Sire ! répondit le plus ancien des prêtres, depuis que cet Abicam est à votre cour, nous avons cherché par tous les moyens imaginables à découvrir la nature de sa constellation. Nous avons présenté l'équerre à toutes celles qui composent le zodiaque, sans jamais rencontrer l'étoile qui le dirige ; nous soupçonnons qu'elle réside dans un ciel supérieur à celui qui fait l'objet de nos

travaux & de nos obſervations. Il eſt ſorti de puiſſans magiciens de la Caldée, il ſe pourroit qu'il en fut un. Mais quelque conſommé qu'il ſoit dans ſon art, il lui ſera impoſſible de rien réaliſer par les reſſources de la nature, ni d'offrir l'apparence de l'illuſion, ſi trois d'entre nous ſeulement s'oppoſent à l'emploi & au développement de ſes moyens. Nous nous tranſporterons à l'endroit déſigné, le jour qu'il voudra bâtir, & nous doutons beaucoup que ſes ouvriers, s'il en a, ſoutiennent le feu perçant de nos regards, & la conjuration de notre magie.

Ce diſcours ayant raſſuré le roi, il ordonne que tout ſoit prêt ſur le terrain déſigné pour concourir à la conſtruction du pavillon : quatre mille Ethiopiens, ſix cent chariots, cent éléphans, & les plus habiles manouvriers de l'Egypte ſont en mouvement pour raſſembler les matériaux néceſſaires.

Hicar & Zéfagnie obſervent ces grands préparatifs ſans s'en inquiéter ; les moyens qu'ils vont employer ſont ſi ſimples, qu'ils ne doivent pas craindre leur réuſſite.

Cependant le terme preſcrit s'eſt écoulé :

déjà le héraut d'armes vient avertir Hicar que le roi d'Egypte l'attend au palais : il s'y rend auſſi-tôt.

« Eh bien ! ſage Abicam, lui dit Pharaoh, vos intentions ſont remplies. Il y a ſur la place indiquée tout ce qu'il faut pour bâtir un palais entier. Les ouvriers de Sinkarib ſont-ils en état de mettre la main à l'œuvre ?

« Ils n'ont jamais attendu pour cela qu'un ſigne de votre volonté, répond Hicar, & ſi dans une heure votre majeſté veut bien ſe rendre à l'endroit déſigné, ſes déſirs ſeront ſatisfaits : je retourne à mon camp pour accélérer les travaux. »

Quel nouveau ſujet d'admiration pour le monarque Egyptien ! Abicam eſt un homme qui ne paroit jamais entrer en défiance ſur ſes reſſources. Le roi ordonne que cent chars ſoient attelés tout de ſuite, pour donner à ſa cour les moyens de jouir d'un ſpectacle auſſi rare ; le collége des prêtres ſe joint à ce cortége, qui s'augmente encore par la foule immenſe du peuple de Maſſer.

Hicar & Zéfagnie attendoient Pharaoh ſous les armes ; l'ambaſſadeur les avoit

fait

fait prendre à toute son escorte. Il s'étoit mis à la tête, & paroissoit aussi redoutable sous les drapeaux de Mars que sous l'égide de Minerve.

Les quatre éléphans, couverts de leurs tours ornées de banderolles, étoient en avant : les rochs & leurs conducteurs étoient chacun dans la leur, & n'attendoient que les signaux auxquels ils devoient obéir. Dès qu'Hicar peut distinguer le char de Pharaoh, il fait monter Zéfagnie dans sa tour, ordonne à la musique de se faire entendre, & part lui-même au galop pour aller au-devant du souverain.

En voyant venir si lestement un cavalier d'une tournure aussi martiale, jamais le roi d'Egypte n'eut imaginé que ce fut l'ambassadeur d'Assyrie : celui-ci descend de cheval, & vient se faire reconnoître du roi, auquel il rend son hommage.

« Quoi ! c'est vous, Abicam ! lui dit-il, comment pouvez-vous ainsi vous alléger du fardeau des années, en signalant à mes yeux autant de grâce & de vigueur, que vous m'avez montré de sagesse ? — Sire ! répond Hicar, votre majesté relève trop les foibles avantages

qu'elle veut bien diſtinguer dans Abicam; ils ſont l'effet de la noble émulation que le grand roi mon maître fait inſpirer à ſes miniſtres. Mais ne différons plus de remplir les engagemens qu'il a contractés avec votre majeſté; mes ouvriers ſont prêts, il leur tarde de ſatisfaire votre impatience, de vous donner des preuves de leur zèle & de leur adreſſe, & ils n'attendent plus que l'ordre de votre majeſté.

« Qu'ils commencent, » dit Pharaoh. Hicar ſe préſente du côté des éléphans, il fait un geſte de la main; à ce ſignal diſparoiſſent les filets qui couvroient deux des tours. Une femme ſe montre & s'élève dans les airs : elle eſt vêtue à l'Aſſyrienne, d'une robe couleur de pourpre toute étoilée d'or; un voile de gaſe voltige au gré des vents, il tombe du ſommet d'une tiare enrichie de diamans, qui luttant contre les rayons du ſoleil ſemblent leur diſputer d'éclat; ſes yeux vifs & perçans ne laiſſent pas tomber un regard qui n'imprime à tout ce qui l'environne une entière ſoumiſſion à ſes volontés; le caractère de ſes traits dépeint à la fois la fierté & les grâces de ſon ſexe : elle frappe l'air de trois coups

de sa baguette, & d'une voix intelligible & ferme, elle prononce ces paroles :

« *Humbles esclaves du puissant roi Sinkarib ! obéissez aux ordres du grand roi Pharaoh.* »

A l'instant un grand bruit se fait entendre ; les rochs disparoissant de leurs tours enlèvent au plus haut des nues deux des plus beaux objets qu'il fut possible de voir : c'étoient les jeunes conducteurs des oiseaux. Plus brillans & moins perfides que l'enfant de Vénus, ils sembloient, malgré la rapidité du vol qui les emportoit, se jouer agréablement sur le dos de leurs montures aëriennes, en prenant la route du ciel dont on eût dit qu'ils avoient tiré leur origine.

Des guirlandes de fleurs dont le vif éclat faisoit ressortir celui de leur teint, étant la seule contrainte qu'on eût imposée à leurs beaux cheveux, en abandonnoient les tresses à l'action de l'air, il les déployoit, les enlevoit, paroissoit leur donner le pouvoir des ailes.

Leurs vêtemens de gase colorée, dociles aux lois du mouvement, figuroient autour d'eux un cercle diapré & lumineux, semblable à l'écharpe d'Iris.

Ils avoient à la main une truelle d'or qu'ils manioient avec nonchalance ; un sourire ingénu animant leur physionomie, témoignoit qu'ils se livroient sans crainte à l'élément qu'ils alloient parcourir.

La surprise avoit interdit à Pharaoh & à toute la multitude l'usage de la voix : bientôt il leur échappe un cri d'admiration, ainsi qu'à la suite d'Hicar, à qui ces mystères sont inconnus. Les officiers de la garde Egyptienne s'approchent de ceux d'Hicar : « Quel prodige venons-nous de voir ? leur demandèrent-ils. — Nous n'en savons rien, » répondirent les Assyriens.

Pharaoh étoit en extase ; mais l'étonnement des prêtres est porté au dernier excès. Enfin le monarque reprenant l'usage de ses sens, leur demande ce qu'ils pensent de cette merveille.

« Sire ! dirent-ils, c'est une superbe magie au-dessus de tout effort humain, & qui passe notre intelligence. » Le roi s'adresse ensuite à Hicar : « Abicam ! lui dit-il, quel nom donnez-vous à la magicienne, ou à la déesse qui vient de paroître à nos yeux ? Où sont allés les génies auxquels elle a commandé ?

« Très-puiſſant monarque ! répond Hicar, il n'y a ici ni déeſſe, ni magicienne, ni génie : vous n'avez vu qu'une femme & deux enfans ; mais ce ſont des ſujets du grand roi Sinkarib. — Les verrons-nous revenir ? — Ils doivent bâtir votre pavillon, dont la femme que vous avez vue eſt l'architecte ; regardez au ciel : vos ouvriers en deſcendent. » Dès qu'Hicar apperçoit les oiſeaux à portée de la voix : « *Eſclaves de Sinkarib !* s'écria-t-il, *faites votre devoir.* »

Au même inſtant la femme reparoît : d'un coup de baguette elle attire les enfans au-deſſus de ſa tête : « Ouvriers ! leur dit-elle, vos fondations ſont creuſées, allez demander les matériaux qui vous ſont néceſſaires pour commencer votre ouvrage : voilà mes meſures. » Elle leur jette en même temps un peloton de rubans ; les enfans les ſaiſiſſent, & dirigent leur vol où les manœuvres les attendent avec tous les objets qu'ils ont préparés : Pharaoh ſe tranſporte du même côté, & les prêtres ſuivis des aſtrologues vont ſe mêler parmi les ouvriers.

Les rochs planent pendant quelque temps au-deſſus des manœuvres ; ils s'abattent,

& mettent leurs jeunes conducteurs dans le cas de pouvoir faire entendre leurs voix claires & argentines : « Sujets du roi Pharaoh ! dirent-ils, mettez-nous dans les mains des pierres, de la chaux, du sable, afin que nous puissions bâtir le pavillon pour votre maître. »

Les esclaves du roi d'Egypte & les manœuvres demeuroient la bouche béante.

« Grand roi ! s'écria la Dame du haut de sa tour, ce sont de lâches Ethiopiens que votre majesté emploie à son service. Usez ici de votre puissance & du ressort qui donne l'énergie aux cœurs avilis par l'esclavage : ordonnez qu'on leur donne la bastonade sous la plante des pieds. » Pharaoh restoit immobile. Zéfagnie adresse la parole à ses propres ouvriers : « Sujets du roi Sinkarib ! votre maître veut complaire en tout au roi Pharaoh : s'il vous est impossible de toucher à la terre, rasez-la de plus près ; mettez-vous à la portée de ceux qui ne peuvent vous aider ; » & faisant en même temps un signe de sa baguette auquel ils étoient accoutumés d'obéir, elle les dirige, ils font le mouvement de s'abattre par un vol arrondi : les Ethiopiens

ſe jettent ventre à terre ; ceux que la ſtupidité a fait reſter debout y ſont renverſés rudement par les pieds des rochs.

Les prêtres d'Oſiris, formant un cercle dont le chef occupoit le centre, ſe tenoient fermes ſur leurs pieds : le deſſein qu'ils avoient formé de diſſiper par leurs regards l'enchantement qu'ils croyoient voir, les avoit raſſemblés dans ce lieu dans un ordre circulaire. Pour oppoſer au moins en apparence baguette à baguette, il auroit fallu que leur chef eût pu conſerver ſa tête : mais à la vue de la deſcente des enfans, il étoit reſté en extaſe, & la marque de ſa puiſſance lui étoit échappée des mains ; toute ſa ſuite étoit pétrifiée, quand un coup de la baguette vraiment active fait diriger l'orage de leur côté : à la promptitude & au bruit des rochs qui les environnent, vous les euſſiez vus ſe précipiter les uns ſur les autres, s'embarraſſer dans l'empleur de leurs vêtemens, pour échapper à tant de périls, & bientôt ce collége de ſavans n'offre plus qu'un bloc inanimé. La plaine, couverte auparavant d'un peuple innombrable, paroit un déſert rempli de décombres. Pharaoh, dont l'ame eſt orgueil-

leuſe, mais pleine d'énergie, eſt le ſeul que l'étonnement n'a point abattu : il adreſſe la parole à Hicar, qui avoit toujours été à ſes côtés.

« Abicam ! lui dit-il, je me ſuis ébloui de chimères, les apparences m'ont ennivré. Environné de mes mages, j'ai trop compté ſur leur pouvoir. J'avois préſumé que depuis la mort d'Hicar le Caldéen, il n'y auroit pas un homme dans l'Aſſyrie qui pût entrer en lice avec moi. Vous m'avez prouvé le contraire, & vous me forcez de vous accorder l'eſtime dont je vous ai donné juſqu'ici de foibles marques. Maître d'un peuple induſtrieux, je me croyois plus puiſſant que Sinkarib ; il ne m'oppoſe qu'une femme, & elle fait de mon peuple des automates. Je veux abſolument être l'ami & l'allié de votre roi ! Soyez notre médiateur. Vous viendrez demain matin dans mon palais, toutes nos conditions ſeront remplies. »

Malgré ce diſcours, on peut préſumer ſans peine que le roi d'Egypte, en avouant ainſi ſa défaite, reſſentoit une mortification intérieure ; mais il étoit politique, & réſolu de couvrir par les plus nobles procé-

dés, le véritable motif de sa détermination, il cherchoit à cacher les dangers dont le ressentiment de Sinkarib le menaçoit.

Les rochs & leurs conducteurs ont disparu ; dès que la Dame, dont les ordres dirigeoient ces merveilles, a vu leur effet ; elle rentre aussitôt dans sa tour, qui se recouvre du voile mystérieux. La plaine qui avoit paru déserte s'est repeuplée. Pharaoh suivi de sa cour est retourné à son palais. Hicar est descendu de cheval, & a fait poser les armes à son escorte, qui s'est retirée sous ses tentes. Les rochs & leurs guides, qui s'étoient cachés dans la forêt voisine, sont revenus dans leurs tours se mettre sous le filèt. Hicar & Zéfagnie désarmés l'un & l'autre se félicitent de l'heureux succès de leur ingénieuse supercherie, & conviennent de la conduite qu'ils doivent tenir désormais.

« Je ne me relâcherai, dit Hicar, d'aucune des conditions signées, & dès demain tout sera convenu. L'imagination du roi d'Egypte est vivement frappée, son peuple partage le même étonnement, je profiterai de cette disposition pour les intérêts de Sin-

karib : il faut remplir le trésor que Nadan laisse épuiser ; rétablir les forces du royaume, & mettre les frontières en état de défense. Si Pharaoh parvient à connoître qu'il a été la dupe d'une feinte, nous ne pourrons plus résister à son courroux : ainsi, dès que nous serons de retour dans ma solitude, où je veux m'arrêter avant d'aller à Nenevah, je ferai reconduire les rochs par un chasseur affidé au milieu des déserts : il en éloignera les jeunes enfans pendant la nuit, & les ramènera chez moi sur un chameau. Sinkarib ne pourroit pas résister à la curiosité de voir exécuter devant lui les manœuvres qui viennent d'étonner l'Egypte, & il est nécessaire de laisser subsister dans l'esprit du roi, & même des Assyriens, l'opinion du merveilleux ; elle donnera de la confiance à nos peuples, & les empêchera de se jeter dans les chaînes de leurs ennemis, en cherchant à les éviter. Ce n'est pas, poursuivit encore le sage Hicar, que je veuille abuser le roi d'Egypte sur tous les points ; mais il ne saura pas de moi les vérités qu'il est important qu'il ignore. Je dois à mon caractère & à celui d'ambassadeur, de lui apprendre dans le

temps ce qu'étoit Abicam ; je n'employerai d'autre ruſe pour cela que celle dont j'ai fait uſage pour me faire remettre par un faux courier une lettre de Sinkarib, que j'avois apportée toute ſcellée de Nenevah, afin de l'employer dans l'occaſion. A la ſuite de ces bonnes diſpoſitions, les époux ſe tranquillisèrent, & attendirent ſans inquiétude les événemens du lendemain.

Tout étoit prêt dans la ville de Maſſer & au palais du roi pour y faire à l'ambaſſadeur Aſſyrien la plus magnifique réception. On ne le traîtoit plus comme l'envoyé d'un prince, conſidéré d'avance comme vaſſal de Pharaoh ; une députation des grands de la cour vint au-devant de lui au-delà des portes de la ville, & quand il approcha du trône, le ſouverain, après avoir reçu ſon hommage, en deſcendit pour l'embraſſer.

« Cher Abicam ! lui dit-il, homme rare & précieux ! votre préſence, vos paroles, & vos actions m'ont appris ce qu'étoit le roi Sinkarib. Je commande à des milliers d'eſclaves, & lui à des hommes. L'Aſſyrie auroit de quoi ſe glorifier, n'eut-elle jamais produit qu'Hicar & vous ! Vous fûtes ſans-

doute difciple de ce fage ? Vous l'avez beaucoup connu ? — Sire ! répond Abiçam, je ferai connoître dans le temps à votre majefté les rapports que je puis avoir avec un homme pour qui vous avez confervé tant d'eftime. — Si je fuis forti des bornes du refpect vis-à-vis de Sinkarib, reprit Pharaoh, le meurtre de ce grand homme en fut la caufe : j'envifageai le roi d'Affyrie comme un tyran dont il falloit délivrer la terre, depuis cet événement. — Et fi Hicar vivoit encore, dit Abicam, il ne chercheroit qu'à venger fon roi des odieufes calomnies qu'on a répandues fur ce monarque à fon fujet. Pardonnez-moi, fire, fi je me montre un inftant contraire à votre façon de penfer : perfonne ne fut plus attaché que moi à la réputation & aux intérêts de ce vifir, & ce dévouement ne pourra finir qu'avec ma vie ; mais je fais, (& vous le connoîtrez un jour) qu'il ne fut pas toujours irréprochable.

« Seize ans avant fon malheur, fire, il aiguifa lui-même avec complaifance le glaive dont il devoit être frappé, & le remit à Sinkarib, par les mains duquel il fut employé.... Je n'en faurois dire davan-

tage : interprête des intentions de mon maître auprès de vous, sire, je ne dois point faire ici le personnage de son confident : mais pour en revenir à Hicar, je ne saurois m'empêcher de le blâmer : il aspira de trop bonne heure au repos & à l'inaction, l'homme est né pour le travail, & la tranquillité qu'il poursuit est une chimère. Quand les affaires publiques sont entre les mains d'un homme sage, il ne doit pas les abandonner à un imprudent.

« Je commence à me persuader qu'Hicar peut avoir eu des torts, puisque la sagesse qui parle par votre bouche me les fait remarquer. Je vous juge d'ailleurs trop au-dessus de lui, pour que vous lui cherchiez des défauts, si réellement il n'en avoit pas.

« Vous serez bientôt convaincu, sire, que je ne suis en rien supérieur à Hicar. Je me reproche malheureusement autant de fautes que je lui en ai reconnu.

Mais, dit Pharaoh, avant de nous entretenir des conditions (que je regarde déjà comme réglées) ne me direz-vous point de quelle nature est l'objet qui s'est fait voir

à nous ſous la figure d'une femme, & que vous m'avez annoncée pour être l'architecte de Sinkarib ? — Je vous le dirai, ſire, mais que le chef de vos miniſtres l'ignore. C'eſt une ſœur du feu roi, & la tante par conſéquent de celui qui règne aujourd'hui ſur l'Aſſyrie. Elle s'eſt offerte d'elle-même à venir remplir vos intentions, à condition de demeurer inconnue. — Je ne puis lui donner, dit le roi, une plus grande preuve de mon admiration qu'en acquieſçant à ſes déſirs ; mais je ſurmonte un pénible effort, en ne rendant pas à ſa naiſſance, à ſon mérite, & ſurtout à la puiſſance extraordinaire dont elle eſt revêtue, tous les hommages qui lui ſont dûs. — Elle mérite, ſire, des diſtinctions à bien des égards ; mais ſa puiſſance n'eſt pas celle que votre majeſté doive le plus préconiſer ; elle la partage avec toutes les femmes d'Aſſyrie.

« Signons notre traité, Abicam, il faut qu'il ſoit fait de vous à moi : j'aſpire à l'amitié de Sinkarib, je veux le voir à Nenevah, & admirer ſa gloire. Les ordres ſont donnés pour qu'il vous ſoit compté le dixième de quatre années des revenus de l'Egypte. J'y joins les neuf cent kantars

que votre ſouverain m'a demandé pour achever la conſtruction de ſes chariots de guerre. Dites-lui que j'y veux monter avec lui pour combattre ſes ennemis : je vais faire partir tous ſes ſujets qui s'étoient réfugiés en Egypte, & voici une lettre que vous lui remettrez de ma part. »

PHARAOH, roi d'Egypte ; à SINKARIB, roi d'Aſſyrie.

Gloire aux puiſſances dont émanent les grâces qui ſont verſées ſur la terre ! Gloire à celui qu'on en voit couronné !

« JE voulois, mon frère, diſputer de » ſageſſe avec vous, j'en avois moi-même » impoſé les conditions ; mais j'ai ſuc- » combé dans la lutte : je paie ſans regret, » car j'ai entendu & vu de belles choſes. » Vous me demandez neuf cent kantars » pour ſubvenir à des dépenſes extraordi- » naires, je ſuis trop heureux de pouvoir » vous obliger. Vous en ſerez acquitté en » échangeant avec moi un traité d'alliance » offenſive & défenſive, que votre ſage » ambaſſadeur vous portera ſcellé de mon » grand ſceau. »

Abicam, comblé d'honneurs & de pré-

ſens, & Zéfagnie enrichie d'un ſoleil de diamans, ont repris le chemin de Nenevah, emportant avec eux les impoſitions du roi d'Egypte. Deux grands de ſa cour, à la tête d'un détachement de cavalerie, ont eſcorté l'ambaſſade juſqu'aux premières frontières d'Aſſyrie.

Cet honneur donnoit un peu d'inquiétude à Hicar, il n'aimoit pas à voir tant de regards fixés ſur les cages qui renfermoient ſes oiſeaux. En bonne politique il les eut égorgés, & fait enterrer dans ſa tente; mais il lui étoit impoſſible de faire du mal à des animaux qui l'avoient ſi bien ſervi : il ſe contenta de faire placer autour d'eux une garde aſſidue, & ſoit qu'on fut obligé de s'arrêter dans le jour, ou d'aſſeoir un camp pour repoſer la nuit, il fit enſorte qu'on ne pût encore découvrir ſon innocente ruſe.

Cependant il a dépêché un guerrier à Sinkarib, avec une lettre ſous le nom d'Abicam, qui l'inſtruiſoit en gros de ſes ſuccès, le prévenoit de la rentrée de ſes peuples ſous ſa domination, & de l'arrivée des neuf cent kantars, joints aux rançons qu'il apportoit.

Nadan lit cette lettre & en eſt confondu : « Quel eſt, dit-il, cet Abicam ? ce protégé de Zéfagnie qui vient d'opérer de ſi grandes choſes en ſi peu de temps ? Sinkarib, dans le plus haut point de ſa gloire, devoit s'eſtimer trop heureux d'aller de pair avec le roi d'Egypte, & celui-ci ſe rend ſon tributaire, alors qu'il n'auroit qu'à ſe montrer pour l'envahir ! » Nadan étoit dans l'étonnement, & voyoit dans cet étranger un homme trop dangereux pour lui, il ſongeoit déjà aux moyens qu'il devoit employer pour s'en défaire.

Sinkarib remercioit le ciel de lui avoir conſervé ſon vieux viſir, pour le ſortir des embarras dans leſquels il s'étoit jeté par ſa propre négligence.

Le bruit public annonçoit à haute voix les prodiges qui s'étoient opérés à Maſſer : « L'homme que vous avez employé, diſoit Nadan à Sinkarib, eſt-il un magicien ? — Non, répondit le roi, mais c'eſt un homme merveilleux. » Tandis que cet événement occupoit la cour & la ville, Zéfagnie eſt de retour dans ſon palais, & le faux Abicam a fait prévenir le roi qu'il prendra deux jours de repos dans ſa ſolitude avant

de venir rendre compte de ſon ambaſſade.

Sinkarib vole au palais de ſa tante, & apprend l'heureuſe réuſſite de l'invention dont on ne lui avoit pas même communiqué l'idée ; il ſe félicite de ſon bonheur : mais ainſi que l'avoit prévu le ſage Hicar, il aſpire à voir ces oiſeaux & ces enfans, dont les manœuvres ont abaiſſé l'orgueil de Pharaoh.

« Cela n'eſt pas poſſible, dit Zéfagnie, Hicar en les engageant à votre ſervice leur promit la liberté, & il les en a fait jouir. Ne tirez pas Pharaoh de ſon illuſion, & pour y réuſſir mieux, laiſſez-la ſubſiſter dans l'eſprit de vos peuples. Je ſuis bien aiſe de vous voir avant que mon époux reparoiſſe au palais : il eſt impoſſible, dès qu'il doit y reprendre ſes fonctions, qu'il s'y annonce ſous un autre nom que le ſien ; & il ne doit y ſouffrir l'ingrat Nadan ni pour collégue ni pour inférieur. Ce malheureux eſt l'auteur de tous les noirs complots qui avoient déshonoré mon époux dans votre eſprit : tant qu'il fut néceſſaire, vous l'avez ſuporté près de vous ; mais Dieu vous rendant enfin votre ancien viſir,

vous ne devez plus conſerver le miniſtre dangereux qui trama ſa perte, & qui vouloit conſommer la vôtre. Sa tête devroit tomber ſur l'échaffaut; mais je vous demande la grâce de la laiſſer à la diſpoſition d'Hicar. L'indigne Nadan eſt ſon neveu, & il doit être châtié par la main bienfaiſante qu'il a méconnue. »

Sinkarib conſent aux déſirs de Zéfagnie, & retourne auſſitôt à ſon palais, où Nadan l'attendoit avec inquiétude : le roi lui-même n'en étoit pas exempt; dès qu'il l'apperçoit, il adreſſe la parole au chef de la garde d'Hicar, qui étoit de ſervice dans l'intérieur des appartemens. « Faites lier le coupable, lui dit-il, en déſignant le viſir; qu'il ſoit conduit immédiatement au palais du grand-viſir Hicar ſon oncle; remettez-le aux odrres de la princeſſe Zéfagnie, & reprenez vous-même auprès d'elle, à la tête de votre troupe, les fonctions dont vous étiez chargé ci-devant. »

Nadan fut arrêté ſur le champ, il eſt conduit & renfermé dans le même cachot où ſon oncle étoit demeuré caché pour ſe dérober à ſes fureurs.

Après cette expédition, Sinkarib aſſem-

ſon conſeil, & lui fait part du bonheur qu'il a eu de retrouver ſon ancien viſir Hicar; il raconte les ſervices qu'il lui a rendus en Egypte, & préſage le repos de l'Aſſyrie ſous le gouvernement d'un miniſtre auſſi ſage, qu'il rappelle aujourd'hui à ſes fonctions.

Hicar eſt reçu dans la ville aux acclamations de tout le peuple, qui le ramène en triomphe aux pieds du trône, où les courtiſans adroits lui firent l'accueil le plus diſtingué.

Le miniſtre remit à Sinkarib la lettre dont il étoit porteur; il engagea le monarque à ſigner le traité d'alliance, en le renvoyant avec une réponſe honnête au roi Pharaoh; il n'eut point de peine à l'y déterminer, & on expédia ſur le champ en Egypte un courier chargé de ces dépêches, auxquelles Hicar joignit cette lettre.

Au puiſſant roi PHARAOH, *ſouverain dominateur de la fertile Egypte.*

« SIRE! Hicar fut rappelé à la vie pour » admirer, ſous le nom d'Abicam, la » ſcience & les vertus qui font l'ornement

» de votre perſonne auguſte : s'il ne ſe fit
» pas connoître à votre majeſté quand ſes
» bontés l'en ſollicitoient ſi vivement, elle
» ne doit attribuer cette réſerve qu'aux
» meſures qui le forçoient à garder le
» caractère ſous lequel il parut à votre
» cour. Votre majeſté peut à préſent s'ex-
» pliquer à elle-même les diſcours d'Abicam
» au déſavantage d'Hicar. »

Après que ce viſir eut repris ouverte-ment & à la ſatisfaction générale les rênes du gouvernement, il revint dans ſon palais, où il avoit appris que Nadan étoit aux fers : il ſe détermine, quoiqu'à regret, de parler à ce coupable ; il ne pouvoit & ne devoit ſous aucune condition obtenir ſa grâce, mais il ne vouloit pas ſa mort.

Il ſe fait ouvrir le ſouterrain qu'une lampe éclairoit. Il y voyoit ſon perfide neveu couché ſur la paille.

« Hé bien ! Nadan, lui dit-il ; vous rap-pelez-vous qui vous fûtes, ce que vous avez fait, & qui vous êtes ? Pouvez-vous arrêter vos regards ſur vous-même ?

« Je ne le puis ſans rougir, répond Nadan.

« Le tigre, continue Hicar, ſouillé de

meurtre & de carnage, passa près d'une fontaine; il se vit, & se fit horreur. Vous n'avez pas écouté les remords pendant que vous viviez dans le crime; éprouvez-en l'amertume aujourd'hui! — Ah! je la sens, je la connois. — Non, vous ne la sentez pas. Si elle égaloit vos forfaits, elle vous auroit dévoré. — Pardonnez-moi, mon oncle; songez que le même sang coule dans nos veines.

« Le Gange dans un de ses débordemens déposa ses eaux dans un creux entre deux montagnes. Elles se corrompirent, & répandirent l'infection autour d'elles: les habitans des côteaux voisins les maudissoient. Comment, disoient-elles, ose-t-on maudire les eaux du fleuve salutaire sans lesquelles l'homme desséché périroit bientôt! Eaux pestilentielles, leur répondit un génie! Le Gange cesse de reconnoître ses eaux, dès qu'il n'en sort plus que des exhalaisons mortelles! Vous, Nadan, ne m'appelez plus votre oncle, & cessez de vous dire mon neveu.

« Hé bien, Hicar! vous êtes noble & généreux, traitez-moi comme un homme. — Ce ne seroit pas pour reconnoître en vous

l'humanité, mais pour la venger de vos atrocités. Un loup fut pris parmi des agneaux que gardoit un prêtre d'Osiris : épargnez-moi, dit-il au gardien du troupeau, voyez ma gueule, mes pattes, il est clair que je suis innocent. Le crime est dans ton cœur, répond le gardien. Mais quand vous le supposeriez, reprit le loup, vous êtes voué à un état de paix; vous ne prenez le couteau que pour des sacrifices, & je suis trop vil pour vous être offert; mon sang souilleroit votre robe & vos mains. Il n'y a que le sang du juste qui souille, dit le prêtre en lui enfonçant le couteau dans la gorge, meurs malheureux! Je te sacrifie à la tranquillité des troupeaux qui sont sur la terre.

« Vous m'allez donc traiter comme un juge, dit Nadan, — Scélérat! quand tu parles de justice, tu me fais trembler; m'est-il possible de te la faire? Rappelle-toi mes bontés & tes trahisons; mon amour & ta barbarie! La loi n'a rien prononcé contre l'ingratitude; elle a senti son impuissance : le ciel s'en est réservé le châtiment.

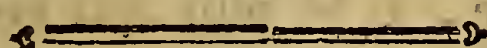
« Hé bien! dit Nadan, faites-moi con-

duire dans le plus horrible désert. — Tu y serois poursuivi par des furies, qui ne t'abandonneroient pas même après ta mort : c'est le supplice que tu mérites, & je ne suis pas assez cruel pour t'y livrer. Je voudrois seulement que le remords aiguisât contre toi ses traits les plus perçans, que ton cœur criminel en fût criblé, & qu'il te rendît au moins sensible à la douleur ! Livré enfin au repentir, tu reparerois (du moins en partie) tes atrocités par des pleurs. — Hélas ! vous m'en voyez répandres. — Oui, perfide, tu pleures ! mais c'est de voir ma tête échappée à tes coups ; c'est de te voir dans les fers, & dans l'impuissance de te venger. Il faut t'infliger des châtimens qui punissent non tes crimes, mais ton orgueil. »

Après ces mots Hicar sortit, en plaignant un neveu qu'il n'avoit pas même l'espoir d'amener au repentir. Il fut le revoir quelques jours après, mais il le trouva mort dans sa prison ; ainsi cet ingrat délivra la terre de sa fatale existence : il s'étoit pendu par ses cheveux à un clou qui tenoit aux murs du cachot.

Hicar & Zéfagnie se consolèrent : l'attachement

tachement de Sinkarib les dédommagea des chagrins que Nadan leur avoit donnés. Le monarque, inſtruit par les dangers qu'il avoit courus ſous un miniſtre dangereux & méchant, s'adonna entièrement aux affaires, ſe concilia l'amour de ſes peuples & l'admiration de ſes voiſins.



L'HISTOIRE de Sinkarib & de ſes deux viſirs étant ainſi finie, Schariar en parut ſatisfait; il fut content de la punition de l'ingrat Nadan, & de la manière dont Hicar avoit ſoutenu le perſonnage d'Abicam à la cour de Pharaoh; le vol des rochs & l'adreſſe des jeunes enfans l'avoient beaucoup amuſé.

Dinarzade s'étoit ſingulièrement intéreſſée à Zéfagnie: « Vous avez peint, ma ſœur, dit-elle à Scheherazade, une femme pour laquelle j'ai conçu tant d'eſtime, que je n'ai pas été curieuſe de vous demander ſon âge, & m'euſſiez-vous dit qu'il étoit fort avancé, je penſe que je l'aurois oublié, tant je la trouvois belle, noble, & impoſante au haut des airs. Mais comme cette hiſtoire a été longue, & que nous

devons craindre de fatiguer l'attention du ſultan notre ſeigneur, je déſirerois, ma ſœur, que vous nous racontaſſiez celle d'un certain Schebandad de Surate, que je me rappelle avoir ouïe conter avec un grand plaiſir.

« Je l'entreprendrois volontiers, dit la belle ſultane, ſi le jour qui commence à paroître ne nous donnoit un conſeil meilleur à ſuivre.

« Au moins, ma ſœur, reprit Dinarzade, engagez-vous à la commencer demain. — Ce ſera ſur les ordres de notre invincible ſultan. »

Le lendemain la ſultane fut ſommée de ſa parole, & ſur l'approbation de ſa hauteſſe, elle commença ainſi.

HISTOIRE

De la famille du Schebandad de Surate.

UN Schebandad de Surate (1) avoit eu quatre fils de ſon mariage, qu'il avoit mariés & établis avantageuſement. Par un

(1) *Un Schebandad*: Chef du commerce.

effet du hafard, il ne leur reftoit à chacun au bout de vingt ans qu'un feul enfant; les trois aînés avoient chacun un garçon, & le cadet une fille.

Vafumé étoit le nom de cette jeune fille; la nature & l'éducation en avoient fait un objet accompli, on ne s'entretenoit dans Surate que des charmes de fa figure, de fes talens & de fon efprit. Ses trois coufins en étoient paffionnément amoureux, & n'afpiroient qu'au bonheur d'obtenir fa main. Les fuites de cette rivalité pouvoient être dangereufes; le Schebandad, qui en prévoyoit les conféquences, fit affembler la famille, & le patriarche s'adreffa ainfi aux jeunes gens.

« Mes enfans, leur dit-il; Vafumé ne peut avoir qu'un mari. Son père & moi vous croyons également dignes de prétendre à fa main; mais comme il s'agit ici plus particulièrement du bonheur de votre aimable coufine, il me paroit néceffaire de vous en remettre à fon choix; celui des trois qu'elle aura préféré, doit être sûr de notre aveu. »

Ces trois frères ne pouvoient fe refufer à

une propofition fi raifonnable. Le Schebandad fut chargé de la communiquer à fa petite-fille ; Vafumé parut embarraffée. « Mon père, dit-elle, j'aime également mes trois coufins, & je ferois fâchée d'en défobliger aucun. Cependant puifque vous m'impofez un choix, & qu'il m'eft à-peu-près indifférent, j'imagine un moyen pour le déterminer. Mes coufins ont beaucoup d'efprit, je prendrai pour époux celui des trois qui m'aura fait le conte le plus agréable ; car à mérite égal d'ailleurs, je crois que l'homme qui a le plus de talens eft le plus en état de contribuer au bonheur de fa femme. — Je vais leur faire votre propofition, répondit le Schebandad ; comme ils n'auront pas eu le temps de fe préparer, vous jugerez mieux de la reffource de leur imagination ; je connois leurs talens, d'ailleurs le prix qu'ils en attendent leur fera tout ofer, & les difficultés feront aifément furmontées. »

Le Schebandad ayant prévenu les jeunes gens, rentre bientôt auprès de Vafumé, fuivi de fon père & des trois amans : toute la compagnie prend place, le combat va commencer. Le plus âgé commençoit

ſon récit, lorſque la belle Indienne l'interrompit.

« Mes aimables couſins, dit-elle, permettez avant tout, que je faſſe venir ici une perſonne bien capable d'éclairer mon jugement. Dara ! dit-elle en s'adreſſant à un eſclave ; allez avertir ma bonne Nané que je l'attends ici ; c'eſt ma nourrice, pourſuivit-elle. C'eſt aux jolis contes qu'elle m'a faits jadis que je dois une bonne partie de mon inſtruction ; aucun de vous n'aura pu prévenir & corrompre ce juge, car il eſt aveugle. Ainſi ſa déciſion ne peut être favorable qu'au vrai talent.

« Approchez, ma bonne nourrice, dit-elle à Nané qui entroit ; faites-vous conduire auprès de moi, & préparez-vous à écouter de toutes vos oreilles. Mon père eſt ici en bonne compagnie, on va vous faire des contes ; placez-vous ſur mon ſopha.

Nané va s'aſſeoir en tâtonnant auprès de Vaſumé, qu'elle reconnut à la voix : & celui qui s'étoit propoſé de parler le premier commença ainſi ſon conte.

L'AMANT DES ÉTOILES,

Conte de Cabil-Hasen.

DALHUC, potier de terre à Bagdad, faisoit passablement bien ses affaires : après dix-sept ans de mariage il perdit sa femme, que le chagrin avoit rendue infirme ; elle lui laissoit un fils âgé de seize ans.

Le potier, depuis ce temps, fréquentoit la maison d'une veuve plus jeune que lui ; elle se nommoit Narilha : la profession de cette femme étoit de vendre de ces pommades, qui entretiennent la fraîcheur du teint & de la peau, & semblent éterniser la jeunesse. Ses compositions artificielles lui avoient procuré l'entrée intérieure du palais du calife, & des principaux harams de la capitale ; mais sa vogue ne fut pas de longue durée ; après l'éclat d'un charme passager, quelques-unes de ses pratiques virent leurs attraits s'évanouir trop-tôt ; le temps imprimoit ses rides sur ces visages frelatés, & notre veuve voyant diminuer son débit, résolut de s'approprier la petite fortune de son ami le potier, en l'épousant.

Dalhuc étoit déjà trop captivé pour refu-

ſer cette propoſition ; ainſi en vertu de droits anciens , & du contrat qui fut paſſé devant le cadi, la marchande de pomade vint s'établir chez lui en maîtreſſe abſolue.

Narilha avoit un fils qui étoit de l'âge de celui de Dalhuc : c'étoit un des plus lourds & des plus ſots enfans qui fuſſent à Bagdad ; mais il n'en étoit pas moins l'idole chérie de ſa mère. Ce perſonnage vain & groſſier, qu'on appeloit *Badur*, enhardi par la foibleſſe de Dalhuc pour ſa mère, chercha querelle au fils de ſon beau-père, qui, oubliant bientôt ſa douceur naturelle, ſe vengea de ſes mauvais traitemens en le battant. La mère irritée chaſſa de la maiſon l'enfant de ſon mari ; & ce malheureux, preſque nud, fut forcé de ſe réfugier chez un frère de ſa mère.

Narilha débarraſſée de ce témoin importun, ſe flattant de pouvoir ménager encore le peu de connoiſſances qui lui reſtoient de ſa boutique, l'engage à acquérir un jardin hors de la ville, monte une boutique de fruitière, & devient celle du calife, par l'entremiſe du pourvoyeur du palais.

Le pauvre Dalhuc, chaſſé de la maiſon paternelle, étoit arrivé bien triſte chez ſon

ſon oncle Caſſanak : c'étoit un des plus honnêtes & des plus habiles de Bagdad ; mais il étoit trop chargé de famille pour pouvoir par lui-même être auſſi utile à ſon neveu qu'il l'auroit déſiré. Irrité des outrages qui avoient été faits à ſon neveu, il ſe détermina à implorer les ſecours d'un géomancien de ſes amis, en l'engageant à épouſer ſa querelle avec chaleur : « Quelle eſpèce de vengeance voulez-vous tirer de la belle-mère de votre neveu ? » lui demanda le ſavant.

« Je veux humilier cette femme arrogante, répondit Caſſanak, arracher de ſes mains l'argent qu'elle a pris à Dalhuc, & le deſtiner à l'établiſſement de mon neveu. Ce jeune homme étoit promis à la fille unique d'un riche barbier, il étoit amoureux d'elle & s'en croyoit aimé ; mais Narilha a fait changer les deſſeins de ſon père, & cette jeune fille eſt à préſent deſtinée à Badur. Je déſirerois, dit Caſſanak, la démaſquer aux yeux de ſon mari.

« Je vous réponds en tout du ſuccès de vos déſirs, reprit le géomancien, vous ſerez chargé en entier de l'exécution de l'entre-

priſe que je ne ferai que conduire. Allez ſur le champ louer dans les environs du palais la boutique la plus commode que vous pourrez trouver pour y étaler des fruits ; quand le marché ſera fait, vous reviendrez ici, & trouverez votre affaire arrangée. »

Caſſanak enchanté d'avoir trouvé l'occaſion de ſe venger de Narilha, ne fait qu'un ſaut pour obéir ; il arrête une boutique, donne les arrhes, & revient. « Vous êtes expéditif ! lui dit le géomancien ; de mon côté, je n'ai pas été dans l'inaction, & je vous remets en mains les moyens néceſſaires pour réuſſir dans vos deſſeins. Voici d'abord une robe d'Arménien, & un bonnet pointu ; prenez auſſi ce papier, il contient des inſtructions détaillées ſur les opérations que vous aurez à faire demain matin ; étudiez bien les mots que vous aurez à prononcer tout bas ; & de quelque prodige que vous ayez beſoin, commandez hardiment, je vous ai bien armé, je ſeconderai bien vos intentions. Demain, dès que vous ſerez ſorti de chez vous, que votre neveu ſe rende à la boutique que vous avez louée ; qu'il ne s'étonne point de ce qu'il y verra faire,

afin de ne pas attirer les regards des curieux, qu'il faut éviter.»

Caſſanak retourne chez lui, ſe renferme dans ſon cabinet pour étudier dans le ſilence le perſonnage qu'il doit repréſenter. Il attend avec impatience le retour de l'aurore ; dès qu'il l'apperçoit, il ſe couvre de la robe magique & du bonnet pointu ; & après avoir envoyé Dalhuk à ſon poſte, il prend lui-même le chemin de la maiſon de Narilha. Il entre dans ſa boutique & trouve les fruits étalés avec art ; il s'émerveille de leur beauté. « Goutez-en, ſeigneur étranger ! lui dit la fruitière, ils ſont encore meilleurs au goût qu'ils ne paroiſſent beaux à la vue ; » Caſſanak ne ſe fait pas prier, & trouve en effet qu'elle avoit raiſon. — « Je comptois, Madame, être obligé de faire un voyage à Damas pour y chercher des fruits ; mais ſi nous pouvons nous arranger enſemble, en trouvant ici ce qu'il me faut, je m'épargnerai la fatigue du voyage. — Ce n'eſt pas pour priſer ma marchandiſe, Seigneur ! reprit Narilha, mais les jardins du calife ne produiſent rien d'auſſi ſavoureux ; auſſi tout ce que vous voyez eſt en partie deſtiné pour ſa table & celles de ſa maiſon ; mais pour

obliger un homme comme vous, j'en détacherai quelques parties. — Madame, je suis flatté de votre complaisance, & je pense sans-doute que vous n'aurez pas sujet de vous repentir des bontés que vous me témoignez .... mais en vérité, voilà des fruits dont les anges seroient jaloux : cédez-moi deux de ces grenades, & dites-m'en le prix. » Narilha fut fort étonnée qu'après tant d'éloges prodigués, il n'eut besoin que de grenades ; elle résolut de s'en venger sur le prix, elle en demande un exorbitant, l'Arménien le paie sur le champ : « Quand on aura goûté vos fruits, ajouta-t-il, j'espère conclure avec vous un marché de plus grande conséquence. » En disant cela, il se place au milieu de la boutique, & jetant de toutes ses forces les grenades en l'air elles disparoissent aussitôt ; Narilha & son fils poussent des cris de surprise : l'Arménien prétendu sort de sa poche un petit tube d'argent, dans lequel il paroit articuler quelques paroles à voix basse ; un moment après, il porte à l'oreille un cornet du même métal, feignant d'écouter ce qu'on avoit à lui dire ; puis renfermant ses instrumens, & prenant un air satisfait ;

« Madame, lui dit-il, on vient de faire l'essai de vos fruits, & on les a trouvés délicieux ; j'ai ordre d'enlever ce qui vous reste & de les expédier sur le champ, le travail ne sera pas long, car on m'a envoyé des gens pour me servir ; voilà ma bourse, prenez tout l'argent que vous jugerez à propos pour vous payer de vos fruits. » La vue de l'or réveilla la convoitise & l'avarice de Narilha : elle prendroit volontiers la bourse entière ; mais elle se borna à trente sequins pour se payer d'une valeur de cinq à six.

Loin de témoigner du mécontentement, l'Arménien n'y fit pas même attention ; il s'empare aussitôt des fruits, jette un melon à droite, une pomme à gauche, bientôt tous les fruits du magasin sont en mouvement, & disparoissent en s'envolant comme s'ils eussent porté des aîles. Badur & Narilha suivoient des yeux cet étrange déménagement. « Comment, où, & par qui avez-vous expédié tous ces fruits ? dit-elle à l'Arménien. — Madame, répondit-il, je suis le grand pourvoyeur des astres, dans lesquels il fait constamment trop chaud ou trop froid ; trop

humide ou trop ſec, pour que rien y vienne à une exacte maturité. J'étois deſcendu ſur la terre pour y faire des proviſions, & je ne vous cache point que ſur la renommée des beaux fruits de Damas, je me rendois dans cette ville, lorſque le haſard m'a fait paſſer devant votre boutique; l'aſpect de vos fruits m'a ſéduit, leur odeur a redoublé ma ſurpriſe, & leur goût a completté le charme de mon enchantement; j'en ai envoyé deux pour eſſai, & auſſitôt j'ai reçu l'ordre de tout enlever. Si demain & dans la ſuite vous êtes auſſi bien pourvue, il ne reſtera rien dans votre boutique, & vous deviendrez la fruitière du firmament.»

Narilha ſe frottoit les yeux, elle ne ſavoit ſi elle veilloit ou ſi elle étoit en délire, en apprenant une auſſi bonne nouvelle; le ſot Badur regardoit tour-à-tour, la bouche entr'ouverte, ſa mère, l'Arménien, & le plafond. «Voilà un fort joli jeune homme, dit le malin pourvoyeur, c'eſt ſans-doute votre frère, Madame? Il a beaucoup de votre phyſionomie. — Non, ſeigneur, c'eſt mon fils, répondit la fruitière. — Quoi! à votre âge vous avez

déjà un auſſi grand garçon ? Cela n'eſt pas croyable. Il faut ſonger à le marier. — Je m'en occupe, ſeigneur. Il eſt comme promis avec la fille d'un riche barbier de nos amis. — Un barbier ! un barbier ! & un barbier riche !... Il y a bien des phénomènes dans le ciel, mais on n'y verroit rien de pareil ; ne ſeroit-il pas auſſi ſilencieux ? la merveille ſeroit complète. Savez-vous, Madame, que le ſeul débit de vos fruits pendant une année, peut vous mettre dans le cas de demander pour votre fils la fille d'un viſir ? Encore ne ſeroit-ce pour vous qu'un pis aller ! Nous avons là-haut des filles à marier qui regarderoient comme un vrai bien l'alliance de votre fils. — Comment donc, ſeigneur ! Eſt-ce qu'on ſe marie là-haut ? — Si l'on ſe marie ! Penſez-vous donc que le ciel ſe ſoit fait tout ſeul ? Tout ce que vous y voyez briller a père & mère. Comment découvriroit-on chaque jour de nouvelles étoiles, s'il n'en naiſſoit pas ? Pourquoi la voie lactée porte-t-elle ce nom ? C'eſt que c'eſt le ſéjour des nourrices. Laiſſez-moi faire, Madame, j'ai des vues ſur votre fils. Je veux lui faire épouſer la plus jeune, la plus fraîche, la

plus brillante de toutes nos beautés. — Eh ! quelle eſt-elle ? — C'eſt l'étoile du matin. — Elle eſt brillante, aſſurément ; elle eſt fraîche auſſi, car elle ne marche que la nuit ; mais pour jeune, ſeigneur, cela ne peut pas être, car je la connois depuis que je ſuis au monde, & la première fois que je l'ai apperçue, elle avoit déjà toute ſa rondeur. — Celle que vous avez connue, Madame, a filé depuis quelques années ; mais vous autres femmes, vous laiſſez filer les étoiles ſans demander où elles vont ; il eſt vrai auſſi qu'on en voit tant qu'on ne s'occupe guères de celles qui manquent . . . . Mais je vous parle ſérieuſement, voudriez-vous que votre fils fût époux de la plus belle des étoiles ? — Ah ! ſeigneur, ſi cela ſe peut j'en ſerois ravie. Iroit-il auſſi briller au firmament ? — Il n'y feroit pas d'ombre, je vous le garantis ; mais chaque jour régulièrement ſa maîtreſſe s'approche de la terre, ſi l'affaire vous convient, nous allons voir s'il eſt poſſible de l'arranger. Fermez la porte de votre boutique, & faites apporter ici au milieu du magaſin un baquet plein d'eau. »

L'Arménien eſt obéi : on amène le baquet au lieu indiqué : « Approchez-vous, jeune homme, dit-il à Badur, regardez-vous dans cette eau, vous devez vous y trouver fort joli. Tâchez de prendre un air de ſatisfaction, afin que cela donne plus d'agrément à votre phyſionomie... Bon ! voilà qui eſt parfait... à préſent vous pouvez vous retirer. »

Auſſitôt que Badur eut quitté ſa poſture, l'Arménien enlève le baquet, en répand l'eau en l'air ſans qu'il en retombe une ſeule goutte dans la chambre. « Que faites-vous donc, ſeigneur ? » dit Narilha, d'abord inquiète d'un événement qui menaçoit ſon magaſin d'un déluge, & fort ſurpriſe enſuite d'avoir vu diſparoître entièrement toute l'eau du baquet. « Je viens, dit-il, d'envoyer le portrait de votre fils à la plus belle des étoiles. Aſſeyons-nous, nous apprendrons dans un moment l'effet qu'il aura produit ſur elle. »

Pendant cet intervalle l'Aménien engage une converſation indifférente ; puis tout-à-coup il ſe lève, ſe place au milieu de la chambre, applique ſon tube à la bouche, le cornet à l'oreille ; & prenant

un air satisfait : « Votre fils, Madame, lui dit-il, plait beaucoup, mais infiniment ! Il est destiné à une grande fortune : mais il faut ranger votre fils à ma fantaisie, je connois le goût de nos femmes. Badur a un teint vermeil & animé, il ne faut pas en déguiser l'éclat sous cette barbe touffue qui se joint presqu'aux sourcils, qui cachent des yeux dont les regards vifs & perçans auroient un charme de plus ; il faut éclaircir ceux-ci, & diminuer le volume de l'autre. Qu'il se fasse raser jusqu'au bas de la lèvre inférieure ; avec cette précaution, je lui promets un succès certain dans ses amours. Demain matin je serai encore plus positif qu'aujourd'hui ; je veux que votre fils fasse une petite galanterie à sa maîtresse, il faut qu'il se précautionne d'un bouquet composé des plus belles fleurs ; & vous, Madame, faites ensorte que votre boutique soit demain aussi bien garnie qu'aujourd'hui ; voici des arrhes qui vous assureront de la vente que je vous promets. La seule chose que j'exige de vous, est le secret sur le commerce suivi que nous allons faire ensemble ; une indiscrétion

pourroit vous faire manquer votre fortune ; les étoiles ne ſont déjà que trop mêlées dans les converſations des hommes, qui les font intervenir dans leurs plus petits intérêts ; cela eſt aſſez déſobligeant pour des corps céleſtes : vous voyez que je vous parle avec franchiſe. Adieu, quelques affaires m'appellent ailleurs, demain je ſerai ici de très-bonne heure. » Sur cela Caſſanak fit ſa révérence, & ſortit.

« Je croirois rêver, dit Narilha à ſon fils, ſi je ne tenois dans ma main ces trente ſequins qui me paroiſſent de poids, & de très-bon or. — Pourquoi, dit Badur à ſa mère, faut-il que j'aille ſur le champ me faire faire ma barbe ? — Quoi ! ſi promptement ! Dans le jour les étoiles n'y voyent guères, je crois ; & raſé fraîchement demain matin, tu ſeras beaucoup mieux . . . . . Mais en vérité, ajouta Narilha, je ne reviens pas de notre aventure, & il faut convenir qu'il y a bien de la bonne foi dans cet Arménien ; car avec la même adreſſe qu'il enlève nos fruits, il pourroit bien auſſi ſe diſpenſer de nous les payer auſſi bien & auſſi chèrement. Pour toi, mon ami, au lieu d'aller te

faire raſer, tu devrois chercher quelques paniers de beaux fruits pour parer notre boutique, afin que le pourvoyeur du calife ne ſortît pas d'ici les mains vides; car il ne faut pas que les grands profits nous faſſent négliger les petits. » Comme elle diſoit ces mots, le pourvoyeur entra.

« Eh quoi! dit-il, j'aurois beſoin de tous vos fruits aujourd'hui, & je ne trouve rien! — Seigneur, patientez un moment; nos ânes ne ſont pas encore arrivés; Badur va aller au-devant d'eux, ſi vous n'avez pas le temps d'attendre, retournez au palais; on vous y enverra tout ce dont vous aurez beſoin. — Je ne veux pas, répondit le pourvoyeur, que vous m'envoyiez la marchandiſe, je veux la choiſir moi-même, encore moins voudrois-je dépendre du retard de vos ânes. » En diſant cela il tourna le dos, & s'en alla. Narilha, piquée de l'aigreur de ce diſcours, crut ſa vanité trop humiliée; il lui paroiſſoit extraordinaire & peu convenable qu'on témoignât ſi peu d'égards à la fruitière des aſtres: « Tu vois, dit-elle, comme les eſclaves des grands s'oublient: ah! quand nous aurons fait fortune, je

ferai rentrer toutes ces créatures là dans le néant. »

D'autres pourvoyeurs se présentèrent aussi. « Quoi! dirent-ils les uns après les autres, on ne trouve donc rien chez vous? Quand on quitte un métier on fait avertir. — Non, répondit-elle, je n'ai rien ici, & des gens aussi malhonnêtes que vous n'y trouveront jamais rien : il semble que vous parliez à des personnes que vous nourrissez de vos charités. — Certes! dirent-ils en s'en allant, vous ne prenez pas le chemin de la fortune. »

Comme les fruits enlevés de chez Narilha, avoient été s'arranger d'eux-mêmes dans la boutique du fils de Dalhuc, les pourvoyeurs trouvèrent de quoi se dédommager de l'inutilité de leurs recherches chez la fruitière. Cassanak, après avoir quitté son habit d'Arménien, étoit venu présider au début de son neveu dans le commerce; en un mot, tout ce qui se trouva dans son magasin fut enlevé à tout prix; la concurrence des acheteurs avoit décidé de la valeur de la marchandise.

On étoit étonné comment Dalhuc avoit pu monter si promptement une boutique

aussi bien assortie : « Je dois cette faveur, répondit-il, aux bontés de mon oncle. — Et voilà sans-doute, reprit un des pourvoyeurs, ce qui a rendu votre belle-mère folle ; on ne trouve plus chez elle que de l'arrogance : maintenez votre commerce sur un aussi bon pied, & nous n'aurons plus à faire qu'à vous. »

Tandis que Dalhuc faisoit aussi bien ses affaires, sa belle-mère renfermoit soigneusement ses sequins dans un coin ignoré de tout le monde, elle espéroit avec le temps amasser un trésor qui la rendroit indépendante de ses alentours. « Garde-toi bien, dit-elle à Badur, de parler à mon mari de la bonne affaire que nous avons faite, & de celles que l'avenir nous promet ; c'est un homme qui n'est plus en état de garder un secret, il est trop porté à la paresse & à l'ivrognerie, il se livreroit de nouveau à ses vices, & en gagnant beaucoup nous deviendrions plus pauvres que jamais. Il est curieux, d'ailleurs ; si nous lui parlons de l'homme qui doit revenir demain, il voudra rester à la maison pour l'attendre, & tout sera découvert : nous avons besoin qu'il cueille des fruits, si nous voulons en

mettre en vente, ainſi il faut l'engager à partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Toi, tu feras bien d'aller dans les fauxbourgs employer le ſequin que je te donne, pour te précautionner de deux charges de fruits de plus ; car un heureux preſſentiment m'annonce pour demain une vente conſidérable ; d'ailleurs tu as beſoin d'un bouquet. »

Badur ſe met en route pour obéir à ſa mère : Caſſanak a été voir ſon ami le géomancien pour lui rendre compte des opérations de la journée, & tous deux ſe concertent pour celles du lendemain.

Dès que le jour parut, Badur, muni d'un énorme bouquet, courut chez le barbier (qui devoit être ſon beau-père) pour ſe faire arranger la barbe & les ſourcils à la manière des étoiles. Il tomba entre les mains des apprentis, qui ayant entendu la manière extraordinaire dont le ſimple Badur vouloit être raſé, lui en demandèrent le motif. « Que vous importe ! leur dit-il, faites ce que je vous dis, je dois obéir à ma mère, elle veut que je ſerve de miroir aux étoiles ! » Les jeunes gens ne purent s'empêcher de rire ; leurs

cris attirèrent les paſſans, qui furent curieux de connoître le miroir des étoiles. Quand le fils de Narilha fut ſatisfait de l'arrangement qu'il avoit fait donner à ſa barbe & à ſes ſourcils, il reprit ſon gros bouquet, & ſe diſpoſoit à ſortir : « Eh ! où portez-vous ce tas de fleurs ? dirent les jeunes gens ; ne l'aviez vous pas apporté pour la fille de notre maître ? Ne devez-vous pas le laiſſer ici ? – Non, je le porte à ma mère. — Votre mère change-t-elle de commerce ? — Eſt-elle à préſent marchande de fleurs ? — C'eſt un préſent que nous voulons faire. —— Et à qui donc ? Nous ne ſommes pas dans le temps de l'Harafat, il y auroit là de quoi couvrir les vaches qu'on y ſacrifie. — Ce ſont bien là des fleurs pour les vaches ! dit Badur impatienté ; ma mère s'entend mieux à placer ſes préſens. » En diſant cela il s'échappe de la boutique.

Le barbier rentra chez lui peu d'inſtans après : on lui raconte la ſingulière apparition que Badur vient d'y faire : « Il court de mauvais bruits, dit il, ſur le compte de ſa mère. Pour moi je penſe que ces gens là ſont enſorcelés ; ma fille n'eſt pas

pour lui, j'irai lui rendre sa parole, & retirer la mienne. »

Badur se croyant aussi beau que l'astre dont il ambitionne la conquête, est de retour à la boutique de sa mère : il la retrouve débarrassée de son mari, glorieuse de la beauté de ses fruits, & admirant le bel ordre dans lequel elle les a arrangés; il ne manquoit plus que l'acquéreur, & l'Arménien paroît.

« Expédions, Madame, lui dit-il, j'ai quelques affaires, combien me vendrez-vous en gros tout ce que je vois? — Les beaux fruits sont rares, répondit Narilha, le choix de ceux-ci est parfait, il n'y a pas un seul rebut; il y en a un quart de plus qu'hier, & conséquemment vous m'en donnerez quarante sequins. — La somme est forte, reprit Cassanak; mais j'ai pris des engagemens que je dois remplir; demain sans-doute vous serez plus raisonnable, en attendant voilà vos quarante sequins. »

Dès que l'argent est compté, l'acheteur prend comme la veille un fruit de chaque qualité, le jette en l'air, il disparoit; les mains invisibles n'attendoient que ce signal

pour

pour s'emparer de tout ce qui étoit dans la boutique, elle eſt dégarnie dans un moment; & les feuilles mêmes qui ſervoient à parer les fruits, ſe retrouvent dans la boutique de Dalhuc. Ce prodige opéré, l'Arménien dirigea ſes ſoins auprès du ſot Badur, qui, paré d'un habit neuf, dégagé des trois quarts de ſes ſourcils, n'ayant plus qu'un petit bouquet de barbe ſur la pointe du menton, attendoit les regards de ſon nouveau protecteur.

« Voilà qui eſt bien, mon ami! lui dit Caſſanak; vous êtes à merveille, vous êtes-vous muni d'un bouquet? — Je n'y ai pas manqué, répondit Badur, en le lui montrant. — Voilà beaucoup trop de fleurs! il faut faire un choix des plus belles, des plus fraîches, & des plus odorantes.... Ce que vous venez de détacher nous ſuffit; liez-les enſemble, & donnez-les moi. » L'Arménien prend le bouquet, le jette en l'air, & il ſemble ſuivre la même route que les fruits.

« Ah! pourſuivit-il, ſi vous ſaviez la langue des étoiles, au moyen de mon tube & de mon cornet, je pourrois vous procurer un charmant entretien; mais cette

langue eſt d'autant plus difficile à prononcer qu'elle n'a point de voyelles, & vous aurez un jour un bon maître qui vous l'enſeignera plus facilement que moi : en attendant & pour continuer votre cour, il faut s'il vous plait envoyer à votre maîtreſſe un portrait plus exact & plus agréable que celui d'hier ; il étoit ombragé par une barbe épaiſſe, & des ſourcils trop touffus, aujourd'hui la beauté de vos traits n'eſt plus offuſquée ; faites apporter de nouveau le baquet plein d'eau. »

Badur n'héſita pas de remplir cet ordre. Auſſitôt que le baquet fut au milieu du magaſin, il ſe pencha le plus près de l'eau qu'il lui fut poſſible, pour y mieux imprimer les traits de ſon viſage ; mais deux mains inviſibles accrochant ſa barbe attiroient ſa tête au fond de l'eau ; tout ſon corps eût été entraîné, ſi ſes mains appuyées fortement ſur les bords du baquet n'euſſent réſiſté à l'effort. La mère pouſſe un cri, Badur ſe relève, l'Arménien rioit de toutes ſes forces : « Le charmant badinage ! s'écria-t-il, vous ne connoiſſez pas l'adreſſe de nos femmes ! on attiroit votre fils au fond du baquet pour lui dé-

rober un baiſer ; ne ſemble-t-il pas, Madame, que ſon viſage eſt couvert de perles ? Que ſes lèvres ſemblent parfumées d'ambre ? Allons, mon enfant, dit-il à Badur, panchez-vous de nouveau vers un endroit d'où vous ne pouvez recevoir que des careſſes ; préſentez-lui un viſage riant, des regards amoureux. Comme à préſent on voudra conſerver votre image, on ſe gardera bien de rien faire qui puiſſe en déranger l'expreſſion.

« Oui, mon fils, ajouta Narilha, en lui paſſant la main ſur le viſage, ce ſeigneur a raiſon, on t'a fait des careſſes dont tu ne t'es pas apperçu ; elles ont laiſſé ſur tes lèvres le parfum de la roſe & de la violette ; allons, mon ami, il faut ſe prêter à la plaiſanterie des femmes céleſtes, & paroître complaiſant pour leur plaire ; va te mirer dans l'eau, & ris de tout ton cœur pour montrer que tu es bien ſatisfait. »

L'imbécile pour obéir à ſa mère, s'agenouille devant le baquet ; préſente ſa face au miroir dans lequel elle doit ſe peindre, en riant de manière qu'on eût cru entendre le cri d'une chèvre.

« Fort bien ! très-bien ! s'écria Caſſanak ; continuez : vous voyez qu'on ne cherche plus à vous attirer dans l'eau. Riez encore beaucoup plus fort. Indépendamment des grâces toutes particulières que vous déployez, vous donnerez une idée très-avantageuſe de la gaieté de votre humeur. »

Badur veut effacer par de nouveaux éclats tous les précédens ; le bruit s'en fait entendre dans la rue, il attire le pourvoyeur du calife, qui frappe vivement à la porte ; Narilha va ouvrir ; tandis que ſon fils ſe lève bruſquement, le pourvoyeur entre. « Qu'eſt-ce donc, Madame, dit-il, n'êtes-vous plus fruitière ? faites-vous de votre maiſon une écurie ? voilà déjà l'abreuvoir dans le milieu..... J'ai ſu cependant qu'il étoit arrivé beaucoup de fruits chez vous, n'en pourrois-je avoir ? — Vous ne vous levez pas aſſez matin, répondit Narilha avec aigreur : qui paye mieux que vous, vous a devancé ; & ma maiſon ne peut avoir l'air d'une écurie que quand vous y êtes. — Voilà des propos fort inſolens ! reprit le pourvoyeur, ignorez - vous que j'appartiens au calife ? — Ignorez-vous que ma boutique eſt ſur le marché, que je

dois ſervir le public, & que le tort eſt à ceux qui arrivent trop tard ? — Adieu, Madame la fruitière ! on a raiſon de dire que vous êtes folle, je ne remettrai jamais les pieds chez vous. — Adieu, Monſeigneur le pourvoyeur ! Si vous tenez parole, on aura raiſon de dire que vous êtes ſage. — Je m'en vais, Madame la fruitière, on aura de vos nouvelles au palais. — Partez, Monſieur le pourvoyeur, j'aurai ſoin d'en donner des vôtres. »

Le pourvoyeur ſortit furieux ; Narilha étoit en colère ; l'Arménien cherchoit à la calmer. « Oubliez cet inſolent, Madame ; je vous promets que vous ne ſerez plus dans le cas de faire des affaires avec lui ; mais achevons ce que nous avons commencé ; engagez votre fils à préſenter de nouveau ſa figure au baquet, il fera bien de faire moins de bruit pour ne pas attirer de nouveaux importuns. Badur ſe remet en poſture ; dès que l'Arménien juge le portrait terminé, il l'envoye à l'étoile du matin par la même voiture dont il s'eſt ſervi pour le précédent ; enſuite s'étant ſervi de ſon tube & du cornet ; il parla ainſi à Narilha :

« Votre fils eſt très-heureux, Madame; ſa bonne fortune eſt à envier, mais s'il va là-haut il faut qu'il ſoit bien ſage; il ne doit pas abuſer de ſes avantages: demain peut-être je vous dirai des choſes plus agréables; & ſongez toujours à me pourvoir d'auſſi bons fruits qu'aujourd'hui, & en abondance: » en diſant cela, il ſortit. « Tu entends, Badur? dit Narilha à ſon fils; il faut aller arrêter des fruits, car notre jardin, tout grand qu'il eſt, ne ſuffiroit pas; apporte en même temps un bouquet pour ta maîtreſſe, à qui je veux l'envoyer demain de ma part. »

Caſſanak étoit allé quitter chez ſon neveu ſa robe & ſon bonnet; il l'avoit trouvé livrant ſes fruits au pourvoyeur du calife, à ceux des viſirs & des principaux émirs; n'étant pas néceſſaire auprès de lui, il courut chez ſon ami le Géomancien. « Voici ce qui vous reſte à faire, lui dit le ſavant; le magaſin de votre neveu eſt à préſent bien achalandé, mais nous ne pouvons pas continuer d'acheter des fruits chez Narilha, qui les vend fort au-deſſus de leur valeur: on met en vente un des plus beaux jardins

qui ſoit dans les environs de Bagdad ; il faut aller ſur le champ, l'argent à la main, en conclure le marché. Il ne vous coûtera que cinq cent ſequins, avec un vieux eſclave noir, & quatre bêtes de charge qui ſerviront à exploiter ; vous y trouverez un bon jardinier, qu'il faudra conſerver, & comme votre neveu ne ſera plus aidé des mains inviſibles qui arrangeoient ſes fruits en les apportant, vous vous pourvoirez d'un eſclave : tout cela doit être fait ſur le moment. — Mais où prendrois-je ces ſequins ? reprit Caſſanak, puiſque je ne ſuis pas en état de vous rendre ceux que vous m'avez déjà prêtés. — Vous ne me devez rien, reprit le Géomancien ; le tréſor qui va vous fournir ſix cent ſequins m'a déjà rembourſé, c'eſt celui de la belle-mère. Elle a plus de douze cent pièces d'or, dont la moitié a été volée à Dalhuc, depuis qu'il a eu le malheur de l'épouſer ; tout cela appartient à votre neveu, & nous enſeignerons à ſon père les moyens de s'emparer du reſte. Les ſequins que vous avez donnés à cette femme par mes mains ſont à la fois voleurs & volans ; dès qu'elle les a renfermés dans ſa niche, ils en reſ-

ſortent avec autant de compagnons, pour venir ſe placer dans mon coffre : ſi je le voulois, il ne reſteroit rien dans ſa niche, mais je n'y veux prendre que ce que Dalhuc auroit dû donner à ſon fils pour l'établir. Voilà de l'or, mon cher Caſſanak, allez conclure vos marchés. Demain pour la dernière fois vous retournerez chez la fruitière ; il eſt néceſſaire de conſerver auprès d'elle & de ſon fils le charme de l'illuſion, juſqu'à ce que vous ayez conclu le mariage de votre neveu avec la fille du barbier, & tout cela peut ſe faire demain de la manière que je vais vous indiquer. »

Tandis que ces deux amis ſe concertoient, le barbier faiſoit de ſon côté une démarche bien convenable à leurs vues. Il étoit venu s'expliquer avec Narilha. « Quelle conduite tient dont Badur ? lui diſoit-il ; il ſe fait raſer & peigner ridiculement : l'avez-vous rendu fou, ou le faites-vous circoncire ? Il étale toujours un gros bouquet de fleurs, ſans en laiſſer une ſeule à ma fille ; je le vois à vos pieds, vous feriez-vous ſon idole ? car il eſt ſi bête que vous le tournez comme vous voulez. Je ne veux

point d'un extravagant pour mon gendre ; ſi le mien, faute de bon ſens, a beſoin d'être gouverné, je ne prétends pas qu'une autre femme que la ſienne s'en mêle. Le barbier débitant ces paroles avec la volubilité particulière aux gens de ſon état, s'apperçut que Narilha rougiſſoit & frémiſſoit de colère ; il jugea à propos de la pouſſer à bout. « M'entendez-vous, Madame ? dit-il en avançant deux pas. — Si je t'entends ! barbier de ſatan, circoncis inſolent ; ſi tu veux des ſots à gouverner, choiſis-les ſur ton modèle. Garde pour toi ta bâtarde de fille, mon fils n'eſt pas pour elle ; vous êtes des gens avec leſquels nous rougirions d'avoir des relations d'aucune eſpèce. — Vous me rendez ma parole, répondit le barbier, qui cherchoit à ſe contenir, je vous en ſuis obligé, je ne la compromettrai plus. Mais il y a bientôt deux ans que votre mari & votre fils fréquentent ma boutique ſans y avoir laiſſé un ſol ; il me faut au moins la bonne main pour mes apprentis. — Eh ! qui t'a refuſé ton ſalaire & tes bonnes mains ? reprit la fruitière ; y a-t-il un ſeul ouvrier dans Bagdad qui puiſſe ſe plain-

dre de nous ? Tiens, ajouta-t-elle, en jetant dédaigneusement six sequins sur la table ; voilà pour le maître barbier & ses garçons, on ne sauroit les payer assez bien pour s'en débarrasser ; sors d'ici tout à l'heure. A la vue de l'or, le barbier ouvroit de grands yeux. « Cette femme est décidément folle, dit-il en lui-même ; elle me jette son or à la tête, & si je m'avise de la contrarier encore, il pourroit lui échapper des mains quelque chose de plus meurtrier ; allons-nous-en : en disant cela, il tourna brusquement le dos, & s'en fut.

Comme le barbier retournoit chez lui, il rencontra Cassanak qui venoit de prendre possession du jardin, & de tout arranger pour bien assurer le commerce de son neveu ; la tête encore remplie de son aventure, il arrête Cassanak : « Avez-vous, lui dit-il, quelques relations avec Dalhuc votre ancien beau-frère ? — Aucune. Depuis qu'à l'instigation de sa méchante femme, il a mis dehors de chez lui mon cher neveu que j'aime tendrement, & qui est digne de l'être. — Savez-vous, ajouta le barbier, que la femme dont vous parlez extravague

tout-à-fait ? — Je la connois depuis long-temps, elle n'a jamais été sage ; mais il est vrai qu'elle éprouve une crise violente, qui a écarté de sa boutique toutes les pratiques qu'elle avoit eu l'adresse de s'attirer : j'en ai profité pour former un établissement à mon neveu, qui va devenir, je l'espère, plus florissant que celui de son père ; il tient à présent cette boutique qui est au coin de la place, où tous les chalands de Narilha viennent se rendre ; ils paroissent enchantés de mon neveu, qui est bien le plus brave garçon qui soit dans Bagdad. — Mais si votre neveu est obligé d'acheter des fruits pour les revendre, il ne fera pas trop bien ses affaires. — Mon neveu ne tirera rien que de chez lui. Il est propriétaire du plus beau jardin qui soit dans nos environs ; voici le contrat d'achat & sa quittance. Ce pauvre jeune homme est intéressant, il a trouvé des amis ; on s'est empressé de contribuer à ses petits succès ; il ne lui manqueroit plus que de trouver une femme qui pût le seconder, car seul comme il est, son commerce augmentant chaque jour de détails, il auroit besoin de quelqu'un qui pût vaquer à

ſes affaires. — J'ai remarqué dans un temps, dit le barbier, qu'il avoit de l'inclination pour ma fille, à qui il ne déplaiſoit pas non plus, & moi je l'aimois ſincèrement: Dalhuc eût été content de former cette union, mais ſa femme ne vouloit pas ſe déſaiſir d'un ſequin. Vous êtes père, & ſavez comme moi que notre premier ſoin eſt de pourvoir nos enfans; je n'ai plus d'engagemens, votre neveu eſt établi, & s'il veut la main de ma fille, je la lui donne. — Je l'accepte pour lui, répondit Caſſanak, tendant la main au barbier. Demain avant midi j'irai trouver Dalhuc, je lui ferai part de nos conventions, & j'ai telle nouvelle à lui apprendre qui lui fera acquieſcer à tous nos déſirs; je le ramènerai enſuite à la ville avec moi, nous prendrons le cadi en paſſant, le mariage ſe fera ſur le champ, & la noce le ſoir. Narilha n'apprendra la choſe que quand elle ſera terminée, & qu'elle ne pourra plus s'y oppoſer.

Le barbier rentra chez lui, rempli d'une joie qu'il pouvoit à peine contenir; le mobile puiſſant de l'or l'avoit ſeul déterminé au mariage du ſot Badur avec ſa fille;

mais le nouvel époux propofé lui paroit réunir des convenances préférables ; il en prévient fa fille, qui n'a pas de peine à fe décider en faveur de fon premier amant.

Tandis que ce mariage s'arrangeoit, les chimères les plus étranges rouloient dans la tête de Narilha & de fon fils. L'un & l'autre étoient enchantés d'avoir rompu tout traité avec le barbier : « Des gens du peuple, de la canaille ! difoit la mère. — Oh ! je ne fuis plus de ces gens-là, moi, difoit Badur, & je m'attends bien qu'on ne me rira plus au nez, comme on faifoit ci-devant. » Puis chacun d'eux rêvoit à part foi, fuivant fa capacité.

« Ah ! fe difoit Narilha, quand je ne ferois que vendre tous les jours mon fruit & celui des autres à auffi bon prix, j'aurai bientôt rempli ma petite niche ! Je ferois obligée de faire un coffre fort... Mais où le cacherois-je ? Nous ne refterons pas toujours dans cette maifon-ci, & ailleurs nous aurons plus d'efpace.... Quand on s'appercevra dans Bagdad que mes fruits difparoiffent fans que perfonne de la ville en ait acheté, il faudra bien qu'on y foupçonne du myftère ; j'aurai beau garder le

ſilence ſur ma bonne fortune, on ſaura malgré moi que je ſuis la fruitière générale du firmament.... C'eſt un état magnifique ! Je me logerai dans un beau palais, & au lieu d'étaler ma marchandiſe ſous une tente & devant ma porte, je ferai ranger les fruits en pyramides entre les colonnes du périſtile de mon palais ; je vois déjà tous ces beaux fruits s'élever juſqu'aux voûtes.... Oh ! le beau coup-d'œil ! Les ſuperbes pyramides ! On n'en feroit pas de plus magnifiques avec des ſaphirs, des éméraudes, des topazes & & des rubis !.... Certainement le calife voudra ſe procurer la jouiſſance de ce raviſſant ſpectacle ; il y conduira ſes favorites, & elles ſeront trop heureuſes de recevoir de ma main les fruits qui ſont déſtinés pour les aſtres.... On ne parlera partout que de la fruitière du ciel ; toutes celles de Damas ſeront jalouſes : on ſaura enſuite que mon fils eſt marié avec l'étoile du matin.... & comme les étoiles influent ſur le ſort de chacun, j'aurai la cour de tous les grands du royaume ; il y aura peut-être des rois dans la foule ; car quelques puiſſans qu'ils ſoient, ils ſont rare-

ment contens de leur ſort.... Je ferai mes conditions avec eux ; & comme il ſeroit humiliant pour moi de reſter femme d'un potier de terre, je lui ferai donner une place honorable... Il ne ſait rien ; mais avec un peu de faſte, il repréſentera tout comme un autre.... Ah ! dans peu il faut que je devienne la femme d'un émir... Je rencontrerai en allant au palais ce pourvoyeur qui s'eſt oublié avec moi ; je ſoulèverai la gaſe de ma litière, & d'un regard je le châtierai de ſon inſolence. Il connoîtra la diſtance qu'il y a entre le pourvoyeur d'un calife, & la fruitière générale du firmament ; car quand même je ſerai la femme d'un émir, je veux conſerver toujours la pratique du ciel ; l'argent qui en tombe eſt ſi bon à prendre... Quant à mon fils, ſa femme le fera ſurement prince ; peut-être le fera-t-elle régner quelque part ! Il n'a pas beaucoup d'eſprit, mais ſes miniſtres en auront pour lui : ainſi rêvoit Narilha. Demain, diſoit Badur de ſon côté, je me ferai raſer de nouveau, car je me trouve infiniment mieux..... Me voilà amoureux d'une étoile ! C'eſt ſurement

quelque chofe de bien extraordinaire que l'amour, car j'en ai & je ne le fens pas; il faudra pourtant bien que cela vienne.... Mais comment ferai-je pour m'approcher de l'objet de ma tendreffe ?... Defcendra-t-elle, ou faudra-t-il que je monte? J'ai vu des melons partir en l'air ; fi c'eut été des citrouilles, il n'en auroit été ni plus ni moins ! ... Je difparoîtrai en citrouille. Ma mère m'avoit appris qu'il faudroit que je diffe des douceurs à la fille du barbier fi je venois à l'époufer ; que pourrois-je dire à mon étoile ? ... Vous êtes bien ronde, bien blanche, bien brillante !... Je crois que cela ne fera pas mal.... En tout cas je puis confulter ce feigneur Arménien, il m'a parlé d'une langue qui n'a point de voyelles ; je le prierai de m'apprendre les mots que je dois dire, & de diriger ma conduite, car il connoit beaucoup mieux que moi les coutumes des étoiles. » Tandis que Badur fe livroit à ces idées extravagantes, la nuit eft venue, & le firmament s'eft parfemé d'étoiles toutes plus brillantes les unes que les autres... « Où eft donc la mienne, difoit l'amant ridicule ? plus je cherche, & moins je fais

diſtinguer.... Mais puiſqu'on dit qu'elles aiment la bonne humeur, je m'en vais leur rire à toutes ; la mienne ſaura bien que ſi je ris c'eſt pour lui plaire ; » & il jette auſſitôt des rires forcés, auxquels répondent en chorus les bêtes de ſomme que Dalhuc ramenoit à l'écurie : « Fort bien ! Badur, lui dit ſon beau-père, tu viens d'égayer mes pauvres animaux haraſſés de fatigue, cela leur fera du bien. »

Mais le lendemain devoit amener toutes les aventures à leur dénouement. La fruitière, mieux pourvue qu'à l'ordinaire, attend impatiemment le pourvoyèur céleſte ; il arrive, elle lui vend ſes fruits plus chèrement que les jours précédens, & en eſt payée plus noblement : elle ſemble triompher d'avance des richeſſes qu'elle ſe promet, elle cherche déjà à copier les grands airs ; l'Arménien s'en apperçoit, il paroiſſoit s'en amuſer beaucoup, mais fort occupé en même temps à faire partir la marchandiſe. Le ſot Badur eſſayoit de jeter des grenades en l'air, & voyant qu'elles ne retomboient point, il commençoit à ſe croire en commerce avec le ciel, & continuoit le manège juſqu'à ſe mettre en ſueur : « Courage !

courage mon ami ! lui disoit l'Arménien ; vos services à ce que je vois sont de plus en plus agréables. — Vous le croyez ? — Si je le crois ! vous êtes sans vous en douter le plus heureux des hommes, & sous peu vous en aurez la preuve. – Je voudrois bien savoir, dit Badur, comment peut être fait ce bonheur-là ; car il me semble que je pourrois porter ma maîtresse sur le creux de ma main ! — La distance vous trompe, reprit l'Arménien, elle a tout autant de volume que vous. — Mais en supposant cela, elle doit être tout visage comme la lune. — Non, non : elle a des bras, des mains, des jambes & des pieds tout comme vous ; c'est comme si vous voyiez de nuit une jeune & jolie personne, qui a un gros vers-luisant sur le haut de son bouquet. — Ah ! j'entends ; ma femme n'aura qu'à tirer son bonnet, & elle sera femme comme une autre : moi, je mettrai un vers luisant sur le mien, & je serai à mon tour une étoile. — Vous venez de deviner le ciel, comme si vous y aviez été élevé. — Il me vient une idée, ajouta Badur, quand je serai en l'air, comment ferai-je pour y marcher ? – Bien plus aisément que sur terre, répliqua l'Ar-

ménien, les routes y ſont bien autrement frayées : puis, ſe retournant vers Narilha : Hé bien ! Madame, vous voyez les progrès de votre fils : en un moment, il en a plus appris que les plus fameux aſtrologues, qui perdent la vue à examiner les aſtres. »

Quoique Narilha ne manquât pas d'eſprit, elle étoit fort ignorante, & cherchoit encore plus à s'aveugler ſur le compte de ſon fils ; diſtraite ſur la converſation de l'Arménien, elle ſe laiſſa perſuader que Badur n'avoit tenu que des diſcours raiſonnables, & ſe flattoit de voir le développement de ſon eſprit faire de rapides progrès : à ſon tour elle voulut montrer quelque curioſité ſur les habitans du ciel : « Sont-elles bien parées, ſeigneur ? demanda-t-elle à Caſſanak. » — Leurs vêtemens, répondit-il, reſſemblent aux vapeurs les plus agréables : on les croiroit ſaupoudrés de pouſſière de Thamarenas, ce qui joint à l'odeur délicieuſe & naturelle de leur corps, fait que je ne pourrois mieux comparer la ſenſation qu'on éprouve en les approchant, qu'à celle d'un bouquet de roſes, de jonquilles, & de fleurs

d'orange. — Oh ! me voilà bien, dit Badur, j'aime les fleurs à la folie, j'aurai toujours le nez ſur le bouquet... Eh ! quand pourrai-je donc reſpirer ce délicieux parfum ? — Ce ſoir ſi vous le voulez, reprit l'Arménien, allez coucher hors de Bagdad, dans le jardin de votre père : vers les onze heures votre maîtreſſe doit prendre un bain dans le beau canal que la rivière forme le long de votre terrain, déshabillez-vous, ſuivez votre charmante étoile à la nage, careſſez (mais fort légèrement & avec diſcrétion) l'eau dans laquelle vous la verrez, car ſi vous y alliez groſſièrement, vous pourriez faire tomber le vers luiſant, & la femme échapperoit : ſuivez-la juſqu'au bout du canal, & mettez pied à terre dès que vous l'aurez atteinte, elle s'élancera ſur le ſable plus leſtement que vous. Quant au reſte, mon cher Badur, je n'ai plus d'inſtruction à vous donner ; il vous ſuffit de ſavoir que pour vous marier ſur le champ avec elle, vous n'avez beſoin ni de cadi ni de témoins, les filles du ciel ſont ſans cérémonie. — Autant d'argent d'épargné ! dit Badur, c'eſt aſſez de celui que je dois dépenſer demain pour

me faire faire la barbe : mais qui me fera reconnoître mon étoile au milieu de toutes les autres ? — Votre jardinier. Dites-lui de vous montrer l'étoile du matin dans l'Euphrate, & il vous la fera voir sur le champ ; car ce n'est pas dans le ciel qu'il faut la chercher. » Après cela Cassanak prit congé de la mère & du fils, en leur donnant parole pour le lendemain.

Quand il fut sorti, Narilha réfléchissant à ce qu'elle vient d'entendre, en parut fort étonnée ; mais l'or qu'elle a dans sa main la rassure, elle va le resserrer dans sa niche ; à mesure qu'elle la remplit sa tête se vide, & sa raison s'évapore : elle consent que son fils aille en bonne fortune dans l'Euphrate.

Pendant qu'ils s'occupent ainsi des moyens ridicules d'avancer leur fortune, Cassanak a été trouver son beau-frère Dalhuc, dans le jardin où il travailloit à ramasser des fruits ; il le vit prévenu contre son fils Il-Dalhuc : mais lorsqu'il fut informé du bon établissement qu'il avoit su se former par sa bonne conduite, quand il vit le contrat du jardin acquis & quittancé, il fut obligé de convenir que

Narilha lui en avoit imposé sur son compte. Il apprit en même temps que le barbier, son ancien ami, avoit rompu ses anciens engagemens avec sa femme, qu'il vouloit donner sa fille à Il-Dalhuc, & qu'on n'attendoit plus que lui pour passer le contrat; il fut enchanté de cette nouvelle, & laissant à son jardinier le soin de recueillir les fruits, il partit aussitôt avec Cassanak pour se rendre chez le cadi.

Chemin faisant, il apprit bien d'autres choses : il sut que sa femme avoit un trésor qu'elle lui cachoit, qu'il étoit le produit de tout ce qu'elle lui a volé & qu'elle lui dérobe encore tous les jours, qu'elle avoit vendu à un Arménien, pour plus de cent cinquante sequins de fruits en trois jours, & qu'elle s'étoit brouillée avec tous les pourvoyeurs de Bagdad, qui heureusement avoient trouvé dans la boutique d'Il-Dalhuc tout ce qui leur étoit nécessaire; que celui-ci avoit attiré chez lui toutes ses pratiques, & qu'ainsi il n'y avoit rien de perdu pour la famille. « Considérez, mon cher Dalhuc, ajouta son beau-frère, combien cette femme abusoit de votre confiance! Elle vous cachoit tout,

& vous accabloit de travail pour amasser un trésor dont elle seule vouloit jouir; je connois l'endroit où il est caché, nous pouvons aisément nous en emparer; après cela, il faudra vous séparer de cette femme coupable, répudiez-la devant le cadi. Vous trouverez dans sa niche quatre fois plus d'argent qu'il ne vous en faudra pour lui rendre la dot que vous lui avez reconnue; & comme elle a feint d'arriver nue chez vous, vous la renverrez de même.

Ces éclaircissemens rendirent d'abord Dalhuc furieux contre Narilha; mais il n'en falloit pas moins pour dessiller ses yeux. Ils arrivèrent chez le cadi; de-là dans la maison du barbier, où le mariage fut célébré avec tous les mouvemens d'une joie pure & d'un plaisir inaltérable.

Cependant l'inquiétude régnoit en même temps dans la maison de Narilha. La nuit étoit venue; Badur étoit parti pour son rendez-vous; Dalhuc n'arrivoit point avec ses fruits; que pouvoit-il être arrivé? Si les fruits manquent pour le lendemain, comment pourvoir aux besoins célestes? Enfin, au moment que les portes de la

ville alloient ſe fermer, le jardinier de Dalhuc arrive avec une demi charge de fruits, & rapporte que ſon maître étoit parti dès les dix heures du matin avec un homme qui l'étoit venu chercher. Que doit faire Narilha, qui n'a pas même ſon fils auprès d'elle, pour envoyer chercher dans Bagdad au-moins des fruits reſtés de la veille? elle ſe voit expoſée, ſuivant elle, à manquer ſa fortune. Ah! quel orage va gronder ſur le pauvre Dalhuc! « Oui, diſoit-elle, quelle que ſoit l'heure à laquelle il reviendra, il faudra qu'il ſorte ſur le champ pour m'aller chercher des fruits; s'il n'y en a point dans Bagdad, dont les portes ſont fermées, je le ferai plutôt ſauter par deſſus les murs, que de manquer d'un ſeul jour la proviſion des aſtres. » Déjà la moitié de la nuit avoit fourni ſa courſe, quand, au milieu des agitations de cette femme extravagante, Dalhuc frappe à ſa porte, non en homme qui appréhende des reproches ſur ſon retard, mais pour la première fois de ſa vie, en maître de la maiſon. « Il eſt ivre, ſans doute! dit Narilha; mais il va payer cher ſa débauche! En même temps elle

ouvrit

ouvrit la porte en vomiſſant un torrent d'injures. « Malheureux ivrogne! lui dit-elle; tu veux donc nous réduire à la misère! Qu'as-tu fait? D'où viens-tu? C'eſt ainſi que tu abandonnes ta femme & ton enfant pour te livrer à tes vices? Je porterai ma plainte au cadi; il me fera raiſon de toi, infâme débauché! Penſes-tu donc que je te laiſſerai le loiſir de cuver ton vin, avant que la boutique ſoit fournie de fruits pour demain? Je ne ſais qui me tient de te caſſer bras & jambes. Dalhuc étoit en pointe de vin, mais il avoit ſa leçon ſi bien faite par Caſſanak & le barbier, qu'armé d'un gros bâton, & déterminé de repouſſer la violence par la force, il eut cependant la préſence d'eſprit de n'en commettre aucune. « Femme emportée! dit il, aſſeyez-vous, & reprenez vos ſens. Nous nous devons mutuellement un compte exact de notre conduite. Voici le mien.

« Hier j'étois dans mon jardin, quand mon beau-frère Caſſanak m'y eſt venu trouver, pour me dire que mon ami le barbier donnoit ſa fille en mariage à Il-Dalhuc mon fils; & qu'il falloit que je

vinſſe ſur-le champ pour le contrat & la noce : tout cela eſt fait, & j'en ſors. — Et tu as le front de me dire, reprit Narilha, que tu as quitté mes affaires pour marier ton imbécille de fils avec la fille d'un impertinent qui eſt venu hier nous inſulter ici mon fils & moi ? — Doucement. Le barbier eſt mon ami, & n'eſt pas plus impertinent qu'un autre ; & s'il exiſte ici un imbécille, le fils que vous avez, eſt le ſeul que je doive ſoupçonner de l'être. La fermeté & le ſang-froid de Dalhuc étonnoient Narilha au point que, tentée de ſe venger de l'inſulte qu'elle croyoit recevoir, elle déſiroit le faire par les moyens les plus violens ; mais les armes & la réſolution lui manquoient ; ſa rage impuiſſante ſe change bientôt en déſeſpoir, elle ſe roule à terre en tordant ſes bras, elle pouſſe des cris affreux ; & finit par fondre en larmes & tomber en défaillance.

Dalhuc a été préparé à cette ſcène ; tout lui eſt indifférent, pourvu que les ſequins ne puiſſent lui échapper, & qu'ils le mettent en état de ſe débarraſſer bien vîte d'une femme dont il a reconnu la fauſſeté : il ne ſe couche point, & attend paiſiblement la

fin de la crise. Les heures se passent, le jour arrive : Narilha, un peu revenue de son évanouissement, épioit le moment de compassion & de foiblesse de son mari pour en abuser ; elle l'attend en vain, Dalhuc conservoit sa tranquillité, assis vis-à-vis d'elle, le menton appuyé sur son bâton. « Cet homme-là, se disoit-elle en elle-même, est changé tout-à-coup. C'est Cassanak, c'est ce maudit barbier qui l'ont rendu inflexible ! Comment ferai-je pour me venger ? Comment ramener mon mari ? .... Mais plutôt, comment pourrai-je recevoir ici le pourvoyeur des astres, à qui je dois parler en particulier ? C'est lui seul qui pourroit m'obliger ; il a de si puissans amis, qu'il me procurera bien les moyens de me délivrer des gens qui m'en veulent ! Feignons de la douceur, & cherchons à éloigner d'ici mon mari. Prenant en même temps un son de voix mielleux : « vous devez être fatigué, mon bon ami, lui dit-elle, & j'ai peur que vous ne tombiez malade ; allez vous coucher. Quant à moi je vais mettre en ordre de mon mieux le peu de fruits que nous avons. — Et pour qui donc ? dit Dalhuc : je sais qu'il ne vient plus un seul acheteur de

Bagdad, vous avez dégoûté toutes les pratiques. — Il n'y a pas grand dommage, répondit-elle ; j'ai trouvé à les vendre à des étrangers dont je ſuis bien payée : en même temps elle lui montra cinq à ſix ſequins & quelque monnoie ; voilà de l'argent, ajouta-t-elle, la maiſon n'a manqué de rien, & mes fruits ont été vendus. »

Dalhuc ne fut pas peu ſurpris de voir ſa femme montrer cet argent, c'étoit la première fois qu'elle s'en fut aviſée : tout ce qu'elle recevoit étoit toujours ſuppoſé avoir été dépenſé d'avance ; mais il avoit été prévenu, & il appercevoit en même temps le piége & la mauvaiſe foi. Il ne prit point les ſequins, & reſta tranquillement à ſa place, obſervant Narilha, qui, en s'efforçant de pleurer, arrangeoit de ſon mieux les fruits que le jardinier lui avoit apportés. « Vous ne vous couchez pas, mon ami, lui diſoit-elle, vous vous ferez mal ? — Non, répliqua-t-il, je n'ai pas beſoin de repos. — Mais dans ce cas, reprit-elle, au lieu de reſter ici, vous feriez mieux d'aller chercher dans quelque jardin de quoi nous aſſortir ; j'attends une pratique qu'il eſt de notre intérêt de fournir de ce qu'il y a de mieux ; elle

m'a demandé le ſecret, & ſi vous faites ce que je vous dis, à votre retour vous ſaurez qui elle eſt. — J'aime mieux l'apprendre d'elle-même, & vous laiſſer votre ſecret. — L'abominable homme! diſoit entre ſes dents Narilha; il gâtera toute notre affaire; pourquoi n'avois-je laiſſé que ſix ſequins dans ma poche? en lui en montrant trente ou quarante, il auroit été moins dur. Puiſque vous ne voulez pas ſortir, continua-t-elle, je vais prendre moi-même un panier pour aller chercher des fruits. — Non; je ne veux pas que vous ſortiez: il faudra que vous m'aidiez à recevoir la compagnie qui doit venir tout à l'heure. — C'eſt l'Arménien qu'il attend, continuoit-elle de ſe dire à elle-même; & je n'aurai pas le temps de le prévenir en ſecret ſur tout ce qui eſt arrivé.... Mais j'ai dans l'idée que ces mains inviſibles qui le ſervent ſi bien, pourront s'il le veut nous débarraſſer d'un importun qui veut faire échouer notre fortune..... Je ſuis d'une impatience..... Il ne tient à rien que je ne lui ſaute aux yeux... Que je... La fureur de Narilha long-temps contrariée alloit devenir dangereuſe; mais le ſoleil ayant déjà fait des progrès ſur l'horiſon, l'heure des affaires

arrivoit, quand, tout-à-coup, on frappe à coups redoublés à la porte de la maison. « Ciel ! dit-elle, voilà l'Arménien qui arrive ! elle se précipite aussitôt pour aller au devant de lui ; mais Dalhuc a pris les devants, & ouvre lui-même.

C'étoit un homme en robe qui frappoit ; mais cette robe étoit le faragi du cadi qui avoit passé le contrat de mariage du neveu de Cassanak avec la fille du barbier : il n'étoit pas seul ; l'oncle Cassanak l'accompagnoit, & avec eux des gens de justice. « Qu'est-ce, Dlahuc ? dit le cadi en entrant ; vous voulez répudier votre femme ? je viens en savoir les motifs & mettre l'acte en règle, si je les juge raisonnables.

« Monseigneur ! répond Dalhuc, j'ai épousé cette femme pour prendre soin de ma maison, & m'aider dans mon commerce. En arrivant chez moi, elle y a répandu le désordre en suscitant des tracasseries à mon fils ; elle l'a forcé d'aller absolument nud, chercher ailleurs un refuge. J'avois monté un commerce de fruits qui promettoit des heureux succès ; non contente de s'en réserver les profits, elle a par des traits marqués de folie, éloigné de chez

moi tous ceux à qui j'en fourniſſois, pour leur préférer un homme tombé des nues...... Vraiment oui, tombé des nues ! il eſt bien fait pour y remonter, & vous traiter comme un méchant homme & un inſolent ; & puiſqu'on me force de tout dire, je le prierai de ſe charger de ma vengeance ; il ne me refuſera pas, & fera connoître à tout le monde qui il eſt, & qui je ſuis. — Vous l'entendez, Monſeigneur ? dit Dalhuc. — Oui, répondit le cadi, ſa tête eſt abſolument dérangée : c'eſt ſous ce point de vue que j'envisagerai ce qu'elle vient de dire, pour la ſouſtraire à la rigueur des lois : & il verbaliſoit. — Eh ! c'eſt ainſi qu'on traite, ſur la demande d'un imbécille, la fruitière générale des aſtres ! s'écria Narilha les yeux enflammés de colère : ah ! vienne le pourvoyeur céleſte, ou ſeulement mon fils ! avec la protection de la puiſſante étoile du matin qu'il a épouſée cette nuit, & je ferai r'entrer dans le néant tous ceux qui ont oſé me manquer de reſpect aujourd'hui. — Vous l'entendez, Monſeigneur, répétoit Dalhuc. — Hélas ! oui, je l'entends, répondit le cadi ; faites ce que vous aviez réſolu de faire, vous n'y êtes que trop autoriſé : & il verbaliſoit.

Narilha ! femme protégée par le pourvoyeur des astres ! dit Dalhuc, *belle-mère de l'étoile du matin ! vas. Je te répudie une fois, deux fois, trois fois.* Pendant ce temps-là, on dressoit l'acte : Dalhuc le signe, & le remet à la répudiée après en avoir fait dresser un double ; la précaution avoit été sage, car elle mit le papier en mille pièces. « A présent, dit-elle, où est ma dot ? il me la faut. Ce sont deux cent sequins qu'il faut trouver, ou je demande qu'on m'adjuge le jardin arrosé de mes sueurs. — A présent, dit Dalhuc, rendez-moi compte des ventes que vous avez faites de mes fruits depuis trois jours à l'étranger ? — Le voilà, le compte, dit-elle, en lui jetant au nez six sequins & quelque monnoie. Cassanak prit alors la parole. « Vous ne donnez pas le demi quart de ce que vous avez reçu ; c'est moi qui ai fourni l'argent, il se monte à cent quarante sequins ; l'Arménien de Bagdad à qui je les ai prêtés, m'a donné en nantissement sa robe & son bonnet que voici. A cette déclaration, Narilha fut interdite, mais cette confusion fut à son comble à l'approche de Badur ; il arrive défiguré par une fluxion qui lui double la

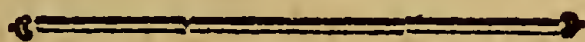
moitié de son visage, la gorge enflée, avec une extinction de voix qui lui permet à peine de se faire entendre ; il maudissoit les étoiles de tout son cœur. « Ah ! si jamais j'en suis amoureux, dit-il, je veux qu'on me donne trois fois autant de coups de verges qu'on m'en a appliqué cette nuit. — Que vous est-il donc arrivé ? mon ami, lui demanda le cadi ; si l'on vous a battu, je suis fait pour vous rendre justice. — Monseigneur ! dit Badur, faites donc donner la bastonade aux étoiles. Il y en a une qui devoit être ma femme ; je lui ai envoyé un bouquet & mon portrait dans un baquet d'eau, elle m'a fait venir dans l'Euphrate où il faisoit excessivement froid ; j'ai perdu pied plus de vingt fois en marchant après elle, j'ai été obligé de nager pendant une demi-lieue ; & quand je crois qu'elle va arriver à terre avec moi, à peine ai-je mis le pied sur le sable, qu'on me sangle des coups de verge par derrière ; je me retourne & ne vois personne : on m'en applique d'autres, je me retourne encore, mais inutilement. Ceux qui me frappoient étoient toujours vis-à-vis de mon dos ; je fuyois, & eux m'ont suivi en frappant sans-

ceſſe juſqu'à la porte du jardin : ah ! j'aime bien l'or qui nous vient de-là, mais s'accommodera qui pourra des bonnes grâces ; j'ai eu la fiévre toute la nuit.

A ce récit, l'orgueil de Narilha eſt humilié ; elle s'apperçoit qu'elle a été jouée, & ſe voit complètement démaſquée : le cadi a fait compter ſoixante & dix ſequins ſur la table, & elle voit qu'elle ne retirera que cela pour ſa dot : « Au moins, dit-elle, on me permettra d'emporter mes effets ? — Oui, lui répond le cadi, un de mes officiers va vous ſuivre avec Dalhuc & Caſſanak. » Quand Narilha s'apperçut qu'il lui étoit impoſſible d'enlever ſon tréſor, elle imagina d'en priver Dalhuc ; elle ramaſſe ſes effets, ſans paroître jeter les yeux ſur l'endroit où ſon or étoit caché. « Monſeigneur, dit-elle après celà au cadi, quand j'étois la femme de Dalhuc, je devois lui obéir ; mais à préſent que je ſuis répudiée, je r'entre dans mes droits. Il m'avoit défendu de dire qu'il avoit trouvé un tréſor dans un vieux pot de fer, qui exiſte encore dans l'endroit où il avoit été enterré : ce dépôt appartient au commandeur des fidelles, & ma religion ne me permet pas de diſſimuler le vol qu'on

vouloit lui faire ; ayez la bonté de me ſuivre, & vous pourrez le faire enlever. — Ce tréſor eſt connu du calife, répond le cadi, & il juge à propos que Dalhuc s'en empare comme d'un bien qui lui avoit été volé. » A cette réponſe, Narilha fut hors d'elle-même ; cet état pouvoit devenir dangereux, & comme elle ſe diſpoſoit à ſortir : « Où allez-vous ? lui dit le cadi ; vous avez beſoin de remèdes, on va vous conduire avec votre fils dans un endroit où l'on vous adminiſtrera tous ceux qui vous ſont néceſſaires. » Et ſur le champ la ſuite du cadi l'entraîna hors de la maiſon avec ſon fils : Dalhuc reſta ſeul chez lui avec Caſſanak, auquel il témoigna de nouveau ſa reconnoiſſance.

« Voilà, dit Cabil-Haſen, en terminant ici ſon conte, tout ce que j'ai appris de l'hiſtoire de cette famille. »



PENDANT ce récit, la belle Vaſumé n'avoit ceſſé de ſourire, la bonne Nané avoit laiſſé échapper de temps à autre quelques éclats, le Shebandad & le père de Vaſumé avoient parus contens, & les rivaux du conteur avoient témoigné de l'inquiétude ;

tous attendoient en ſilence l'approbation de Vaſumé, lorſque le Schebandad lui adreſſa ainſi la parole : « Ma chère fille ! lui dit-il, il me paroit que ce conte vous a amuſé. — Oui, mon père ; il m'a ſemblé qu'il ne déplaiſoit à perſonne, & ſurtout qu'il avoit fait rire ma nourrice. — On auroit ri à moins, répondit Nané ; j'ai écouté avec attention, j'ai retenu bien des choſes, & j'eſpère bien que ce conte-là groſſira mon petit recueil ; mais je doute qu'il ſorte jamais de ma mémoire auſſi agréablement qu'il y eſt entré. — Non, ma bonne Nané, reprit Vaſumé, je ſuis perſuadée au contraire que vous le rendrez très-bien ; mais on nous en prépare un autre, qui peut-être va vous le faire oublier. — Il réuniroit donc bien des charmes, dit Nané ; écoutons, car je meurs d'impatience de l'entendre commencer. » La nourrice ſe tût, & le ſecond des couſins profita de l'attention qu'on lui accordoit, pour entamer ſon récit.



Les prouesses & la mort du capitaine Tranchemont (1), & de ses braves. Conte de Dobil-Hasen.

LE capitaine Tranchemont, après avoir battu bien des pays & bien du monde, se trouvoit en Egypte sur les confins de la partie montueuse de ce royaume : son excessive voracité avoit peine à se satisfaire, & la terreur qu'il inspiroit à tout le monde, écartoit de lui les ressources nécessaires à ses besoins.

Un jour qu'il traversoit un désert, le hasard le conduisit dans la grotte d'un derviche : « Saint homme ! lui dit-il, vous voyez devant vous un guerrier qui meurt de faim, n'auriez-vous pas quelques centaines de noix à casser ? — Les rats ont de bonnes dents, répondit le derviche sans se lever, & continuant de méditer sur son livre ; ils ont mangé toutes les noix que je tenois de la charité des fidelles, & ne m'ont laissé que les coquilles : la seule provision qui me reste est ce biscuit du Nil que vous voyez devant ma porte : » il montroit en même temps une pierre de six pieds de long sur trois de hauteur.

(1) *Tranchemont.* En arabe Raggade.

« Vous mangez de cela ? reprit Tranchemont, parbleu vous n'êtes pas dégoûté ! Je connois cette pâtiſſerie, les pyramides d'Egypte en ſont faites, & je puis être de votre écot : c'eſt un morceau de dure digeſtion pour d'autres eſtomacs que les nôtres ; permettez que j'en coupe une tranche. » Il tire en même temps ſon ſabre, & d'un ſeul coup il enlève une tranche de l'épaiſſeur de trois feuilles de palmier réunies ; il la caſſe en petits morceaux, la broye entre ſes dents, & l'avale. « Quel ſabre ! Quel bras ! Quelles dents ! diſoit le ſolitaire en lui-même ; mes meubles ſont bien ſolides, mais cet homme-ci pourroit me déménager en quatre repas ; il faut s'en faire un ami ! Seigneur ! lui dit-il, j'admire en même temps la force de votre bras & ſon adreſſe, & je vous trouve un talent fort extraordinaire ; je déſire de faire votre connoiſſance, & j'eſpère que vous ne me jugerez pas indigne de cet honneur : on ſe défie ordinairement des aventuriers, mais pour un homme comme vous, je ne dois avoir ni ſecrets ni détours ; pénétrez avec moi dans l'intérieur de ma grotte, j'y tiens en réſerve quelques fromages de chèvres & des galettes, que je

me ferai un vrai plaiſir de partager avec vous ; venez, nous les mangerons à notre aiſe, & parlerons librement.

« Volontiers, répondit Tranchemont, j'aime les gens de votre état. J'en ai connu plus d'un qui n'avoient pas paſſé toute leur vie à grommeler ſur des livres, & je ferai volontiers avec vous la pénitence de mes fautes paſſées la coupe à la main. — Je n'ai ni coupes ni gobelets, je ne me ſers que de cruches, dit le derviche. — Et moi je me paſſe plutôt de cruches que de vin. — Du vin ! s'écria le ſolitaire, du vin à un derviche ! Vous allez faire hériſſer le poil de ma barbe ! Songez que je me ſuis retiré ici pour mener une vie pénitente : je ne bois que de l'eau pure mêlée avec un peu de miel, & j'en compoſe un breuvage aſſez bon. »

Le capitaine ſecouoit la tête ; mais il falloit s'accommoder à la circonſtance. Il aide ſon hôte à placer ſur la table, faite d'une large pierre, les fromages & les galettes en pile : il y avoit une proviſion pour huit perſonnes ; cependant il n'y a rien de trop pour les deux convives ; ils ſont aſſis ſur des ſophas de même étoffe que la

table, ayant chacun à côté d'eux une énorme cruche pleine d'hydromel, & le repas commence.

Après que le derviche eut mangé un premier fromage, ſans même en lever la croute: « Frère ! dit-il, buvons : » il ſoulève ſa cruche, & l'avale d'un trait: « A vous, dit-il à Tranchemont, qui le regardoit avec étonnement. — Il faut ſans-doute, répondit celui-ci avant de boire, que vous ſoyez creux juſqu'aux orteils, pour avoir pu vider cette cruche ſans vous donner le temps de reſpirer; ſi vous aviez comme moi l'eſtomac pavé de pierres, il ſortiroit de votre corps une rivière en règle. — Hélas, mon frère! dit le derviche, vous me voyez bien corrigé, c'eſt pour avoir trop bu que je ſuis réduit à cette vie pénitente; maintenant je me déſaltère, mais je ne fais plus d'excès. Vous m'avez étonné en taillant & croquant mon biſcuit, je veux vous ſurprendre à mon tour par le récit de mon hiſtoire.

« Je m'appelle Prétaboire (1); ſi l'eau ne m'eut pas paru trop fade quand je vivois dans le monde, j'aurois tari les rivières;

---

(1) *Prétaboire.* En arabe Ballayah.

cependant il n'auroit pas fallu me donner la mer à boire, car la saveur du breuvage m'eut peut-être aidé à la dessécher.

« Un jour, (j'étois alors en Géorgie chez un homme qui m'avoit généreusement offert un asile) on avoit achevé la vendange, & il venoit de renfermer le produit de la sienne : mon lit se trouvoit malheureusement trop près du dépôt, tout-à-coup je fus réveillé par une odeur si agréable, qu'il me fut impossible de résister à la tentation de m'approcher des vases qui l'exhaloient ; je me hasarde à goûter de ce breuvage, & son charme agit sur moi avec une telle puissance, que je vidai dans la nuit dix arobes (1) ; c'étoit le produit entier de la récolte ; je n'avois cependant bu que dix coups. Mon hôte arrive sur ces entrefaites, il me traite d'ivrogne, & moi, sensible à ce reproche, je le tuai. Fâché ensuite de cette vivacité, je pris l'habit de derviche, & me contraignis à ne boire jamais que de l'hydromel. C'est à la suite de cette résolution, qu'errant de retraite en retraite, & choisissant la plus écartée, je me suis enfin fixé dans

(1) *Arobe*. Mesure de vingt-cinq pintes.

ce séjour, où j'occupe mes loisirs à herboriser, & consulter les astres.

« Mon bon saint ! reprit Tranchemont ; puisque d'ivrogne vous vous êtes fait astrologue, il faut que je vous parle de mon démêlé avec les étoiles. J'en veux un peu à la mienne, & ne serois pas fâché que vous me missiez à portée de lui donner quelques coups du plat de mon sabre, ainsi qu'à une de ses camarades, pour les corriger de leurs caprices à mon égard.

« Je m'appelle Tranchemont : je suis né dans la ville capitale de la Circassie. Suivant le rapport d'un astrologue qui étoit un des bons amis de mon père, le jour de ma naissance deux étoiles voyageoient chargées de bonnes & mauvaises influences ; la moins bien pourvue des deux marchoit la première. Trois femmes avoient accouché le même jour, chacune d'un enfant mâle ; elles habitoient trois des principaux bâtimens qui forment un des angles de la rue qui conduit au palais du roi : courons-là ! disoient-elles, nous nous déferons en faveur de ces nouveaux nés, du butin dont nous sommes chargées. Chemin faisant, la première rasoit la maison de ma mère au moment où elle venoit

de me donner le jour ; cet événement la fait arrêter un instant : — Je ne saurois aller plus loin, répondit-elle, ma charge me presse, il faut que je la laisse tomber ici, & c'étoit directement sur moi ; je ne puis vous dire tout ce qui lui échappa des mains dans ce moment-là ; c'est un fardeau que je porte quelquefois bien impatiemment, & dont les autres sont souvent incommodés ; elle m'a rendu le plus fort, mais le moins endurant de tous les hommes ; je dois n'avoir rien, & vivre sans-cesse de rapines, rien ne peut résister à mon sabre, que la seule foiblesse de l'homme craintif & timide, aussi je ne l'attaque jamais qu'à coups de poing, & vous jugez bien que je n'en manque pas un. Voilà, bon derviche, les présens qui ont couvert mon berceau ; l'étoile qui suivoit la mienne fut obligée de faire la ponte qui m'étoit destinée sur un hôtel voisin ; — & qu'y laissa-t-elle tomber, je vous prie ? .... Une couronne : ainsi vous le voyez, & je puis le dire sans vanité, je n'ai manqué le trône que d'une porte ; l'astrologue disoit à mon père qu'il y avoit là-dedans de la fatalité, moi je prétends que c'étoit du caprice, ma brillante protectrice auroit bien pu porter ses

faveurs une porte plus bas... Par Mahomet! savez-vous que j'en enrage, mon bon saint, & que j'ai déjà employé beaucoup de moyens pour faire mentir mon horoscope.

« J'ai rassemblé des armées, je commandois bien, je me battois encore mieux, mais mes soldats n'étoient que des poltrons : il y avoit toujours trop de monde pour manger, & personne pour combattre. Un jour j'entrai dans une ville sans m'appercevoir que je n'étois pas suivi des miens, je mets en pièces tout ce qui s'oppose à mon passage, je poursuis & détruis tout ce qui veut fuir, je porte la flamme où j'aurois eu trop de peine à porter le fer, & je saccage tout : mon armée me croit perdu, & ne comptant plus sur moi, elle fut saisie d'une terreur panique, & prit la fuite. Qu'arriva-t-il alors? comme j'avois dévasté le pays, que je n'avois fait quartier à personne, que mon armée étoit dispersée, devenu roi par la force de mon bras & le tranchant de mon sabre, il se trouva que je régnois sur rien. — Comment! dit Prétaboire, vous aviez exterminé jusqu'aux femmes? — Par Mahomet! répondit le capitaine, j'aime les femmes à la rage; mais

en me voyant, elles crioient comme ſi on les eût écorchées, elles fuyoient, elles me jetoient des pierres du haut des terraſſes, elles animoient leurs maris, & lâchoient les chiens contre moi; j'eus mon caſque & mon bouclier fauſſés en dix endroits, & le gras de jambe emporté par un mâtin; j'aime les femmes, mais ce n'eſt pas quand elles ſont enragées; car alors vieilles ou jeunes, laides ou jolies, j'en écraſe autant que j'en trouve, je n'épargne point ce qui me fait réſiſtance. — Vous avez le ſang un peu bouillant, mon général, reprit le derviche, vous devriez faire comme moi, vous mettre à l'hydromel pour toute boiſſon. — Double Mahomet! s'écria Tranchemont, votre hydromel m'empâte au lieu de me déſaltérer: ma maligne étoile triompheroit, ſi elle voyoit que j'en ſuis réduit là; parlons de la corriger, ſi cela eſt poſſible. Si je pouvois monter là-haut, je lui ferois entendre raiſon: mais vous, qui êtes aſtrologue, ne pouvez-vous pas à l'aide de vos machines, me mettre à portée de me faire juſtice moi-même?

« Il y a une autre vengeance à faire, dit Prétaboire, c'eſt de jouer à votre étoile le

même tour à-peu-près que j'ai joué à la mienne. N'avoit-elle pas décidé que je ferois un vagabond, un vaurien ? Ne m'avoit-elle pas condamné à boire comme un trou ? Vous voyez ce que j'ai fait, je me fuis jeté dans la retraite, je bois de l'hydromel, mais raifonnablement ; & en dépit d'elle je vaux cependant quelque chofe. Vous, homme de guerre, vous devez fuivre un autre plan. Il faut pour éviter les inconvéniens qui paroiffent attachés à vos actions, tâcher d'être général fans armée, vous emparer d'une ville forte qui n'ait ni portes, ni foffés, ni murailles, afin que la peine que vous feriez obligé de vous donner pour vaincre ces obftacles, ne vous donne pas affez d'humeur pour vous porter à tout détruire.

« Un moment, mon cher petit faint ! dit Tranchemont, fais-tu bien qu'avec tes propos tu me fais courir le rifque de perdre la tête ? Es-tu fol ? Es-tu fi profond qu'on ne puiffe t'atteindre ? Qu'eft-ce qu'un général fans armée ? Où trouve-t-on des places fortes qui n'ayent ni foffés ni murailles?

« Un général fans armée ! répond Prétaboire, ce fera demain, pour le plus tard ; le capitaine Tranchemont, qui n'ayant ni

ſoldats ni bagages, pourra ſe mettre en campagne pour aller attaquer à dix lieues d'ici la ville de Kallacahabalaba, place très-forte, quoiqu'elle ſoit ſans défenſe artificielle. — Et de-quoi ſera compoſée l'armée qui devra ſe ranger ſous mes drapeaux ? — De huit généraux, dont chacun à ſa façon eſt en état d'ébranler un empire ; & pour vous en donner une idée, c'eſt que moi je ſuis le plus foible de tous ; cependant il n'auroit tenu qu'à moi, ſi je l'euſſe entrepris, de me rendre maître de Damas, c'eſt une ville bien arroſée ; hé bien ! dans huit jours on n'y auroit pas eu de l'eau pour abreuver les poules. — Mon bon derviche ! c'eſt avec raiſon qu'on vous appelle Prétaboire, & à préſent que je connois vos facultés, je vous trouve infiniment ſobre, vous avez-là un furieux talent, il ne tiendroit qu'à vous de ruiner l'Egypte. — Oh ! il faudroit pour cela, répondit Prétaboire, que j'allaſſe boire le Nil à ſa ſource, & c'eſt un voyage trop long. — Et dites-moi, reprit Tranchemont, les autres compagnons dont vous me parlez ſont-ils auſſi extraordinaires que vous ? Je brûle d'envie de faire leur connoiſſance. — Vous les verrez demain,

dit le derviche, ils feront leurs preuves devant vous : ils avoient besoin d'un conseil pour diriger leurs entreprises, car ils ont tous plus de talens que d'esprit ; il leur faut un chef qui les commande avec autorité, & leur donne l'exemple, vous le serez.

« Par Mahomet ! s'écria le capitaine en jetant les yeux vers le ciel, je suis tenté de pardonner à ma chienne d'étoile la route qu'elle m'a fait tenir jusqu'ici, puisqu'elle peut me conduire à commander à mes égaux ! . . Mais parlons un peu de votre place de guerre, qui est-ce qui la commande ? Que peut-on en faire ? — Elle est soumise à un tyran étranger qu'on appelle Bigstaf : vous le chasserez. Un tyran en remplace un autre, & votre étoile en aura le démenti ; car au nom près, vous régnerez comme un autre, & mieux peut-être ; car vous ne connoissez d'autre loi que votre volonté. . . . Avez-vous de la religion ? — Pas absolument ; cependant je suis circoncis. — Cela est bien suffisant. — Mon cher Prétaboire, tu es un saint accommodant ; c'est ainsi que je les aime ; mais je voudrois m'accoutumer à ton hydromel pour m'enivrer avec toi ; cependant, avant de me coucher,

coucher, je veux avoir une idée un peu plus nette de ta ville de Kallacahabalaba ; car c'eſt dans mon lit que je forme mes plans d'attaque.

« Kallacahabalaba, répondit le derviche, eſt ſituée ſur une haute montagne iſolée, dont le tour a été taillé à pic à la hauteur de ſoixante pieds ; il n'y a qu'un eſcargot qui puiſſe y monter en rampant. — Et comment font les habitans pour en deſcendre ? — Ils n'en deſcendent pas : on les laiſſe tomber dans des paniers attachés à des chaînes de fer ; ces machines ſont montées de manière à mettre à terre cent paniers de dix hommes à la fois avec armes & bagages ; cela ſe fait leſtement & ſans embarras : les gens du pays, de vingt lieues à la ronde, ſont ſi fort effrayés de cette pluie de gens armés, qu'ils s'empreſſent d'apporter leur tribut au pied de la montagne, ils en rempliſſent les paniers qui s'y trouvent. — Par ma barbe ! dit le capitaine, je perdrai mon peu de renommée, ou je mettrai du déſordre dans cette affaire. . . . Mais quel homme eſt-ce que ce Bigstaf dont vous m'avez parlé ? Eſt-ce un champion d'une certaine force ? Accep-

teroit-il galamment la propoſition de ſe meſurer tête à tête avec moi ? — Sa taille eſt un peu giganteſque, il marche couvert de fer de la tête aux pieds auſſi légèrement que s'il l'étoit de plumes ; il ne joue d'ailleurs que de ſa maſſue, elle eſt de bronze doré, & pèſe ſoixante & quinze livres ; il s'en ſert comme d'une baguette d'aloës, & je crois qu'il n'accepteroit un combat ſingulier qu'avec celui qui lui oppoſeroit une arme ſemblable. — Ah ! reprit Tranchemont, que j'aurois de plaiſir à me trouver vis-à-vis de lui à la juſte diſtance de mon bras ! Je ne lui ferois entrer ma lame que juſqu'au bout du nez, pour avoir le plaiſir de lui voir grincer des dents avant de mourir ſous mes coups. Mais je ſuis né pour vaincre ou mourir à l'abri de mon ſabre, & j'abandonne l'uſage de la maſſue à ceux qui ſont appelés à aſſommer des bœufs.... D'ailleurs cet homme-là ne ſort-il jamais tout ſeul ? Ne peut-on pas le rencontrer & l'attaquer, ſans lui donner le temps de prendre ſon avantage ? — Il ne ſort jamais, reprit le derviche, que lorſqu'il ſait que quelqu'un travaille ſur ſon domaine. Hélas ! il en a coûté la vie à deux de nos camarades, Bras-

defer (1), & Dentd'acier (2), qui s'étoient aventurés à chasser sur ses terres ; ils étoient invincibles pour tout autre ; mais les ayant fait envelopper par ses gens, tandis que Brasdefer à coups de poing en avoit assommé une quantité, que Dentd'acier avoit fait sentir à d'autres l'étonnant ressort de sa machoire, il survint lui-même, & les assomma tous deux de sa massue. — Par la mort ! je les vengerai, s'écria le capitaine Tranchemont, votre récit fait bouillonner mon sang comme si je venois d'assassiner mes frères : je brûle d'impatience de connoître tout votre monde ; allons dormir afin de la tempérer, car je n'y connois que ce remède. »

Prétaboire se rendit à cette invitation ; & tous deux s'étendirent sur quelques feuilles & des peaux de bêtes, qui se trouvoient dans l'enfoncement de la grotte. Ils furent réveillés avec les premiers rayons de l'aurore, & ils sortoient de leur caverne pour se promener, lorsque le derviche apperçut venir de loin trois personnages. « Voici de

(1) *Brasdefer.* En arabe, Zenhadib.
(2) *Dentd'acier.* En arabe, Senboulade.

nos gens, dit-il. — Comment les appelez-vous ? — Leurs noms indiquent leurs talens ; le premier c'eſt Percevue (1) : il appercevroit une aiguille à terre à quarante lieues de diſtance ; c'eſt notre eſpion. Le ſecond c'eſt Droitaubut (2). Il placeroit ſa flèche au même éloignement, dans le cœur d'une pomme. Et Fendl'air (3), qui le ſuit, iroit la ramaſſer dans cinq minutes. Ils travailleront ſous vos yeux, & vous jugerez du parti que vous pourrez en tirer. Pendant ce temps-là les trois ouvriers étoient arrivés.

Réjouiſſez-vous, camarades ! leur dit Prétaboire : le ſort nous a rendu, dans la perſonne de ce brave chevalier, bien au-delà de ce qu'il nous a ravi dans celle de Brasdefer & Dentd'acier : c'eſt le formidable capitaine Tranchemont, dont le bras, le ſabre & la tête nous mettront dans le cas de nous venger de notre cruel ennemi, & de vivre en joie & en paix ſur la terre. Mais vous ſavez que nous devons dîner aujourd'hui ; arriveriez-vous ſans provi-

(1) *Percevue.* En arabe, Guillarich.
(2) *Droitaubut.* En arabe, Nadhertavil.
(3) *Fendl'air.* En arabe, Karaamek.

ſion ? — Non, répondit Droitaubut, nous ne ferons pas mal, ſi vous avez des galettes ; Bondos (1), venoit avec nous portant ſur ſes épaules un veau de ſix mois, & deux tonneaux de vin ſous ſes bras, quand il lui a pris fantaiſie d'entrer dans un jardin pour y cueillir une ſalade ; il va d'un bon pas, & il ne tardera pas d'arriver s'il ne lui ſurvient pas d'accident. Comme il finiſſoit de parler, Bondos arrive avec la ſalade pendue au col ; c'étoient trois énormes choux, qui attachés avec une corde garniſſoient ſon corps de tous côtés ; malgré toute ſa charge, ſon allure paroiſſoit auſſi leſte que s'il eût porté un ſac de noix : il poſe à terre ſon fardeau ; Prétaboire le préſente à Tranchemont. « Mon général, dit-il, en frappant ſur les épaules de Bondos, voilà notre chariot de guerre. Détruiſez des villes, battez des armées, faites du butin ; le dos que vous voyez ne laiſſera rien traîner, il ne plieroit pas ſous le poids des tréſors de Salomon. — Juſqu'ici, dit Tranchemont, ceux qui auroient emporté mes profits, n'auroient pas long-temps plié ſous la charge. Quand j'ai

(1) *Bondos.* En arabe, Bilamich.

du butin, je m'assieds dans un coin, je le mange, & ne fais point de reste; à me voir dévorer ce que je tiens, on jugeroit que je suis toujours poursuivi des voleurs, ou des incendiaires; c'est ma chienne d'étoile qui me force à manquer presque continuellement de tout, pour me mettre dans le cas de ne faire grâce à rien: mais grâces à vous, mon cher astrologue! il faut espérer que nous en aurons raison.... Tenez; par un reste d'habitude, je vois là un petit veau qui pèse bien cent quatre vingt livres; je voudrois qu'il fut déjà mangé. Il est fait pour l'être, répliqua Prétaboire: holà! hò! dit-il, en appelant ses gens; Bondos! dépouille ce veau & fais une broche! Percevue! Fendl'air! où est le rôtisseur? »

Percevue promène ses regards sur toute la terre; & découvrant ce que l'œil humain ne pourroit jamais distinguer avec le plus fin télescope. « Ah! ah! dit-il, je l'apperçois: il est tout près d'ici, mais il s'amuse à rôtir des cailles qui passent sur sa tête, il les plume en volant, & les mange. Voyez donc, dit Prétaboire, à quoi s'occupe ce maraud un jour de revue? Il fait cuire des cailles en l'air, pour qu'il lui en pleuve dans

la bouche de toutes rôties!.... Et où eſt ce pareſſeux de Toujoursdort (1), pour battre l'appel & forcer chacun de venir à l'ordre? — Je l'apperçois auſſi, dit Percevue; il dort à l'ombre d'une bruyère, il ronfle à faire trembler la terre, je ne comprends pas comment vous ne l'entendez pas d'ici?

Voyez, mes amis, dit Prétaboire, ſi nous n'avons pas grand beſoin de diſcipline? & ſi nous ne ſommes pas trop heureux que le haſard nous ait envoyé un chef.... Allons, Fendl'air, faites-vous indiquer où ſont le mangeur de cailles & le ronfleur; & qu'ils viennent en diligence?

« Vous verrez, ajouta Prétaboire, quels eſpèces d'hommes ſont ces deux-là? Le rôtiſſeur Soufflefeu (2) vous montrera un échantillon de ce qu'il ſait faire, il mettroit en fuſion une mine de métal dans les entrailles de la terre. Quant à Toujoursdort, ſon talent eſt aſſez médiocre; mais il en a un qui nous eſt bien néceſſaire : quand nous le lâchons aux combats, il jette l'épouvante partout : en frappant ſon ventre, il en fait

(1) *Toujoursdort.* En arabe, Batteniltabour.
(2) *Soufflefeu.* En arabe, Bazzaknar.

ſortir un bruit ſemblable à celui de quarante tambours, avec ſes dix doigts qu'il frotte enſemble, il pouſſe des hurlemens épouvantables, il feroit battre les murs enſemble.

Pendant qu'on faiſoit ces explications à Tranchemont, Toujoursdort & Soufflefeu arrivèrent. « Tambour, dit le derviche au premier; allez battre l'appel : Soufflefeu, vous ferez cuire le veau que Bondos va mettre en broche; puis ſe tournant du côté de Tranchemont : « Mon général, lui dit-il, c'eſt à vous à montrer à préſent à ces braves gens ce que vous ſavez faire. Voilà le veau à la broche, & les choux coupés en morceaux; mais nous n'avons rien pour recueillir le jus du rôti, point de plat pour aſſaiſonner les choux; levez adroitement ſur toute ſa longueur une tranche du biſcuit qui eſt devant ma porte, & procurez-nous ainſi les vaiſſeaux néceſſaires pour contenir notre ſauce & nos légumes. »

Le capitaine ſaiſit avec empreſſement l'occaſion de déployer ſon adreſſe; il tire ſon ſabre, & du premier coup il enlève une feuille d'un demi pouce ſur toute la longueur du banc de pierre, il y pratique un réſervoir pour le jus du rôti, & la feuille

qu'il a enlevée ſert de plat pour les choux. Les ſpectateurs, gens d'autant plus faits pour admirer que chacun d'eux eſt admirable dans ſon genre, rendent juſtice à l'aiſance & à la préciſion du travail.

Cependant Tranchemont à ſon tour étoit bien curieux de voir cuire un veau, dans un endroit où il n'apperçoit ni feu, ni charbon, ni bois pour en faire : Bondos ſervoit de tourne-broche, & la broche repoſoit ſur deux groſſes pierres poſées au milieu d'un gaſon très-verd. « Allons, Soufflefeu, dit Prétaboire, faites votre devoir ; vous ſentez qu'il ne faut pas que le rôti brûle, nous avons beſoin d'un feu doux & pénétrant ; ménagez-le bien. Soufflefeu eſt un homme d'exécution & de fort peu de paroles ; il proportionne ſi bien ſon haleine enflammée, qu'il ſemble moins cuire que dorer l'immenſe rôti qui tourne devant lui ; à meſure que le jus ruiſsèle ſur les choux, il leur envoie quelques parcelles de feu qui va les mettre en cuiſſon. Le capitaine paroît fort content du talent du rôtiſſeur, & ſe montre jaloux de donner de plus en plus des preuves du ſien : il voit qu'on ne peut tenir table dans la grotte du derviche, à

cauſe d'un rocher de granit de ſix pieds de hauteur ſur autant de largeur qui en occupe le centre. « Ecartez-vous un peu, dit-il aux perſonnes qui l'environnoient, je vais faire de cette petite pierre quelques coupeaux qui pourroient vous ſauter aux yeux; il nous faut de la place pour dreſſer notre table. » En même temps il frappe avec ſon ſabre ſur le rocher, mais avec une telle préciſion que chaque morceau qu'il en détache ſemble une table de marbre à laquelle il ne manque que le poli. « Quel terrible bras, quelle vaillante épée! s'écrioient les témoins de cette expédition..... Frères, leur dit Prétaboire, c'eſt elle qui doit nous frayer le chemin de la gloire & du profit. »

On s'empreſſe de nettoyer la place, libre de ce bloc auſſi informe qu'incommode; les plus beaux morceaux raſſemblés avec art forment des bancs autour d'une table, que quatre à cinq coups de ſabre du capitaine ont rendue parfaitement carrée, & aſſez creuſée en deſſous pour y placer les jambes.

» Jamais compagnon de nos travaux, dit Prétaboire, n'a fait auſſi leſtement ſon chef-

d'œuvre ! Toujoursdort ſe careſſoit le ventre en ſigne d'admiration, & ſes légers frottemens faiſoient retentir l'écho de la caverne d'un bruit épouvantable : cependant on met le couvert ; Soufflefeu apporta le rôti : « du vin, du vin ! s'écria Prétaboire, en apportant un ſac de cinquante livres de galettes ; Bondos alla chercher les tonneaux : mais Tranchemont, qui redoutoit la ſoif du derviche, crut devoir lui rappeler ſes obligations ; « votre pénitence eſt-elle finie ? ſaint homme ! — Non, répondit Prétaboire, il faudra bien que je boive quelques coups d'hydromel, mais je me réſerve une cruche de vin pour me rincer la bouche. »

On ſe met à table ; chacun fait honneur au feſtin : on parloit peu, cependant de temps à autre un des convives rapportoit un trait de ſa façon ; c'étoit toujours une merveille. Vers le milieu du repas, Prétaboire ayant un peu calmé ſon premier appétit, jette un coup-d'œil autour de lui. « Frères, dit-il, nous ne ſommes pas complets ; il nous manque Grippenuage (1) & Groſſitout (2) ; cependant ils ont leurs

(1) *Grippenuage.* En arabe, Thalahava.
(2) *Groſſitout.* En arabe, Ilnafac.

ordres, & Toujoursdort a battu l'appel de manière à ſe faire entendre de loin. Comme le derviche faiſoit cette réflexion, les deux perſonnages ſe préſentent à l'entrée de la grotte.

« Vous mériteriez, leur dit-il, qu'on ne vous donnât pas une croûte à manger; je fais cas des habiles gens, mais quand ils ſont exacts à leur devoir; & demain, ſi vous manquez au ſervice, vous en répondrez à un général plus habile que moi : cependant aſſeyez-vous & buvez. Après dîner, vous apprendrez de belles choſes. Vous êtes ſous les yeux d'un très-grand maître, c'eſt l'illuſtre capitaine Tranchemont; nous l'avons choiſi pour notre général, & nous allons paſſer la revue devant lui; pour moi, je fais ici mes preuves, comme vous le voyez : en diſant cela, il avala tout d'un trait ſa cruche pleine de vin.

Les nouveaux venus n'ayant rien à répondre, s'inclinèrent modeſtement, & on acheva le dîner.

« Allons, mes frères, dit Prétaboire, après qu'on eut fini le repas, il faut paſſer la revue, & commencer par arrêter les

mets néceſſaires pour notre ſouper. Percevue! Droitaubut! Fendl'air! attention. »

« Percevue, je veux cent livres de venaiſon en quatre pièces. Epiez les bords écartés des rivières, cherchez-nous de jeunes daims, des chevreaux, de la gazelle; il faut que tout ſoit tendre, & de facile digeſtion. L'ouvrier ſe met en poſture; d'abord ſes regards ſemblent raſer la terre aux environs, puis inſenſiblement ſa vue s'étend au loin, & plane ſur l'univers. « Ah! s'écrie-t-il, j'ai trouvé votre affaire derrière ce côteau à dix lieues d'ici. Droitaubut, dit le derviche, armez votre arc. Droitaubut plante un piquet devant Percevue, bande ſon arc, & ſe met en devoir de lancer ſa flêche. « A dix lieues? dit-il à Percevue. — Et trente pas. La flèche part, Percevue la ſuit des yeux. Le daim eſt percé, dit-il.

« Allons, Fendl'air, mettez vos babouches en état, & ramaſſez ce gibier. L'ordre eſt auſſitôt exécuté. Prétaboire a réitéré trois fois le commandement; & en demi-heure de temps les quatre pièces de gibier ſont priſes, on les apporte à Bondos, qui les dépouille, & les met en broche.

Prétaboire a examiné le ſac au pain.

Comment ! dit-il, nous n'en avons que trente livres ? Percevue, regardez où il y a du pain frais. — En voilà une fournée à Maſſer, qui eſt encore tout chaud, répondit-il, le boulanger tourne le dos pour nettoyer ſon four. — Voilà une belle occaſion d'acheter ſon pain pour rien : partez, Fend-l'air, prenez le ſac ; & faites le marché. L'ordre eſt rempli ſur le champ, & le pain eſt dans la grotte, avant que le boulanger s'en ſoit apperçu. « Vous voyez, mon général, dit le derviche, que le garde-manger ſe garnit. Ah ! ſi Bondos avoit des aîles, nous pourrions avoir du vin, mais toujours ne faut-il pas mourir de ſoif. Allons, Grippe-nuage ! accroche cette nue qui paſſe, & force-la de verſer ici ſa triſte denrée ; s'il y a de la grêle parmi, ce ſera tant mieux : car j'aime aſſez boire à la glace. Le nuage étoit aſſez haut ; Grippenuage tire de ſa poche un peloton de ſoie, & le fait voler dans la nue : le peloton ſe dévide, & le bout en deſcend juſqu'à la portée de la main. Alors l'homme s'y attache, & la vapeur ſemble l'attirer avec une étonnante rapidité. « Camarades, dit Prétaboire, expoſons nos cruches à l'eau qui va tomber,

& comme nous n'avons pas de manteaux à changer, rangeons-nous dans la grotte. Toute la troupe obéit, la nue s'abaiſſe, Grippenuage lui a ſerré les flancs, & à l'aide de ſon fil, il en redeſcend avec la pluie.

Tranchemont voyoit avec étonnement l'exécution de ces prodiges. « Convenez, mon général, dit Prétaboire, que ſous votre commandement, on peut ſe promettre de brillans ſuccès avec ces braves gens? — Je ne vis jamais, répondit Tranchemont, un aſſemblage de talens auſſi rares & ſi bien concertés; il n'eſt rien que nous ne puiſſions entreprendre. Je roule déjà bien des plans dans la tête. — Attendez; ne m'en parlez pas maintenant, vous me donneriez des diſtractions.... J'ai oublié quelque choſe d'eſſentiel, dès que nous n'avons que de l'eau pour nous déſaltérer, il nous faudroit au moins quelques flacons de liqueurs. Nous avons encore trois heures de jour, ne nous laiſſons manquer de rien : alors le derviche appelle ſes gens.

« Percevue, dit-il, & toi Fendl'air, cherchez nous quelques flacons de liqueurs. Vous n'ignorez pas qu'on les place ordinairement

ſur des terraſſes pour y laiſſer darder le ſoſeil du midi ; allez-y faire une deſcente, ce qu'on ne ſauroit faire en un voyage, on l'achève en deux. L'ordre eſt exécuté ; & dans un quart-d'heure le buffet ſe trouve pourvu de quatre grands flacons de liqueurs. « Ce Fendl'air eſt adroit, ſubtil, expéditif, diſoit Prétaboire ; c'eſt bien dommage qu'il n'ait pas les reins plus forts, on en tireroit un parti inconcevable. — Par Mahomet ! dit Tranchemont, ſans ce petit ſecours, j'aurois eu toute la nuit des grenouilles dans le ventre : mais, mon bon derviche ! ne pourrions-nous pas avoir des figues ? — Je vous en donne à choiſir par toute la terre. — Je vous prends au mot, répliqua le capitaine ; je veux des plus belles figues qui croiſſent en Afrique. — Allons, Fendl'air ! vous voyez ce que déſire le général. Mettez un panier au bras, cueillez avec choix, & ſoyez de retour dans demi-heure au plus tard, car on peut avoir beſoin de vous ! Fendl'air a diſparu. »

La venaiſon eſt à la broche ; Bondos la tourne, Soufflefeu la cuit, Toujoursdort eſt allé ronfler à quelques centaines de pas de là pour n'incommoder perſonne ; cependant

il ſe fait entendre : « Vous avez là, dit Tranchemont, un ronfleur un peu incommode. — Il faut le laiſſer repoſer, répondit Prétaboire, c'eſt dans l'excès de ſon embonpoint que tout ſon mérite conſiſte, il lui tient le vendre tendu; d'ailleurs il nous tient en gaieté, il imite le tambourin en frappant ſur ſes joues, & cela nous amuſe : il faut ſavoir mettre à profit tous les talens. — Vous avez raiſon : mais dites-moi quel eſt cet homme que je vois aſſis, les bras croiſés ? Je ne connois pas encore ſon ſavoir faire. — C'eſt celui qui eſt chargé de nos logemens quand nous allons en campagne, avec de très-petits moyens il tire un grand parti de tout : il s'appelle Groſſitout. Il a une profeſſion aſſez fatigante, vous en jugerez mieux, en le voyant travailler. »

Pendant cet entretien le jour s'écouloit, & on ne voit point revenir Fendl'air. Prétaboire s'en inquiétoit : « Holà, Percevue ! dit-il, cherchez dans les vergers d'Afrique, & tâchez d'y découvrir Fendl'air, qui s'y perd ou s'y oublie. » Percevue examine attentivement : « Ah ! le malheureux, dit-il, il a mangé plus de figues qu'il n'en a cueilli; il eſt tout près de Damas, il dort à côté de

ſon panier ; les Arabes qui rôdent aux environs vont le lui voler, ils lui prendront ſes babouches, & nous ne le verrons plus : il y a un gros oiſeau perché ſur la branche de l'arbre ſous lequel il repoſe, ſi Droit-au-but veut tuer l'oiſeau, ſa chûte réveillera Fendl'air. — A combien de diſtance eſt l'oiſeau que vous déſignez ? dit Droitaubut. — A ſoixante & quinze lieues juſtes. » Alors Droitaubut place ſon piquet, il ajuſte ſa flèche, elle part : Percevue examine le coup. « L'oiſeau eſt tombé, dit-il, le dormeur eſt éveillé, il s'achemine. » Un moment après les figues ſont dans la grotte. « Ne grondez pas notre pourvoyeur, dit Tranchemont à Prétaboire, cet accident nous a prouvé l'utilité de Percevue & de Droitaubut. . . . Mais je penſe que le ſouper eſt prêt, arrangeons la table. — Ce ne ſera, s'il vous plait, reprit Prétaboire, qu'après que notre camp ſera dreſſé, & que j'aurai fait battre la retraite ſelon la coutume des gens de guerre. » Il appelle en même temps Groſſitout, qui ſe rend à l'ordre.

« Avez-vous pris vos meſures, & choiſi votre terrain ? nous couchons ce ſoir ſous la tente, il faut nous y mettre

à l'aiſe. — Le terrain eſt ſous vos yeux, répond Groſſitout, votre logement dans ma poitrine, & ſon étendue dans mes poumons. — Par Mahomet ! s'écria le général, voilà une étrange énigme. — Ce n'en eſt pas une, dit le derviche, ou du moins ce que vous allez voir va vous l'expliquer, approchons-nous de l'endroit où l'ouvrier va travailler. »

Groſſitout avoit une petite bourſe de la groſſeur d'un œuf, attachée à une ceinture qui lui ſerroit la poitrine; elle paroiſſoit fermée par quatre petits cordons, au bout deſquels paroiſſoient attachées de petites épingles d'acier. Il l'ouvre, ſouffle dedans; la voilà devenue de la groſſeur d'un melon: il ſouffle encore, & il peut y paſſer ſa tête, il l'introduit, & le voilà ſoufflant de plus fort dans le bonnet qu'il vient de ſe former: à chaque inſtant le volume augmente, & comme il deſcend juſqu'à terre, le corps du ſouffleur s'y renferme tout-à-fait. Alors ſes camarades ramaſſent les petits cordons de la bourſe qui ſont devenus des cordes, & les tirent à eux des quatre côtés; le haut du ballon a pris la forme d'une tente, ſoutenue par quatre piques qu'il portoit tou-

jours avec lui dans le voyage : Groſſitout continue ſon travail, la tente s'accroît de façon à pouvoir loger commodément vingt perſonnes, & les épingles d'acier, devenues des piquets de fer enfoncés en terre, donnent à ce logement la plus parfaite ſolidité.

« Double Mahomet ! s'écria Tranchemont dans l'extaſe, je viens de voir le roi, le dieu des champignons ; c'eſt une choſe incroyable ! — Sans vous flatter, mon général, dit Prétaboire, ceux qui vous ont vu faire peuvent tout croire, & ne doivent ſe glorifier de rien ; mais Groſſitout ſe ménage, ſes forces ſont capables de ſouffler une tente, propre à loger tous les pélerins de la Mecque avec leur eſcorte. » Au même inſtant l'on entendit dans l'éloignement un grand bruit de tambour, l'on auroit cru qu'ils étoient une cinquantaine, ſans le parfait enſemble de tous les coups. « Quel bruit entends-je ? dit Tranchemont. — Ce n'eſt rien, dit le derviche, c'eſt Toujours-dort qui bat la retraite, il ne fait que ſe careſſer le ventre : c'eſt un vaillant homme pour ſonner une charge. — Bon derviche, vous faites ici pénitence avec des hommes bien ſurprenans. — Ils ſont forcés comme

moi de vivre dans la retraite, parce que le public les juge mal ; mais nous en pourrons ſortir avec vous, & nous pouvons dénicher ce Bigstaf, ce vautour, qui lâche ſur nous des corbeilles de ſes volailles lardées de fer qui tiennent notre troupe en allarmes.

« Ah ! ſi cet homme, reprit Tranchemont, avoit une citadelle entourée d'un triple foſſé plein d'eau, en y mêlant un peu de miel, vous l'auriez bientôt bue. J'attaquerois le mur avec mon ſabre, & par Mahomet ! vous ſavez ſi je ſais faire des coupeaux ! je m'enterrerois ſous la fortereſſe avant qu'on eût pu s'aviſer de me lancer des pierres, je ferois jetèr les débris dans le foſſé par Bondos, & je paroîtrois dans la place au moment où on ne m'y attendroit pas, vous verriez après comme je tomberois ſur la ferraille dont tous ces coquins-là ſont couverts. — Voilà un projet bien digne de vous ! mon général, reprit Prétaboire, mais le tyran eſt à l'abri d'une pareille entrepriſe. — Je jure par ton livre, mon vénérable, d'en imaginer une dont il ne pourra pas ſe garantir. . . . Mais allons ſouper. —— C'eſt le meilleur parti à prendre à préſent, dit le derviche ;

car le rôti se refroidiroit, si soufflefeu n'en entretenoit pas la chaleur. »

Toute la petite armée est assise autour d'une table bien garnie, éclairée par une lampe à trois mèches ; on parle des projets à venir : « Camarades ! disoit Tranchemont, comptez sur tous mes efforts pour mériter vos éloges ; mais puisque vous me faites votre commandant, je vous préviens que nous allons marcher en règle & fort vîte. . . . Je n'ai encore bu qu'un coup d'eau, & il m'a donné nausée. . . . . Demain, au lever de l'aurore, je passe ma revue, je donne mes ordres, & sur l'instant je fais battre aux champs, on lèvera le camp pendant la revue. . . . Buvons un coup de liqueur, & couchons-nous en rêvant à la victoire qui nous attend. . . . Eussai-je l'estomac creux comme un puits, je m'endormirai sur ces cailloux, comme si j'étois couché sur des roses . . . . Achevons ce qui reste : comme nous partons demain avec un projet dans la tête, il faut commencer par affamer les rats d'ici, en ne leur laissant pas même une croûte à ronger . . . . Fermons le banquet ; que toute la troupe me suive, & rentre dans

le camp. Il convient que nous repoſions ſous la tente.... Approchez, Percevue! voyez-vous quelque choſe pendant la nuit?— Comme le jour, mon général.—— C'eſt bon; vous veillerez autour du camp, & demain, dans la marche, vous ferez un ſommeil ſur les épaules de Bondos..... Grippenuage, approchez! accrochez la nue que vous voyez ſur notre tête avec votre peloton, & contraignez-la pour rafraîchir l'air, à répandre une petite roſée... Toujoursdort ira ronfler autour du camp, à portée de Percevue, afin de pouvoir donner l'allarme s'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire..... Allons, mes amis! que chacun de nous prenne une de ces peaux qui lui ſervira d'oreiller; les gens de guerre ne renoncent aux commodités de la vie, que lorſqu'ils ne les ont pas.

« O le grand, le vaillant, le ſage capitaine! » diſoit Prétaboire en obéiſſant à l'ordre, & marchant en avant de la troupe. Quand elle eut défilé, Tranchemont entra le dernier ſous la tente, il ſe coucha au milieu; chacun prit, à une diſtance reſpectueuſe du général, la place

qui lui parut la plus commode ; le derviche fit la prière, & tous s'endormirent paiſiblement.

Dès que l'étoile du matin parut ſur l'horiſon, Percevue réveilla Toujoursdort, qui tout en bâillant ſe frappa ſur le ventre un coup, dont le bruit retentit dans les cavernes des environs : auſſitôt Tranchemont eſt ſur pied, il éveille ſon monde : « Allons, camarades ! leur dit-il, que le jour nous trouve ſous les armes : Groſſitout, levez le camp ! » A ce commandement tout le monde eſt ſorti de la tente, Groſſitout y reſte ſeul pour y travailler pendant qu'on arrache les piquets, & avant l'apparition du ſoleil la tente étoit repliée, & attachée à la ceinture de celui qui devoit la porter.

Tous ſont raſſemblés pour la grande revue : Prétaboire s'étoit placé à la queue du bataillon : « Frère ! lui dit Tranchemont, vous n'êtes pas à votre place, & comme vous êtes notre conſeil, il faudroit que vous fuſſiez au centre ; mais la tactique a un peu changé, on vous place à la dernière ligne, & ſouvent, quand l'avant-garde a engagé l'action, ſe

le conſeil arrive trop tard : ici comme les rangs ne ſont pas fort épais, rien ne vous empêchera de venir à moi au beſoin... Votre livre eſt-il en bon état, n'y manque-t-il pas un feuillet ? — Par Mahomet ! je n'en ſais pas le compte ; mais c'eſt égal, j'y ſuppléerai fort aiſément.

« Camarade Percevue, dit Tranchemont, vous avez les yeux un peu rouges ; baignez-les dans l'eau fraîche : il faut craindre les fluxions...... L'arc & les flèches de Droitaubut ſont-ils en bon état ? — Rien n'y manque, mon général. — Il me tarde d'être dans le cas d'éprouver votre adreſſe, pour envoyer un meſſage droit à l'œil de notre ennemi.... Voyons votre peloton, Grippenuage. Il eſt bien rond, voilà de la ſoie bien filée ! C'eſt un défi pour les araignées. Mais, mon cher camarade ! ſi vous écoutez les avis d'un vieux ſoldat comme moi, vous connoîtrez bientôt qu'un talent auſſi précieux que le vôtre ne doit pas ſe borner à rafraîchir l'air, & à laver la vaiſſelle.... Soufflefeu ! je ne ſaurois viſiter le foyer que vous avez dans l'eſtomac ; mais j'y ſuppoſe un dépôt de ſoufre & de bitume ſuffiſant pour la campagne : comme nous allons

tomber ſur la cuiſine d'autrui, nous n'aurons pas beſoin de la vôtre pour nous alimenter ; mais je vous chargerai de rôtir toutes les têtes qui pourroient nous donner de l'embarras... Fendl'air ! vos babouches me ſemblent en bon état ; mais défiez-vous de votre goût pour les figues ; vous avez couru le riſque d'être déchauſſé, & vous euſſiez pris un mauvais rhume en revenant de ſi loin.... Groſſitout ! vous avez reſſerré la tente ; mais voyons ſi les piquets y tiennent, ſi les cordes ſont bonnes, ſi l'étoffe n'a pas conſenti.... Non, rien n'y manque. Dites-moi, ſi vous ſouffliez dans un melon, pourriez-vous le rendre gros comme une citrouille ? — Non, mon général. — On a bien raiſon de dire qu'il n'y a point de talent univerſel... Avancez, Bondos ! Il faut vous pourvoir de bretelles de cuir pour aſſujettir vos charges. Voilà un dos ſur lequel il ne manque que le niveau pour pouvoir y aſſeoir une pyramide !... Vous faites vos ongles ? C'eſt un défaut. Vous ſavez bien que pour prendre, on n'a jamais la main aſſez étendue.... Ici, Toujoursdort ! Votre tambour eſt bien tendu ; mais il ne faut pas trop en arroſer l'in-

térieur avec des liqueurs chaudes, cela pourroit en deſſécher la peau... A propos; faites-moi entendre quelques ſons ménagés de votre trompette. » Toujoursdort obéit, en lâchant quelques demi-notes à voix baſſe; mais c'en fut aſſez pour jeter l'épouvante & la terreur dans toute la troupe: Fendl'air eut échappé à cent lieues de-là, s'il eût pu trouver ſes jambes; Bondos ſentit ſes genoux fléchir ſous lui; Percevue n'y voyoit goûte; Droitaubut laiſſe tomber l'arc & les flèches; Grippenuage cherche une nue pour s'y refugier; Groſſitout perd la reſpiration, & Soufflefeu ſe ſentit glacé: « Par Mahomet! dit Tranchemont en prenant par la main Prétaboire qui avoit le hoquet, voilà un ſingulier filet de voix! Je ne ſuis pas une poule mouillée, & cependant je tremble comme une feuille. Camarade Toujoursdort! vous avez un talent ſupérieur, mais nous n'en ferons uſage, s'il vous plait, que dans une ſituation déſeſpérée: reprenez votre place; & vous, mes amis! qui m'avez reconnu pour votre général, écoutez le plan de bataille que nous allons exécuter.

« Il s'agit de s'emparer de Kallacahaba-

laba, & de détruire le tyran Bigſtaf. Il eſt trop prudent pour ſe compromettre; il nous oppoſera ſa canaille, nous la battrons, mais cela ne décidera de rien. Il faut que la famine le faſſe capituler avec nous; déſolons le pays qui fournit à ſa ſubſiſtance, & réduiſons-le à manger ſon rocher pour vivre! Vous avez tous les élémens en votre pouvoir, incendier, noyer, voler, maſſacrer & détruire, voilà le moyen de faire un déſert de ce pays en fort peu de temps. Une guerre modérée pourroit devenir plus ruineuſe par la ſuite; au lieu que ſi la terreur s'en mêle, les trois quarts du peuple chercheront à échapper par la ſuite : il ne s'agit plus que de ſavoir par où nous allons commencer le ravage.

« Percevue, dit le général à cet excellent eſpion, jetez les yeux vers les quatre points cardinaux. Il nous faut un travail aiſé qui ſe trouve preſque ſous notre main. Que voyez-vous au couchant? — A vingt lieues d'ici, mon général, j'apperçois une caravane qui s'achemine vers nous. — Quand nous pourrions la joindre à la couchée, dit Tranchemont, nous arriverons fatigués, & le ventre vide, & en la pil-

lant, nous ne ferions aucun tort à Bigſtaf, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut : cherchez à l'orient. Mon général ! j'y diſtingue une prairie graſſe, ſur laquelle il y a du fort beau bétail, & quelques bergers. — Cet objet pourra mériter notre attention par la ſuite, mais ce n'eſt pas là de la viande prête, & comme nous partons à jeun, nous avons beſoin de trouver notre dîner tout ſervi .... Ah! dit Percevue, le voilà qui s'apprête du côté du midi! je vois les préparatifs d'une noce conſidérable. — Nous avons donc notre affaire .... A combien de lieues? — A dix lieues. — Eſt-ce dans une bourgade? — Oui, & aſſez peuplée. — Tant mieux : nous aurons occaſion de faire plus de mal & plus de bruit; ces gens-là ne nous empêcheront pas de faire notre beſogne : arrêtons ici notre plan.

Soufflefeu entrera avec moi dans la bourgade, & incendiera toute la partie oppoſée à celle où la noce ſera établie : j'entrerai dans la maiſon deſtinée pour la fête, je m'empare de la mariée; ſi le mari, le père, ou les parens ſe fâchent, je diſtribuerai quelques ſoufflets; ſi cela ne les appaiſe pas, Toujoursdort leur dira de ma

part un petit mot à l'oreille, & je penſe qu'ils ne ſe le feront pas répéter : Souffle-feu brûlera tout, excepté la maiſon, où nous dînerons bien tranquilles. Comme les manans pourroient s'ameuter, & nous lancer des pierres, j'ordonne à Grippenuage de s'aſſeoir ſur la première nue qu'il trouvera, de courir après beaucoup d'autres, de les joindre enſemble & de nous ſuivre avec ſon amas; il verſera mille charretées de grêle ſur la tête des mécontens, & nous aurons ſoin de lui garder ſa bonne part du dîner.

« Par Mahomet! dit Prétaboire, jamais entrepriſe ne fut formée avec de plus ſages précautions. — Tu es donc content, mon derviche ? dit Tranchemont, je penſe que tout le monde doit l'être. Allons; marchons en avant! Toujoursdort, battez agréablement, comme pour aller à noces. Le tambour obéit & la troupe chemine en bon ordre. »

Quand ils furent à deux lieues de la bourgade, Tranchemont donna l'ordre à Fendl'air d'inſpecter ce qui ſe paſſe à la fête, & de voir ſi l'on ne ſervoit pas trop-tôt le dîner. En trois minutes, le meſſager

eſt de retour. « Ce ſont des idolâtres, dit-il, ils ſacrifient devant une idole de bois une belle geniſſe à cornes dorées, qui ne ſeras cuite que dans une heure au plus. Par Mahomet! dit Tranchemont à Prétaboire, tu dois être bien enchanté? nous allons travailler contre l'idolâtrie, tu ſeras chargé de renverſer l'idole, conjure-la bien avee ton livre; je te la recommande.... Un mariage fait devant une idole, & ſans cadi! cela ne vaut rien: je veux épouſer cette jeune perſonne à la muſulmane, pour la remettre dans le bon chemin. »

Pendant cet entretien, la route continue, on avançoit chemin; & enfin l'on arrive à la bourgade, directement devant la maiſon où les deux familles ſont raſſemblées: Tranchemont y entre comme chez lui.

« Quoi! dit-il, on ſe marie ici ſans m'en prévenir, & on ſe met à table ſans moi? » Qu'on ſe figure l'étonnement de ces honnêtes villageois; ils ſe regardent tous ſans mot dire, ils examinent en tremblant l'homme cuiraſſé qui leur parloit ainſi. « Nous ſommes perdus! s'écrioient-ils,

c'eſt Bigſtaf, c'eſt le tyran lui-même. — Vous en avez menti, canailles! il n'y a pas de tyran ici : pour qui me prenez-vous? ſachez que je ſuis l'époux de cette belle, & qu'elle n'en aura point d'autre. En diſant cela, il la ſaiſit par le bras; le mari & les parens s'avancent pour la dégager de ſes mains, d'un ſoufflet & de deux revers il les étend par terre. Chacun ſe ſaiſit de bâtons, de couteaux, de meubles, de tout ce qui ſe préſente ſous la main pour fondre ſur le raviſſeur; mais tout-à-coup, Toujoursdort ſe mit à éternuer. C'étoit encore là un talent que Tranchemont ne connoiſſoit pas; il en fut tellement étourdi, que moins acharné ſur ſa proie, il auroit lâché priſe. Cependant, hommes & femmes, tout ce qui étoit dans la maiſon fut renverſé; le bâtiment même, qui n'étoit pas fort ſolide, en fut ébranlé.

Tranchemont revenu de ſon étonnement, dit à ſon bruyant écuyer : « allons! débarraſſe-moi de tout ce tas de canailles; jette par la fenêtre tout ce qui eſt trop loin de la porte. Toujoursdort obéit, & la maiſon fut nettoyée de tous ſes hôtes. Il n'y reſta que la jeune épouſe, qui pâmée

de frayeur, feroit tombée comme les autres, fi elle n'eût été fecourue par le vigoureux capitaine. Cependant on entendoit crier au feu dans toute la bourgade, & pouffer des cris & des hurlemens. « Allons! dit Tranchemont à Toujoursdort; il n'eft pas temps de ronfler; nos camarades pourroient fe perdre dans tout ce tapage; il faut battre l'appel. Le tambour exécute l'ordre, la troupe fe rejoint, & le repas de noce eft dévoré.

La jeune mariée, contrainte de refter au milieu de cette compagnie, de fouffrir les careffes brutales de Tranchemont, ne ceffoit de répandre des larmes : « que j'aurai de plaifir à vous confoler, ma belle enfant! lui difoit ce capitaine, verfez une de ces jolies larmes dans mon gobelet, cela me fera trouver ma boiffon délicieufe. Mais elle détournoit la tête d'un air qui exprimoit à la fois fes chagrins & fon dégoût.

Pendant que ces brigands mangeoient & fe raffafioient fans mefure, on a été avertir un petit détachement de quinze hommes de la garnifon de Kallacahabalaba, qui faifoit ordinairement fa ronde dans les

environs; on leur a dépeint le chef de la troupe; Tranchemont ne leur paroît pas redoutable, ils viennent investir la maison où il se trouve avec ses gens, & se disposoient à l'attaquer. Tout-à-coup le chef de ce détachement entre le sabre levé sur Toujoursdort, qui pare le coup en éternuant; Tranchemont, étourdi de ce bruit, se lève & se met en défense : un coup de sabre a pourfendu du haut en bas le plus hardi; du revers il partage en deux celui qui le suit, le troisième a une épaule abattue; le quatrième perd la moitié du bras; le cinquième y perd la tête, & le sixième y laisse ses deux jambes. Quand les autres soldats de Bigstaf eurent vu cette déconfiture, la frayeur leur donna des aîles, ils abandonnèrent leurs armes & leurs boucliers pour se rendre plus légers dans leur fuite. Les compagnons de Tranchemont les voyant en désordre, les poursuivent sans relâche : Grippenuage fait pleuvoir la grêle; Soufflefeu en rôtit autant qu'il en trouve, Toujoursdort éternue aux oreilles de ceux qu'il peut atteindre; il n'est pas jusqu'à Prétaboire qui n'en assomme avec son livre; tous tom-

bent étourdis, & ſont livrés au ſabre de Tranchemont, qui achève de les détruire; enſorte qu'il n'en reſte aucun qui puiſſe porter la nouvelle du malheur commun.

Après cette défaite, le général vainqueur rentre, pour jouir du prix de ſa victoire dans les bras de ſa conquête; mais pendant la bataille, elle s'eſt échappée; il entre en fureur, & appelle Percevue. « Holà! dit-il, ſouffriras-tu que ton chef ſoit privé de toute la joie qu'il a dû ſe promettre? Cherche-moi cette femme infidelle; par Mahomet! malheur à celui qui la cache! Percevue emploie toute ſon adreſſe & ſon attention. Mon général! je ne l'apperçois pas: je vois bien une troupe de femmes à trois lieues d'ici qui s'enfuyent, emportant avec elles leurs enfans & leur bagage; mais la mariée n'eſt pas de ce nombre.... Les murs de la bourgade ne peuvent cependant pas me la cacher; car ils étoient de bois, & ils ſont tous brûlés! il faut qu'elle ſoit ſous terre, & dans ce cas je n'y vois goutte. Ah! double Mahomet! s'écria Tranchemont, il eſt bien dur de vaincre, & ne pas triompher. C'eſt encore là un tour de ma chienne

d'étoile ! mille bombes ! elle me dispute toute espèce de conquête, je suis désespéré.... Allez dire à Toujoursdort de battre le rappel ; qu'on vienne se remettre à table ! il y a ici de quoi boire, & mon chagrin est de ceux qu'il faut absolument noyer.

La petite troupe rejoignit bientôt son général, & prit part à son affliction en partageant la consolation qu'il avoit choisie.

« Ah ! mon cher Bondos ! lui dit Tranchemont, les jolies jambes que tu aurois portées autour de ton col ! jamais tu n'aurois été chargé d'un si doux fardeau ! mais nous sommes à présent forcés, comme le derviche, à mener une vie pénitente ; faisons la durer du moins jusqu'au milieu de la nuit, afin qu'elle soit plus méritoire.... Toi, Toujoursdort ! comme j'ai beaucoup de confiance dans ton talent, je te charge d'assurer notre repos jusqu'au lever du soleil : vas faire une ronde à une demi-lieue d'ici ; tu battras pour quatre-vingt tambours, & tu donneras un peu ferme de la trompette, lorsque tu appercevras des curieux. Toujoursdort obéit, pendant que ses camarades continuèrent à se divertir

& à boire outre meſure, juſqu'à ce que le deſſous de la table devint le lit de ceux qui l'environnoient.

Il ne ſe fait pas tous les jours des noces, où l'on puiſſe trouver ſon repas apprêté ſans s'en être donné la peine. Le lendemain, la troupe commandée par Tranchemont fit beaucoup de ravages de côté & d'autre, avec d'autant plus de hardieſſe, que ſous un tel chef elle ſe flattoit de l'impunité; mais elle étoit obligée d'aſſaiſonner elle-même ce qu'elle vouloit manger. Toutes les nuits elle campoit ſous ſa tente, dont on ignoroit la poſition, parce qu'elle n'étoit jamais tendue qu'à la faveur de l'obſcurité. De jour il falloit ſouvent combattre, parce qu'elle rencontroit de petits détachemens pareils à celui qui avoit prétendu l'envelopper, mais c'étoit autant de mort ou de pourfendu. Ce qui échappoit au fer & au feu tomboit à la voix de Toujoursdort, qui achevoit de leur percer le timpan en leur parlant à l'oreille; enfin on envoyoit la grêle pour completter le déſaſtre & la déſolation.

Un homme cependant avoit imaginé un moyen pour délivrer le pays du terrible

fléau qui le défoloit : c'étoit de s'armer de frondes, & d'accabler de pierres les auteurs de tant de ravages. Percevue obfervoit cet homme, qui effayoit l'arme nouvelle dont il devoit propofer l'ufage ; il le voyoit prêt à faire part de fa découverte aux perfonnes qui l'environnoient ; mais à l'inftant qu'il ouvre la bouche, une flèche partie de l'arc de Droitaubut lui entre dans la gorge, & arrête le bon avis au paffage. Le défefpoir eft dans la contrée, les avis en font portés de toutes parts à Kallacahabalaba, par cent flèches qui y font tombées : (c'étoit ainfi qu'on préfentoit des requêtes à Bigftaf, ou qu'on lui faifoit parvenir des plaintes ou des avis).

La tyran fait affembler fon confeil : il étoit compofé d'un aftrologue très-expert dans la géomancie.

« Voyez l'état où nous allons être réduits, lui-dit il : perfonne ne peut venir nous troubler ici, mais rien ne peut nous garantir de la famine dont nous fommes menacés : jufqu'ici mes armes avoient combattu avec avantage ces brigands extraordinaires qui infeftent mon pays ; mais leur audace s'eft fans doute accrue avec leurs

forces. Ils ont à leur tête un chef, qui ſeul a détruit pluſieurs détachemens de mes ſoldats qui veillent à la sûreté de ces contrées & perçoivent les impôts ; il y a beaucoup de ſurnaturel dans les rapports & les plaintes qu'on me fait ; imaginez donc les moyens de pourvoir à notre ſureté. — « Je m'en occupe depuis quelque temps, répondit le ſavant perſonnage. J'ai fait le thême aſtrologique de tous ces gens-là ; les armes ordinaires ne pourroient vous donner ſur eux aucun avantage : les prétendus dons qu'ils employent ſi mal, ſont plus ou moins magiques, mais cet art a cela de défectueux, que le plus grand de tous les moyens qu'il employe peut être détruit par le plus petit de tous ceux qui lui feroient directement oppoſés. Ainſi je m'approcherai de Toujoursdort avec du coton dans les oreilles, & ſon tambour ſera ſans effet ; je cracherai dans la bouche de Soufflefeu, & l'incendie eſt éteinte ; Percevue devient inutile à meſure que le danger s'approche ; la flèche de Droitaubut s'émouſſe contre l'acier ; Fendl'air n'eſt qu'un courier qu'on arrête aiſément ; la ſcience de Grippenuage tient à un fil qu'on

trouvera moyen de couper : Prétaboire eſt poltron comme un derviche, & où il n'y a pas de l'eau à boire, il eſt inutile; mais il faut ſe garantir de ſon livre : Groſſitout & Bondos ſont partie du bagage & ne ſont point redoutables. Mais le plus grand ennemi que nous ayons à combattre eſt le capitaine Tranchemont, chef de cette maudite engeance; c'eſt un homme de tout temps diſgracié par les étoiles, & réellement doué par elles du crédit de faire tout le mal poſſible, ſans jamais opérer le bien : il a l'eſprit prompt & créateur, l'ame intrépide, & le corps d'une force extraordinaire, mais il eſt toujours la victime de ſon emportement : il porte un ſabre conſtellé, auquel le diamant même ne réſiſteroit pas; en lui oppoſant votre maſſe de bronze, il la couperoit en mille morceaux, & vous ſeriez déſarmé. Sa coutume ordinaire eſt d'envoyer des défis, mais on l'a prévenu que vous n'en acceptiez qu'à des conditions qui ne lui plaiſent pas. Cependant, Seigneur ! ſi vous voulez vous armer avec vos ſoldats à ma fantaiſie, j'oſe vous promettre un ſuccès certain ſur lui & toute ſa troupe. — Allez dans mon arſenal, dit Bigſtaf, faites-

y préparer toutes les armes que vous jugerez convenables pour mes ſoldats & pour moi-même ; je priſe trop vos avis pour ne pas les ſuivre aveuglément. — Je vous préviens, dit l'aſtrologue, que ces armes ſeront extraordinaires. — Il n'importe ; elles n'en ſeront que meilleures pour combattre l'ennemi : il faut oppoſer le merveilleux au merveilleux.

Le capitaine Tranchemont continuoit de ravager la plaine : Bigſtaf, de concert avec ſon ſavant, prépare la petite armée qu'il doit mettre en campagne, on raſſemble & perfectionne dans les arſenaux, & en ſecret, les armes & les machines de guerre dont elle doit être pourvue. Lorſque tout eſt prêt, un corps de trois cent hommes, tout étincelant d'acier, eſt deſcendu de la fortereſſe à l'aide des poulies & des paniers, & couvre la plaine.

« L'ennemi ! l'ennemi ! s'écrie Percevue. —— S'eſt-il laiſſé tomber des minarets ? dit Tranchemont. —— Oui mon général ; voilà les paniers qui ſe vident ! il en ſort trois cent hommes, & un chef qui les commande.... C'eſt le tyran lui-même ; je le reconnois à ſa taille : il paroît plus grand qu'à

l'ordinaire.... Ah! quel ſingulier caſque il a ſur la tête! c'eſt une groſſe marmite à cuire; il faudra que Soufflefeu la faſſe bouillir.... Il a un bouclier épais de cinq doigts; ſes regards ſont brillans comme s'il y avoit du feu.... Mon général! irai-je mettre le piquet devant Droitaubut, pour qu'il lui envoie un compliment de votre part à l'œil gauche? — Voilà bien du zèle, ſoldat! dit Tranchemont, regardez, mais ne conſeillez pas.... Mon ennemi eſt donc en plaine, ridiculement précautionné contre mes coups!... Allons Toujoursdort! appelez tout le monde à l'ordre, & marchons à l'ennemi.

Bientôt les deux armées ſont en préſence à la portée du trait: Tranchemont ſe place au centre entre Toujoursdort & Soufflefeu; Prétaboire & Percevue ſont à l'aîle droite; Fendl'air & Droitaubut à la gauche; Bondos & Groſſitout à l'arrière-garde; Grippenuage traîne avec lui un train d'orage qu'il balance dans les airs en attendant l'occaſion de le répandre.

De ſon côté Bigſtaf fait ſes diſpoſitions; il range ſon armée ſur une ligne à trois hommes de hauteur. On voit au premier

rang ceux qui manient l'arme blanche ; au ſecond chaque ſoldat eſt armé d'une ſeringue ; & ceux du troiſième d'une paire de ciſeaux : tous ſont couverts d'armes défenſives de la meilleure trempe.

Tranchemont voit déployer devant lui ce triple rang de guerriers, & plein de confiance dans ſes forces, il marche avec aſſurance, & croit aller à une victoire aiſée : il précède ſa troupe de dix pas, comme pour défier ſon ennemi à un combat ſingulier. Bigſtaf s'avance pour l'accepter ; les armées reſtent en ſuſpens, & Tranchemont ordonne à Toujoursdort de ſonner la charge. Il n'y eut que cet ordre de bien exécuté, car d'ailleurs des événemens imprévus par Tranchemont déconcertèrent tous ſes projets, & détruiſirent ſes efforts.

Dès que Tranchemont a oppoſé bouclier à bouclier avec ſon adverſaire, il veut décharger ſur la tête de Bigſtaf un de ces coups déciſifs, par leſquels il a tant de fois ſignalé la force de ſon bras & la trempe de ſon ſabre ; mais avant de frapper, il crut adreſſer ainſi la parole à l'ennemi dont il eſt ſûr de triompher.

« Bigſtaf ! lui dit-il, tyran des marmi-

tons ! n'as-tu pas de honte de te présenter au combat la marmite en tête ? penses-tu donc que ta batterie de cuisine puisse te préserver des coups dont tu es menacé ; ou ma mauvaise étoile t'a-t-elle suggéré de m'opposer cette défense ridicule, afin de ne retirer de ma victoire que l'affront d'avoir triomphé du prince des cuisiniers ? Est-ce donc avec des apoticaires & des tondeurs, que les vaillans soldats de Tranchemont doivent combattre ? ... Ose lever sur moi la massue qui sied moins à ta main avilie, que la broche à laquelle ton rôti tourne tous les jours ! elle seroit un digne assortiment du casque & du bouclier que tu portes.

« Tranchemont ! répondit Bigstaf, tes paroles ressemblent à ta conduite. Je ne suis pas venu devant toi pour combattre un guerrier, mais un boucher de profession. Et s'il me convient d'agir en tout noblement, il te convient à toi de périr d'une manière ignoble : tu provoques le premier coup de ma part ; ose toi-même le porter. — Par Mahomet ! tu n'auras pas menti, dit Tranchemont. A ces mots la vivacité de la foudre semble ne pouvoir égaler celle

du coup qu'il laiſſe tomber ſur le pot en tête de ſon ennemi ; mais à l'inſtant où le ſabre y touche, au lieu de pénétrer, il rebrouſſe de manière à ébranler le vigoureux poignet qui le tient aſſujetti : Tranchemont, étonné de cette réſiſtance, veut partager d'un ſeul coup le bras & le bouclier de ſon adverſaire ; mais la lame de ſon cimeterre vole en éclats : au lieu d'avoir frappé ſur du fer comme il le croyoit ; c'étoit contre une citrouille creuſe & un fromage moiſi, que la puiſſance magique de ſon ſabre s'étoit diſſipée.

« Double mille eſcadrons ! s'écria Tranchemont en reculant quatre pas ; holà ! Soufflefeu ! qu'on mette cette tête à la braiſe ; faites-un feu d'enfer. »

Soufflefeu veut obéir, mais auſſitôt cent ſeringues dirigées contre ſa bouche y font entrer un déluge d'eau, & il n'en ſort plus qu'une épaiſſe fumée. Privé de ce ſecours, le général déconcerté appelle à ſon aide Grippenuage, qui rôdoit au-deſſus de l'armée avec une proviſion de grêle & de tonnerre ; mais tous les ciſeaux de la troiſième ligne des ſoldats de Bigſtaf ſont en l'air,

& coupant des fils invisibles, ils détournent l'orage sur l'armée ennemie.

Tranchemont ménageant alors une retraite honorable, crut devoir employer sa dernière ressource, il fait battre aux champs par Toujoursdort ; mais l'armée ennemie n'en est point épouvantée, grâce au coton dont les oreilles des soldats sont tamponées ; ils parviennent à former un cercle autour de Tranchemont, le tambour frappe à coups redoublés sur son énorme ventre ; la frayeur du vacarme étourdit toute la troupe, qui s'enfuit à toutes jambes, mais Tranchemont demeure la victime ; le tyran de Kallacahabalaba l'assomme de sa massue ; Toujoursdort crève dans sa peau, Soufflefeu est étouffé par la fumée, le reste échappe comme il peut, & va chercher sa sureté dans les cavernes qui lui servoient de repaire.



DOBIL-HASEN finit ainsi son conte. L'attention qu'on lui avoit prêtée, l'air satisfait qu'il avoit cru remarquer dans ses auditeurs, lui donnoient une très-bonne opinion de son succès. « Je viens, dit-il, de

raconter des choſes bien extraordinaires, mais les conditions que nous avons acceptées me ſoumettoient à faire un conte dont les événemens fuſſent abſolument neufs; je les ai fait arriver à des perſonnages inconnus; j'ai eu le plus grand déſir de ſatisfaire mon aimable couſine, je ne ſais ſi j'aurai ce bonheur. — Aſſurément, dit Vaſumé, votre conte nous a fait à tous un très-grand plaiſir; & ma bonne Nané ne diſconviendra pas qu'elle n'ait beaucoup ri. — Je l'avouerai, dit la nourrice, j'ai été toute oreille : à chaque inſtant, j'attendois une nouvelle plaiſanterie. J'ignorois cette manière de faire des contes, elle a été abſolument neuve pour moi.... Mais eſt-ce-là tout ce que nous devons entendre? — Non, ma bonne, répondit Vaſumé, il nous en revient encore un, & nous attendons avec impatience que celui qui doit le faire veuille bien commencer : en diſant cela, elle jetoit les yeux ſur le plus jeune de ſes couſins, dont la timidité fermoit la bouche.

Valid-Haſen aimoit plus paſſionnément ſa couſine que ſes frères; un goût plus délicat & moins intéreſſé dominoit ſon penchant, & il la préféroit aux partis les plus avan-

tageux de Surate ; mais la crainte de la perdre éloignoit dans ce moment-là de ſon eſprit toutes les reſſources de ſon imagination : quoiqu'il fut doué d'une mémoire & d'une intelligence peu communes, il ne ſe préſentoit rien à ſon eſprit qui ne lui parût avoir été imaginé par d'autres ; peut-être auſſi que l'amour-propre étoit en jeu ; quoiqu'il en ſoit, on s'apperçut de ſon embarras, ſes lèvres trembloient, une rougeur involontaire couvroit ſon front, cette incertitude allarmoit la belle Vaſumé, qui s'intéreſſant plus particulièrement à ſon jeune couſin, déſiroit en ſecret ſon triomphe : & la bonne Nané attendoit un conte.

Enfin Valid-Haſen s'enhardit ; & franchit le pas dangereux qu'il redoutoit, en commençant ainſi.

Rêve de Valid-Haſen.

APRÈS les contes agréables que je viens d'entendre, dit-il, il y auroit à moi bien de la témérité de prétendre à les égaler avec les ſeules reſſources de mon imagination : cependant on dit que les rêves ont ſouvent quelque choſe de divin, celui que j'ai fait cette nuit eſt ſi extraordinaire, que même

même en ne le comprenant pas, je ſuis forcé de le reſpecter; & c'eſt l'effet du ſentiment qu'il m'inſpire, qui m'enhardit à vous le raconter.

A la ſuite des applications ſtudieuſes que je fais chaque jour, & dont j'eſpère de recueillir les fruits, fatigué d'une lecture contentieuſe, je me ſuis endormi hier au ſoir ſur ma table, la tête appuyée ſur les mains.

A peine fus-je complétement endormi, que je me ſuis cru tranſporté au milieu d'une plaine aride où la ſoif me dévoroit. Je cherchois partout des yeux une ſource bienfaiſante; mais comment la trouver au milieu des ſables brûlans qui m'environnoient? . . Enfin j'apperçus un beau melon ſur une tige déjà deſſéchée. Je pris mon couteau, & me courbai ſur le fruit pour l'entamer : dès que la lame y fut entrée, le manche ſuivit; il entraîna la main, le bras, le coude, l'épaule, & tout mon corps y pénétra, ſans que ma tête eût le temps de faire la moindre réflexion.

Un inſtant après, je me trouvai aſſis ſans ſavoir ſur quoi, au centre du melon, dont l'intérieur figuroit à mes regards un brouil-

lard épais, presqu'équivalent à des ténèbres : il me sembloit que je travaillois péniblement des mains pour tâcher de l'écarter, lorsque, tout-à-coup, il parut se dissiper de lui-même, sous la forme de ces vapeurs légères que les vents promènent sur le sommet des montagnes élevées. Il disparut tout-à-fait, & j'eus la liberté d'examiner les différens objets qui m'environnoient.

J'étois assis sur un beau gason tapissé de fleurs & de plantes, toutes plus curieuses les unes que les autres; le ciel étoit au-dessus de moi, & le soleil à l'orient m'éclairoit de ses rayons : un seul objet fixoit toujours ma vue. C'étoit un superbe noyer, mais si grand & si beau que sa tête paroissoit toucher les cieux, tandis que son ombre couvroit tout le terrain sur lequel j'étois assis. Cette majestueuse plante avoit tant de branches, elles étoient d'une si prodigieuse étendue, que cinq cent hommes (dont un seul en occupoit une) abattant le fruit, & se criant l'un à l'autre, ne pouvoient parvenir à s'entendre; mais je distinguois par la menace du bâton, qu'ils se disputoient les noix qui étoient à terre, & qu'elles appartenoient à celui qui les avoit

fait tomber ; cependant ils ne se querelloient que par intervalles, & la besogne alloit son train. Je ramassai deux noix, je les ouvris, & ne trouvai que des coquilles vides : pourquoi donc tant de bruit, me disois-je, & tant de soins, pour se disputer & n'abattre que des coquilles vides ? Cependant cette grêle de noix qui pleuvoit sur ma tête m'exposoit à quelque danger, aussi je cherchai une autre place plus éloignée où je ne voyois abattre que des feuilles ; mais on en paroissoit aussi jaloux que du fruit.

En faisant le tour de cet arbre, je m'apperçus qu'il restoit à son sommet une seule noix ; elle paroissoit n'avoir pas plus de valeur que les autres, mais sa prodigieuse élevation trompoit les regards. Aucun bâton ni aucun ouvrier n'y pouvoit atteindre ; ceux ci même ne la voyoient pas.

Je me sentis jaloux de faire tomber le seul fruit qui restoit ; mais comment m'y prendre ? je n'avois point de bâton, & je ne pouvois pas même grimper sur le tronc de l'arbre.

J'avois vu des jeunes gens lancer des pierres avec des frondes. Je m'avisai d'en

faire une avec mon mouchoir, j'y mis un caillou rond du poids d'une demi livre à-peu-près ; je jetai ma pierre sans presque regarder au but ; la noix est frappée, elle tombe, & sa chûte fut assez forte, pour attirer l'attention des ouvriers qui étoient perchés sur le noyer.

Etonné de mon succès, je ramassai le fruit, je l'ouvris : ô merveille ! La coquille renfermoit des millions d'arbrisseaux, tous aussi parfaits dans leur espèce, que le grand noyer qui les portoit : à mesure que je les démêlois, les ouvriers qui m'avoient examiné s'étant placés sur mes épaules, les prenoient & s'écrioient : « voyez la belle chose que j'ai trouvée ! Je voulus en vain revendiquer mes premiers droits à cette découverte. Vous ! me disoient-ils, vous avez abattu cette noix ? vous n'avez pas seulement mis les pieds sur l'arbre. — Mais, disois-je, c'est avec une pierre que j'ai réussi, je l'ai lancée avec mon mouchoir, qui est resté dans les branches où vous le voyez encore ! »

Mes rivaux ont levé les épaules ; & moi, courroucé de me voir enlever un trésor que je tenois de mon adresse & du hasard, hon-

teux de n'avoir plus entre les mains qu'une coquille vide ; je me ſuis réveillé, fort agité d'un rêve qui doit avoir une ſignification, & que je demande inſtamment à celui qui pourra la trouver. — Vous faites l'éloge du conteur, reprit Vaſumé ; & je conviens qu'il le mérite. Quand on rêve auſſi agréablement, on eſt fâché de ſe réveiller. — Ça, dit Nané, prêtons donc l'oreille à un autre conte, car ceux que l'on fait ici me font perdre l'appétit. — Il n'y en a plus à entendre, ma chère nourrice, dit la belle Indienne, je vous ai fait appeler pour les trois contes qui viennent de ſe faire ; j'avois impoſé la condition de la nouveauté, trouvez-vous qu'elle ait été bien remplie ? — Parfaitement bien, dit l'aveugle ; j'ai bien ouï des contes dans ma vie, j'en ai même fait, mais je n'en connois point de plus originaux que ceux-ci, ſoit pour le fonds, ſoit pour la manière de les débiter. »

Vous me direz, ma bonne Nané, repartit Vaſumé, auquel des trois vous donneriez la préférence ; votre goût décidera mon choix : votre jugement ne ſera pas la ſuite d'aucune prévention en faveur

des conteurs, puisque vous n'avez pu les voir ; ainsi, ma chère nourrice, j'attends votre avis. — Je n'ai rien à vous refuser, ma chère fille ; & voici d'abord mon avis sur le premier conte.

« Rien de plus ingénieux, poursuivit l'aveugle Nané, que la manière dont l'Arménien prétendu trompe Narilha & son fils ; mais n'a-t-on pas employé trop d'esprit pour abuser une extravagante & un idiot ? N'a-t-on pas mis trop de moyens en l'air pour faire épouser la fille d'un barbier au fils d'un potier de terre ? & m'a-t-on fait désirer des noces auxquelles je devois m'intéresser ? je n'ai point connu l'épouse, & j'ai peu ouï parler du mari. D'ailleurs, il me semble qu'il ne falloit pas répandre l'or à pleines mains & si merveilleusement, lorsqu'une poignée de sequins auroit suffi pour tout terminer ; je n'aime pas les châtimens qui suivent, & j'aurois voulu rire jusqu'au bout ; car je l'avouerai, ce conte malgré ces petits défauts m'avoit paru charmant, & j'ai été fâchée que la fin fût moins gaie.

« Le second conte m'a transportée au milieu d'une foule d'êtres extraordinaires ;

j'ai bien ri des folies de tout genre qui y sont répandues, je me suis infiniment amusée; mais c'est tout; j'ai vu disparoître sans regret ces illusions chimériques; & ce conte m'a laissée vide de sentimens, comme d'idées. Quand j'ai beaucoup ri, ma chère fille, je ne suis pas fachée que le motif de cette gaieté me rappelle au plaisir.

« Quant au troisième, ce n'est qu'un rêve court, mais il occupe prodigieusement. Je crois cependant en avoir saisi les principaux traits.

« Le rêveur égaré sur les sables arides m'a présenté l'homme studieux : il est altéré de connoissances. La nature est cachée sous l'écorce du melon qu'il entame; son corps suit la lame du couteau, parce qu'il s'abandonne sans réserve à la recherche de la vérité : il se trouve d'abord dans les ténèbres, vient ensuite le moment où il peut se reconnoître. Le beau noyer représente l'objet dont il ambitionne la connoissance, il est couvert de curieux qui font de la besogne mal entendue, en abattant des coquilles vides & des feuilles, & en se disputant orgueilleusement le fruit de leurs mauvais travaux. Un homme plus adroit lance une

pierre qui fait tomber la noix du ſommet de l'arbre ; il l'ouvre, & la vérité y eſt renfermée ſous l'emblême d'un million de petits noyers, produits d'un germe unique : on doit cette découverte au haſard, père de toutes celles qui ſont utiles.

J'avoue, ma fille, que ce petit rêve m'a fait plus de plaiſir que les deux contes ; & que ceux-ci perdront infiniment de leur prix, quand je me rapellerai l'allégorie ingénieuſe du noyer. »

Vaſumé fut de l'avis de ſa nourrice. « Un bon conte, dit-elle, eſt celui qui amuſe en inſtruiſant, qui fait ſentir & réunit l'utile à l'agréable. Elle donna le prix à ſon couſin Vadid-Haſen, leurs noces furent célébrées avec éclat dans Surate, & leur bonheur ne fut pas un rêve.

Fin du trente-neuvième Volume.

TABLE

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.



